M. SYLVESTRE

SECONDE PARTIE (1).

LETTRE XV[e]. — DE PIERRE A PHILIPPE.

Vaubuisson, 5 avril 1864.

La vie est décidément sinon une chose gaie, comme le prétend mon optimiste, du moins une chose romanesque : me voilà épris de *ma voisine*. Je l'appelle ainsi, bien que tout un vallon nous sépare; mais, comme je n'y connais que deux personnes, elle et M. Sylvestre, et qu'elle est plus près que lui à la portée de ma vue, elle sera ma voisine, à moins que tu n'aimes mieux que je l'appelle par son nom, car je le sais, c'est M[lle] Vallier.

Je parcourais les bois avec l'ermite, qui m'intéresse de plus en plus, lorsqu'à peu de distance au-dessus de la maisonnette mystérieuse nous nous sommes trouvés en face d'une assez jolie fille, ni grande ni petite, d'un blond cendré, très blanche, légèrement rosée, jeune, vingt ans au plus, vêtue avec propreté et à la mode, en demoiselle pauvre et soigneuse qui ne s'abandonne pas. A la grâce indicible de la personne, car son charme est surtout dans ce quelque chose qui ne se décrit pas, et à une certaine capeline blanche et rouge bordée de noir, mais qui cette fois était relevée sur le front et laissait voir tout le visage, je reconnus ma sympathique porteuse d'amphore. Elle ne fut pas effarouchée de la rencontre, car elle vint droit à nous d'un air souriant et tendit ses deux mains gantées de noir, et toutes petites, à M. Sylvestre, en lui demandant avec

(1) Voyez la livraison du 1[er] juin.

intérêt de ses nouvelles. Il la remercia en des termes affectueux et respectueux, en lui demandant à son tour des nouvelles de *la malade*. — Il y a un peu de mieux, répondit-elle d'une voix adorable et qui va à l'âme. J'espère que, dans quelques jours, je pourrai lui faire faire une petite promenade. Elle est encore trop faible, mais elle dort mieux, et j'espère que le printemps ne se passera pas trop mal.

En parlant, elle caressait la tête de Farfadet, qui paraissait la connaître et l'aimer.

— Est-ce que vous veniez chez moi? lui demanda encore M. Sylvestre.

— Non, cher monsieur, c'est trop loin. Je ne peux pas quitter *mon enfant* si longtemps. Je vais chercher du lait pour elle au moulin, et j'ai pris le chemin des écoliers pour faire dix minutes d'exercice.

— Ah! vous en êtes trop privée! dit M. Sylvestre; j'ai peur qu'au métier que vous faites vous ne tombiez malade aussi.

— Non, non, je ne serai pas malade, je n'en ai pas le temps. — Et avec un sourire de mélancolie enjouée, tout en serrant encore la main du vieillard, elle me salua sans me regarder, mais avec politesse, et continua son chemin. Farfadet parut irrésolu et regarda son maître. Alors celui-ci, avec un sérieux incomparable, lui dit : — Allez! accompagnez cette demoiselle, ne la laissez pas seule, et revenez chez nous quand elle sera rentrée chez elle. — En vérité, le chien parut comprendre, car il s'élança sans hésiter sur les traces de la jeune fille, et nous ne le revîmes plus.

— Voilà une ravissante personne! dis-je à M. Sylvestre; je sais où elle demeure, je l'avais déjà vue à la source.

— Oubliez où elle demeure, si vous êtes un homme sérieux, répondit vivement le vieillard. Cette fille est ce qu'il y a de plus respectable au monde, et quiconque troublerait son repos ou ferait seulement parler d'elle deviendrait l'ennemi de Dieu!

— Je ne sais pas si je suis un homme sérieux, monsieur Sylvestre, mais je crois être un honnête homme. Soyez donc tranquille, et dites-moi ce qui motive votre estime pour elle, afin que mon respect lui soit d'autant plus assuré.

— Mlle Vallier est venue ici il y a deux ans; elle-même m'a raconté son histoire, et, comme il n'y a aucun secret, je peux vous la dire. Ses parens étaient fort riches. A la suite de spéculations que je croirais volontiers véreuses, d'après ce qu'elle m'en a dit sans les comprendre, son père, ruiné, est mort de chagrin. Fille unique, elle a fait honneur à tout et s'est trouvée, à dix-huit ans, à la tête de douze cents francs de rente. C'est court pour une jeune

personne habituée à l'opulence. Elle ne s'est pas découragée, et elle commençait à donner des leçons de musique à Paris, quand une petite bonne étrangère avec qui elle avait été élevée, et qui était comme elle sans famille et sans ressources, est tombée gravement malade. Savez-vous ce qu'a fait M[lle] Vallier? Elle a quitté ses leçons et elle a cherché un village où elle pût faire respirer un bon air à sa compagne. Quelqu'un du pays avec qui le hasard l'avait mise en relations lui a vanté le climat doux et tiède de notre vallée. Tout le monde n'a pas le moyen d'aller à Nice ou à Cannes. Heureusement il y a partout des petits coins où l'on peut se passer du luxe des grands voyages. M[lle] Vallier a donc loué la petite maison que vous savez, comptant y passer quelques semaines; mais la jeune malade était presque condamnée pour un anévrisme au cœur, et quand la chose a été constatée, on a dit à M[lle] Vallier que le seul moyen de prolonger la vie de la pauvre enfant était de la garder dans les conditions passables où elle se trouve, et de lui interdire toute espèce de fatigue et d'inquiétude. Dès lors elles se sont fixées ici. La malade s'en va lentement. Sa maîtresse est devenue sa servante : c'est elle qui fait tout dans le petit ménage. Vous l'avez vue portant de l'eau, un autre jour vous pourrez la voir portant du bois ou lavant elle-même les hardes de sa compagne. Tout le jour elle travaille, et la nuit elle veille quand l'autre ne dort pas, ce qui arrive si souvent que je ne sais pas comment celle qui doit mourir n'a pas encore tué celle qui doit vivre. C'était une rose éclatante quand elle a commencé ce dur labeur; à présent, c'est une rose pâlie, et ses yeux, agrandis de moitié, sont plus beaux, j'en conviens, mais ils m'inquiètent. Enfin, que voulez-vous? le sacrifice de soi est une chose rationnelle et bonne; mais quand il dépasse les forces de l'individu, on ne peut s'empêcher de blâmer l'arrangement social.

J'évitai la discussion sur le socialisme, qui est le grand dada de mon vieux ami; je ne songeais qu'à M[lle] Vallier. — Croyez-vous, lui dis-je, que ce sacrifice de la personne soit si nécessaire? Si cette aimable fille gagnait deux ou trois mille francs à Paris, elle aurait de quoi payer une femme exclusivement chargée ici de la malade. Ce serait encore très beau d'y consacrer le tiers ou la moitié de son revenu.

— Oh! oui-da, les soins mercenaires?

— Ne croyez-vous pas que chez les femmes du peuple on trouve de ces dévouemens payés qui deviennent, grâce à la bonté de certaines natures, des dévouemens réels?

— Certes je le crois et je le sais; mais il faut, pour s'y fier, avoir été à même de les éprouver. D'ailleurs les malades sont des enfans

gâtés, et la petite, qui adore sa maîtresse, mourrait peut-être le jour où elle la verrait partir.

— A quoi donc servent les prix Monthyon, si M[lle] Vallier succombe à la peine?

— Les prix Monthyon ne s'obtiennent pas sans protection, mon cher enfant, et la protection va rarement chercher les gens qui se cachent. Ah! si l'on savait combien d'héroïsmes ignorés méritent l'assistance, l'insuffisance de ces petits secours deviendrait risible.

Je ne pus empêcher M. Sylvestre de revenir à son mécontentement contre la société. C'est là où il cesse d'être optimiste, et je dus lui soumettre quelques objections. Tu sais que je ne comprends pas le blâme déversé à un état général qui n'est que le résultat de l'imperfection des individus. Il me semble que, pour réaliser le rêve de la fraternité universelle, il faut commencer par inculquer l'idée de fraternité à tous les hommes. C'est bête comme tout, mais je trouve encore plus bête qu'on veuille s'y prendre autrement, et même j'avouai à M. Sylvestre que vouloir imposer des lois idéales à un peuple positif me paraissait inique et sauvage. C'est la doctrine du terrorisme : *fraternité ou la mort;* c'est aussi celle de l'inquisition : *hors l'église point de salut.* La vertu et la foi décrétées ne sont plus la foi et la vertu; elles deviennent haïssables. Il faut donc laisser aux individus le loisir de comprendre les avantages de l'association et le droit de la fonder eux-mêmes quand les temps seront venus. Ceci ne fait pas le compte des convertisseurs, qui veulent recueillir le fruit personnel, gloire, pouvoir ou influence, profit quelconque de leur prédication orgueilleuse, ou qui se plaisent tout au moins à jouer le rôle d'apôtres purifiés au milieu d'une société souillée. La réponse de M. Sylvestre ne m'a pas fait changer d'avis; mais elle m'a frappé quand même par des aperçus très justes.

— On a raison, dit-il, de se moquer des orgueilleux et de se méfier des ambitieux; mais il ne faudrait pas regarder comme tels tous ceux qui demandent avec impatience le règne de la vérité. Tenez, moi qui vis tout seul par besoin et par goût, moi qui ne me laisserais pas imposer la promiscuité d'une association forcée, je ne vois pourtant pas de progrès réel pour le genre humain hors de l'idée d'association. Je n'ai pas de système à présenter. Je m'amuse à en faire quelquefois, mais ils ne verront jamais le jour. Les panacées auxquelles personne ne croit sont nuisibles parce qu'elles sont ridicules. Aucun de nous d'ailleurs ne peut prévoir la forme qui conviendra à l'association le jour où elle sera décrétée par le consentement unanime; ce jour fût-il proche, demain est déjà l'inconnu pour l'homme d'aujourd'hui. Je ne suis donc point pour les cités

bâties sur les nuages; mais je dis d'une façon générale que tous nos maux ont un remède, parce que ces maux viennent du scepticisme et de l'apathie. Puisque la France paraît aimer les dictateurs, je ne vois pas pourquoi une minorité avancée ne serait pas représentée par un groupe d'hommes, par un seul homme, si vous voulez, qui s'appuierait sur elle pour lancer en avant cette roue toujours embourbée du progrès. L'initiation n'est pas la persécution, et avec votre respect exagéré pour la liberté individuelle il suffirait de la protestation de quelques imbéciles pour empêcher l'univers de marcher.

Je ne veux pas parler du temps présent, ajouta-t-il, ce serait tomber dans la discussion politique, qui ne mène à rien parce qu'elle ne voit que le moment présent; mais je vous dis que nous devrions tous être socialistes comme je l'entends, c'est-à-dire résolus à tout souffrir individuellement plutôt que de décréter la durée indéfinie de la souffrance des autres. Le jour où chacun de nous aurait le cœur assez grand pour dire : Je veux bien être malheureux à la place de tous, tous seraient heureux sans exception. Ne dites pas que je prêche la vertu impossible. Je prêche l'intérêt personnel aussi bien que l'intérêt général; il y a là une étroite solidarité. Vous croyez, vous, que le triomphe de la raison amènera infailliblement la lumière sur cette solidarité? J'en suis sûr comme vous; mais que la raison est une chose difficile et longue à acquérir sans l'élan du sentiment! Le cœur est bien un autre civilisateur que l'esprit! C'est l'Apollon vainqueur des monstres qui monte un char de feu! Songez que nous datons de 89, une nuit de délire enthousiaste. C'est qu'en une nuit, en une heure, l'émotion fait le chemin qu'un siècle de réflexion n'a pu faire. Je vous estime fort pour votre sagesse, mon cher enfant; mais je vous trouve un peu vieux pour moi, et je suis étonné d'avoir à vous exciter quand je devrais être rajeuni et gourmandé par vous.

Il y a du vrai dans ce que dit l'ermite. Nous ne sommes pas de notre âge; mais à qui la faute? Au temps où nous vivons. Ce n'est pas de César, c'est du doute que nous pouvons dire : *Hæc otia fecit!* Nous avons une rude mission à remplir; on a bercé notre enfance de trop de systèmes, on nous a étourdis de controverses. On nous a abrutis de sophismes et de vérités jetés ensemble dans l'inextricable mêlée de 48, et comme nous avons été trop émus pour y voir clair, comme aujourd'hui nous sommes encore trop jeunes pour faire le triage, nous attendons et nous nous méfions de tout ce qui n'est pas nous. M. Sylvestre avoue que c'est notre droit, et que si nous souffrons d'avoir à exercer, dans l'âge des illusions, un droit si rigide, c'est la faute du délire de nos devanciers.

Ce qui n'empêche pas l'incorrigible enthousiaste de me reprocher ma froideur et mon hésitation. Sa gaîté charmante rend du reste nos discussions très cordiales. L'autre jour il a décidé qu'étant le moins mûr de nous deux il m'appellerait *son papa*, et que c'était à moi de l'appeler *mon petit*.

Tout cela anime ma solitude, et réellement, bien que je n'abuse pas du voisinage, je ne suis plus seul depuis que je sens à quatre pas de moi ce personnage si vivant, si étrange, si expansif quand il s'agit de ses opinions et de ses idées, si mystérieux, si hermétiquement fermé quant aux faits de sa vie passée. Voilà pourquoi je te disais, en commençant ma lettre, que la réalité était quelquefois plus romanesque que les romans. Nous voici trois ermites dispersés dans le rayon d'une lieue, Sylvestre, Mlle Vallier et moi, tous trois ruinés, car je vois bien que le vieux a vécu dans l'opulence, et il lui échappe des mots comme ceux-ci en racontant des anecdotes : Ma voiture, mes gens, ma maison. Tous trois, nous embrassons l'état de pauvreté volontairement, car Mlle Vallier aurait pu, à ce qu'il paraît, sauver un meilleur débris de sa fortune, si elle eût été moins scrupuleuse, et à l'heure qu'il est elle aurait peut-être tiré un meilleur parti de son courage, de ses talens et de son activité sans un dévouement personnel à toute épreuve; quant à M. Sylvestre, je crois voir qu'on ne s'est pas trompé en me disant qu'il pourrait être mieux et qu'il est maniaque de fierté. Belle manie! et qui établit, que Mlle Vallier le veuille ou non, un lien de fraternité romanesque entre nous trois. Nous ne nous connaissons pas, socialement parlant, nous ne savons même pas nos vrais noms, car Mlle Vallier, pour peu qu'elle partage l'orgueil des riches déchus qui veulent se soustraire à la commisération blessante de leurs anciens égaux, a peut-être aussi pris un nom de guerre. Ainsi nous sommes trois ténébreux personnages dont la destinée a fait trois disciples de l'indigence pudique, déesse des pauvres honteux! Peut-être cette même destinée doit-elle faire de nous trois amis.

LETTRE XVIe. — DE PIERRE A PHILIPPE.

Vaubuisson, 15 avril.

Tu as mal interprété cette parole : *me voilà épris de ma voisine*. Je peux te la répéter, te dire même que je suis *épris* tout à fait, sans compromettre ni sa vertu, ni mon repos, ni ta sécurité. Je ne suis pas plus amoureux d'elle que ma fenêtre n'est amoureuse de la sienne, et mes soupirs ne traverseront pas tous ces prés et tous ces arbres qui nous séparent, pour troubler le calme de ses

nuits méritantes et chastes. L'amour comme tu l'entends, — et je reconnais hautement que ce serait le seul amour digne de cette honnête et digne personne, — n'est pas le fait de ton ami Pierre. D'abord cela ne lui est point permis. Il faudrait avoir une fortune, une aisance quelconque, tout au moins un état assuré à mettre aux pieds d'une compagne si éprouvée déjà. Ensuite il faudrait un *cœur de jeune homme*, et ce cœur-là ne bat pas dans ma poitrine. Que veux-tu! je suis de mon temps, et ce temps n'est plus aux grandes passions. J'ai été à même d'en concevoir tout comme un autre, mais les autres n'en avaient pas autour de moi. Ils se mariaient pour faire une fin ou un commencement d'existence sûre ou commode, ou bien ils prenaient leurs maîtresses au sérieux, et c'étaient là de grosses, mais non de grandes passions : les femmes des autres, ou celles de tout le monde! Moi, je n'ai jamais pu faire un drame ni un roman, pas même une petite nouvelle avec l'histoire de mes plaisirs. Je les ai subis plutôt que cherchés. Je me suis débarrassé de mon ignorance comme d'un fardeau, d'un étouffement: je n'ai pas trouvé moyen d'aimer.

Est-ce l'indigence de mon âme, la stérilité de mon imagination qui en sont cause? C'est si honteux à avouer que personne ne l'avoue. Moi, je veux bien l'avouer, si cela est; mais le fait est que je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que l'amour que j'ai connu ne m'a pas appris la tendresse et qu'il m'a disposé à l'oubli facile. Peut-être aussi ma première curiosité légitime, mon premier rêve de famille ont-ils été froissés par l'aspect de l'affreuse Mlle Aubry et de son ignoble père; mais que ce soit ou non ma faute, je n'ai point aimé et je crois que je ne saurais plus aimer. Le culte des idées positives m'a détourné du culte d'Astarté. Toute idolâtrie m'est devenue suspecte, et la littérature romantique nous a gâté les femmes. Elles ont voulu trouver des *René* et des *Antony* dans leurs amans, des *Othello* dans leurs époux, et, n'en trouvant point, elles sont devenues, de guerre lasse, aussi positives que nous. C'est tant pis pour elles! Il eût mieux valu se faire une idée juste des amours faciles ou de la sérieuse amitié conjugale. Elles et nous tombant d'un excès dans l'autre, la rupture s'est faite. L'amour s'est envolé. Bon voyage!

Donc je suis honnêtement et chastement *épris* de Mlle Vallier, et je t'avais bien prédit que les trois ermites du val de Vaubuisson deviendraient un trio d'amis. Voici l'aventure.

Je passais devant le moulin des Grez, une petite usine assez rustique située à un kilomètre au-dessous du village de même nom. Tu sais que j'ai là une connaissance, un gros meunier bon enfant qui voudrait bien être aussi mon ami, uniquement pour savoir qui

je suis. Il m'arrête au passage, me reproche de n'avoir pas encore regardé fonctionner sa machine à bluter, et m'invite à voir au moins traire ses vaches. Tous les petits propriétaires ont ici des vaches de race suisse ou bretonne, fort jolies bêtes d'un ton chaud, rayées de noir ou mouchetées de blanc, petites cornes, larges fanons et fines jambes. L'étable ouverte nous envoyait une bonne odeur d'animaux propres et de litière fraîche. J'entre avec lui, je regarde les mères et leurs petits, j'écoute la biographie de chaque tête de bétail, et je ne remarque pas les femmes qui tiraient le lait, — elles sont ici généralement laides, hommasses, fortes comme des charretiers et sans caractère de physionomie, — quand tout à coup je vois, accroupie près de moi, presque sous mes pieds, une personne bien mise et délicate qui de ses doigts fins à ongles roses trait proprement et adroitement une vache blanche. Un chapeau de paille ombrageait les traits; mais cette jolie main et l'attitude toujours heureuse sans être cherchée, la souplesse du mouvement, ce je ne sais quoi d'harmonieux, de noble et de touchant dans la pose, — c'était bien Mlle Vallier. Sans voir ses traits, on la reconnaîtrait entre mille. Je m'éloignais par discrétion; mais en se relevant elle me vit, me reconnut aussi tout de suite, je ne sais comment, car elle ne m'avait pas encore regardé, et, sans embarras ni surprise, elle vint à moi, tenant avec aisance son petit vase de fer-blanc plein de la belle crème mousseuse et chaude destinée à sa malade. — Monsieur, me dit-elle, il y a trois jours que je n'ai aperçu M. Sylvestre. L'avez-vous vu? savez-vous s'il se porte bien?

— Non, en vérité, mademoiselle. Êtes-vous inquiète de lui? J'y cours!

— Vous ferez bien, monsieur. Ce pauvre homme est si seul! et je ne peux pas y aller, moi. Allez-y bien vite.

— Comment vous ferai-je savoir de ses nouvelles?

— S'il est gravement malade, faites-le-moi dire par le premier passant venu. Tout le monde est obligeant ici. Si l'on ne me dit rien, je comprendrai qu'il n'y a rien d'inquiétant. Ah! attendez. S'il a besoin qu'on le garde, avertissez Mme Laroze, la femme de l'aubergiste des Grez, la première maison du bourg, en entrant, à gauche. C'est une bien bonne femme, et qui aime M. Sylvestre.

— Je l'aime aussi, mademoiselle, et vous pouvez compter que s'il est malade, je ne le quitterai pas.

Vingt minutes plus tard j'étais à l'ermitage. M. Sylvestre est enrhumé, il a eu un mouvement de fièvre. Il n'est pas sorti, afin de guérir plus vite; mais il s'est moqué de mon inquiétude, il a causé gaîment avec moi, et il n'a jamais voulu me permettre de rester près de lui. Toutefois j'ai engagé Mme Laroze à l'aller voir dans la

soirée, et j'y retournerai demain de bonne heure. J'ai fait dire à Mlle Vallier d'être tranquille. Je ne me suis pas permis de le lui écrire.

Elle est bien charmante. La bonté est écrite dans toutes les lignes de son aimable figure. Être amoureux d'elle me ferait l'effet d'un sacrilége.

LETTRE XVIIe. — DE PIERRE A PHILIPPE.

Vaubuisson, 20 avril.

Je ne reviens pas de ma surprise, je tombe du haut des tours de Notre-Dame! Non, je tombe de la lune! Mlle Vallier... Mais je suis romancier,... ou je ne le suis pas! En tout cas, j'aspire à l'être, et je ne vais pas te commencer mon roman par la fin, ni t'en dire le secret avant d'avoir alléché ta curiosité. Écoute.

Avant-hier, M. Sylvestre allait très bien. Hier, j'ai fait avec lui ma tournée mensuelle à Paris, car j'ai trouvé son plan fort bon, et je l'adopte. N'ayant pas le moyen de nous abonner aux journaux et revues, nous irons douze fois par an tâter le pouls à la civilisation et constater les pas qu'elle fait en avant ou en arrière. Dans l'intervalle, nous savons en gros les événemens principaux, lui par les nouvellistes du cabaret de Mme Laroze, moi par les communications bénévoles de l'instituteur primaire de Vaubuisson, avec qui je m'arrête quelquefois à causer pendant quelques instans.

Comme nous ne voulons pas coucher à Paris, M. Sylvestre et moi, nous n'avons pas trop de notre après-midi pour notre séance au cabinet de lecture. Nous sommes convenus de nous partager la besogne, et que l'un ferait à l'autre, après coup, le résumé verbal de son exploration littéraire ou scientifique, car M. Sylvestre, sans être savant, est assez au niveau du mouvement des sciences et des connaissances pour en extraire toujours la tendance philosophique d'une façon très ingénieuse. C'est véritablement un homme de grande valeur ou de grand prestige, et s'il y a dans son genre de vie quelque chose de fou, il est impossible de ne pas trouver des lueurs de sagesse dans toutes ses paroles.

J'étais curieux de voir si mon ermite avait des affaires, des amis, des relations à Paris. Je n'ai pas saisi la moindre trace de tout cela. Il passe inconnu, inaperçu à travers la grande ville. Il n'y fait visite à personne, il n'y mange nulle part. Il achète un petit pain en passant devant le premier boulanger venu et le grignote en marchant. Il n'a jamais soif. Il fait à pied des courses fabuleuses, et je crois qu'il va plus vite que les omnibus. Il ne regarde jamais ni à droite ni à gauche. Je ne l'ai vu adresser la parole qu'à un vieux

bouquiniste qui m'a paru connaître sa figure, mais nullement son nom.

Moi, je m'efforcerais volontiers d'arriver à cet *incognito* si commode : il n'y a pas moyen. J'affecte bien de ne pas voir les gens afin de ne pas les saluer, mais on m'arrête en chemin, et, à moins d'être grossier, il me faut échanger quelques paroles. On me demande si j'ai obtenu mon emploi dans les chemins de fer. Je réponds que ça va bien, réponse machiavélique dont la vertu est infaillible sur les amis. — Alors, tu es content? tu n'as besoin de rien? Tu sais, si tu as besoin de quelque chose...

— Rien, merci, et je me sauve.

J'ai rencontré Duport, je suis condamné à le rencontrer. — Je sais de tes nouvelles, m'a-t-il dit d'un air malin. Il paraît que tu voulais épouser Mlle Jeanne, et que ta fuite est un désespoir d'amour.

— Qui dit cela? Ta femme?

— Non, il paraît que c'est un ami de ton oncle.

— Je n'ai pas donné aux amis de mon oncle le droit de me déshonorer.

— Allons! encore tes scrupules?... Bah! j'aurais bien épousé Mlle Jeanne, moi, si je n'avais pas trouvé mieux. Elle est diablement belle. On flanque la maman à la porte, et tout est dit.

— Je ne trouve pas. Bonsoir, je ne suis pas seul.

— Tiens? tu te promènes avec ton portier? Drôle d'idée!

— Tais-toi donc! c'est un vieux savant!

— Ah! c'est donc ça?... Bonsoir! bien du plaisir!

'e rattrape le père Sylvestre, et nous nous perdons dans la foule.

Quand le chemin de fer nous a déposés hier à la gare de Vaubuisson, il était neuf heures du soir. Rentrer chez moi n'était qu'une promenade; mais le vieillard avait une bonne lieue à faire; il tombait une petite pluie fine, et il n'est guère vêtu. Je l'ai engagé à venir passer la nuit chez moi, bien que je ne sois pas chez moi; mais les Diamant m'eussent approuvé de tout leur cœur. Impossible de faire consentir ce vieil entêté à découcher. J'ai voulu lui prêter mon pardessus. Il m'a envoyé paître. — Un pardessus! à mon âge! Allons donc! c'est bon pour vous, *papa!* — Et le voilà parti en riant et en courant à travers la campagne humide et sombre.

J'étais tout de même inquiet de *mon fils* de soixante-treize ans, et ce matin je suis sorti plus tôt que de coutume pour aller le voir. Son rhume l'avait repris, il grelottait la fièvre, et criait, tout en riant, par suite des douleurs lancinantes d'un point de côté. Je l'ai forcé de se coucher, je l'ai réchauffé, et il s'est endormi un peu

brusquement. Puis sont venus les rêves, l'étouffement et un peu de délire. Je voulais le garder, et pourtant avertir Mme Laroze, et demander un médecin. Je guettais par la fenêtre les gens qui passent quelquefois sur le sentier. Il ne passait personne. Farfadet était fort inquiet; il paraissait comprendre ma situation. Une idée bizarre me traversa l'esprit. Si ce chien comprend la parole, ou du moins certaines paroles à son usage, je pouvais bien tenter une expérience, et, me rappelant la manière de procéder de son maître, je saisis un moment d'attention bien marquée de sa part, un de ces momens où deux yeux de chien se fixent sur vous comme deux points d'interrogation, et je lui dis gravement : « Allez chez madame Laroze, et ramenez-la ici. » En même temps je lui montrais la porte, et son maître alternativement. Chose merveilleuse, il ne se le fit pas dire deux fois et s'élança pour partir; je le rappelai, j'écrivis au crayon, sur un bout de papier : *Un médecin pour M. Sylvestre;* je passai l'avis dans son collier, et je lui ouvris la porte.

Moins d'un quart d'heure après, je l'entendis gratter. Il revenait seul, mais le billet n'était plus dans le collier, et il avait l'air triomphant. Je sortis pour voir si quelqu'un venait derrière lui. Au bout de cinq minutes, je vis apparaître, non Mme Laroze, mais Mlle Vallier. Le chien ne connaît pas bien les noms; il interprète à sa manière et d'après sa logique personnelle, vu qu'il connaît les meilleurs amis de son maître. Il est beaucoup plus intelligent que s'il entendait notre langue.

— Est-il bien mal? me dit Mlle Vallier en doublant le pas.

— Non, pas encore, mais cela pourrait devenir sérieux. Puisque vous voilà, je vais chercher un médecin. Veuillez me dire...

— Allez chez moi; il est dix heures un quart; à dix heures et demie le médecin y sera. Il l'a promis, il est très exact. Ma malade est chargée de lui dire qu'on l'attend ici, mais je ne crois pas qu'il y soit jamais venu. Il ne faut pas qu'il perde son temps à chercher. Courez au-devant de lui et amenez-le.

J'obéis, laissant M. Sylvestre aux soins de sa jeune amie.

Nous ne nous étions dit, elle et moi, ni bonjour ni adieu, ni monsieur ni mademoiselle; nous n'avions pas pris le temps d'échanger un salut, nous étions là autour de notre malade comme frère et sœur, ou tout au moins comme deux amis de vieille date.

En deux enjambées, car on va vite à la descente, j'étais à la porte de Mlle Vallier. Elle était ouverte, je frappai quand même, une voix d'homme me cria d'entrer. Il n'y avait pas de temps à perdre ni de scrupules à garder; je pénétrai dans le sanctuaire.

Un jeune médecin, à figure honnête et douce, était penché sur

un hamac où semblait expirer une fillette dont je ne pus, à première vue, déterminer l'âge et le type. Elle était d'un ton effrayant, jaune verdâtre avec de grands yeux vitreux, le nez trop petit, court et serré aux narines, les lèvres entièrement blanches, amincies et comme séchées autour des dents brillantes. Elle voulut parler en me voyant. Elle savait ce qui m'amenait; mais, en proie à une crise, elle ne pouvait se faire entendre. Je me hâtai de dire de quelle part je venais, et elle hâta par signes le départ du médecin. — Oui, je sais, dit-il en s'adressant à moi; l'ermite! mais tout à l'heure! je ne puis abandonner...

— Il faut, il faut! bégaya la malade. Maîtresse l'a dit, allez!... Moi, très bien,... rien du tout!

— Au fait, me dit le médecin tout bas en me prenant à part, il n'y a guère d'espoir ici, mais il y en a sans doute d'où vous venez. J'y cours, ne me conduisez pas. Je connais le bois et l'ancienne Chartreuse comme ma poche. Puisque vous êtes de bon cœur et de bonne volonté, restez ici un quart d'heure. Ne laissez pas parler la malade avant cinq minutes, ne la laissez pas s'étendre ni se rouler dans son hamac. Soutenez-la assise, et malgré elle, s'il le faut. Faites-lui boire ce que j'ai préparé dans la tasse, mais seulement quand l'étouffement sera tout à fait passé. Après cela, elle en sera quitte pour aujourd'hui, pour plusieurs jours peut-être, et vous pourrez la laisser. Elle n'est pas au dernier période de son mal, mais elle souhaite la mort quand elle souffre, et elle se couche sur la poitrine, espérant étouffer. L'accès passé, elle est plus raisonnable, et comme chez tous les malades la résignation revient avec l'espoir.

Me voilà donc resté seul avec cette moribonde et remplissant auprès d'elle le rôle de Mlle Vallier. Soit que l'accès fût passé, soit que l'étrangeté de la circonstance fît diversion au mal, la petite malade demeura très calme, en silence, bien assise, et disposée à obéir aux prescriptions du médecin. Je m'étais placé à la tête du hamac et je la regardais avec surprise, car je m'apercevais enfin que c'était une négresse blanchie par la maladie et devenue presque jolie, autant du moins qu'un spectre peut représenter l'idée de la beauté. Je regardai aussi la chambre où nous nous trouvions. C'était une espèce de salon pauvre. Un autre hamac était roulé contre la muraille. Quelques chaises de paille, une table à ouvrage très jolie, un bureau très simple, un piano, un grand fauteuil moelleux, quelques objets de peu de valeur, mais étranges dans ce dortoir de jeunes filles: des échantillons minéralogiques sur une petite étagère, un casse-tête de sauvage, un collier de griffes d'ours, une paire de pistolets. Je ne sais quels souvenirs vagues semblaient

s'attacher à la vue de ces objets, et mes yeux se fixaient machinalement sur la bordure en plumes du hamac où reposait la malade, comme si, dans une existence antérieure, je me fusse déjà trouvé auprès de ce hamac dans des circonstances quelconques.

Tout à coup la malade se retourna vers moi comme pour me parler, et moi, pour lui épargner un effort, j'avançai ma chaise.

— Est-ce que vous me connaissez? lui dis-je, frappé de l'attention qu'elle mettait à me regarder.

— Non, dit-elle. Jamais vu! C'est vous, M. Pierre?

— Oui, je m'appelle ainsi, et vous?

— Moi, Zoé. Bien malade, vous voyez!

— Mais vous guérirez!

— Vous bien bon! dit-elle en secouant sa tête crépue d'un air d'incrédulité.

— Vous voilà mieux?

— Moi, bien. Il ne faut pas dire à maîtresse que j'ai eu une crise. J'étais bien quand elle est sortie.

— Je crois qu'il ne faudrait pas parler, vous!

— Oh! si fait. Parler d'elle! Si bonne! Il faut être son ami!

— Je le suis déjà, son ami très respectueux et très dévoué.

— *Tâchez*, car maîtresse ne veut pas d'ami, — elle a tort!

— Mais l'ermite?

— Celui-là, oui! mais trop vieux; il va mourir.

— J'espère que non.

— Dites-moi, vous bien pauvre aussi?

— Tout à fait pauvre.

— Nous presque tout à fait; après avoir été si riches!

— Dans quel pays?

— A Rio-Janeiro, à Paris et à Saint-Malo.

— A Saint-Malo?

— Oui, le père à maîtresse avait grand château et beaucoup de domestiques. Mon père à moi était là... Oh! méchant maître, méchant et voleur! il a tout perdu, et c'était bien fait; il avait fait mourir pauvre père noir! — Et se redressant avec énergie : — Oui, mourir pour s'amuser, ajouta-t-elle. Il le faisait tomber, danser, sauter comme une bête, pour montrer beau et bon noir obéissant, et pauvre père s'est cassé quelque chose dans l'estomac; mais Dieu a puni, le maître est mort après huit jours! Alors jeune maîtresse m'a dit : — Nous plus rien, plus d'argent, plus de père, ni toi, ni moi; toi malade! allons-nous-en ensemble. On t'a tué le père, moi, je te ferai vivre. Moi, je serai ta mère; toi, tu me berçais dans le hamac, moi, je te bercerai. Et nous voilà comme ça. Elle est malade pour moi, elle a de la peine, et si le médecin était son vrai ami, il me ferait vite mourir! mais il ne veut pas, et si je me fai-

sais mourir, moi, maîtresse ne m'aimerait plus, elle l'a dit. Aussi je veux bien attendre. Donnez-moi cette chose qu'il faut boire.

J'étais saisi d'étonnement et d'émotion. — Zoé, lui dis-je en lui présentant la tasse et en la soutenant pour l'aider à boire, votre méchant maître ne s'appelait pas Vallier?

— Si fait, c'était son vrai nom, que mademoiselle a repris; mais il se faisait appeler Célestin Aubry, pour cacher beaucoup de mal qu'il avait fait sous son autre nom.

— Mais avait-il deux filles?

— Une seule, Esmeralda, Aldine, comme on l'appelle, ma maîtresse.

En ce moment, Mlle Vallier rentra. Le médecin l'avait avertie, elle ne fut donc pas surprise de me trouver là, et elle n'en parut ni honteuse ni inquiète. Avec une franchise calme et vraiment sainte, elle me tendit la main. — Vous soignez ma pauvre enfant? dit-elle. Merci. Vous êtes très bon! Pour votre récompense, apprenez que M. Sylvestre n'aura, j'espère, rien de bien grave. J'ai laissé le médecin et Mme Laroze près de lui; mais vous ferez bien d'y retourner, si vous pouvez, et de lui porter quelques objets qu'il n'a pas. Tenez, une bonne couverture, nous en avons assez pour nous,... et puis du sucre... Attendez! il lui faut encore une veilleuse, du linge, du sirop... Nous avons là de bon miel, du tilleul et des violettes pour la tisane; je vais vous arranger tout cela dans un panier.

Elle emballa son envoi avec adresse et promptitude, tout en me demandant à voix basse si la crise de Zoé avait été bien grave; puis elle me dit encore merci, et m'accompagna, sans pruderie, sans mystère, jusqu'au bas de l'escalier, en me recommandant de ne pas laisser parler M. Sylvestre. Il avait une espèce de fluxion de poitrine, mais très douce et facile à combattre.

Ainsi Mlle Vallier n'est autre que Mlle Aubry! Le petit monstre trapu et rougeaud que j'ai aperçu il y a quatre ans est devenu cette charmante fille, d'une tournure si élégante, d'un ton si fin, d'une grâce si accomplie! J'aurais pu la voir et la fréquenter dix ans sans la reconnaître. Rien du passé ne subsiste plus en elle. Si fait pourtant, c'est bien le type vulgaire qui m'avait frappé, car elle n'est pas jolie comme type. Elle a le nez rond, sans distinction, la bouche grande, avec des lèvres trop retroussées. Elle a aussi le menton trop court et les pommettes trop saillantes. A tout prendre, elle est peut-être laide, mais une de ces laides qui effacent les belles et les font trouver insipides. Ses yeux, que je n'avais jamais vus, puisqu'ils étaient fermés quand je surpris son sommeil, sont deux lumières, deux émeraudes pâles, de celles qu'on appelle aigues-marines, car ils sont de la couleur de la mer quand elle passe du vert au bleu. M. Sylvestre s'afflige de les voir agrandis par la fatigue et un peu

creusés; mais qu'ils sont beaux ainsi, limpides, intelligens et affectueux! Ses cheveux ont perdu les tons dorés de l'enfance; ils sont presque châtains, et d'une souplesse, d'une abondance remarquable. La taille s'est élancée, toute la personne a grandi de deux ou trois pouces; enfin, le malheur, l'expérience et la vertu aidant, la magote que j'ai dédaignée a subi une métamorphose complète. Elle est devenue une vierge suave, une délicieuse et généreuse fille devant laquelle je me prosternerais de bon cœur.

C'est de chez l'ermite, à la lueur de sa petite lampe à l'huile de pétrole, que je t'écris tout cela, car je me suis installé près de lui. On n'a qu'un *fils*, il faut bien le soigner. Il va aussi bien que possible. Je sens que je l'aime comme si je l'avais toujours connu, et j'en peux dire autant de Mlle Aldine, car je suis volontiers de l'avis de Béranger, que la femme idéale ne doit être ni une maîtresse ni une esclave, mais une amie.

LETTRE XVIIIe. — DE PIERRE A PHILIPPE.

25 avril, à l'Ermitage.

Nos malades ne vont pas trop bien. Zoé est si affaiblie par sa dernière crise que sa maîtresse ne peut la quitter, et M. Sylvestre est si peu raisonnable que je ne dois pas le quitter non plus. Mme Laroze y met un grand cœur, mais elle est accaparée par ses pratiques, et son cabaret ne désemplit guère. Depuis cinq jours, je n'ai été qu'une fois à Vaubuisson, pour chercher un peu de linge, un peu d'argent, et tranquilliser la mère Agathe sur mon compte. En passant, j'ai pu donner à Mlle Vallier des nouvelles de l'ermite, et je l'ai fait d'une manière ingénieuse, pour empêcher les mauvaises langues d'incriminer nos relations. Bien qu'il ne passe pas beaucoup de monde sur son chemin, on peut toujours être observé par les gens qui travaillent dans la campagne, et, tout affables qu'ils sont, je les crois aussi curieux et aussi soupçonneux que des bourgeois de petite ville. J'ai donc avisé une vieille femme qui lavait au déversoir de la source, et j'ai réclamé d'elle un service. Elle a consenti, sans se faire prier, à appeler Mlle Vallier et à lui demander de se mettre à sa fenêtre. Dès qu'Aldine s'est montrée, je lui ai rendu compte de l'état de M. Sylvestre en peu de mots, en présence de la vieille, et je me suis éloigné avec les plus profonds saluts que j'aie jamais faits. Aldine a compris ma mise en scène, et son bon sourire m'en a su gré.

— Eh bien! m'a dit la vieille en me suivant quand la fenêtre a été refermée, si vous connaissez *la musicienne*, pourquoi donc ne montez-vous pas lui parler? Vous êtes donc bien pressé?

— Je ne monte pas pour qu'on ne croie pas que je me permets

de lui faire la cour. N'est-ce pas, ma bonne dame, que j'ai raison?

— Oh! par exemple, si vous le prenez comme ça, oui! Vous avez des sentimens, et le monde est si jacasse! Ça serait dommage de faire du tort à une personne dont on n'a jamais trouvé rien à dire.

— Vous l'appelez la musicienne : est-ce qu'elle joue du piano quelquefois?

— Oui, pour amuser sa pauvre moricaude! Elle joue tout doucement. Ah! dame, elle joue bien, oui! Si elle n'avait pas cette petite sur les bras, elle gagnerait quelque chose dans le pays. On l'a déjà demandée bien des fois à Vaubuisson et au château de La Tilleraie, — vous savez, derrière la colline, à deux pas d'ici?

— Chez M. Gédéon Nuñez?

— C'est ça! Des riches! Ils viennent l'été, et il y a des petits enfans. Un jour que M. Gédéon passait ici, il a entendu Mlle Vallier qui *sonnait* des airs. Il a écouté, et il a dit que c'était du premier numéro. On a envoyé de grands laquais pour lui demander de venir donner des leçons, mais elle a dit qu'elle ne pouvait pas. C'est malheureux, ça, parce que cette demoiselle n'a pas plus qu'il ne faut. C'est obligé de regarder à tout, et pourtant ça se tient bien, c'est propre, c'est gentil, c'est honnête, et ça trouve encore le moyen de faire du bien aux autres; mais vous, monsieur, sans être trop curieuse, pourquoi donc demeurez-vous dans notre endroit?

— Je demeure assez loin, ma bonne dame.

— Oh! vous demeurez là en face; il n'y a pas une portée de canon, comme dirait le garde champêtre, qui est un ancien militaire.

— J'y demeure en passant.

— Vous trouvez donc le pays à votre idée? ou si c'est que vous voulez acheter la maison Diamant?

— Non, je suis l'ami des Diamant, et je suis chez eux pour rétablir ma santé.

— Voyez-vous! Vous n'avez pas l'air trop malade pourtant!

— Il y a des figures si trompeuses!

Elle me suivait toujours. Pour me soustraire à ses questions, je dus tripler le pas.

M. Sylvestre est calme et divague peu. Ses rêveries sont inintelligibles. Il murmure à voix basse, en souriant toujours; mais il dort trop. La poitrine se dégage, mais le cerveau se prend de plus en plus, et le médecin essaiera demain un traitement plus énergique, si cet état persiste.

26. — Mon vieux ami a passé une mauvaise nuit, très agitée. Deux fois il a voulu se lever et s'en aller à la pêche, assurant qu'il faisait grand jour et que le temps était propice. J'ai réussi aisément à le retenir, il est fort doux et ne se plaint de rien; mais il ne dort

plus et ne me reconnaît pas toujours. Le médecin n'est pas content. J'ai suivi toutes ses prescriptions, j'en attends l'effet. Mme Laroze veille avec moi. Je suis brisé de fatigue; il y a quatre nuits que je n'ai dormi.

27. — Ce matin, je me suis aperçu que le sommeil m'avait vaincu, en entendant une voix douce qui remplissait comme d'une mélodie la chambre de mon malade. Mlle Vallier causait à voix basse avec Mme Laroze. Je m'étais jeté tout habillé sur une botte d'herbes sèches. Je ne sais quel instinct de honte m'a fait refermer les yeux. J'ai entendu que Mme Laroze me plaignait, tout en disant que le malade avait passé une meilleure nuit, et qu'il fallait me renvoyer prendre vingt-quatre heures de vrai repos chez moi. — Oui, oui, a répondu Mlle Vallier, je veillerai cette nuit-ci avec votre belle-sœur, que j'ai vue en passant et qui m'a dit être libre. Zoé va beaucoup mieux. Sa tante est venue la voir et passera huit jours chez nous.

— Elle a donc une tante, votre négresse? une noire aussi?

— Oui, elle est cuisinière à Versailles. Elle a obtenu une semaine de congé. Me voilà plus tranquille, et je pourrai m'occuper de M. Sylvestre.

— Est-ce que vous connaissiez ce jeune homme avant qu'il ne vienne au pays? dit Mme Laroze en me désignant.

— Non, je ne le connais pas. Il a l'air bon et bien élevé.

— Vous ne savez pas d'où il sort?

— Je n'ai pas songé à le demander à M. Sylvestre.

— Vous n'êtes guère curieuse, je sais ça.

— Je n'ai pas le temps de l'être.

— Sans doute que M. Sylvestre sait quelque chose de lui; mais lui, il ne connaît M. Sylvestre que depuis un mois ou deux.

— Ah! dit Mlle Vallier avec surprise, je croyais qu'ils se connaissaient davantage! Alors ce jeune homme a d'autant plus de mérite à le soigner si bien.

— Si vous pensez qu'il est honnête comme il en a l'air, je peux vous laisser avec lui, car je ne vous cache pas que je fais bien faute chez moi.

— Allez, madame Laroze, mais envoyez-moi votre belle-sœur le plus tôt possible pour que je puisse rendre la liberté à ce pauvre garçon. Laissons-le dormir en attendant. Il doit en avoir besoin.

— Et puis les hommes! reprit Mme Laroze en s'en allant, ça ne sait guère veiller. Ça n'est pas comme nous,... comme vous surtout qui ne dormez jamais une bonne nuit! A présent que vous pourriez vous reposer un peu de votre malade, vous voilà auprès de ce vieux!

— Que voulez-vous? c'est comme cela! répondit Aldine avec son ton résigné et enjoué quand même.

Je n'osai feindre de dormir plus longtemps, et pendant que Mlle Vallier reconduisait Mme Laroze, je me secouai et me remis sur mes pieds en toute hâte; mais, avant qu'elle ne m'eût engagé à partir, le médecin arriva et me prescrivit de rester. Il trouvait M. Sylvestre bien affaibli. Si la nature n'opérait pas une forte réaction, il ne passerait pas la journée, et quelle réaction espérer à soixante-treize ans, après cette vie de fatigue et de misère? — Eh bien! il se trompait, le jeune médecin! La réaction s'est faite au bout de deux heures. Les sueurs sont venues, la tête s'est dégagée, M. Sylvestre a retrouvé toute sa raison et s'est étonné de nous voir là. Il ne se savait pas malade. Le médecin est revenu le soir, il dit que notre ami est sauvé; mais il faut l'empêcher de se découvrir en dormant et ne pas le quitter d'une minute. Mlle Vallier reste avec l'autre femme. Je t'écris de la cuisine, et je remonte pour les relayer. Je suis content, je ne suis plus fatigué. Je ne m'endormirai plus. Farfadet a compris notre joie, et après avoir sollicité et obtenu un regard de son maître, il a consenti à manger. Ah! le chien du pauvre! celui-là aussi a des affections et des dévouemens qu'on ignore!

28. — Un accès de fièvre à quatre heures du matin. Le malade s'est assis sur son lit et nous a dit d'étranges choses. « Toi (il s'adressait à moi), tu es le représentant des fourmis, et tu me pries de te recommander au grand Être; mais ta demande n'est pas raisonnable. Tu veux que la fourmi ait la notion de ses rapports avec le reste de l'univers : à quoi bon? N'a-t-elle pas la notion admirable de tout ce qui convient à son espèce? N'a-t-elle pas la prévoyance, la patience, la mémoire, l'activité, l'industrie, la science des faits, l'économie, l'ordre, le courage? Va, la fourmi est un grand peuple, et si les hommes s'imaginent qu'elle n'a pas la notion du *moi* et du *non-moi*, laisse-les dire. Ils sont loin d'avoir des notions complètes sur leurs rapports avec ce qui les entoure, et tu ne dois pas les envier. Ils se vantent de lire dans les étoiles, ils sont incapables de lire dans le merveilleux intellect d'une fourmi. Ce serait plus intéressant que de savoir la métallurgie de Sirius! Mais ils ne peuvent pas!... »

Il s'est ensuite adressé à son chien, qu'il prenait pour un homme malade. « Tu as peur de mourir? lui disait-il; tu crois que ton âme sera punie des erreurs de ton intelligence? C'est possible; mais tu n'en sauras rien, et tu revivras quand même avec l'espérance. Tu crains de comparaître devant le grand justicier? Insensé! tu ne le verras jamais, car tel que tu le conçois il n'existe pas. Sa justice ne peut pas être faite comme la nôtre, qui réprime et châtie. Châtier! la plus grande douleur qui puisse être infligée à l'amour! Non, non, Dieu ne la connaît pas, Dieu serait trop malheureux! »

Et comme Mlle Vallier l'engageait à se calmer : — Je suis calme,

répondit-il; où sont ceux qui m'ont fait du mal? Je ne les connais plus, j'ai tout oublié.

Il s'est endormi paisible, et ce matin il est tout à fait hors de danger. Nous lui avons administré le fébrifuge prescrit. Mme Laroze reviendra veiller ce soir, Mlle Vallier retournera chez elle; mais moi, quoi qu'on puisse me dire, je ne quitterai l'ermite que quand il sera debout.

Cette maladie mortelle dont je le vois triompher après avoir traversé avec tant de douceur et de sérénité des crises voisines de l'agonie m'a donné beaucoup à réfléchir. A mon âge, on ne songe, je crois, jamais à la mort, et d'ailleurs je ne m'étais jamais trouvé au chevet d'un mourant. Quelle chose facile et simple que cet affaissement rapide, ces rêves sans terreur, ce sommeil d'enfant par lequel on entre dans l'éternelle nuit sans en avoir conscience! Il est vrai que, pour avoir la mort douce, il faut peut-être avoir les doux instincts et les riantes illusions de mon ermite. Heureux ceux qui croient! Il ne faut pourtant pas convenir de cela, si leur croyance est un mensonge. La vérité n'est-elle pas le bien suprême, et faut-il lui préférer le bonheur?

29 avril.

La fièvre a tenté de reparaître cette nuit, mais elle a avorté sous la mystérieuse et puissante influence de la quinine. Le malade a eu seulement, de quatre à six heures du matin, un peu d'excitation avec beaucoup de lucidité. Il m'a appelé près de lui en me disant : — Je ne peux plus dormir. Je ne sens plus rien de cette maladie; combien donc a-t-elle duré?

— Huit jours.

— Tout cela! Ces huit jours ont passé pour moi comme une heure, pourtant tout ce que j'ai rêvé est incroyable; mais ce n'était pas ennuyeux, et le temps m'a paru court. M'a-t-on beaucoup drogué?

— Le moins possible.

— C'est encore trop, car si on ne m'eût rien fait, je serais debout maintenant sans perte de forces, ou endormi pour toujours sans combat et sans fatigue.

— Vous ne croyez pas à la médecine?

— Si fait, j'y crois comme à une chose empirique qui nous sauve à la condition de nous épuiser. C'est tant pis pour nous lorsque nous n'avons pas la force de supporter le remède. C'est peut-être tant pis aussi lorsqu'il nous tire d'un mauvais pas pour nous laisser dans un mauvais chemin le reste de notre vie.

— Craignez-vous donc de ne pas guérir complétement? J'espère que vous vous trompez; on répond de vous.

— Moi, je réponds d'y faire mon possible en ne changeant rien à mes habitudes et en reprenant ma vie active; mais il n'en est pas moins vrai que, si vous m'eussiez laissé lutter tout seul contre mon mal, je m'en fusse plus vite débarrassé dans un sens ou dans l'autre.

— Alors vous en voulez un peu à vos amis d'avoir agi pour vous comme ils agiraient pour eux-mêmes?

— Non pas! La médecine trouvera peu à peu le moyen de tout guérir sans rien tuer en nous. Il faut bien qu'elle expérimente sur nous, et que nous nous soumettions à payer ses tâtonnemens. Nous lui appartenons à nos risques et périls, comme nos volontés, nos intelligences et notre dévouement appartiennent à tout progrès. Je me suis dit cela en voyant le médecin près de moi. J'ai pensé à la mort, dont je n'avais pas encore eu l'avertissement dans mon sommeil, et je me suis dit : Allons! voici le creuset! j'en sortirai or ou poussière. J'eusse mieux aimé me passer de cela et n'avoir affaire qu'à dame nature, qui est plus maligne qu'on ne croit; mais il ne faut ni vivre ni mourir en égoïste, et nous allons voir l'effet des poisons. Si ce jeune médecin me tue, il saura qu'il faut ménager la dose à un autre, et ses autres malades le trouveront plus prudent!

« Savez-vous, dit-il encore après une pause, que je crois avoir un peu vu, pendant quelques instans, de l'autre côté de la colline de la vie? Vous me demanderez comme c'était fait par là? Mon Dieu, c'était fait comme mon propre esprit voulait que ce fût fait, et ce sera vraisemblablement ainsi, car nos instincts sont des révélations. Chacun rêve son paradis à sa manière, c'est son droit. Le seul droit qu'il n'ait pas, c'est de vouloir imposer aux autres la forme que sa vie présente imprime d'avance à sa vie future. Chacun va où il veut aller, car si la mort n'était pas la délivrance, elle ne serait pas un bien. Dieu merci, elle est un bien pour ceux qui en acceptent les lois et les conséquences. Donc l'amant de la liberté s'y plonge, et s'en relève avec le sentiment de la liberté. Voilà pourquoi ce que j'en ai aperçu, quand je me suis trouvé à la limite, était fort de mon goût. C'était, comme je vous l'ai dit sans métaphore, le revers de la colline. Seulement il avait un aspect nouveau. Le ravin était plus profond, les rochers plus imposans, les bois d'une altitude plus majestueuse, j'aime le grand; mais il n'y avait rien d'extraordinaire, rien de fantastique dans mon Éden. C'était bien la nature telle que je la connais, et la nature de nos climats telle que je la préfère. C'était simple, c'était bon et vrai. Il y avait aussi de jolis menus détails, car le grand n'est majestueux qu'à la condition d'avoir à ses côtés le délicat et le gracieux. Quelles belles fleurs il y avait là, sur les pentes sableuses! des di-

gitales, des orchidées, des parisettes, des jacobées... et des graminées!... mon Dieu, tout ce que nous connaissons, car je n'ai jamais demandé plus et mieux que ce que j'aime et apprécie en ce monde. C'était peut-être le même monde, qui sait? Je ne demande pas à le quitter, moi! Il est aussi habitable, aussi riche et aussi perfectible que les autres. Seulement j'avoue que je le voyais déjà en grande voie de perfectionnement. Les arbres n'étaient pas mutilés, les fleurs n'étaient pas foulées aux pieds. Il y avait un torrent étroit, cristallin, tour à tour impétueux et caressant, bondissant en cascatelles, ou endormi parmi les herbes, ou babillant sur les cailloux, — et il n'était pas emprisonné par des écluses, ni souillé par les détritus des usines. A vrai dire, il n'y avait pas d'usines, et je n'ai pas aperçu d'habitations. Sans doute elles étaient cachées pour ne pas gâter l'agreste physionomie du ravin, et si l'industrie régnait sur ce monde paisible, elle se tenait à distance, respectant les sanctuaires de la nature et conservant avec amour ses grâces et ses splendeurs, comme nous respectons aujourd'hui ces jardins paysagers que l'on crée pour remplacer et reconstruire artificiellement la nature qui s'en va. C'était bien agréable, je vous assure, le jardin naturel que j'ai entrevu! Il y avait de jeunes bouleaux en robes de satin blanc et de vieux chênes aux bras étendus tout couverts de mousses blondes. Je crois avoir aperçu des chevreuils qui ne fuyaient pas, des perdrix et des faisans qui ne se sauvaient pas devant Farfadet, car il était là, mon chien, et j'ai bien vu qu'il avait aussi une âme. Quant à vous dire comment la mienne était habillée et à travers quels organes je pensais, je ne le pourrais pas. Je n'y songeais nullement, je ne m'inquiétais de rien. Je ne me trouvais pas emprisonné, je me déplaçais sans effort, et j'attendais... Quoi? Je ne saurais le dire, car vous m'avez mis, je crois, des sinapismes qui m'ont fait rentrer brusquement dans ma chambre et dans ma peau. Mais vous ne me teniez pas encore; je suis reparti au bout d'un instant, et je me suis trouvé dans un crépuscule, sur un beau lac où je nageais comme un cygne, comme une oie si vous voulez; je ne demande pas à mieux nager que ça! Je voyais au loin des formes confuses, mes nouveaux semblables probablement, car mon cœur s'élança vers eux avec un transport de confiance et d'amitié que je ne saurais rendre, et j'allais me joindre à eux, les interroger, les connaître... Vous m'avez dérangé, tout s'est évanoui. Ah! on ne sait pas de quelles solutions désirées on prive un malade quand on le tourmente pour le ranimer. Dans ce moment-là, vous disiez : Mon Dieu, qu'il est calme! n'est-il pas mort? Je vous ai entendu; alors j'ai accepté la sentence en me disant : Peut-être faut-il être ce qu'ils appellent mort, c'est-à-dire endormi pour un certain temps. Peut-être le paradis des gens humbles comme moi commence-t-il

par un bon et long repos de la notion de la vie. Peut-être, à ceux qui ne sont pas bien pressés et qui ne doutent pas du tout, faut-il un ou deux siècles pour retrouver cette notion dans une société meilleure, dans un monde où la nature aura reconstitué sa beauté première, et les hommes la droiture native de leurs instincts, éclairée par le soleil de la science et de la poésie. Pourquoi non? S'il faut mettre les choses au pis, pourquoi l'être que je suis ne se dissoudrait-il pas en une multitude d'êtres sans conscience du *moi* que je suis, pour se reconstituer lentement en un être qui serait encore moi, tout en étant un être meilleur que moi? Qui sait? et qu'importe, puisque tout est bien, ou doit devenir bien? Et là-dessus j'ai vu une chose que vous avez pu voir dans la réalité : au commencement du printemps comme en automne, il y a sur nos collines d'épaisses brumes gris de perle qui descendent jusqu'au niveau de la plaine, effaçant, avalant pour ainsi dire les rochers, les arbres et les villages. Quand cette nuée moelleuse est sur Vaubuisson, je la vois d'ici, et je la compare à un gros oiseau qui s'accroupit sur les demeures de l'homme comme une couveuse sur ses œufs. Tout bruit cesse alors, toute lumière s'éteint. Dans mon rêve, je me sentis pris sous la nuée, et je me dis en fermant les yeux : La voilà, c'est la fin du jour, c'est la mort de l'homme; elle est douce et maternelle comme le sein qui couve les germes de la vie nouvelle sous le duvet de l'amour.

Puis il ajouta en riant : — Qu'est-ce qui dit qu'elle est un martyre? C'est tout bonnement un édredon!

Cet homme est heureux jusque dans les bras de la mort! Étrange organisation, étrange confiance!

LETTRE XIXe. — PIERRE A PHILIPPE.

1er mai, toujours à l'Ermitage.

Tout allait bien, mais une visite mystérieuse a jeté un trouble profond dans cette âme si forte. Un soir, comme il reposait et que je m'apprêtais à allumer la lampe, on a frappé doucement à la porte. J'ai ouvert à une femme voilée, assez grande et toute vêtue de blanc avec une simplicité de haute allure. Elle ne m'a rien dit, elle a été droit au lit du vieillard et s'est agenouillée en lui baisant les mains. — Ah! c'est toi! s'est-il écrié, que viens-tu faire ici? et se tournant vers moi : Laissez-nous, mon enfant! laissez-nous bien seuls, et fermez les portes.

J'ai obéi. Je suis descendu à la cuisine. Une autre femme, très volumineuse et cachée aussi par un double voile, était assise devant le feu. Un grand laquais se tenait debout à la porte. La grosse

femme avait une robe noire très simple, mais d'une ampleur trois fois aristocratique. Elle s'était levée comme pour me questionner sur l'état du malade; mais tout à coup, comme si elle eût reconnu en moi une figure qu'elle ne souhaitait pas rencontrer, elle me tourna le dos. Je ne crus pas devoir me montrer curieux, je sortis. Farfadet, que je voulus emmener, ne consentit pas à me suivre. Il resta sur l'escalier, inquiet et mécontent, grommelant tout bas. Je fis quelques pas dehors. Le jour éclairait encore un peu. Je vis au bas du sentier une voiture brillante, un gros cocher, deux chevaux fringans et une ombre noire, debout à quelque distance. Je ne crus pas devoir m'éloigner de l'ermitage. J'étais un peu méfiant, un peu soucieux, comme Farfadet. Au bout de dix minutes, je le vis venir à moi comme pour m'appeler, et je rentrai, résolu à être impoli plutôt que de laisser tourmenter mon malade, lequel ne m'avait pas semblé accueillir cette visite avec beaucoup de joie. Je me croisai avec les deux femmes, qui sortaient suivies de leur laquais. Il me sembla que la plus grande, qui avait la démarche élégante et jeune, étouffait des larmes, et j'entendis la voix de l'autre, — une voix qui ne m'est peut-être pas inconnue, lui dire : *Alors, c'est toujours la même chose? il ne veut pas?*

Elles passèrent, et je trouvai M. Sylvestre absorbé. Quand il me vit, il me demanda si la femme qui était entrée chez lui était venue seule. Je ne pus prévoir que je dusse le tromper, je lui dis qu'une autre femme avait attendu en bas. — Quoi! s'écria-t-il, elle a osé entrer ici! ah! je voyais bien qu'on me mentait! Mon ami, si je retombais malade, jurez-moi que personne d'étranger, personne, entendez-vous, n'approchera de moi. Jurez-moi que vous me ferez mourir en paix! — Et au bout d'un instant il ajouta : — J'ai peut-être tort. L'enfant m'aime! et elle est bonne! Mais non! il ne faut pas accepter ce qui est mal! Il faut protester jusqu'à la dernière heure!... Ah! mon ami, il est bien cruel de ne pouvoir pardonner! — Et il fondit en larmes.

Il me sembla qu'il avait besoin de s'épancher, et je lui dis que, si ses peines pouvaient être adoucies par mon affection, j'étais à lui corps et âme.

— Je le sais, dit-il en me prenant la main; vous êtes de ces athées comme j'en connais quelques-uns, dont l'âme a la religion de l'humanité d'autant plus fervente qu'elle n'en admet pas d'autre. Je vous ai jugé dès le premier jour, et bien jugé, car je ne me trompe plus; à force de vivre de déceptions, je suis devenu clairvoyant malgré ma bienveillance excessive. Vous m'aimez aussi, car vous avez trouvé en moi la sincérité. Eh bien! sachez que votre ami a été bien malheureux, que son cœur a été mille fois brisé et qu'il y reste des plaies incurables. C'est pourquoi je ne veux pas croire

à la colère de Dieu contre les fous et les pervers. Dieu ne doit pas souffrir ce que je souffre. Il pardonne tout, lui qui peut tout renouveler! Mais nous, pauvres justiciers d'un jour, il faut bien que nous disions à ceux qui nous assassinent : — Soyez punis en cette vie par le mépris, puisque vous ne l'êtes pas par le remords! — Puis il parla par phrases entrecoupées : — J'ai eu des enfans, une fille... Mais à quoi bon y songer? elle mourra, et peut-être au seuil de l'autre vie apercevra-t-elle une lumière... On peut toujours se purifier, même après! L'expiation est l'éternelle source de rajeunissement. Qui sait si je n'ai pas été un tigre, moi, dans quelque existence lointaine dont la bonté de Dieu m'a ôté le souvenir et retiré la fatalité? Et puis on expie peut-être pour les autres; dans le dogme chrétien, il y a une chose qui me plaît, c'est cette âme aimante qui croit épuiser en elle toutes les douleurs de l'humanité. Et qui sait si ces larmes que je répands n'ont pas une vertu mystérieuse? Vous qui les recueillez, souvenez-vous d'un vieillard immolé qui souffrait beaucoup et qui vous faisait pitié. Si jamais vous êtes tenté de souiller des cheveux blancs, vous vous rappellerez ce que vous voyez ici.

En parlant ainsi, il pleurait et avouait sans honte sa faiblesse. — Ces larmes vous soulagent peut-être, lui dis-je; mais il ne faudrait pas aller jusqu'à la fatigue. Pouvez-vous faire un effort pour vous distraire de vos peines?

— Oui, dit-il, je veux essayer. Je ne voudrais pas *remourir* en pensant à ces choses de la vie présente; elles sont trop sombres, et vous allez m'aider à chasser les spectres de mon monde intérieur. Parlez-moi de vous; ayez confiance en moi. Dites-moi qui vous êtes et d'où vous venez.

Je n'hésitai pas à lui raconter en quelques mots ma courte et vulgaire existence sans nommer personne et sans entrer dans d'inutiles détails. Il m'écouta avec attention, et comme j'étais forcé, après avoir effleuré l'histoire des deux premières tentatives de mariage de mon oncle à mon égard, d'être un peu plus explicite sur la troisième, cause encore brûlante de notre rupture, il dit vivement : Où était la honte de ce mariage? Quelle était cette mère infâme dont la fille innocente n'a pu trouver grâce devant vous?

— Me trouvez-vous trop rigide? C'était une ancienne courtisane.

— Comment la nommait-on? Mlle Irène peut-être?

— L'avez-vous connue?

— J'ai ouï parler d'elle autrefois. C'était elle, n'est-ce pas?

— C'était elle. Me blâmez-vous?...

— Non, certes! A présent, ne me parlez plus, j'ai besoin de réfléchir.

Il appuya sa tête dans ses mains, parut rêver et finit par s'en-

dormir; mais sa nuit n'a pas été bonne, son sommeil était entrecoupé de sanglots étouffés et de soupirs déchirans. Heureusement Mlle Vallier est arrivée de bonne heure, et sa présence a paru le calmer par enchantement. Celle-ci est un ange! a-t-il dit à plusieurs reprises, et il portait à son cœur les mains de la jeune fille comme si elles eussent fermé ses blessures.

Il a raison, Mlle Aldine est un ange. Depuis la maladie de notre ami, je me suis sérieusement lié avec elle, et j'espère qu'elle a de l'estime pour moi. Je ne t'ai pas parlé de nos entretiens à voix basse au chevet du malade. Il n'eût pas été bien d'en vouloir trop savourer la douceur, tant que j'ai été sous le poids de l'inquiétude. Si la crise de cette nuit n'a pas de suites, je t'en parlerai demain, car à travers toutes ces angoisses j'ai bien eu quelques rayons de soleil.

LETTRE XXe. — DE PIERRE A PHILIPPE.

Vaubuisson, 5 mai.

Me voilà revenu à mon gîte. Après de légères rechutes, mon ermite est sur pied, et j'ai vu que l'habitude d'être seul était en lui si invétérée, qu'un excès d'assiduité le gênerait. Il m'a fait promettre pourtant d'aller au moins tous les deux jours passer deux ou trois heures près de lui, car il aime aussi la société, pourvu qu'elle ne soit pas imprévue et tenace.

Je retrouve avec un certain plaisir ma petite chambre, ma jolie vue, et mon travail commencé, que je relis et dont je ne suis pas mécontent. J'aperçois que j'ai été sinon influencé, du moins très impressionné par l'idéalisme du cher Sylvestre, et que j'ai tenu compte de la solidité de certaines de ses objections. Il est heureux pour moi d'avoir mis par hasard la main sur l'homme qui pouvait me les présenter et me montrer plus qu'aucun autre l'étendue de mon sujet.

Je t'ai promis de te parler de Mlle Vallier, et au ton de mes lettres tu vois que je peux le faire sans que ma conscience me reproche rien. Je ne lui ai pas dit un seul mot, adressé un seul regard qui pussent porter *le trouble dans son âme.* J'en suis fâché pour toi, mon unique lecteur; mais mon roman, qui a eu le loisir d'arriver de la première rencontre au premier embrasement, n'a pas encore fait jaillir la moindre étincelle. C'est froid, mais c'est logique. C'est ainsi que cela doit être entre un garçon honnête et une fille sage. S'il en était autrement, l'un des deux serait coupable : ou le garçon coupable d'impertinence et de légèreté, ou la jeune fille coupable d'imprudence et de coquetterie. Donc le roman de l'amour n'aura ici ni commencement ni fin; mais le roman d'amitié,

car l'amitié comporte parfaitement le romanesque, est en bonne voie et a marché vite. Le moyen qu'il en fût autrement? J'y ai été de tout cœur, et ma voisine y est venue en toute confiance.

C'est une belle chose que la confiance, sais-tu! et le plaisir de l'inspirer vaut peut-être bien celui de faire naître l'émotion. Il n'y a pas grand mérite à accélérer les battemens d'un cœur féminin et à appeler la rougeur sur les joues d'une vierge. Le premier sot venu peut se vanter d'un pareil triomphe; mais rassurer sa conscience en obtenant son estime, c'est moins commun, et j'aime les rôles délicats et sûrs.

Il faut dire aussi que si les hommes ne sont pas tous dignes d'inspirer la confiance en amitié, les femmes ne sont probablement pas toutes capables de l'éprouver. Pour croire aisément à la loyauté, il faut être très loyal soi-même, il faut n'avoir aucune arrière-pensée, et je suis certain à présent que Mlle Vallier est une de ces natures saintement tranquilles que les épreuves de la vie ont armées de pied en cap contre les puériles vanités et les tentations mauvaises. Elle a encore la candeur de l'enfance dans les yeux et dans le sourire, on voit que chez elle la passion n'a rien ravagé, peut-être rien effleuré du tout; mais on voit aussi dans l'attitude aisée et instinctivement fière, dans la liberté de l'accent et de la démarche, dans la spontanéité des réponses, qu'elle sent en elle une force vraie et que ce serait tant pis pour le lâche ou l'idiot qui espérerait la tromper.

Elle ne cherche pas l'esprit, elle en a pourtant : un esprit doux et sage, indulgent et naturellement gai. Mais elle a plus que cela, elle a une raison cultivée, elle a lu et réfléchi dans sa solitude, elle est très instruite pour une femme, et elle a des côtés d'intelligence très sérieux. Elle a aussi des idées, et on voit bien que deux ans de causerie et d'épanchement avec M. Sylvestre ont passé par là. Elle a une sorte de culte pour ce vieillard, et si elle est destinée à avoir une imperfection, ce sera d'avoir trop vu par ses yeux et d'avoir trop accepté par enthousiasme des opinions toutes faites. Ma protestation contre ces théories nuira-t-elle à notre amitié? Peut-être que non, car M. Sylvestre est dans la pratique un apôtre de tolérance.

J'ai eu, parmi quelques autres, une très intéressante journée où, en présence de notre ami, elle a raconté de point en point toute sa vie. J'essaierai de te la résumer sans tenir compte des questions et des interruptions qui ont provoqué les développemens. Je fais donc parler Aldine sans espérer rendre la bonhomie et la simplicité de son récit.

« Je n'ai pas souvenir de mon père au commencement de ma vie. J'avais deux ou trois ans quand il repartit pour le Brésil, où il avait fait déjà de belles affaires : du moins il le disait à ma mère;

mais il ne nous laissa pas de quoi l'attendre, car il resta plus de dix ans absent, et donnant si peu de ses nouvelles, qu'à la fin ma mère crut qu'il était mort. Elle n'avait pas été heureuse avec lui, il était emporté, inconstant dans ses entreprises et prodigue quand il avait de l'argent. Il avait mangé la petite dot qu'elle lui avait apportée, et quand mon frère et moi nous lui faisions des questions, elle nous disait : « En vérité, mes enfans, je ne peux pas trop vous répondre. Votre père a toujours tant couru et voyagé que je ne le connais pas beaucoup. Il ne faut pourtant pas l'accuser d'oubli. Peut-être nous a-t-il envoyé des lettres et des secours qui n'arrivent pas. »

« Ma mère, n'ayant plus rien pour vivre, avait emprunté les fonds nécessaires pour monter le premier établissement qui lui avait paru offrir des chances de succès dans notre pays; nous habitions Rouen. Elle inspirait de la confiance; elle était active et rangée. Elle monta un établissement de bains où elle fit promptement d'assez bonnes affaires pour s'acquitter et pour s'assurer un revenu honorable. Elle nous mit en pension et ne négligea rien pour nous faire bien élever.

« Voyant ma mère presque tous les jours et me sentant aimée par tout ce qui m'entourait, j'ai eu une enfance heureuse; mais un jour mon père reparut avec un navire, des trésors et des esclaves. Ce fut pour nous, enfans, une surprise, un éblouissement, un conte de fées; mais notre joie ne fut pas longue. Mon père était incompréhensible. Il nous aimait sans doute, mais il avait, sur l'autorité du père de famille, du mari, du maître et de l'homme riche, des idées si étranges que nous en étions abasourdis. Il ne nous témoignait aucune affection, critiquait notre manière d'être, nous trouvait mal élevés dans nos pensions, et il nous signifia d'avoir à le suivre à Paris, où il voulait s'établir et mener le train qui convenait, disait-il, à sa position.

« Ma mère, qui l'avait d'abord accueilli avec joie, s'attrista subitement, tomba malade et mourut peu de semaines après notre arrivée à Paris.

« Mon père ne nous laissa pas voir son affliction et nous laissa à la nôtre. Il paraissait absorbé par mille occupations importantes que nous ne comprenions pas. Au bout de deux mois, que nous passâmes à pleurer ensemble, mon pauvre frère et moi, nous vîmes un grand luxe se déployer tout à coup autour de nous. De l'hôtel garni où nous étions descendus, on nous conduisit à un vieil hôtel de la Place Royale, où d'immenses appartemens étaient remplis de curiosités et d'objets riches ou étranges qui nous faisaient un peu peur. Il y avait des têtes de sauvages embaumées et momifiées avec des coquillages dans les yeux et de longs cheveux noirs, qui pendant bien longtemps m'empêchèrent de dormir.

« Nous vîmes arriver là toute sorte de gens qui vendaient ou achetaient ces choses sans nom, depuis de grands seigneurs jusqu'à de petits Juifs, tout un monde qui nous était étranger et ne faisait pas la moindre attention à nous. L'ennui nous rongeait, on ne nous permettait pas de toucher à rien, ni de sortir de l'appartement, ni de faire le moindre bruit. Mon frère attendait avec impatience qu'on songeât à le remettre au collége. Moi, je n'osais demander à aller en pension, pourtant j'en mourais d'envie. Enfin mon père se décida à faire reprendre l'éducation de son fils, qui était studieux, intelligent et doux; mais le malheur était sur nous: un jour de sortie, mon pauvre frère commit une faute bien légère, et mon père, qui était prompt à la menace, fit mine de vouloir le frapper. L'enfant effrayé recula jusqu'au bord d'un escalier de service où il roula à la renverse. Il resta malade et contrefait, et on dut le confier aux soins d'un médecin spécial qui promit de le guérir et de le redresser, mais qui ne put que prolonger un peu sa vie et le nourrir d'espérances.

« Mon père fut sans doute très affligé de ce malheur, mais son chagrin se manifesta par des accès de colère et de dureté qui m'épouvantaient. Ses habitudes de commandement tournèrent à une frénésie inquiétante, et je crois bien qu'à partir de ce moment il perdit la raison. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est mort fou, et je dois le dire pour le faire absoudre d'avance de tout ce que j'ai souffert de bizarre auprès de lui.

« D'abord il me reprocha ma laideur et prétendit qu'il y avait de ma faute, parce que j'étais maigre et chétive, et que j'entretenais ma maigreur par une activité bourgeoise, mesquine, déplacée chez la fille d'un millionnaire. J'étais laborieuse, il me voulut nonchalante; j'aimais à m'instruire, il me voulut ignorante. Je dus me soumettre à ne rien faire, à passer ma vie dans un hamac, bonne couchette pour la nuit, mais qui devient un supplice quand on est astreint par ordre à y compter les heures de la journée. J'aimais les soins du ménage, il me les interdit absolument. Je ne tenais pas à la parure, il me couvrit de diamans, luxe ridicule et déplacé chez une jeune fille. Je voulais porter le deuil de ma mère, il m'en empêcha. Il me permettait à peine de faire de la musique un instant et d'ouvrir un livre à la dérobée. J'étais fort soumise, j'avais grand'peur de lui; mais quand ma mère fut morte et mon frère estropié, la colère me vint au cœur, et j'essayai de me révolter. Je souhaitais que mon père me tuât, et je le menaçai de me tuer moi-même. Savez-vous ce que, dans son délire, il imagina pour me réduire à merci? J'aimais beaucoup Zoé, la petite servante noire qu'il m'avait donnée.

« — Je ne veux ni vous tuer ni vous faire souffrir, me dit-il. Je

veux vous marier, et comme vous êtes horrible, il n'y a que la fraîcheur de vos joues qui vous fera accepter. Il faut vous dire en passant que, comme j'étais fort pâle, il me forçait à mettre tous les matins une épaisse teinte de rouge de Chine. — Je ne vous battrai donc pas comme vous le mériteriez, continua-t-il; mais toutes les fois que vous essaierez seulement de désobéir, je ferai battre sous vos yeux Zoé par son père, et s'il ne la bat ferme, je la battrai moi-même. Quant à vous jeter par la fenêtre, essayez si vous voulez, mais je vous jure que Zoé prendra immédiatement le même chemin que vous, et qu'avant d'être en bas vous la recevrez sur la tête.

« Je sais bien à présent qu'il ne l'eût pas fait; mais j'étais assez simple pour le croire, et cette manière d'inventer des menaces terribles et fantastiques était le vrai moyen de me rendre folle ou stupide. »

Pendant que Mlle Vallier racontait ces choses, je pensais tout bas: — C'est donc là le pauvre petit être que j'ai vu, dans son développement arrêté par un régime féroce, avec des joues ridiculement fardées et des bras chargés de pierreries, condamné à dormir sous peine de torture morale! Et je me suis moqué de ce pauvre être, je l'ai raillé, méprisé, presque haï, croyant faire acte d'indépendance, de désintéressement et de fierté! Voilà comme la destinée nous mène et nous trahit! Ah! si j'avais pu deviner, — je ne dis pas la suave beauté qui devait se développer chez cette petite fille, — mais la beauté morale de son âme, et tout ce que son sommeil accablé couvait de douleurs profondes, de dévouemens sublimes et de bonté sympathique, je l'eusse prise dans mes bras, je l'eusse arrachée à ce vampire, je l'eusse sauvée, cachée, élevée comme ma fille, et aujourd'hui j'aurais un état, car j'aurais travaillé pour elle, et je pourrais lui dire : « Sois ma femme! car, aussi vrai que je ne suis pas un Amadis et un don Quichotte, je suis un brave garçon qui met sa gloire à te protéger. Oublions ton indigne père et méprisons son indigne fortune, car qui sait mieux que moi combien les enfans sont innocens des fautes de leur famille? »

Ce grand fonds d'inconnu qui est dans la vie, et que nous appelons le hasard, en a ordonné autrement. Me voilà en face d'un avenir qui n'offre rien de solide, et presque au dépourvu dans le présent, car la maladie de mon ermite, la perte de mon temps, les remèdes et les petits adoucissemens que, malgré lui et à son insu, j'ai apportés à sa misère, ont fort entamé ma réserve... Me voilà, dis-je, nullement découragé ni inquiet pour mon compte, mais réellement incapable de me charger d'une femme et de voir sans effroi arriver des enfans. J'ai passé à côté du bonheur sans le pres-

sentir, et cette adorable compagne qui eût réalisé toutes les vagues aspirations de ma stérile jeunesse ne pourra trouver en moi l'appui de sa faiblesse et la consolation de son passé!

Mais je continue l'histoire de cette chère personne, et je ne dois pas oublier un incident que j'étais très curieux de sonder. Je lui ai demandé pourquoi, lorsqu'elle était à Paris, elle ne s'était pas mariée, n'importe comment, et sans réflexion, pour échapper à la domination de ce père insensé.

— Je n'ai été tentée qu'une fois, m'a-t-elle répondu, de prendre ce parti-là; mais j'ai reçu une rude leçon qui m'a rendue circonspecte. C'est ma seule aventure, la voici.

« Un jour, mon père me dit : « Tâchez de ne pas être trop sotte, et vous serez mariée dans quinze jours. Vous avez vu chez nous le vieux M. Piermont? Il a un neveu beau et bien fait, pas riche, mais de haute famille, qui doit venir après-demain. » Zoé, à qui je racontai la nouvelle, sauta de joie. — Maîtresse, vous m'emmènerez, vous prendrez pauvre père noir avec vous. Vous nous rachèterez au maître, bien cher s'il le faut, mais vous ne nous laisserez pas ici! — Vous pensez bien que je promettais tout et ne doutais de rien. Quant à mon fiancé, oh! je l'adorais d'avance, car je ne lui demandais, pour être adoré, que de ne pas faire battre mes amis et de ne pas trop me battre moi-même. Ah! que les hommes donneraient le bonheur à bon marché à de pauvres filles dans certaines positions intolérables! On m'avait dit que le neveu de M. Piermont était beau et de bonne famille, je voyais en lui un prince, peut-être un dieu. Que voulez-vous, j'avais un peu plus de quinze ans, je n'avais jamais pensé au mariage : ce devait être le paradis de la liberté!

« Au lieu de venir le surlendemain, le vieux M. Piermont, qui était pressé de conclure, amena son neveu le lendemain, et comme mon père ne s'y attendait pas, comme je n'étais pas avertie, et que j'avais passé la nuit à babiller avec Zoé sur les perfections présumées de mon fiancé, je dormais tout de bon dans le hamac quand il arriva. Zoé, qui me berçait, s'endormit aussi, et nous n'entendîmes rien de ce qui se passait dans le salon voisin. Tout à coup les voix s'élevèrent, la porte était ouverte. Je fis signe à Zoé de ne pas bouger. Nous ne dormions plus, nous écoutions. Une voix jeune disait : « Jamais, mon oncle! Cette fille est un monstre, et son père... » Je ne vous répéterai pas le mot, mais imaginez ce qu'il y a de pis! « Jamais, disait le neveu, — car c'était bien lui, — jamais un honnête homme n'épousera Mlle Aubry! »

« — Tais-toi! tais-toi! sortons, pas d'esclandre ici! répondit l'oncle. — Et il l'emmena brusquement. Je m'étais élancée du hamac pour l'apercevoir; l'oncle le poussa le premier hors du salon, je ne vis que le dos de l'oncle. Je n'ai jamais su le nom du jeune homme.

« Mon père m'annonça qu'il était venu et qu'il reviendrait le lendemain. Je savais bien qu'il ne reviendrait pas, et je n'en dis rien. Il ne revint jamais.

« Vous pensez bien que, repoussée ainsi et qualifiée de monstre, je me le tins pour dit. Je n'ai plus jamais songé au mariage, et, mon père n'ayant plus rencontré pour moi de parti selon ses vues, je me suis applaudie de ne pas risquer d'être mariée de force à un malhonnête homme.

« — Vous devez en vouloir pourtant, lui dis-je, à ce grossier personnage qui vous avait si mal regardée par le trou de la serrure et qui disait si haut des choses que vous ne deviez pas entendre.

« — Eh bien! pas du tout, répondit Mlle Vallier, et même, je veux vous le dire, c'est si naïf! j'ai aimé de tout mon cœur d'enfant cet inconnu dont la dure parole était restée dans mon oreille. Cette parole m'éclaira pour la première fois sur ma situation. Je n'avais jamais pensé que ce fût une honte d'épouser une fortune dont on ne savait pas l'origine. Je me rappelai alors des mots échappés à ma mère, j'observai les manières des gens qui venaient chez nous. Je compris qu'il y avait eu dans la vie délirante de mon père des erreurs ou des fautes, et je me mis à souffrir de ma richesse comme les autres souffrent en rougissant de leur pauvreté. Pendant plus d'un an, j'ai pensé à ce fier jeune homme qui m'avait avec raison trouvée si affreuse et peut-être si grotesque. Pouvais-je lui en savoir mauvais gré? Je me trouvais laide aussi. Quelles eussent été ma honte et mon infortune si, au lieu de cette nature hautaine et franche, on m'eût présenté un ambitieux sans scrupule qui m'eût épousée pour ma dot, que j'eusse aimé ingénument, et qui m'eût abandonnée ou tenue sous ses pieds! Mon père m'opprimait, mais mon cœur ne saignait pas trop de son manque d'affection. Je ne me piquais pas d'une tendresse hypocrite pour lui. Je n'avais jamais reçu ses caresses, je ne connaissais de lui que ses excentricités redoutables. Je les subissais comme un ouragan sous lequel on se courbe sans vaines malédictions. Si je l'eusse connu bon et paternel, j'aurais souffert mille fois davantage de son égarement.

« Peu de temps après l'aventure que je vous ai dite, mon père acheta une terre aux environs de Saint-Malo. Il y fit de grandes dépenses, prétendant tripler son revenu. Il s'y ruina et en vint à une telle exaspération qu'il voulut battre ses régisseurs et ses paysans. A la suite d'une querelle où ils se révoltèrent, on le rapporta chez nous blessé et mourant. Il ne survécut pas six mois à mon frère. Il ne survécut pas huit jours au père de Zoé, mort aussi par suite d'une obéissance trop passive à ses terribles fantaisies.

« M. Sylvestre vous a dit que j'avais réussi à payer toutes les dettes de mon père. Sa situation était si embrouillée que la lutte

durerait encore, si j'avais voulu lutter; mais je fus prise d'un si grand dégoût devant cette liquidation, que j'abandonnai tout aux soins d'un honnête avoué du pays et déclarai que je m'en tenais à ce qui pouvait rester de l'héritage de ma mère. C'était une petite rente qui ne me fut pas contestée, mais que j'abandonnerai aussi, s'il le faut, dans quelques mois, à ma majorité. On m'assure pourtant que les créanciers ne perdront rien, et que je conserverai ce débris. J'ai cherché fortune à Paris, où deux ou trois femmes excellentes s'intéressaient à moi et avaient commencé à me trouver des leçons; mais Zoé est tombée malade. J'aurais pu payer sa tante pour la soigner et rester libre; mais aurais-je gagné l'équivalent de cette dépense? Et si je l'eusse fait, à quoi bon quitter cette enfant qui n'aime que moi au monde, et qui, tout en se résignant, mourrait de chagrin sans moi? Vous voyez que cela ne se peut pas. Si je dois la perdre, au moins elle aura été aussi heureuse et aussi choyée qu'il dépendait de moi qu'elle le fût. »

J'ai été sur le point de répondre à la confiance de Mlle Vallier par la mienne, et de lui dire que j'étais ce neveu de M. Piermont dont elle avait daigné garder un si bon et si généreux souvenir. Je n'ai pas osé, par la raison qu'elle m'avait parlé de cet inconnu avec une certaine vivacité touchante qui m'avait fait un peu battre le cœur. Il m'a semblé que sa pudeur serait froissée de me voir profiter en quelque sorte de l'abandon plein de charme avec lequel elle venait de me parler de moi-même. Comme je n'ai pas dit mon nom à M. Sylvestre, qui ne me l'a pas demandé, comme je lui ai parlé de M. Aubry sans le désigner et sans le dépeindre, Aldine peut ignorer encore longtemps qui je suis. Si quelque hasard le lui apprend, elle me saura gré de ma réserve et en comprendra les motifs.

Quel malheur pourtant que je ne sois pas riche et romanesque! Comme ces deux rencontres bizarres avec Aldine et la confidence qu'elle m'a faite gaîment de son amour d'enfant pour moi, — car c'était de l'amour en somme, toute jeune fille aime l'homme qu'elle rêve et qu'elle attend! — comme tout cela était bien disposé pour nous lancer dans une passion charmante! O réalité, ma souveraine, vous êtes maussade et revêche, il faut en convenir, et votre sceptre est une verge de fer, surtout quand on a vingt-cinq ans, un cœur tout neuf et de l'imagination tout comme un autre!

LETTRE XXIe. — DE PHILIPPE A PIERRE.

Volvic, 20 mai.

Tu diras ce que tu voudras, mon ami Pierre, tu es amoureux de Mlle Vallier, et le roman que tu regrettes de ne pouvoir entamer est

en pleine voie d'exécution. Eh bien! tant mieux! pourquoi t'en défendre? Du moment que tu peux estimer et respecter cette digne personne, du moment qu'elle mérite d'occuper ainsi ton cœur et ton esprit, tout ce que tu vas entreprendre d'héroïque pour elle sera du travail intellectuel, de la dépense morale, du temps et de la volonté bien placés et bien employés. Je compte beaucoup sur cette passion, car c'en sera une, pour échauffer ton âme et la ramener à des habitudes moins sceptiques; mais dépêche-toi de rajeunir et d'aimer, car moi qui n'ai pas vieilli encore et qui suis tout croyant, si je vais te voir et que tu te drapes encore dans le manteau de l'indifférence, je te déclare que je prends feu, que je guéris la négresse, que j'emmène ces deux pauvres enfans dans ma montagne, et que je mets aux pieds d'Aldine mes trente ans, mon cœur ingénu, mes bras solides, mon humble science, mon honorable état et les quatre mille francs que, l'une dans l'autre et Dieu aidant, je gagne à présent chaque année. Ce n'est pas brillant; mais ma clientèle augmente toujours, et ma robuste santé peut accepter encore plus de travail et de fatigue que je n'en ai. Et puis... et puis! L'inconnu ne me fait pas peur. Tu as la prévoyance du riche, toi, de l'homme qui n'a manqué de rien et qui, n'ayant plus rien, veut se relever et ne pas risquer un nouveau désastre. Le pauvre a un autre genre de prévision : il sait que, parti de rien, il est devenu quelque chose en risquant tout, et pour conquérir le bonheur, auquel il est payé pour croire, il est prêt à traverser encore de rudes épreuves. Il compte sur cette Providence qu'on vous a appris à méconnaître en vous montrant des portefeuilles garnis d'inscriptions de rentes et en vous disant : La Providence? elle est là! — Eh bien! non, elle n'y est pas! L'argent se perd ou s'épuise, l'espoir et la volonté se renouvellent.

Tout cela, c'est pour te dire que la première femme pauvre et vertueuse que j'aimerai sera ma femme, si elle m'aime, et, je te le crie du fond du cœur, cher enfant, fais ainsi : aime Mlle Vallier, elle est prête à t'aimer, si elle ne t'aime déjà; ne combats pas tes bons instincts, travaille sous l'empire de l'amour et sous l'inspiration de la foi! Oui, crois à l'amour, si tu ne peux croire à autre chose; ce sera la clé de l'édifice. L'émotion ouvrira les écluses de ton talent, et tu seras un poète, un philosophe ou un artiste, parce que tu seras un homme.

S'il en est ainsi, comme je l'espère et le souhaite, je te promets de chérir Mlle Vallier comme ma sœur; mais, comme il faudra un aliment à mon enthousiasme, je me rejetterai sur l'ermite, que j'adore déjà, vu que je sens en lui le résumé idéalisé de tous mes penchans et de toutes mes croyances.

Tu manques d'argent, je parie. Je t'en envoie un peu, ce sont mes économies. Si tu n'en as pas besoin, emploies-en adroitement une partie à soutenir M. Sylvestre, et si c'est impossible, garde-le-moi. Je n'en ai que faire maintenant, je te le jure. Ma mère ne manque de rien, nous sommes riches.

LETTRE XXIIe. — DE PIERRE A PHILIPPE.

Vaubuisson, 25 mai.

Mon ami Philippe, tu es un singulier mentor! Tu me prêches l'effort héroïque qui doit me soustraire au dénûment, et tu m'envoies de l'argent, le dissolvant par excellence, l'hôte perfide qui dit à la paresse : Dors encore un peu, je suis là! — Et en même temps tu me fais un sermon sur l'étroite prévoyance des riches. Tu me foudroies et tu me gâtes. Et puis tu me menaces d'enlever Aldine, si je ne me dépêche de mettre à ses pieds mon présent et mon avenir, sans te souvenir qu'à l'heure qu'il est, elle est douze cents fois plus riche que moi, ayant un revenu de douze cents francs, tandis que je n'ai pas encore un franc de rente! Tu bats la campagne; mais que c'est beau et bon d'être fou comme toi!

N'importe, je me défends. Je ne toucherai pas à tes cent écus, car M. Sylvestre est redevenu trop lucide pour souffrir que je change un iota à son plan d'existence. Je ne chercherai pas non plus à me faire aimer de ma charmante voisine, car, si je suis un cerveau creux et un incapable, comme cela est fort possible, je serais par-dessus le marché un misérable de troubler son repos et de compromettre sa bonne renommée pour lui apporter ma misère et ma honte. Donc elle ne saura rien de mes sentimens pour elle, et si je l'aime comme tu le prétends, je n'en veux encore rien savoir moi-même.

Je travaille avec acharnement. J'ai eu avec M. Sylvestre une discussion où j'avoue qu'il m'a vaincu sur certains points. Je crois encore qu'il donne trop d'importance à la solidarité humaine, comme tous ceux de son école; mais il a pourtant augmenté à mes yeux cette importance, et la chaleur de sa conviction m'a paru avoir la valeur d'un solide argument. J'y reviendrai, je veux d'abord y réfléchir.

GEORGE SAND.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

LE MONT-ROSE

ET

LES ALPES PENNINES

SOUVENIRS DE VOYAGE.

Il n'y a pas longtemps que l'homme connaît ou plutôt qu'il a commencé de connaître le relief de la planète qu'il habite. Ce qu'il ignorait surtout jadis, c'était la direction des chaînes de montagnes, la hauteur relative de leurs points culminans, la forme de leurs massifs, les plis et les lignes de faîte qui en déterminent le contour. L'orographie est une science toute moderne. Quoique les Alpes s'élèvent au centre de l'Europe civilisée, jusque vers la fin du siècle dernier la géographie aurait pu inscrire sur une grande partie du territoire qu'elles occupent *terra incognita* avec presque autant de raison que sur les espaces inexplorés de l'Australie ou de l'Afrique équatoriale. Ces monts au profil dentelé, ces pics argentés qui enserrent les vertes plaines de la Lombardie de leur cadre splendide et qu'on peut dénombrer un à un du haut du dôme de Milan ou du campanile de Venise, nul ne les avait visités, sauf le pâtre ignorant qui l'été y conduisait ses moutons, ou le chasseur qui y poursuivait le chamois. En Suisse même, où on les voyait de plus près, on ne possédait aucun de ces élémens de nombre et de mesure qui donnent à l'esprit la connaissance des choses en y imprimant une image exacte et conforme à la réalité. Dans un livre très curieux, qui est comme le premier modèle de ces albums illustrés si répandus aujourd'hui, et qui date de 1712, *les Délices de la Suisse*, l'auteur, Gottlieb Kypseler, de Munster, affirme que les plus hautes

montagnes des Alpes sont le Schreckhorn, le Grimsel, le Saint-Bernard et le Saint-Gothard, et il ajoute que jamais on ne parviendra ni à les gravir ni à les mesurer. Dès cette époque pourtant, Jean Scheuchzer (1), professeur à Zurich, avait parcouru les Alpes dans un intérêt scientifique de 1702 à 1711. Le premier il était parvenu à déterminer quelques hauteurs au moyen du baromètre, mais il ne s'était point écarté des grandes voies de communication, et il n'avait point songé un instant à s'élever sur les sommités culminantes, qu'il considérait comme inaccessibles.

Pour comprendre à quel point l'on ignorait la structure véritable des massifs et des rides de soulèvement qui constituent le relief de la croûte terrestre, il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte qui date du siècle dernier. Les chaînes de montagnes sont représentées par une série de petits monticules isolés, vus de profil, ayant chacun son ombre portée, sans lien qui les rattache les uns aux autres et présentant une série de dépressions qui forment autant de cols qu'il y a d'intervalles entre deux sommets dessinés au hasard. Le cours des rivières et la direction des vallées sont assez fidèlement représentés, parce qu'on a pu en suivre les détours, tandis que les hauteurs sont tracées suivant la fantaisie du graveur, parce que le géographe n'en connaît pas mieux que lui la structure et les ramifications.

Cette ignorance à peu près complète de la forme extérieure des régions montagneuses ne doit pas nous surprendre. Rien de plus difficile que d'apprécier la masse des grandes chaînes, la hauteur des cimes, la ligne des faîtes. L'habitant des plaines ou des collines, habitué à embrasser d'un regard de vastes étendues de pays, ne peut s'imaginer les obstacles que présentent à l'observateur ces prodigieuses inégalités, ces murs à pic, ces croupes puissantes qui bordent les routes suivies par le voyageur. Engagé dans les ravins étroits où serpentent presque toujours les chemins praticables, on peut marcher des journées entières sans soupçonner la configuration réelle du canton qu'on traverse. Un rocher vertical de quelques centaines de pieds vous empêche d'apercevoir une crête très rapprochée qui en mesure des milliers. On contemple

(1) Quand on pense à l'époque où parut l'ouvrage de Scheuchzer (1723), on est frappé de la grande quantité de données exactes et d'observations bien faites qu'il renferme sur l'économie rurale, la botanique, la physique et la topographie. Il est écrit en latin et intitulé Οὐρεσιφοίτης *helveticus sive itinera per Helvetiæ alpinas regiones facta annis 1702, 1703, 1704, 1705, 1706, 1707, 1709, 1710, 1711.* Il est orné de gravures sur acier exécutées à Leyde, où le livre fut imprimé aux frais des membres de la Société royale de Londres. Quelques-uns de ces dessins sont extrêmement naïfs, d'autres sont très exacts, celui par exemple qui représente le pont du Diable et qui est gravé, comme dit le texte, *sumptibus D. Isaaci Newton, equitis aurati, societatis regalis præsidis*, etc.

avec stupeur au-dessus de sa tête, perdus dans les nues, des habitations, un clocher; on ne s'explique pas que l'homme puisse résider à ces hauteurs vertigineuses; on gravit jusque-là, et l'on voit alors que ces villages sont assis sur des plateaux couverts d'épais herbages et même de moissons jaunissantes, et que bien au-dessus se dressent d'effroyables escarpemens, dominés à leur tour par des pics beaucoup plus élevés encore. Tout pour la vue est incertitude et déception. Ces sommets neigeux qui se détachent là-bas sur le bleu profond du ciel, à quelle distance se trouvent-ils? à quelle hauteur atteignent-ils? se relient-ils à ces cimes en apparence si voisines, ou en sont-ils séparés par quelque profonde vallée? Comment le déterminer, et d'ailleurs qui autrefois aurait cherché à le faire?

Avant ce siècle-ci, les gens à l'esprit cultivé n'aimaient pas les montagnes. Ils les trouvaient formidables, horribles; elles leur inspiraient une invincible terreur; on les croyait habitées par des monstres en rapport avec le sauvage chaos de ces lieux désolés. Le docte Scheuchzer lui-même insère au commencement de son ouvrage l'image authentique des dragons qui hantaient le Mont-Pilate près de Lucerne, les environs de Grindelwald et les forêts solitaires de Glaris. Fallait-il franchir les Alpes pour passer en Italie, on se hâtait de traverser les cols qui y mènent, et l'on remerciait Dieu d'avoir échappé aux mille dangers auxquels on croyait avoir été exposé. Le sentiment esthétique ne se plaisait alors qu'aux aspects de la nature asservie, *embellie* par la main de l'homme. C'est un savant, de Saussure, qui le premier a su rendre ou du moins fait sentir la beauté des Alpes. Lisez les autres écrivains du XVIIIe siècle, Rousseau lui-même, qui décrit avec tant de vérité et de poésie les paysages de la région inférieure, et vous n'y trouverez que des phrases banales et des épithètes vagues. Pour arriver au mot juste, au ton vrai, il leur manquait ce que rien ne remplace, la connaissance des choses. C'est au moyen de données exactes, de nombres et de mesures, que la science communique à l'esprit le pouvoir de comprendre et par conséquent de décrire les formes de la matière où semble apparaître l'infini dans l'espace et dans le temps.

Aussi est-ce la géologie surtout qui nous a fait connaître, qui nous a fait aimer les montagnes. Depuis qu'on entrevoit leur origine, leur mode de formation, on saisit la raison d'être de leur structure, de leur direction, de leur enchevêtrement. Ce ne sont plus à nos yeux des masses informes, des amas gigantesques de rochers muets, ce sont des témoins éloquens qui nous parlent des époques où l'espèce humaine n'était pas encore, et qui nous racontent l'histoire de la planète que nous habitons. Un autre ordre de faits a con-

tribué aussi à faire goûter la poésie des hautes régions. Il y a une quarantaine d'années, la littérature s'est violemment soustraite au joug des traditions classiques. A la suite de Shakspeare et de Goethe, elle s'est complue aux émotions profondes, aux audacieuses percées sur l'inconnu, sur l'infini. Quoi qu'on ait dit, les âmes étaient vraiment envahies alors par une secrète mélancolie, par un sourd mécontentement du présent, qui les soulevait au-dessus de la vie bourgeoise et journalière. L'école romantique a fait son temps, mais elle a laissé sa vive empreinte sur les hommes de notre époque. Or il est certain qu'à la nuance de sentimens qu'elle a développée devaient convenir les aspects des Alpes, l'austère solitude de leurs champs de glace, l'immensité de leurs horizons, la majesté des dernières cimes, les luttes grandioses des élémens, tout cet ensemble de spectacles nouveaux qui vous arrachent aux préoccupations égoïstes pour vous initier aux jouissances désintéressées d'un monde supérieur. Depuis que Schiller a évoqué aux bords du lac des Quatre-Cantons la grande figure de Guillaume Tell et que Byron a conduit son Manfred sur les plus hauts escarpemens de la Gemmi, un nombre sans cesse croissant de voyageurs s'empresse chaque été de visiter les Alpes. Toppfer et bien d'autres après lui se sont moqués de ce troupeau de touristes qui viennent, comme le dit l'auteur des *Menus Propos*, déflorer « l'antique Suisse, cette belle et pudique vierge dont la beauté ignorée de la foule faisait battre le cœur de quelques vrais amans; » mais pourquoi donc se plaindre de ce mouvement, qui a sa cause profonde dans les tendances les plus nobles de notre époque? Si les hommes de la génération actuelle accourent en foule vers les montagnes, qu'on fuyait jadis avec épouvante, c'est que la science et les lettres les y ont conviés.

Grâce à ce goût, aussi général que nouveau, les massifs du Mont-Blanc et du Berner-Oberland ont été explorés en tous sens, et sont maintenant bien connus; mais, naguère encore, il n'en était pas de même de la chaîne que domine le Mont-Rose. Depuis la visite de Saussure en 1789, ce magnifique groupe avait été complétement négligé, sauf les pentes méridionales gravies par le colonel von Welden, Zumstein, Parrot et le curé Gnifetti. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années que le côté septentrional a été abordé par les savans suisses Desor, Studer, Agassiz et Ulrich, et c'est plus récemment encore que les beaux travaux des frères Schlagintweit et les récits des touristes anglais en ont donné une description à peu près complète (1). On s'est servi de ces différens travaux, en rappe-

(1) La bibliographie du Mont-Rose, sa *littérature*, comme diraient les Allemands,

lant aussi quelques souvenirs personnels, pour essayer de faire connaître ici une région explorée et en quelque sorte découverte dans ces derniers temps.

I.

Entre la vallée de la Dora-Baltea, en Piémont, qui court vers l'orient, et celle du Rhône, en Suisse, qui se prolonge dans une direction parallèle, mais vers l'occident, se dresse un puissant massif de montagnes qu'on appelle les Alpes pennines. Cette partie de la grande chaîne des Alpes qui forme l'enceinte de l'Italie de ce côté commence au passage du Grand-Saint-Bernard et finit au passage du Simplon. Le Mont-Rose en marque le point culminant. La structure de ce massif présente le type parfait d'une grande ride de soulèvement. Au milieu, dans la direction de l'est à l'ouest, se profile l'arête principale qui détermine le partage des eaux entre le bassin de l'Adriatique et le bassin de la Méditerranée. Des deux côtés partent de formidables contre-forts, les uns allant directement vers le sud, les autres vers le nord, semblables aux arcs-boutans qui soutiennent le vaisseau d'une cathédrale, aux vertèbres qui se relient à l'épine dorsale d'un cétacé ou aux côtes qui s'attachent à la quille d'un navire. Et, qu'on le remarque bien, ces comparaisons, nous ne les multiplions pas au hasard : elles révèlent une loi géométrique qui s'impose aux œuvres architectoniques de l'homme comme aux lentes formations de la nature. Entre ces contre-forts se creusent des gorges étroites et profondes qui coupent à angle droit la vallée de la Doire ou celle du Rhône, et qui toutes se terminent, là où elles viennent aboutir à l'arête centrale, par des glaciers et des champs de neige. Ce sont, du côté du Valais, les vals d'Entremont, de Bagne, d'Hérémence, d'Anniviers, de Saint-Nicolas et de Saas, du côté italien le val Anzasca, le val Sesia, le val Lesa, le val Tournanche et le val Pelline.

Les sommets non-seulement de la ride principale, mais même

comprend déjà un certain nombre de publications parmi lesquelles plusieurs offrent un grand intérêt. Il faut citer en tête le magnifique ouvrage avec atlas de MM. Schlagintweit, *Neue Untersuchungen uber die physicalische Geographie und die Geologie der Alpen;* puis M. Ulrich, *Die Seitenthaler des Wallis und der Monte-Rosa;*—Desor, *Journal d'une course aux glaciers du Mont-Rose et du Mont-Cervin* (1840); — Briquet, *Ascensions aux pics du Mont-Rose* (1861); — *A Lady's tour round Monte-Rosa;* — *The Tour of Mont-Blanc and of Monte-Rosa,* by J. Forbes; — *The italian Valleys of the Pennine Alps,* by rev. S. W. King; — *Mountaineering in 1861,* by J. Tyndal F. R. S.; — *Peaks, passes and glaciers,* by John Ball; — *Voyage dans les Alpes,* par Saussure; — Ludwig von Welden, *der Monte-Rosa;* Gnifetti, paroco d'Alagna, *Nozioni topographiche sul Monte-Rosa.*

ceux de ses contre-forts, dépassent les cimes les plus élevées des Alpes bernoises : treize d'entre eux sont plus hauts que la Jungfrau. Tandis que le Mont-Blanc surgit isolé, humiliant ses voisins, qui s'abaissent devant lui, le Mont-Rose est semblable à un souverain trônant au milieu de ses pairs, tous revêtus de leurs blancs manteaux d'hermine éternelle. Comme le haut de ce massif plonge dans cette froide zone de l'atmosphère où les neiges ne fondent plus, il existe là tout un monde de glaciers superposés et reliés les uns aux autres. Les frères Schlagintweit en ont compté cent trente-cinq dans les Alpes pennines, dont quinze primaires et cent vingt secondaires. Ce sont d'immenses espaces de glaces et de *névés* dont rien n'approche en Europe ni comme étendue, ni comme altitude moyenne.

C'est précisément parce que le Mont-Rose est entouré de toute une cour de gigantesques satellites qu'il a si longtemps échappé aux regards. Du côté de la Suisse, il est invisible. Au passage de la Gemmi, on montrait au voyageur de grandes masses neigeuses qu'on disait être le Mont-Rose; on sait maintenant que ce sont les pics du Weisshorn, le sommet de l'un des contre-forts septentrionaux, qui du reste ne le cède que de 300 pieds à la cime principale. Ebel, toujours si exact, affirme à tort qu'on aperçoit le Mont-Rose du cimetière de Vispach, à l'entrée de la vallée de Zermatt : ce qu'on voit de là, ce sont les crêtes blanches du Balferin, la dernière sommité du contre-fort de Saas, du côté du nord. Ce n'est que sur le revers italien, des bords du Lac-Majeur, du haut du Monterone, au-dessus de Baveno, qu'on peut admirer de loin les belles masses de la montagne centrale, revêtues des teintes rosées du soleil couchant qui lui ont fait donner probablement le nom qu'elle porte (1). Si l'on veut cependant l'examiner de plus près, il faut s'enfoncer dans l'une de ces gorges étroites qui, partant de la vallée du Rhône ou de celle de la Doire, vous conduisent jusqu'au pied même du souverain des Alpes pennines. Lorsqu'on arrive du nord, c'est à Viège, ou Vispach en allemand, qu'il faut quitter la grande route du Simplon. Viège, comme Brieg, sa voisine, a déjà un certain caractère italien; on devine qu'on est sur le chemin de l'Italie. De grandes maisons blanches, aux fenêtres étroites et aux galeries voûtées, un vieux château assis à côté de l'église, sur un point élevé qui commande tout le bourg, lui donnent un air d'importance et de dignité. *Vispa nobilis*, disent les anciennes chroniques, et en effet un grand nombre d'anciennes familles du Haut-Valais habi-

(1) On a fait dériver le nom du Mont-Rose du mot celtique *ros*, signifiant promontoire, et aussi de la configuration de ses cimes, rangées en forme de rose; mais ces étymologies paraissent peu fondées.

taient jadis ce village, déchu aujourd'hui, que menace sans cesse le fougueux torrent de la Visp, et que le terrible tremblement de terre de 1855 a ébranlé jusque dans ses fondemens.

La vallée de Saint-Nicolas, dans laquelle on pénètre en quittant Viège, offre à l'entrée un aspect très riant. La végétation est riche de couleurs, gracieuse de formes. Sur des terrasses construites en grosses pierres et disposées en pentes obliques, croissent des vignes. De magnifiques noyers ombragent les vergers et les habitations. Les bouleaux accrochés aux premiers escarpemens agitent leur léger feuillage au-dessus des touffes épaisses de la sabine, qui rampe à leurs pieds. Une multitude d'arbustes divers à baies rouges, l'épine-vinette, le sorbier ordinaire et à gros fruits, l'argousier à feuilles glauques, parsèment la verdure de leurs perles de corail. Les sapins et les pins *cembros* couvrent les croupes plus élevées d'un manteau épais de vert sombre, couronné du blanc immaculé des neiges éternelles. On voit que la Visp est un torrent nourri par de puissans glaciers, car elle a enlevé toutes les terres végétales du fond de la vallée qu'elle occupe dans toute sa largeur. Par endroits, les flancs écorchés des parois qui l'encaissent offrent au géologue de curieuses superpositions de roches stratifiées : ce sont des schistes talqueux et chlorités, bizarrement entrecoupés de couches de calcaire dolomitique et de serpentine.

Le massif des Alpes valaisanes est constitué presque tout entier de ces roches mystérieuses dont l'origine est encore mal expliquée et que l'on a nommées *métamorphiques.* On suppose qu'elles ont été formées, comme les calcaires et les autres terrains de sédiment, de matériaux désagrégés et déposés peu à peu au fond des mers, et que, soulevées plus tard, elles ont pris le grain cristallin qui les distingue sous l'influence de la chaleur intérieure du globe et par suite de réactions chimiques inconnues. Elles ressemblent aux roches d'origine neptunienne en ce qu'elles présentent des feuillets et des lamelles qui indiquent des dépôts opérés sous les eaux, et d'autre part elles se rapprochent de la contexture des roches d'origine ignée par l'apparence vitrifiée. Ce sont en deux mots des sédimens recuits. Quelques savans prétendent cependant que les roches métamorphiques ne méritent pas ce nom, et qu'elles ont été formées directement, comme les granits, par la solidification de la matière en fusion. L'apparence feuilletée qu'elles présentent proviendrait seulement d'une différence dans le mode de cristallisation. Les deux roches métamorphiques qui dominent dans le groupe des Alpes valaisanes sont le mica-schiste et le gneiss. Le mica-schiste se reconnaît facilement aux paillettes de mica qui brillent au soleil dans le sable des glaciers et qui saupoudrent toutes

les plantes de cette région au point que, même dans les herbiers, on les retrouve encore comme imprégnées d'une légère poussière de diamant. Le gneiss ressemble beaucoup au granit, dont il contient à peu près tous les élémens; mais il est lamelleux et feuilleté au lieu d'être grenu, et l'on n'y distingue pas ces beaux cristaux de quartz et de feldspath qui donnent au granit une texture si reconnaissable.

La première fois que je pénétrai dans la vallée de Saint-Nicolas, elle ne m'apparut pas sous ces couleurs riantes que je lui trouvai plus tard, quand je la revis illuminée et tout étincelante au soleil de midi. Nous étions arrivés à Viège après être entrés la veille dans le Valais par le glacier du Gries, qui ouvre un passage à l'extrémité de la vallée italienne de Formazza. Nous partîmes à six heures pour Stalden; nous avions deux lieues à faire, et en marchant vite on pouvait arriver avant la nuit close, quoiqu'on fût déjà en septembre, et que dans ces gorges dirigées du nord au sud le soleil disparaisse derrière les hautes arêtes longtemps avant de descendre sous l'horizon. Bientôt d'ailleurs le ciel s'obscurcit, de gros nuages tout gorgés d'eau accouraient à notre rencontre et formaient au-dessus de nos têtes un rideau livide qui interceptait les derniers rayons du jour. Quand nous arrivâmes à Neuebrücke, l'obscurité était déjà complète. Neuebrücke est un de ces sites qui présentent au paysagiste un tableau tout fait. Lignes, couleurs, avant-plan, fond, tout est disposé à souhait. On est encore dans la zone moyenne dont l'art peut rendre les aspects, et l'on a cependant des échappées sur ces hautes régions qui attirent l'imagination et que le pinceau peut faire deviner en quelques touches. Un pont hardi franchit la Visp de son léger plein-cintre; il s'appuie des deux côtés sur de magnifiques rochers noirs qu'égaie par endroits le vert tendre des fougères : à gauche, quelques granges en troncs de mélèzes brunis par le temps; à droite, des chalets que surmontent une chapelle et quelques noyers au tronc bas et noueux; au-dessous, le torrent qui écume; tout au fond, des parois abruptes et un coin du glacier de Balferin. Töpfer, dans ses *Nouveaux voyages en zigzag*, a fait un croquis fidèle de ce coin ravissant. Bien entendu nous ne vîmes rien de tout cela en y passant la première fois. La nuit était venue, et la pluie tombait à grosses gouttes, drues et tièdes. De Neuebrücke à Stalden, le sentier suit la rive gauche du torrent. Nous avancions avec précaution, le bâton sans cesse appuyé contre la paroi du rocher que nous avions à notre droite et guidés par cette traînée légèrement lumineuse que les eaux en mouvement projettent toujours dans les ténèbres. Tout à coup il nous sembla entrer dans une caverne. Ces confuses lueurs même disparurent;

nous étions engagés sous une voûte épaisse de verdure et à peu de distance nous entendions le bruit de mille cascatelles et de mille ruisseaux s'écoulant avec rapidité sur les pierres. Il fallait avancer néanmoins, car nous sentions avec nos bâtons que le chemin se dirigeait de ce côté. Encore quelques pas, et nous nous trouvâmes au milieu même de ces chutes d'eau qui tombaient tout autour de nous et qui nous mouillaient jusqu'aux os de leurs rejaillissemens. Où étions-nous? Comment le sentier que nous suivions nous avait-il conduits sous cette cascade, qui nous barrait le chemin? La position devenait critique. Partout de l'eau menant grand bruit dans les ténèbres, à nos pieds sous forme de petits torrens, et sur nos têtes en cascatelles, sans compter celle qui tombait du ciel à flots. Nous étions comme sous une écluse, et le lieu semblait mal choisi pour y passer la nuit après une rude journée de marche. Nous allions tenter de retourner sur nos pas à tâtons, quand apparut une lumière éclairant vaguement, à travers les nappes humides, des chalets qui paraissaient abandonnés : nous devions être à Stalden; mais Stalden était-il donc posé au milieu d'une cataracte? Je hélai la lumière; elle disparut comme un feu follet. Nous savions du moins où nous étions et nous avançâmes bravement à travers le torrent d'eau qui nous inondait et nous perçait de part en part. Enfin voici une fenêtre éclairée; nous frappons, on ouvre, et nous nous réfugions dans la bonne petite auberge rustique *Zur Traube*, un vrai chalet en grosse charpente de mélèze. Un bon feu, un souper suffisant et un lit quelconque après un bain forcé, voilà ce dont un voyageur à pied peut seul apprécier les délices. Le lendemain, j'eus l'explication de ces cascades qui nous avaient tant étonnés et si bien trempés. Un ruisseau gonflé par l'averse traversait la rue principale, et toutes les gouttières y lançaient les flots d'eau qui tombaient du ciel.

Par le beau temps, Stalden est un village charmant enfoui dans les noyers et dans les vignes que l'on conduit en gracieux festons tout autour des chalets. Près de la fontaine publique, on remarque un cep dont le tronc a plus d'un pied de diamètre. C'est le dernier endroit où croît la vigne. A Stalden, la vallée se bifurque. Par la gauche, on va à Saas et au col du Monte-Moro, par la droite à Zermatt et au col du Théodule, et des deux côtés on passe en Italie en franchissant le niveau des neiges permanentes. L'arête qui sépare les deux bras de la vallée se redresse en un gigantesque rempart qui, dans ses pics les plus élevés, atteint à peu près la hauteur du Mont-Rose lui-même. Cette crête magnifique, le Saasgrath, est formée par une série de sommets qui l'emportent sur les plus fières cimes du reste de la Suisse. Après le Balferin viennent à la suite

les deux dents aiguës du Mischabel (14,020 et 14,032 pieds), l'Allelinhorn (12,498 pieds), le Rympfischhorn (12,905 pieds), et le Strahlhorn (12,966 pieds). Ce puissant contre-fort se soude au Mont-Rose par la *Cima-di-Jazzi* (13,240 pieds), et les neuf sommités de la montagne principale semblent n'être que le prolongement de la même ligne de faîtes, car elles se trouvent placées dans la même direction, du nord au sud, coupant à angle droit la grande ride des Alpes valaisanes. Les neiges qui couvrent tout le haut de l'éperon du Saasgrath s'épanchent dans les deux vallées parallèles, que la montagne divise, et forment douze glaciers qui gonflent de leurs eaux les deux bras de la Visp. Ceux-ci se réunissent près de Stalden dans un abîme de 400 pieds de profondeur, que franchit un pont vertigineux.

Au sortir de Stalden, le sentier qui conduit à Zermatt s'élève sur la hauteur de droite. Il est impossible de suivre les bords du torrent, car il coule dans une fente étroite où il disparaît. Le caractère de la vallée change complétement. Elle n'a plus de fond; les deux pentes opposées se rejoignent en formant un angle tout à fait aigu : ce n'est plus qu'une fissure produite par une immense dislocation de la croûte solide du globe. Un village s'est cependant accroché à cette déclivité abrupte : c'est Emd, dont le clocher blanc se détache sur les masses sombres des rochers et des pins. La situation de ce village a donné lieu à un proverbe caractéristique. Les coqs d'Emd, dit-on, ne peuvent s'y tenir qu'armés d'éperons, et quand le chapeau du curé est enlevé par le vent, il roule dans la Visp.

En deux heures et demie de marche, on arrive de Stalden à Saint-Nicolas, le village principal de la vallée. Il a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1855. Toutes les maisons de pierre furent renversées et plusieurs chalets en bois dévorés par l'incendie. D'immenses blocs de rocher détachés des hauteurs qui dominent le hameau ont failli l'écraser dans leur chute : on les voit encore à moitié enfouis dans le sol tourbeux des prairies voisines. Quelques-uns ne se sont arrêtés qu'à une vingtaine de mètres des habitations. Pendant quatre ans, les ébranlemens du sol se sont prolongés. Partout ces phénomènes géologiques troublent profondément l'homme, qui croit qu'il va être englouti dans les abîmes de la matière en fusion; mais ils sont bien plus terribles dans les gorges de montagnes, où des parois entières peuvent se détacher et tout anéantir. A différens endroits, on distingue encore aujourd'hui les éboulemens qui ont interrompu le sentier et qui forcent le voyageur à chercher un passage sur l'autre rive du torrent. Ceux qui ont assisté à cette formidable convulsion de la nature en ont conservé une ineffaçable im-

pression. C'était, a raconté l'un d'eux (1), un spectacle dont il est impossible de se faire quelque idée. Le sol tremblait comme s'il eût voulu s'entr'ouvrir; un tonnerre souterrain et continu dominait la voix tumultueuse de la Visp. La pluie tombait, et un opaque rideau de nuages donnait à la vallée entière une apparence de lugubre mystère. Cachées aux regards par les vapeurs, les cimes des montagnes retentissaient de roulemens rauques et d'éclatantes détonations. Les rochers, précipités dans les gorges, se heurtaient et se brisaient avec un bruit effroyable ou s'élançaient en sifflant à travers la route. « De Saint-Nicolas à Stalden, dit un autre témoin oculaire de ce bouleversement, j'ai couru sans regarder ni devant ni derrière moi. Je me figure que c'est ainsi qu'on s'élance à un combat. A chaque instant, il me fallait d'un saut franchir une échancrure faite au sentier. A tout moment, je voyais passer une avalanche de pierres ou bondir un rocher. » Nous considérons la terre comme un domaine définitivement acquis; mais le sol qui tremble et s'entr'ouvre nous avertit que nous vivons seulement dans l'intervalle de repos qui s'écoule entre deux grandes convulsions géologiques.

Deux lieues et demie plus loin, on arrive à Randah, dont la position est une des plus extraordinaires qu'on connaisse. Situé à 4,400 pieds au-dessus du niveau de la mer, ce village est dominé à droite et à gauche par deux pics de 14,000 pieds de haut, — d'un côté le Mischabel, de l'autre le Weisshorn, — de sorte qu'il se trouve au fond d'un ravin dont les deux parois ont environ 9,500 pieds de hauteur. Rien n'indique ces prodigieux escarpemens, qu'on ne rencontre peut-être nulle part ailleurs. Les maisons sont disséminées au milieu d'une verte prairie, et l'on est si près des deux contre-forts qu'on n'en aperçoit pas les sommets. On voit seulement un glacier suspendu au-dessus de la Visp à une formidable hauteur, avec un angle d'inclinaison d'environ 40 degrés. On comprend aussitôt que c'est là l'ennemi qui chaque jour menace, véritable épée de Damoclès dont la chute peut tout anéantir, car, comme on le sait, ces torrens congelés se meuvent et descendent sans cesse, et l'on s'explique à peine que celui-ci ne glisse pas sur une pente aussi raide. Déjà deux fois cela est arrivé. En 1636, le glacier du Weisshorn tomba et écrasa le village. En 1819, le 27 décembre, une partie de ce même glacier se détacha et roula dans la vallée. Randah ne fut pas atteint par ses débris; mais la commotion de l'air fut si violente et la pression de l'atmosphère si forte que les habitations, les chalets, les granges, furent enlevés comme par une trombe et transportés, tout disloqués, à une grande distance. Non loin de Randah, on peut

(1) Voyez la *Bibliothèque universelle de Genève*, tome XXX (1855).

visiter un endroit appelé Wildi, où les eaux qui viennent du glacier de Kien coulent parmi d'énormes blocs de pierre. D'après la tradition, ces masses, descendues des sommets du Mischabel, auraient enseveli tout un village sans que personne pût s'en échapper.

Après qu'on a dépassé Täsch et les petits torrens qui s'écoulent du Täscher-Gletscher, la vallée se resserre encore davantage. De sombres forêts de pins couvrent les flancs du défilé. La Visp mugit et se brise au fond d'un abîme où elle disparaît aux regards. La gorge semble sans issue. Enfin on traverse un pont en mélèze qui tremble sous vos pas, et on aperçoit le clocher aigu de Zermatt et ses deux grands hôtels au milieu d'une magnifique pelouse verte. Quand nous y arrivâmes, je cherchai à découvrir la pyramide du Cervin (en allemand *Matterhorn*), dont j'avais examiné à Genève les belles photographies. Je voyais s'élever au-dessus du village une immense paroi de rocher dont la crête, horizontale comme celle d'un mur, était couverte d'une épaisse corniche de neige. Une grande masse noire sortait de cette corniche blanche, mais qu'elle était loin de ce que j'attendais! Le ciel n'était pas tout à fait pur; il n'y avait point cependant de nuages assez épais pour cacher un sommet aussi rapproché que devait l'être le Cervin. Je crus à une déception, quoique l'aspect des œuvres de la nature en réserve moins que la vue des monumens.

Le lendemain, un soleil radieux m'appelle de bonne heure à la fenêtre, et enfin la voilà devant moi, la glorieuse pyramide dardant au plus profond du ciel bleu sa cime aiguë. Je l'admirai, pénétré de je ne sais quel indéfinissable sentiment mêlé de respect et de crainte. L'ingénieux critique anglais Ruskin (1) prétend que le Cervin est le type idéal de la montagne, tant sa forme a de grandeur et d'harmonie. Nul sommet ne répond mieux, il faut en convenir, à l'idée qu'on se fait d'une montagne, et quand on l'a vu, son profil dur et fier se grave dans la mémoire en traits ineffaçables. Les autres sommités, la Jungfrau, le Mont-Rose, le Mont-Blanc, ne sont que les points culminans d'une haute arête qu'ils ne semblent guère dépasser, et d'abord il faut les chercher pour les reconnaître. Le Cervin au contraire s'élance dans les nues, isolé et dominant de plus de six mille pieds les champs de neige qui s'étalent à sa base. On a donné à certains pics aigus le nom de *dent;* nul ne le mérite mieux que lui. Il ressemble à une dent canine, à un croc de bête fauve, ou plutôt encore à ces dents de squales antédiluviens qu'on trouve dans les terrains de la période secondaire. On dirait une vague de la mer primordiale de granit en fusion, soulevée dans

(1) Voyez, au sujet des travaux d'esthétique de M. Ruskin, la *Revue* du 1er juillet 1860.

les airs et solidifiée au moment où elle allait retomber en volute. Elle ne se relève pas en étages successifs : elle jaillit. C'est un obélisque triangulaire de 13,800 pieds de hauteur, si effilé, si abrupt, que la neige ne peut s'y déposer, sauf sur les moulures horizontales qui marquent les strates superposées. La crête concave de ce pic étrange surplombe, et les deux arêtes qui en dessinent le profil déchiqueté forment un angle très aigu. Le Cervin paraît complétement inaccessible. Rien qu'à le regarder, on éprouve le vertige. Solitaire et farouche, il semble défier l'homme de jamais poser le pied sur son front inviolé, que l'aigle seul peut effleurer d'un coup d'aile. Ses flancs sont teints de couleurs variées. Jusque près de la cime, ils sont d'un vert noirâtre, rayé des blanches stries de la neige attachée aux saillies parallèles des couches. Dans la partie supérieure, le gneiss et le mica-schiste prennent des tons bruns, isabelle et rougeâtres en raison des molécules ferrugineuses qui s'oxydent à la surface. Par endroits, des serpentines schisteuses et des chlorites dessinent des voûtes d'un vert clair et vif dans la paroi brune où elles paraissent avoir été injectées. La nuit, ces nuances s'effacent, et il ne reste qu'un cône noir, dont la silhouette seule se dessine; mais cette masse est peut-être encore plus belle alors, quand, sombre et menaçante parmi les neiges argentées des glaciers environnans, elle surgit isolée dans son implacable majesté (1).

Si l'on demandait aux géologues à quoi ressemble le Cervin, j'imagine qu'ils répondraient volontiers à un immense point d'interrogation. Et en effet quelle est l'origine de cette prodigieuse pyramide? Comment s'est-elle formée? Quel agent a sculpté ses parois à pic et aiguisé son sommet en fer de lance? Quelle force a pu découper si nettement ces murailles perpendiculaires? On serait tenté, je le répète, de croire que c'est un jet de matière liquéfiée lancée du sein du globe et pétrifiée en un prisme immense; mais au flanc de la montagne on aperçoit les lignes de stratification et les couches de différentes couleurs qui la constituent. Ces couches sont même presque horizontales et plongent vers le sud sous un angle très peu incliné. La montagne n'est donc pas formée, comme beaucoup d'autres hauts sommets tels que le Mont-Blanc, le Finsteraarhorn ou le Weisshorn, de masses redressées et reposant sur leur tranche. Alors faudrait-il admettre avec les partisans du système de l'érosion, et ainsi que le soutient M. Tyndall, que ce sont les influences atmosphériques et l'eau qui, en creusant les vallées, ont aussi enlevé peu à

(1) Du côté du nord, il est absolument impossible même d'essayer de gravir le Cervin; du côté du sud, cettte montagne se rattache à la grande arête du centre par des pentes moins verticales. Aussi est-ce de ce côté qu'un Anglais, M. Tyndall, a tenté récemment de l'aborder.

peu la masse énorme de matériaux par lesquels le Cervin se reliait d'abord aux montagnes voisines? Cette double action expliquerait-elle l'isolement de l'énorme pyramide? Pour effriter la roche cristalline, pour la désagréger lentement et pour emporter tous les débris de ce lent travail de décomposition, dont il n'y a plus trace aujourd'hui, il faudrait des millions d'années sans doute; mais quand il s'agit de phénomènes des époques géologiques, le temps ne manque point, et pour la commodité des hypothèses on peut prendre sans invraisemblance des myriades de siècles dans les abîmes sans limites du passé. Aussi n'est-ce point là réellement la difficulté qui empêche d'appliquer au Cervin la théorie de l'érosion. Ce qui s'y oppose, semble-t-il, c'est la forme même de ce cône sans pareil. Pour se rendre compte du relief que les eaux peuvent donner au sol, il suffit d'examiner l'effet qu'elles produisent sur les terrassemens nouveaux. L'eau, en s'écoulant, creuse un petit vallon central; à droite et à gauche, elle ouvre des rainures latérales, lesquelles à leur tour reçoivent des deux côtés de petits creux, et toutes ces ramifications ressemblent un peu aux divisions multiples de certaines feuilles de fougère. Il paraît donc incontestable que les eaux achèvent de dessiner le relief du globe en modelant les vallées, les ravins, les gorges et les petits replis où descendent maintenant ruisseaux, torrens, rivières et fleuves. Toutefois, l'effet invariable de l'érosion étant d'arrondir les aspérités, d'adoucir les pentes, de niveler les inégalités, on comprendrait difficilement qu'elle ait pu tailler ces murs à pic, que l'on dirait coupés au fil d'une gigantesque épée. Une autre explication paraît plus plausible. Le Cervin, les crêtes du Mont-Rose et les montagnes voisines auraient constitué d'abord un immense massif de roches métamorphiques, un vaste plateau soulevé à une hauteur de 14,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Plus tard cette voûte solide, reposant sur le noyau en fusion du globe, se serait fracturée et disloquée par suite du retrait amené par le refroidissement. Elle se serait divisée en morceaux d'étendue inégale, en *voussoirs* énormes ayant chacun un mouvement libre et indépendant. Quelques-uns de ces voussoirs seraient restés en place en se relevant légèrement du côté du nord, comme l'indique la pente des couches qui inclinent vers le sud-ouest, sous un angle d'environ vingt degrés. D'autres pièces de l'écorce terrestre se seraient affaissées, ouvrant ainsi de profondes vallées et laissant à nu les parois perpendiculaires du Cervin et les pentes abruptes du Mont-Rose. Ces sommets majestueux seraient donc les ruines d'un soulèvement primordial opéré par la force élastique du feu intérieur et modelé ensuite dans ses formes actuelles par l'action séculaire de l'air et des eaux. Tel est à

peu près le système que propose le savant professeur Studer dans son ouvrage classique sur la géologie de la Suisse, et à moins que de nouvelles découvertes ne viennent le renverser, c'est celui qu'on accepte le plus volontiers après une étude de la question faite sur les lieux.

II.

De Zermatt même, on n'aperçoit parmi toutes les montagnes qui entourent la vallée que le Cervin. Les premières croupes boisées sont déjà si hautes qu'elles dérobent complétement les plus hauts sommets. Pour bien en saisir l'ensemble, il faut monter au Gorner-Grat. Le Gorner-Grat est une arête latérale qui sort du contre-fort principal du Saaser-Grat à la Cima-di-Jazzi, et qui descend vers Zermatt parallèlement au massif du Mont-Rose. On s'élève d'abord doucement par de beaux pâturages le long du torrent qui sort du grand glacier de Gorner. Bientôt on entre dans une magnifique forêt de mélèzes et de pins cembros. Leurs vieux troncs tordus et ravagés par les ans s'accrochent aux rochers par d'immenses racines qui suivent dans les crevasses les veines de terre végétale. Une montée rapide conduit aux chalets d'Augstkumme, où la végétation arborescente cesse vers 6,500 pieds d'altitude. Là commence le pâturage alpestre. Par un sentier en zigzag, on gravit la croupe où le propriétaire de l'hôtel du *Mont-Rose,* M. Seiler, a bâti une succursale de sa maison à 7,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire à 2,000 pieds plus haut que le fameux Rigi-Culm. On y est aussi bien que dans la vallée, c'est-à-dire parfaitement, et le comfort de la vie civilisée, transporté sur ces sommets, aux limites des frimas éternels, est tout autrement apprécié qu'au sein des grandes villes.

De l'hôtel du Riffel, il faut encore une heure et demie de montée par des pentes assez douces où fleurissent les dernières plantes alpines pour arriver au plus haut point du Gorner-Grat, à 9,759 pieds. Le panorama qui se déroule alors à la vue est écrasant de grandeur, et il surpasse incomparablement les aspects les plus vantés qu'offrent les autres parties des Alpes. Pour s'en faire une idée, qu'on se figure la vallée de Chamounix remplie tout entière d'une énorme mer de glace qui, partant du col de Balme, recevrait tour à tour les divers glaciers qui descendent du massif du Mont-Blanc. Ici, entre la grande chaîne du Mont-Rose et l'arête du Gorner-Grat, sur laquelle se trouve le spectateur, s'ouvre une gorge de quatre lieues de longueur et d'une lieue de largeur. A l'est, elle commence au passage du Weissthor, le col le plus élevé de l'Europe,

et elle finit, à l'ouest, près de Zermatt, où elle débouche dans la vallée de la Visp. Tout le fond de cette gorge est occupé par la mer de glace du Gorner, qui reçoit des sommets environnans neuf glaciers, rivières solidifiées, mais mouvantes, reconnaissables, même après qu'elles se sont réunies au fleuve principal, par les moraines qu'elles entraînent avec elles. Voici l'aspect de la crête splendide qu'on a devant soi en regardant vers le sud : à gauche, dominant le col du Weissthor, s'élève, au-dessus d'une vaste plaine de neige d'une pente très douce, un petit cône parfaitement blanc : c'est la Cima-di-Jazzi, nœud de jonction de la chaîne centrale des Alpes et des deux éperons qui l'arc-boutent au sud et au nord. Au-delà de la Cima-di-Jazzi, la crête s'abaisse de nouveau en un col qui est l'ancien Weissthor, aujourd'hui abandonné à cause des dangers qu'il présente. Une immense paroi de rochers noirs surgit ici des neiges et soutient une puissante masse à double cime : c'est là le Mont-Rose, avec deux de ses neuf sommets, les seuls visibles du côté du Valais, la Nord-Ende et la Höchste-Spitze, dont la première mesure 14,153 pieds, et la seconde 14,284. Vient ensuite une nouvelle dépression d'où descendent en cascades congelées les flots éblouissans d'un glacier, le Gränz-Gletscher. Plus loin, une coupole arrondie, presque toute couverte de neige, et les deux pics argentés qui l'accompagnent s'appellent le Lyskam (13,874 pieds) et les Jumeaux. Après un large relèvement, amas énorme de rocs et de glaces qu'on a très bien nommé le Breithorn (la Large-Corne), la ligne de faîte s'abaisse brusquement et forme le col de Saint-Théodule, par où l'on passe en Piémont en s'élevant à 10,322 pieds et en marchant pendant cinq heures sur le glacier. Le Cervin, toujours incomparable, ferme de ce côté le défilé de ces colosses. En se retournant, on aperçoit encore les points culminans des deux contre-forts qui encadrent la vallée de Zermatt, le Mischabel et le Weisshorn, et au loin les plus hautes cimes des Alpes bernoises détachent leur profil éclatant sur l'azur foncé du ciel. La vue de ce cirque immense de hautes montagnes produit une impression profonde, et ce qui l'augmente encore, c'est l'isolement du lieu où l'on se trouve. On domine le glacier à pic d'une hauteur d'environ 1,500 pieds; il est là, étalé à vos regards, comme une carte topographique. On peut compter ses crevasses, les blocs de ses nombreuses moraines médianes, les petits ruisseaux qui coulent à la surface comme des filets d'argent, et de temps en temps on entend les craquemens sourds qui annoncent que la masse poursuit lentement son mouvement de descente. Chose singulière, je vis là plusieurs personnes regarder du haut de cette paroi verticale le précipice où le moindre faux pas les aurait inévitablement jetées, sans éprouver

aucun vertige, quoiqu'elles ne pussent monter au sommet d'une tour sans en ressentir de très violens. Sans doute l'immensité des objets qui vous entourent diminue la proportion des abîmes au fond desquels on plonge les regards. L'œil habitué à des élévations de plusieurs milliers de mètres ne s'effraie plus d'une hauteur même perpendiculaire d'un millier de pieds. J'en ai fait moi-même l'expérience dans la Suisse saxonne, au haut du rocher de la Bastei, qui ne surplombe l'Elbe que de 1,100 pieds : j'y éprouvai un sentiment de malaise que je n'avais jamais ressenti dans les Alpes au sommet d'escarpemens bien autrement formidables.

Quoique le Gorner-Grat ait près de 10,000 pieds de haut, les dalles désagrégées du gneiss qui le constituent sont souvent dégagées de neige pendant les mois de juillet et d'août. Cela tient au niveau très élevé de la zone des neiges permanentes dans tout le massif du Mont-Rose. Du côté du Valais, cette zone commence à une altitude environ de 9,000 pieds, et sur le revers italien elle ne descend guère plus bas que 9,200 ou 9,300 pieds. Il en résulte qu'on trouve ici des chalets d'été à une altitude exceptionnelle dans les Alpes. Les chalets de Gabiet, près du col d'Ollen, sont situés à 7,300 pieds, — ceux de Felik, aux bords du Lys-Gletscher, à 7,800 pieds, et ceux de Fluh-Alp, au-dessus de Zermatt, près du glacier de Findelen, à 7,942 pieds. Dans le village même de Zermatt, la température moyenne est déjà rude; elle ne s'élève pas même à 5 degrés du thermomètre centigrade. Ce n'est pas que le froid soit extraordinairement vif l'hiver, mais il dure longtemps. La terre est couverte de neige durant six mois, du 1er novembre au 1er mai. La première coupe de foin se fait d'ordinaire vers le 1er juillet. Le seigle ne mûrit pas avant le 20 août et l'orge avant le 1er septembre. La limite extrême des céréales va jusqu'à 6,100 pieds sur les croupes qui dominent immédiatement Zermatt, et celle des conifères à environ 6,900 pieds. Toute végétation cependant ne s'arrête point là; quelques plantes phanérogames montent encore bien plus haut et croissent à plus de 2,000 pieds au-dessus du niveau des neiges éternelles. Les frères Schlagintweit en ont trouvé plus de dix espèces sur une paroi de rocher, au passage du Weissthor, à 11,138 pieds, et quelques-unes encore au-delà, sur une arête de gneiss, aux pentes mêmes du Mont-Rose, à 11,462 pieds, c'est-à-dire à plus de 2,000 pieds plus haut que la cabane des Grands-Mulets, aux flancs du Mont-Blanc. Ces petites plantes ont de fortes racines qu'elles enfoncent dans les fissures des rochers et un gros collet, entouré souvent d'une sorte de bourre, qui protége la vie végétative. Pendant leur été de deux mois, elles se hâtent de fleurir et de mûrir leurs graines, puis elles s'endorment pour dix longs

mois sous un épais manteau de neige. Sur les hauteurs où elles croissent, la température moyenne de l'année est de — 7 degrés, celle même de l'été est de — 1 degré. Pendant le jour, ces plantes, douées d'une vitalité si étrange, absorbent avidement la chaleur intense que développe la réverbération du soleil contre les parois où elles s'accrochent; mais toutes les nuits il gèle, et il faut qu'elles aient une constitution bien robuste pour résister à ces variations extrêmes de température, même pendant la floraison. Parmi ces derniers représentans de la vie végétale dans la région des glaces éternelles, on remarque la chrysanthème alpine, la renoncule glaciale, deux espèces de saxifrages, le seneçon à fleur unique, deux gentianes et la silène acaule (1). Bien plus haut que les plantes à fleurs visibles, on trouve encore quelques cryptogames (2) qui sont comme la moisissure des rochers, auxquels ils donnent les plus belles teintes. On en a reconnu au sommet du Mont-Rose, et jusqu'à ce jour on ne sait pas encore au-delà de quelle limite ces végétations inférieures cessent de rencontrer les conditions nécessaires à leur sourde existence.

On peut choisir Zermatt comme le meilleur point de départ pour des excursions variées dans la région des Alpes pennines qui est dominée par le Mont-Rose. Veut-on connaître les grands aspects et goûter les profondes impressions dont on jouit sur les hauts sommets sans tenter la rude entreprise d'une ascension à la cime principale, on peut gravir la Cima-di-Jazzi, d'une hauteur de 13,240 pieds, qui dépasse ainsi les plus hauts points des Alpes bernoises et même le Finsteraarhorn, ce pic redouté qu'on n'a escaladé que trois ou quatre fois. L'excursion à la Cima-di-Jazzi ne présente aucun danger. Néanmoins, pour la faire, il faut disposer des forces nécessaires à une marche de huit à neuf heures sur la neige, tantôt durcie par les gelées de la nuit, tantôt amollie par les rayons du soleil, et il est indispensable de porter un voile vert ou des lunettes bleues, si l'on veut éviter l'inflammation produite par l'insupportable éclat de l'immense névé sur lequel on s'élève. On va coucher à l'hôtel du Riffel, et l'on part à trois heures du matin, afin de faire la montée avant que la neige ne soit trop molle. Au sommet, on a la même vue qu'au Gorner-Grat; mais ce qui augmente singulièrement l'effet, c'est qu'on plonge à pic sur le cirque de Macugnaga, qui

(1) Voici le nom des plantes trouvées par MM. Schlagintweit au passage du Weissthor : *Gentiana imbricata*, *Ranonculus glacialis*, *Senecio uniflorus*, *Saxifraga muscoïdes et compacta*, *Eritrichium nanum*, *Chrysanthemum alpinum*, *Poa alpina et P. laxa*.

(2) *Parmelia elegans* et *P. muralis*, *Cetraria nivalis* et *Umbilicaria virginis*, ainsi nommée parce qu'on l'a trouvée au sommet de la Jungfrau.

s'ouvre sous vous à une profondeur de 9,000 pieds. La Cima-di-Jazzi est le seul endroit des Alpes où l'on puisse monter aussi haut avec aussi peu de périls et de fatigues. Il est une autre ascension plus facile et qui offre également une vue admirable, c'est celle d'un cône de rochers qui s'élève au pied du Cervin, le Hornli. A l'endroit où la vallée de Zermatt vient s'arrêter à la base de la grande arête des Alpes valaisanes, elle se bifurque, et ses deux branches, détachées à angle droit comme celles d'un T, se dirigent l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Le fond de la première est occupé par le grand glacier de Gorner avec ses neuf affluens, et le fond de la seconde par le glacier de Zmutt, qui reçoit aussi sept affluens. Le Hornli est le point culminant du promontoire qui s'avance entre ces deux mers de glace. Le glacier de Gorner est le plus grand des Alpes après celui d'Aletsch : il mesure en superficie 50 millions de mètres carrés. On a constaté qu'il avance tous les ans d'environ une trentaine de pieds. La masse entière est poussée en avant (1) et gagne du terrain sur le beau pâturage où l'extrémité aboutit. Le glacier agit comme le soc d'une immense charrue écorchant la terre végétale et rasant les chalets qu'il rencontre. Toute la partie inférieure se hérisse en aiguilles magnifiques teintées de ce bleu verdâtre dont il est impossible de rendre la douceur. Le torrent, formé par la fonte des neiges, sort d'une voûte de glace, comme l'Arveiron et le Rhône. L'altitude est de 5,672 pieds au-dessus du niveau de la mer. Le glacier de Grindelwald descend jusqu'à 3,940 pieds, et celui des Bois à Chamounix à 3,440.

Tandis que le glacier de Gorner ne porte presque point de débris de rochers sur ses vagues transparentes, le glacier de Zmutt en est tout couvert. M. Ruskin en a parfaitement rendu l'aspect. « Pendant trois milles, dit-il, toute sa surface disparaît sous une couche de blocs de gneiss rougeâtre et d'autres roches cristallines feuilletées, les uns tombés du Cervin, les autres descendus du Weisshorn ou de la dent d'Erin. Ces pierres peu usées couvrent la glace d'une sorte de macadam de quatre à cinq pieds d'épaisseur. A mesure qu'on monte, la glace apparaît et s'étend en larges plaines blanches et en vallons à peine coupés de crevasses, sauf immédiatement sous le Cervin; elle forme alors une sorte d'avenue silen-

(1) Tous les glaciers se meuvent et descendent la pente du terrain sur lequel ils reposent avec une vitesse très appréciable; mais à mesure qu'ils atteignent une zone moins élevée et plus chaude, l'extrémité se fond peu à peu. Si la fonte détruit plus de glace que le mouvement de descente n'en amène, le glacier recule; dans le cas contraire, il avance. Certains glaciers avancent et reculent alternativement par périodes à peu près égales, comme le glacier d'Allelin dans la vallée de Saas. Tous gagnent du terrain pendant les années froides et en perdent durant les années chaudes.

cieuse et morne, pavée tout entière de marbre blanc, assez large pour livrer passage à une nombreuse armée, mais muette comme la voie des tombeaux dans une cité morte et bordée des deux côtés de gigantesques falaises d'un rouge effacé, qui semblent dans l'éloignement aussi aériennes que le ciel d'un bleu foncé sur lequel elles se détachent. Toute la scène est si immobile, si éloignée non-seulement de la présence de l'homme, mais même de sa pensée, si destituée de toute vie végétale ou animale, si incommensurable dans sa splendeur solitaire et dans la majesté de la mort, qu'on croirait voir un monde d'où l'homme a disparu depuis longtemps et où les derniers des archanges, après avoir élevé ces grandes montagnes comme leurs monumens funéraires, se sont couchés pour jouir de l'éternel repos, chacun enveloppé d'un blanc linceul. »

III.

Maintenant qu'on connaît l'aspect que présente le groupe central des Alpes pennines, il faut voir par quelle série d'efforts persévérans et d'entreprises périlleuses on est parvenu à en gravir les derniers sommets, à mesurer la hauteur, à mieux saisir la configuration et la constitution géologique de ces monts.

Dans la vallée de Zermatt, le Mont-Rose avait toujours été considéré comme inaccessible. Pour la première fois, le 13 août 1847, deux professeurs français, MM. Ordinaire et Puiseux, de Besançon, essayèrent d'en atteindre le sommet. Ils allèrent coucher le premier jour de l'autre côté du glacier de Gorner, à un endroit appelé *Ob dem See*, près d'un petit lac formé par l'eau des neiges fondues dans un entonnoir de glace vive. Le second jour, ils atteignirent l'arête élevée qui réunit la cime la plus septentrionale, la *Nord-Ende*, à la cime la plus élevée, la *Höchste-Spitze*. Ils étaient alors à une hauteur d'environ 14,000 pieds; mais là se dressait devant eux un dernier cône à parois presque verticales qu'ils n'essayèrent même point de gravir. Les premiers qui parvinrent à escalader cette formidable pyramide furent les guides qui accompagnèrent M. le professeur Ulrich, de Zurich, le 12 août 1848. En 1849, M. Ulrich et le savant géologue M. Studer essayèrent d'atteindre la cime de la Nord-Ende, qu'ils croyaient plus abordable. Ils arrivèrent sans accident à la crête où s'étaient arrêtés MM. Puiseux et Ordinaire. Après quelques momens de repos, ils se mirent en marche en suivant l'arête étroite qui seule pouvait les conduire au sommet de la Nord-Ende. Des deux côtés, un effroyable abîme s'ouvrait, et, pour se retenir en cas de chute, tous s'étaient attachés à une même corde. Le guide le plus brave et le plus expérimenté, Jean Madutz, s'a-

vançait en tête. Bientôt il fallut tailler à coups de hache des marches dans la glace glissante et dure. Quoique le ciel fût splendide, le froid était très vif, et de temps à autre le vent soufflait par rafales furieuses. Pas à pas, lentement et avec les plus grandes précautions, on se rapprochait du but; mais il arriva un moment où les mains engourdies de Madutz ne purent plus tenir la hache. Sans entailler la glace, il était impossible d'aller plus loin sur un faîte plus aigu que celui d'un toit d'église gothique. Force fut donc de renoncer à l'audacieuse entreprise.

Les premiers représentans de la science qui atteignirent la Höchste-Spitze furent MM. Adolphe et Hermann Schlagintweit, bien connus par leurs beaux travaux sur les montagnes de l'Himalaya. Ils partirent de Zermatt le 21 août 1851, et allèrent passer la nuit sur le pâturage à moutons de Gadmen, situé à l'altitude de 8,475 pieds, aux bords du glacier de Gorner, juste en face des pentes neigeuses du Mont-Rose. C'est là aussi qu'avaient bivouaqué MM. Ulrich et Studer. Des tiges desséchées de rhododendron permirent d'entretenir du feu pendant la nuit. Le ciel était d'une pureté admirable, et le thermomètre descendit à 3 degrés au-dessous du point de congélation. Trois guides accompagnaient les deux savans. A quatre heures du matin, on était déjà en marche. Le glacier de Gorner n'offrant pas de grandes crevasses en cet endroit, on le franchit sans difficulté. Après avoir dépassé le petit lac creusé au pied même des déclivités glacées du Mont-Rose, il fallut aborder celles-ci. Elles sont traversées par de longues et profondes crevasses; l'expédition les franchit sur les ponts fragiles que forment les neiges durcies au-dessus de ces gouffres béans. A mesure qu'on montait, l'inclinaison devenait plus forte et la marche plus fatigante. Bientôt d'énormes masses de glaces et de neiges, des *séracs*, comme on les appelle à Chamounix, semblèrent barrer le passage. C'étaient les débris d'épouvantables avalanches récemment tombées des parois abruptes de la Nord-Ende. On parvint à franchir ce dangereux passage, tantôt en rampant sous les voûtes de ces ruines branlantes, tantôt en gravissant les blocs de glace la hache à la main. On approchait du haut du névé, quand tout à coup le guide qui marchait en tête tomba dans une crevasse. Grâce à la corde qui rattachait tous les voyageurs les uns aux autres, on parvint à le sauver; mais la commotion avait été si forte qu'il eut de la peine à se remettre. A dix heures du matin, on atteignit la crête où s'étaient arrêtés MM. Ulrich et Studer. Restait à escalader la dernière pyramide, qui dominait encore ce faîte de 348 pieds. C'était une rude entreprise, qui exigeait la force et l'adresse d'un chasseur de chamois et une tête à l'abri du vertige. La paroi était à peu près verticale. On de-

vait s'y hisser en se servant des mains autant que des pieds, avec un précipice effroyable à droite et à gauche. Les rochers auxquels on s'accrochait étaient couverts de glace, qu'il fallait faire sauter à coups de hache afin d'y trouver quelque prise. Les voyageurs furent même réduits à se faire des points d'appui momentanés en enfonçant les ciseaux dont ils étaient munis dans les fentes des pierres. On peut imaginer les difficultés de cette dernière escalade en songeant qu'il leur fallut deux heures d'efforts incessans pour s'élever de 300 pieds. Enfin ils arrivèrent au sommet quelques minutes après midi. Ils virent alors qu'ils n'avaient pas encore atteint la toute dernière cime, la *Aller-höchste-Spitze*, qui les dominait d'une vingtaine de pieds, et qui de ce côté semblait complétement inabordable.

Le sommet où ils se trouvaient avait à peine quelques mètres carrés : les parois de mica-schiste plongeaient à pic de tous côtés, sauf vers l'arête aiguë qu'ils avaient gravie. L'altitude était de 4,640 mètres ou 14,283 pieds. Le thermomètre marquait cinq degrés au-dessous de zéro. Le ciel était parfaitement clair, et cependant les plaines de la Lombardie se perdaient dans une brume bleuâtre qui empêchait de distinguer les localités. On n'apercevait le fond d'aucune vallée, sauf les beaux pâturages de Macugnaga à une profondeur presque verticale de 10,000 pieds. On y distinguait les chalets et les sapins, mais réduits à des proportions microscopiques par la distance. Tout autour s'élevait une quantité innombrable de sommités semblables aux vagues d'une mer pétrifiée, plus basses vers le sud, mais groupées vers le nord en un prodigieux massif que terminaient les pics du Mischabel et du Weisshorn. Du Mont-Blanc à l'Ortlerspitz en Tyrol, on pouvait suivre le grand soulèvement des Alpes qui borne l'Italie de ce côté. Descendus de la dangereuse aiguille, MM. Schlagintweit s'arrêtèrent encore quelques heures à l'endroit où ils avaient laissé leurs instrumens, afin d'y faire les observations et les mesurages nécessaires. En revenant, l'expédition suivit une nouvelle direction, espérant éviter les *séracs* et les crevasses, extrêmement difficiles à franchir lorsque le soleil a ramolli la neige. Tout allait bien quand subitement les explorateurs se trouvèrent arrêtés court par une déclivité presque à pic entrecoupée de profondes fissures. On perdit une heure et demie à chercher un endroit où l'on pût descendre. Le soir approchait, et continuer à marcher sur ces pentes glacées pendant l'obscurité, c'était s'exposer à une mort presque certaine. Enfin on avisa un couloir qui descendait de la terrasse où l'on se trouvait à un plateau de neige inférieur. L'inclinaison était effrayante, — de 60 à 62 degrés! Ce couloir pouvait aboutir à une crevasse où la glissade au-

rait englouti les voyageurs; mais il n'y avait pas à hésiter, c'était la seule issue. Ils s'attachèrent à la corde, et, se laissant dévaler, ils arrivèrent en bas sans accident. Il était déjà sept heures du soir quand ils atteignirent la terre ferme au pâturage de Gadmen. Comme l'hôtel du Riffel n'existait pas encore, ils furent obligés de descendre jusqu'aux chalets d'été d'Augstkumme, qu'ils n'atteignirent qu'à onze heures. La course entière avait duré dix-neuf heures. MM. Schlagintweit en avaient rapporté une série d'observations physiques, géologiques et trigonométriques du plus grand intérêt qu'ils ont consignées dans leur bel ouvrage sur les Alpes.

Ce n'est qu'en 1855 que la plus haute cime, la *Aller-höchste-Spitze*, fut enfin gravie par des Anglais, les frères Smith, de Yarmouth. Ils découvrirent une route nouvelle, que suivit avec succès dès le lendemain M. Kennedy, de l'université de Cambridge, président de l'*Alpine Club* de Londres (1), avec M. Tyndall, l'un des plus audacieux de ces *ascensionistes* que chaque année l'Angleterre envoie à l'assaut des pics les plus inaccessibles des Alpes. Le voyageur qui suit cette route arrive au plus haut sommet en attaquant la dernière pyramide rocheuse par le sud-ouest, au lieu de l'aborder par le nord-est, comme on l'avait fait précédemment. Il n'atteint le but que par une vertigineuse escalade sur une arête aiguë formée de pierres désagrégées et de gros blocs redressés, sur lesquels il faut s'élever, tantôt en s'y cramponnant des pieds et des mains, tantôt en se faisant hisser au moyen de cordes tenues par les guides.

On le voit, l'ascension du Mont-Rose exige plus de force, plus d'adresse, plus de sang-froid que celle du Mont-Blanc; mais elle est moins périlleuse, parce que l'on a moins à redouter les crevasses cachées, les avalanches et le glissement des neiges, ces dangers où peuvent succomber les montagnards les plus prévoyans et les plus aguerris. Maintenant qu'on peut passer la nuit à l'hôtel du Riffel, à l'altitude de 7,500 pieds, on n'a plus à gravir le lendemain que 7,000 pieds environ, et en partant le matin à trois heures, on peut rentrer avant la nuit close, après quatorze ou quinze heures de marche. Quand plusieurs voyageurs se réunissent, un guide suffit pour chacun d'eux, de manière que les frais ne s'élèvent qu'à une soixantaine de francs. Aussi les ascensions sont-elles chaque année

(1) Il s'est formé à Londres, sous le nom d'*Alpine Club*, une société composée de ceux qui se plaisent aux excursions dans les hautes montagnes. M. John Ball, l'un des présidens de la société, a publié différens recueils d'ascensions exécutées par des membres de l'*Alpine Club*. En Suisse, une association du même genre vient de se constituer, et elle a publié une sorte d'annuaire si intéressant que l'édition a été enlevée en quelques semaines.

très fréquentes. Déjà des dames même ont accompli cette formidable escalade, qu'on jugeait impossible autrefois. Deux de ces intrépides jeunes filles anglaises qu'on retrouve sous toutes les latitudes prêtes à braver toutes les fatigues et tous les périls, miss Howse en 1861 et miss Walker en 1862, ont mis le pied sur la *Aller-höchste-Spitze*.

Le seul pic de tout le groupe dont aucun mortel n'a encore foulé le sommet est le Cervin. Personne même n'avait essayé de le gravir, tant l'entreprise paraissait vaine. Récemment pourtant il s'est trouvé quelqu'un pour tenter l'impossible, et ce n'est pas un montagnard, un chasseur de chamois, un guide émérite, c'est un homme de cabinet, un savant, un professeur de physique, M. Tyndall. Le professeur Tyndall, membre de la Société royale de Londres, est l'un des premiers physiciens de l'Angleterre; il s'est fait un nom dans le monde scientifique par ses belles découvertes sur la puissance calorifique des rayons obscurs, mais dans la région alpestre de la Suisse on ne connaît en lui que le vigoureux et intrépide *ascensioniste* qui le premier a gravi la cime de l'inaccessible Weisshorn (1), qui a bivaqué et passé la nuit au sommet du Mont-Blanc, et qui s'est distingué par mainte autre prouesse à faire reculer les plus hardis montagnards. Les guides ne parlent de lui et de M. Kennedy qu'avec respect; ils s'inclinent au nom de ces Anglais qui leur ont appris à ne pas reculer devant les plus redoutables sommets.

En 1860, M. Tyndall avait tenté d'escalader le Cervin du côté du Breuil, en compagnie de M. Vaughan Hawkins; mais, quoique aidés par les guides les plus expérimentés, ils avaient été obligés de s'arrêter parmi des précipices sans issue. En 1861, il étudia la montagne, mais ne put l'attaquer. Enfin en 1862 il résolut de ne rien négliger pour mener à fin la chanceuse entreprise. Il emporta de Londres des appareils faits avec les matières les plus résistantes et les plus légères, des cordes, des crampons, une petite échelle. Enfin il consacra trois semaines à préparer ses muscles à la lutte qu'il allait entreprendre avec le géant des Alpes. Il s'*entraîna* à la façon des jockeys et des chevaux de course. Comme il le dit lui-même avec l'énergique précision du physicien, il brûla dans l'oxygène des

(1) L'ascension du Weisshorn est un des exploits les plus rudes et les plus hasardeux accomplis dans les Alpes. Le récit fait frémir. Le Weisshorn, haut de 13,900 pieds, est le point culminant du contre-fort qui borde la vallée de Zermatt vers l'ouest. C'est une pyramide triangulaire un peu moins aiguë que le Cervin, puisque la neige y reste attachée, mais dont les parois sont beaucoup plus verticales que celles du Mont-Rose ou du Mont-Blanc. L'expédition de M. Tyndall, en compagnie de Benen et d'un montagnard de Randah nommé Wenger, dura vingt heures, et chacune de ces heures fut remplie par des marches sans repos, par des efforts surhumains.

hautes montagnes la graisse accumulée dans ses membres par dix mois de vie sédentaire dans l'atmosphère épaisse du laboratoire. Il se baigna dans l'air pur des glaciers, au sommet du Wetterhorn, du Galenstock et des pics d'Aletsch; il habitua ses yeux aux vertiges de l'abîme et ses jarrets aux fatigues de l'escalade. Chaque jour, il sentait grandir sa force physique et morale; ses muscles, sans cesse exercés, comme ceux de l'athlète antique, étaient devenus aussi durs que l'acier et aussi élastiques qu'un ressort : il voulait être sûr de faire tout ce qui est possible à l'homme et de n'être arrêté par aucune sorte de faiblesse.

Qu'on veuille bien le remarquer, c'est en ceci que réside l'une des causes de la puissance de l'Angleterre. Ce que fait l'Anglais, il veut le bien faire. Que le but soit grand ou petit, il y applique toutes les forces physiques et intellectuelles dont il est doué. L'objet fût-il insignifiant en lui-même, il ne s'y adonne pas moins tout entier. Il ne mesure pas l'effort à la valeur de la fin qu'il veut atteindre, mais au plaisir, à l'orgueil, si l'on veut, de vaincre l'obstacle. Comme disent les Allemands, il est *einseitig*, il ne voit les choses que d'un côté; mais par ce côté il les saisit et les étreint avec une prise incroyable et ainsi surmonte tout. Qu'il s'agisse de pêcher des truites ou d'établir des chemins de fer, de former une race de lapins à longues oreilles ou de construire des vaisseaux cuirassés, de la chose la plus sérieuse ou la plus futile, il y appliquera le même soin, la même prévoyance, la même persévérance, et en tout il excellera. Là où d'autres échoueront, il réussira, d'abord parce qu'il sera mieux pourvu de tout ce qu'exige la nature de l'entreprise, ensuite parce qu'il saura mieux vouloir.

La persistance jusqu'à l'entêtement héroïque, voilà la qualité essentielle de l'Anglo-Saxon. *We shall try again*, essayons encore, tel est le mot d'ordre qui a conduit l'Américain du nord à la victoire malgré tant de revers, et qui a soutenu les escaladeurs du Cervin dans leurs entreprises désespérées. Voici un trait où se révèle le caractère de la race. Au moment où M. Tyndall allait attaquer la formidable pyramide, un autre Anglais, M. Whymper, l'avait précédé. Arrivé au Breuil, sur le revers méridional, M. Whymper avait pris à son service trois des plus hardis chasseurs de chamois. Il avait dressé sa tente sur le plus haut épaulement de la montagne, et chaque matin, quand le temps le permettait, il essayait quelque nouveau chemin. Découragés et effrayés de ses folles imprudences, ses guides l'abandonnèrent successivement. Resté seul, il persista jusqu'à ce qu'ayant glissé un jour il roula d'une hauteur de 100 pieds et tomba tout brisé sur les rochers. Le porteur qui lui amenait ses vivres le trouva presque expirant. On le transporta au chalet du

Breuil, où il garda le lit pendant quinze jours. Ses forces revenues, il remonta deux fois encore à l'assaut, mais en vain; ses muscles lacérés le trahirent, et il partit en se promettant de revenir l'année suivante. Je passai au Breuil peu de temps après son départ, et j'y lus sur le livre des étrangers une sorte de testament ainsi conçu : « Je laisse ici ma tente et tous mes appareils à la disposition du voyageur *anglais* qui voudra tenter l'ascension du Matterhorn. »

M. Tyndall avait amené avec lui deux guides en qui il avait pleine confiance, l'un, Benen, qu'il considérait comme le plus brave cœur et le plus vigoureux jarret des Alpes bernoises, son compagnon du Weisshorn, et un autre nommé Walters, qui était digne de lui servir de second. Il prit au Breuil, comme porteurs, deux chasseurs de chamois du nom de Carrel. La tente de M. Whymper, déjà dressée à une très respectable hauteur, était à la disposition de M. Tyndall. Le vainqueur du Weisshorn partit donc avec ses quatre compagnons par une belle journée du mois d'août 1863 pour aller rejoindre le lieu du bivac. Le Cervin se relie au contre-fort des Alpes valaisanes qui borde le val Tournanche du côté de l'ouest, où il forme le nœud de soulèvement au point de jonction; mais la ligne de faîte aux abords du pic se creuse en une formidable brèche. C'est par là qu'ils abordèrent la montagne. Ils franchirent prudemment le couloir glacé où M. Whymper avait failli se tuer et atteignirent l'arête qui dessine l'angle de la pyramide. Ils étaient obligés de la suivre sans jamais la quitter à cause des pierres qui, détachées des parois plus élevées, descendaient bondissant et sifflant avec la vitesse furieuse et redoutable d'un boulet de canon.

Ils arrivèrent au bivac vers le coucher du soleil. L'un des porteurs, Carrel, qui avait servi dans les *bersaglieri* de l'armée italienne, bâtit avec des pierres détachées une sorte de plate-forme pour y établir la tente, car l'arête était si aiguë qu'elle n'offrait pas un mètre carré qui fût de plain-pied. Bientôt le brouillard, ce mortel ennemi des grimpeurs de montagnes, s'éleva du fond de la vallée, suspendant à tous les promontoires ses draperies humides. Par momens le vent les déchirait en lambeaux, les uns montant verticalement vers le zénith, d'autres emportés horizontalement vers le passage du Théodule. Parfois des courans contraires se disputaient ces nuages tourmentés et les roulaient en immenses spirales blanches. Des trouées s'y ouvraient alors, à travers lesquelles on voyait les pâturages du Breuil dorés par les derniers rayons du soleil. La nuit fut paisible; le silence n'était troublé que par le retentissement des pierres et des rochers qui descendaient le couloir voisin avec le bruit d'une salve d'artillerie. La chute de ces fragmens annonçait que les élémens continuaient sur le Cervin leur œuvre éter-

nelle de désagrégation. La pluie, la gelée entament la roche la plus dure; elle se fend et s'effrite : emportés par leurs poids, les débris se précipitent. Jamais le travail de destruction ne s'arrête; tout s'écroule et tombe. Les pics restés debout ne sont que les ruines des monumens soulevés, il y a des millions d'années, par les forces vives de la planète adolescente.

A deux heures, la petite troupe était debout. L'obélisque menaçant élevait au-dessus de leurs têtes dans l'air maintenant serein ses parois verticales. L'aspect n'était guère encourageant. Nul ne se faisait illusion sur les chances contraires que présentait l'audacieuse entreprise, mais tous étaient décidés à ne reculer que devant une impossibilité bien démontrée. Au point du jour, ils se mirent en marche. Quand il s'agit de montagnes relativement arrondies comme le Mont-Blanc ou le Mont-Rose, on s'élève peu à peu sur les glaciers et sur le névé; mais lorsqu'il faut escalader une dent si aiguë que la neige même n'y peut adhérer, la difficulté est d'une tout autre nature. Le seul moyen de monter est alors de gravir l'une des arêtes qui dessinent le profil de la montagne. C'est ce que firent M. Tyndall et ses compagnons. L'arête qu'ils suivaient n'était pas coupée régulièrement. Les masses désagrégées du gneiss formaient des tours, des murs, des bastions énormes, qu'il fallait successivement prendre d'assaut. Tout à coup se dresse devant eux une paroi complétement perpendiculaire qui barre le chemin. Aucun moyen, semble-t-il, de l'escalader : il va falloir redescendre, car à droite et à gauche s'ouvrent des précipices à pic de plusieurs milliers de pieds de profondeur. On fera néanmoins une tentative désespérée. La paroi droite présente par intervalles de petits rebords et des corniches; aux unes les doigts peuvent s'accrocher; sur les autres, on peut appuyer l'extrémité du pied. On s'attache à la corde. Walters est le premier, Benen le suit. Il s'élève en mettant les doigts dans une fissure où il parvient ensuite à introduire ses souliers ferrés. L'épaule de Benen lui sert de point d'appui. Il arrive à une première corniche où il attache la corde; Benen l'y rejoint. Ils grimpent ainsi adhérant au rocher vertical et s'y cramponnant d'une main crispée, avec l'énergie que donne la vue de la mort certaine à la moindre faiblesse d'un muscle fatigué, car leur corps est suspendu au-dessus de l'abîme. Enfin un dernier effort les porte au sommet de cette épouvantable muraille. La pente de l'arête s'adoucit alors, et l'ascension est moins périlleuse. Déjà même l'un des sommets devient visible; le succès paraît assuré. Un sourire de satisfaction, aiguisé d'une pointe de dédain, illumine le visage de Benen : « Victoire! s'écrie-t-il; avant une heure, Zermatt verra notre bannière plantée sur la plus haute cime. »

Ils continuèrent à monter pleins d'ardeur et de joie. Ils atteignirent bientôt le premier sommet et y fixèrent un drapeau. « Le dernier morceau sera peut-être un peu dur, » dit Walters. Tous avaient eu la même pensée, mais on était mécontent de l'entendre exprimer tout haut. A mesure qu'on approchait de ce dernier sommet, la difficulté d'y arriver apparaissait plus formidable. Une arête tranchante comme le faîte d'un toit reliait la cime inférieure à la cime la plus haute, qui surplombe Zermatt; mais cette arête aboutissait à une paroi verticale, et c'était le seul moyen d'approcher du sommet, car à droite et à gauche c'était le vide, un abîme de 4,000 pieds de profondeur. Trois des guides murmurèrent sourdement : « C'est impossible. » Benen seul se taisait. « Ne pouvons-nous au moins nous hasarder sur l'arête? » demanda M. Tyndall. On s'y avança avec précaution jusqu'à ce qu'on arrivât à une entaille qui découpait l'arête à pic. Il aurait fallu descendre le long de cette brèche, reprendre le faîte, et alors on se serait trouvé au pied de la dernière paroi perpendiculaire, qui paraissait absolument inaccessible. Ils s'assirent, la tête baissée. La cime était là si près d'eux! Le Cervin a 13,795 pieds, ils étaient à 13,600 pieds; il ne leur en restait qu'environ 200 à gravir pour atteindre cette cime orgueilleuse qui semblait les défier. Que faire? Battre en retraite après être monté si haut, c'était bien amer. Benen grondait comme un lion à qui sa proie échappe. Enfin il fallut s'avouer vaincu; à moins d'emprunter les ailes de l'aigle, impossible, semblait-il, d'aller plus haut.

Les guides essayèrent de rejeter sur M. Tyndall la responsabilité de la retraite : il s'y refusa. « Descendez ou montez, répondit-il imperturbablement, et je vous suivrai : où vous irez, j'irai. » Benen réfléchit, chercha des yeux un moyen d'aller plus avant, et, n'en trouvant point, donna enfin le signal du départ (1). Le retour s'opéra plus facilement que la montée, parce qu'arrivés au mur à pic qu'ils avaient escaladé avec tant de peine le matin, ils fixèrent la corde et se laissèrent glisser le long des flancs de la montagne. Une décharge de grêlons les assaillit avant qu'ils eussent atteint le Breuil, comme si le Cervin, indigné qu'on eût osé attenter à sa sauvage majesté, eût voulu punir les audacieux mortels qui avaient prétendu poser le pied sur son front inviolé.

(1) Dans son simple et mâle récit (*Saturday Review*, 8 août 1863), M. Tyndall ajoute : « Benen parla de difficultés, mais non d'impossibilité. Peut-être étions-nous fatigués. Si les autres guides n'avaient pas été découragés, Benen se serait aventuré plus loin; mais de plus braves et de plus adroits que nous feront peut-être ce que nous n'avons su faire. » Jusqu'à ce jour du moins, ces explorateurs plus braves et plus adroits ne se sont pas encore rencontrés.

IV.

Rien ne montre mieux la situation extraordinaire de Zermatt que la difficulté d'en sortir, à moins de retourner sur ses pas en descendant la Visp. On sort de presque toutes les vallées de la Suisse en franchissant des passages de 6,000 à 7,000 pieds, comme le col de Balme ou celui du Bonhomme, par lesquels on peut descendre dans la vallée de Chamounix. Ici le passage le plus bas, celui de Saint-Théodule, va à 10,322 pieds. Les autres sont bien plus hauts et plus difficiles. Pour aller à Macugnaga, il faut passer par le Weissthor (la Porte-Blanche), le col le plus élevé de l'Europe, à 11,138 pieds, c'est-à-dire à près de 800 pieds plus haut que le fameux col du Géant, dans le massif du Mont-Blanc. Veut-on gagner la vallée parallèle de Saas, on doit prendre par l'Adler-Pass (le Col des Aigles), en montant par le magnifique et dangereux glacier de Findelen, où a péri le capitaine van Groote d'une mort si tragique (1). Le col de Zinal, qui conduit dans le val d'Anniviers, exige encore plus de vigueur et d'adresse, car à un certain endroit il faut grimper à une corde à nœuds pour gagner une corniche qui surplombe, et ailleurs on doit s'accrocher à une chaîne de fer fixée dans le rocher pour franchir une paroi perpendiculaire. En 1862, voulant aller en Italie, nous nous décidâmes pour le Théodule, le plus remarquable de tous ces cols, parce qu'il passe entre l'incomparable obélisque du Cervin et la masse splendide du Breithorn. Nous avions pris un porteur du val Tournanche et un guide de Chamounix rentrant chez lui. Ce guide s'appelait Payot; je n'ai jamais vu d'homme d'une apparence aussi robuste : il était trapu

(1) L'accident qui coûta la vie à Édouard van Groote, officier de la marine russe, dont on voit la tombe à côté de la petite église de Zermatt, indique bien la nature des périls que présentent les glaciers. Pour atteindre l'*Adler-Pass*, il s'était engagé sur le glacier de Findelen. Comme ce glacier est très crevassé, il s'était attaché à une corde dont ses deux guides tenaient chacun une extrémité. Au moment où il passait sur une crevasse cachée par la neige, celle-ci céda sous son poids, et il fut lancé dans l'abîme. La corde, sans doute trop vieille, se coupa des deux côtés sur le tranchant des glaces, et le malheureux tomba dans la fente à près de quatre-vingts pieds de profondeur. Il n'était pas mort, il n'avait même aucun membre brisé, mais son corps était fortement serré entre les parois de la crevasse, et il avait la tête en bas. Il expliqua très bien sa position à l'un des guides, tandis que l'autre allait aux chalets de Findelen chercher du secours. Quatre heures après, quand on arriva, il vivait encore; il allait être sauvé. On attacha les cordes les unes aux autres, on les laissa filer au fond de la crevasse : hélas! elles n'arrivaient pas jusqu'à l'infortuné, toujours de plus en plus pressé dans sa tombe de glace. Il fallut descendre jusqu'à Zermatt pour avoir des cordes plus longues; mais on revint trop tard. La compression, le sang accumulé au cerveau et le froid avaient achevé cet homme vigoureux, qui se vit ainsi mourir d'une mort horrible après s'être cru déjà rendu à la vie et à la lumière.

et carré comme un cube de granit et léger comme un chamois. Nous partîmes à quatre heures du matin. L'air était pur, les étoiles brillaient, et cependant le Cervin était invisible. Après avoir franchi le torrent qui descend du glacier de Zmutt, le sentier s'élève doucement sur les prairies en pente et parmi les beaux mélèzes qui y forment des groupes dont les troupeaux recherchent l'ombre pendant la chaleur du jour. Après une heure et demie de montée, la végétation arborescente s'arrête; on aborde le pâturage alpestre, l'alpe à moutons. Nous gravîmes alors l'éperon qui sépare le glacier de Furke du glacier de Saint-Théodule jusqu'au moment où, pour atteindre le passage, il fallut s'engager sur ce dernier glacier. Il était alors sept heures. Le soleil, qui s'élevait lentement au-dessus de la Cima-di-Jazzi, éclairait un spectacle sans pareil. Au-dessus de nos têtes, le ciel était d'un bleu morne et presque noir. Le soleil sans rayons découpait sur les sombres profondeurs de l'azur son disque blafard. On pouvait aisément y fixer le regard; on aurait dit qu'il allait s'éteindre. Cet astre mourant et ce ciel sinistre jetaient dans l'âme une vague tristesse et une mystérieuse appréhension, comme si l'on allait assister à quelque grande révolution cosmique. A droite, sous nos pieds, se déroulait l'immense fleuve glacé descendant du Weissthor et du Mont-Rose avec ses nombreuses moraines médianes. Les grands pics de la chaîne centrale, la Nord-Ende, le Lyskam, les Jumeaux, le dominaient et y déchargeaient leurs affluens de glaces et de neige. Les crêtes blanches du Weisshorn et du Mischabel étincelaient, et entre elles s'ouvrait, comme une fente étroite et obscure, la vallée de Zermatt.

Du côté du col, l'aspect était plus extraordinaire encore et tout à fait différent. Le vent soufflant d'Italie y accumulait des masses gigantesques de nuages livides. Ces nuages, poussés par l'impétuosité du courant d'air, se recourbaient en volutes et déferlaient du côté nord sur le glacier, comme d'énormes vagues qui se brisaient en retombant. Quelques-unes venaient se déchirer contre le promontoire du Cervin, qu'elles enveloppaient de leur écume. Sur le revers septentrional, où nous étions arrêtés, l'air était si sec que les lambeaux de ces vagues brisées étaient aussitôt absorbés et s'évanouissaient sans même tracer la moindre strate sur l'azur noir et sinistre du ciel. Les nuées disparues et pour ainsi dire dévorées étaient constamment remplacées par d'autres colonnes qui s'élevaient du val Tournanche, comme une armée de géans poussant à l'assaut ses légions sans cesse renaissantes. Je me rappelai en ce moment ce tableau épique de Kaulbach, où les âmes des guerriers huns et romains couchés sur le champ de bataille continuent le combat sous forme de nuages, et, fantômes armés, se heurtent dans

les airs en un choc formidable. Que sont les fureurs de l'océan soulevant des vagues d'une trentaine de pieds contre des falaises de 200 pieds auprès de ces lames colossales de 4 à 5,000 pieds venant déferler contre un pic de 14,000 pieds, qu'ils ensevelissent sous leurs vapeurs condensées? Les conflits des nuages et les tempêtes dans les hautes régions peuvent seuls donner une idée des cataclysmes du monde primitif, parce que l'atmosphère est le seul élément qui ait encore conservé la forme gazeuse qu'avaient autrefois l'eau et tous les corps, vaporisés alors par la chaleur et liquéfiés ou solidifiés aujourd'hui par le refroidissement universel.

Avant d'aborder le glacier, nous nous attachâmes, mes deux compagnons et moi, ainsi que les deux guides, à une longue corde, afin de pouvoir retirer des crevasses celui qui viendrait à y tomber. Payot s'avançait le premier, sondant le terrain avec son *alpenstock* (bâton des Alpes). Quelques jours auparavant, il était tombé une grande quantité de neige qui cachait les crevasses et rendait cette précaution nécessaire. La marche était fatigante. La surface de la neige, imparfaitement gelée, ne pouvait nous supporter, et nous y tombions jusqu'aux genoux à travers cette croûte légère de glace. Parfois on enfonçait jusqu'à mi-corps et l'on sentait ses pieds passer dans le vide; mais avec l'aide de la corde on se retrouvait bientôt sorti de la fente, qui sans cela aurait pu nous engloutir. Nous nous élevions lentement sur une immense plaine de neige d'une blancheur éblouissante, très unie et à peine inclinée. Nous étions encore dans cette partie du glacier qu'éclairait la lumière du soleil sans rayons; mais en approchant du col nous fûmes atteints par les rejaillissemens des vagues de vapeur qui s'y brisaient, et bientôt nous y fûmes complétement engagés. A l'instant même, nous ne distinguâmes plus rien; nous étions plongés dans une brume épaisse d'une teinte lactée, et un givre aigu nous fouettait le visage. L'océan de nuages dont nous admirions naguère les mouvemens grandioses nous avait engloutis dans les tourbillons de ses flots. On ne voyait plus à deux pas devant soi. Payot nous guidait en suivant quelques traces encore visibles sur la neige. Tout à coup le son de la corne des Alpes retentit à notre droite. Nous nous dirigeâmes de ce côté. Une figure humaine d'abord, puis une hutte de pierres émergèrent du brouillard; nous avions atteint le sommet du col. Ce grossier chalet, bâti sur un rocher, au milieu d'une mer de glace, comme sur un écueil de l'océan polaire, est pendant deux mois dégagé de neige; mais nous l'y trouvâmes complétement enseveli, quoiqu'on ne fût qu'au commencement de septembre. Deux hommes y séjournent depuis juillet jusqu'en septembre, pour vendre quelques rafraîchissemens aux voyageurs. Grande fut notre surprise, en nous

glissant dans ce sombre réduit, d'y trouver une jeune femme séchant à un feu mal allumé ses vêtemens tout percés d'eau ou raidis de verglas. Nous apprîmes par les guides que c'était une demoiselle anglaise qui voyageait seule. Elle venait du sommet du Mont-Blanc et elle était en route pour la cime du Mont-Rose, qu'elle escalada en effet quelques jours après. Elle s'appelait miss Walker. Un instant après, nous la vîmes partir. Elle avait deux guides; l'un marchait devant, l'autre derrière elle, et une grosse corde nouée autour de sa taille élancée l'attachait à ces deux robustes montagnards. Elle marchait d'un pas rapide, quoiqu'elle enfonçât dans la neige, et elle disparut aussitôt, engloutie dans l'épais brouillard et dans les flots de grésil fouettés par la tempête. Il était environ onze heures du matin. Par suite du mauvais état du glacier, nous avions mis sept heures à arriver au col. En moins de trois heures, nous descendîmes au Breuil après avoir passé près du fort que les Piémontais construisirent autrefois sur ces hauteurs pour se défendre des incursions des Valaisans. C'est certainement l'ouvrage militaire le plus élevé de l'Europe, car il se trouve à l'altitude de 9,790 pieds, c'est-à-dire à 400 pieds plus haut que la cabane des Grands-Mulets, où bivouaquent ceux qui gravissent le Mont-Blanc.

De pareilles excursions laissent dans l'esprit de profondes impressions, car elles vous mettent en présence des phénomènes les plus gigantesques que la nature présente encore sur notre globe, et elles font surgir mille questions redoutables. A mesure qu'on monte, la vie s'éteint, et l'on arrive enfin dans ces régions glacées où seule la loi de la pesanteur exerce encore son empire, l'universelle loi qui semble constituer l'essence dernière des corps, qui, au plus profond des cieux, enchaîne les unes aux autres les étoiles doubles et relie la poussière cosmique des nébuleuses. Cependant cette loi de la pesanteur entraîne toutes les molécules vers les lieux inférieurs; les débris des montagnes, les rochers, réduits par la trituration en sable fin et en imperceptibles paillettes, vont peu à peu combler les mers. Jadis la force centrale soulevait ces sédimens, tantôt par des poussées séculaires comme maintenant encore, tantôt par les éjaculations violentes et les brusques dislocations des convulsions plutoniennes; mais le feu baisse dans les flancs de la planète vieillie, et si elle n'a plus l'énergie de redresser les couches qui se forment actuellement, tout sera donc un jour nivelé, tout sera uniforme et plat, suivant la mystérieuse parole de la Bible : *toute montagne sera abaissée, et toute vallée sera comblée.* Et si, comme tout le prouve, la terre se refroidit constamment, ces champs de glaces et de neige qu'on trouve sur les hauteurs nous offrent la morne image de ce que sera un jour la terre entière. Les roches

qui constituent les plaines et les montagnes sont ce que la minéralogie appelle des sels. Or, dans ces sels formés d'un oxyde et d'un acide, l'oxygène est un des élémens principaux, et l'on a calculé que ce gaz si léger, ce principe de toute vie, entre pour moitié dans le poids des matériaux dont est faite la croûte terrestre. L'oxygène encore répandu dans l'atmosphère se solidifiera donc aussi à son tour. Les animaux, les plantes empruntent une partie de leur subsistance à l'air, et en mourant ajoutent leur dépouille à la croûte terrestre. Sans cesse les couches solides s'accroissent aux dépens des couches gazeuses. Ainsi le froid nous gagne, l'atmosphère se dépose sur le sol en se pétrifiant, et le temps viendra où la terre, semblable à son froid satellite, roulera dans les cieux, planète morte et privée à jamais de cette faune variée, de cette flore épanouie qui l'embellissent aujourd'hui. Avant que ne soient accomplis l'aplatissement général et l'universelle congélation, l'humanité aura depuis longtemps disparu; mais si c'est d'une telle mort que finissent les planètes, ainsi devront mourir aussi les soleils et une à une s'éteindront les étoiles, comme les flambeaux qu'on souffle quand la fête est terminée. Tout a commencé par le feu, par l'expansion, par le rayonnement, par la lumière; tout doit aboutir au froid, à l'inertie, à la glace, aux ténèbres éternelles. Drame étrange et lugubre s'il n'y avait rien au-dessus de la matière qui se transforme et *devient!* L'infinité des mondes et l'éternité des siècles n'y changent rien, car par la pensée nous pouvons saisir la marche de la pièce, et, le rideau tombé, les corps célestes peuvent durer toujours, dans l'absence de toute vie et de toute lumière. Au lieu du progrès indéfini, c'est la réalisation du cauchemar de Byron intitulé *Darkness : — It was a dream, but it was not all a dream*; « c'était un rêve, mais ce n'était pas tout à fait un rêve. » Telles sont les insondables perspectives qui, d'interrogation en interrogation, s'ouvrent devant l'esprit épouvanté, tant la vue des hautes montagnes l'entraîne invinciblement à rechercher l'origine et la fin des choses et à remonter le cours des âges. Les ruines des monumens de l'homme vous transportent en arrière à quelques siècles, mais les ruines des monumens de la nature parlent de millions de siècles.

V.

Le principal intérêt que présente le versant septentrional des Alpes pennines, c'est la majesté et la variété de ses aspects, car la plupart de ces vallées sont très peu habitées. Quelques-unes d'entre elles, comme la plus grande partie du Turtmann-Thal, ne sont visitées que pendant l'été par les pâtres qui y conduisent leurs

troupeaux. La vallée voisine, celle d'Anniviers, où l'on admire le magnifique glacier de Zinal, qui descend du Weisshorn, et le pic à cimes jumelles, le Besso, est occupée par une population primitive qui a conservé les habitudes nomades des races antiques. Les quelques voyageurs qui parcourent cette région encore ignorée s'étonnent de rencontrer tant de demeures abandonnées. C'est que les rares familles qui vivent dans ces montagnes possèdent plusieurs habitations à différentes altitudes, où elles résident tour à tour suivant la saison, depuis les marges des glaciers où elles mènent leurs moutons jusqu'à l'entrée de la vallée, au-delà de la sombre gorge de Pontis, où elles vont exploiter les petits vignobles qu'elles possèdent dans la région chaude. Le val d'Herens et son hameau principal Evolena offrent les mêmes mœurs patriarcales; on y parle un patois français très étrange, qui, avec ses locutions anciennes, pourrait donner lieu à une intéressante étude philologique.

Sur le revers méridional, la population est plus nombreuse et plus aisée, parce que le fond des vallées, qui descend plus bas, est réchauffé par le soleil du midi. Chose remarquable, les populations qui occupent tout le versant italien du Mont-Rose sont de race germanique : on dirait que le flot humain, pressé au nord, a débordé au-dessus de l'arête de partage. C'est sans doute pour s'opposer à ces envahissemens des tribus allemandes qu'a été bâti le fort Saint-Théodule au passage du Cervin, et, s'il en est ainsi, ce n'a pas été une précaution inutile, car le val Tournanche appartient exclusivement à la race latine. Les habitans d'origine germanique qui occupent les quatre vallées aboutissant au massif du Mont-Rose sont très actifs et très intelligens. Ils ne se contentent pas des produits de l'économie pastorale et du revenu de leurs alpes; tous les hommes ont un métier qu'ils vont exercer loin de leurs hameaux, où ils ne reviennent que l'hiver, et chaque vallée a son métier spécial. Dans le val Chalant, tous sont scieurs de long, et ils descendent en Lombardie, où ils gagnent de bonnes journées. Dans le val de Lys, les jeunes gens s'adonnent au commerce, et partent pour l'Allemagne, où ils font, semble-t-il, de très bonnes affaires, car à chaque instant on rencontre dans cette vallée de vastes et somptueux chalets qui annoncent une grande aisance et beaucoup de goût. Dans le val Sesia, on travaille le plâtre et le stuc, et on les revêt de ces fresques à couleurs éclatantes qui charment l'œil des Italiens. Le métier va parfois jusqu'à l'art, et cela date de loin, car sur le mur extérieur de l'église de Riva, sous le portique, se trouve une fresque d'un peintre du XVIe siècle, Melchior de Enricis, qu'on attribuerait volontiers au pinceau d'un bon maître de l'école milanaise. Enfin, dans le val Anzasca, on s'occupe de mines, et l'on

fouille le quartz de la montagne pour en tirer de l'or. Plusieurs des mines d'or du Mont-Rose sont abandonnées ou ne sont exploitées qu'à perte. Dans une seule, celle de Pestarena, les travaux se font sur une grande échelle et donnent, paraît-il, de bons résultats. Du temps de Saussure, les produits étaient plus abondans et répandaient une remarquable aisance dans ces hautes régions. Les frères Vincent, les premiers qui ont escaladé la cime méridionale du Mont-Rose, qui porte leur nom (1), ont exploité une veine aurifère aux bords du glacier de Garstelet, à l'énorme hauteur de 9,734 pieds, et c'est en résidant dans la hutte de pierres élevée en cet endroit que les frères Schlagintweit ont pu faire leurs belles observations météorologiques. Malgré tant de mécomptes, la race des chercheurs d'or n'est pas éteinte; seulement ils ont le bon esprit de mettre leurs mines en actions. La seule difficulté est non de trouver le précieux minerai, mais l'Anglais (*il signor Inglese*) qui doit fournir le capital indispensable à l'exploitation. Quand nous passâmes à Alagna, on nous offrit une mine d'or pour un prix fort minime; mais tout alentour les bâtimens en ruine et les galeries abandonnées indiquaient assez le sort qui attend ceux qui seraient tentés de se lancer en pareille aventure. C'eût été le cas de citer la fable du *Lion malade et du Renard*.

Les vallées du versant italien ne présentent pas de contre-forts aussi majestueux que le Saasgrath ou l'éperon du Weisshorn du côté nord, mais elles ont un caractère qui frappe vivement l'imagination. Elles débouchent dans la chaude et humide vallée de la Doire, toute parée de la luxuriante végétation du midi, de vignes suspendues en guirlandes à des colonnes de serpentine, de maïs arrosés élevant à douze pieds de hauteur leurs feuilles des tropiques et leurs épis énormes. On passe ainsi en un seul jour des régions glacées, où toute vie a cessé, dans une terre si pleine de force végétative et si chargée de gaz épais qu'elle donne à la plante une croissance extraordinaire. Qu'on descende du Théodule

(1) Les neuf cimes du Mont-Rose sont, en allant du nord au sud : la Nord-Ende (14,153 pieds), la Höchste-Spitze (14,284 pieds), la Zumstein-Spitze (14,064 pieds), la Signal-Kuppe (14,044 pieds), la Parrot-Spitze (13,668 pieds), la Ludwigshöhe (13,550 pieds), le Schwarzhorn (13,222 pieds), le Balmenhorn (13,068 pieds), et la Vincent-Pyramide (13,003 pieds). — La Zumstein-Spitze a été gravie pour la première fois par M. Zumstein, de Gressoney; le Parrot-Spitze par le docteur Parrot, savant allemand connu par ses travaux géodésiques dans le Caucase; le Signal-Kuppe par M. Gnifetti, curé d'Alagna; la Ludwigshöhe par M. Ludwig von Welden, auteur de l'excellent travail intitulé *Der Monte-Rosa eine topographische und natur historische Skizze*. M. Briquet a publié dans la *Bibliothèque universelle de Genève* (1861) un résumé très complet des ascensions aux pics du Mont-Rose entreprises par le revers méridional. Voyez aussi *Nozioni topographiche del Monte-Rosa*, per Giovanni Gnifetti, paroco d'Alagna.

vers la ville si pittoresque de Châtillon, ou qu'on remonte du fort de Bard dans le val de Lys, jamais on ne se lasse de ce contraste. Là-haut nul être vivant, l'inertie et le froid éternels; ici les noyers et les immenses châtaigniers couvrant les collines de leur ombrage épais, mille fleurs aux couleurs éclatantes, des oiseaux dans les arbres, des papillons dans les prairies, de charmans lézards verts sur tous les murs et de grandes vipères coupant parfois les sentiers, en un mot toutes les manifestations d'une vie intense. L'homme seul ne prospère pas dans cet air trop lourd; il se déforme et s'animalise jusqu'à devenir cet être hideux qu'on rencontre avec dégoût dans toute la vallée d'Aost.

Autant la population est laide et dégradée dans cette atmosphère affadissante qui ne convient qu'aux végétaux, autant elle est énergique et belle dans les vallées supérieures qui aboutissent au massif central. Dans le val de Lys, à Gressoney-Saint-Jean (1), les femmes sont superbes d'allure; presque toutes portent un jupon de laine rouge qui retombe à gros plis et une veste bleue qui dessine leur taille élancée et souple. Leur démarche a cette fierté que la statuaire prête aux déesses antiques. Le rude travail qu'elles font en l'absence des hommes n'a ni alourdi leurs traits d'une exquise finesse, ni courbé leur imposante stature. Saussure fut très frappé de la vigueur extraordinaire de ces amazones du Mont-Rose; elles portaient ses lourdes caisses d'échantillons minéralogiques là où ne pouvaient arriver les mulets. Elles réunissent parfois la force d'un portefaix à la grâce d'une princesse d'Homère.

Pour bien se rendre compte du relief du massif, il faut faire ce que l'on appelle le tour du Mont-Rose. On franchit alors successivement par une série de cols tous les contre-forts qui arc-boutent le nœud central de soulèvement. En descendant du Théodule, on arrive par le passage des Cimes-Blanches (9,300 pieds) à Saint-Jacques d'Ayas dans le val Chalant. Le col de Betta-Furka (8,406 pieds) mène ensuite dans le val de Lys, à Gressoney, d'où l'on passe par le col d'Ollen (8,956 pieds) dans le val Sesia. D'Alagna, neuf heures de marche vous conduisent par le col du Turlo (8,526 pieds) dans le val Quarazza d'abord, puis dans le val Anzasca, à Macugnaga; de là on revient à Zermatt par le Weissthor en profitant d'une dépression de la ligne de faîte du Mont-Rose lui-même, mais non sans quelques difficultés, car du côté italien il faut escalader un préci-

(1) Il est un bien petit détail, mais dont l'intérêt n'échappera pas au voyageur : c'est que dans la plupart de ces hameaux on rencontre de très bonnes auberges, surtout à Gressoney, chez le syndic Lenty, en vue de la belle montagne de Lyskam. On est étonné de retrouver au fond de ces vallées perdues, où tout arrive à dos de mulet, le *comfort* des grandes villes. Les familles italiennes commencent à y faire leur *villeggiatura*.

pice couvert de glace et de neige, plus raide que le toit d'une cathédrale et d'une hauteur vertigineuse. Les Anglaises y passent néanmoins. Le soir, en arrivant chez Lochmatter, le fameux guide qui tient l'auberge du *Monte-Rosa* à Macugnaga, nous trouvâmes au souper un jeune couple en voyage de noces qui avait choisi ce chemin pour entrer en Italie.

C'est à Macugnaga seulement qu'on peut se faire une idée des vraies proportions du géant des Alpes pennines. Tandis que du côté de Zermatt il descend par étages successifs jusqu'au niveau du Gorner-Gletscher, ici ses parois verticales se précipitent à pic, d'une hauteur de 9,000 pieds, depuis ses quatre cimes visibles de ce point jusqu'au glacier qui s'étale à sa base. Nulle part, pas même, dit-on, dans les Cordillières, on ne rencontre d'aussi formidables escarpemens. Ce coin des Alpes est d'un aspect prodigieux. Le Rothhorn, la Cima-di-Jazzi, la Nord-Ende, la Höchste-Spitze, la Zumstein-Spitze, le Signal-Kuppe, la Cima-delle-Loccie et le Pizzo-Bianco, rangés en cercle, forment un cirque ou plutôt un entonnoir de rocs presque perpendiculaires dont le fond est occupé par un glacier aussi plane que la surface d'une baie congelée. Ce glacier, alimenté par les névés des cimes environnantes, pousse dans la vallée deux bras que sépare une ancienne moraine, composée de blocs immenses et ombragée de beaux mélèzes. Du haut de ce promontoire, justement appelé *Belvedere*, on embrasse dans son ensemble ce sublime tableau, dont aucune parole ne peut rendre la sauvage majesté.

Mais si l'on veut contempler et étudier de près ce monde merveilleux des neiges éternelles et des glaciers en mouvement, il faut passer le col du Monte-Moro et pénétrer dans la vallée de Saas. La gorge qui s'ouvre au revers oriental du Mont-Blanc a reçu le nom de l'*Allée blanche* à cause du grand nombre de glaciers qui y descendent. La partie supérieure de la vallée de Saas mérite bien mieux ce nom, parce qu'ici les fleuves glacés qui s'y déversent ne sont point cachés, comme près du lac de Combal, par leurs moraines latérales; ils roulent jusqu'au bord du sentier que suit le voyageur leurs blanches pyramides. Il y a plus : l'un de ces glaciers, celui d'Allelin, a poussé ses masses jusqu'à l'autre côté de la vallée, arrêtant ainsi l'écoulement des eaux par une digue de glace et donnant naissance à un lac, le Mattmark-See. Un émissaire ouvert sous cette barricade laisse passer une partie de l'eau provenant de la fonte des neiges; mais ce dangereux passage menace sans cesse les régions inférieures d'un désastre semblable à celui que le glacier de Getroz infligea en 1818 à la vallée de Bagne, quand un lac ainsi formé dégorgea en une demi-heure ses 500 millions de

mètres cubes d'eau accumulée, emportant tout, maisons, bétail, hameaux, forêts, terre végétale, avec la rapidité de la foudre. Il y a un demi-siècle, le glacier de Schwarzberg barrait aussi la vallée, comme le prouvent les deux gigantesques blocs erratiques de gabbro vert qu'il a déposés en se retirant, vers 1828, non loin de l'endroit où s'élève maintenant une auberge, près du lac de Mattmark. A quatre lieues plus bas, un autre glacier présente encore une particularité très curieuse. Le glacier de Fee, qui descend des pics de l'Alphubel et du Mischabel, entoure complétement de ses flots pétrifiés une alpe revêtue des plus beaux pâturages, où les troupeaux vont paître pendant les chaleurs de l'été. Le col même du Monte-Moro est recouvert au nord et au sud par un petit glacier naissant. C'était autrefois un passage très fréquenté que prit, dit-on, Ludovic le More en fuyant Milan et auquel il a laissé son nom. Par endroits, on voit encore de larges dalles disposées en gradins pour permettre, semble-t-il, aux bêtes de somme de gravir la pente. C'était la voie la plus courte pour aller du Valais à Milan, et les courriers la suivaient. Les neiges et les glaces ont maintenant coupé et détruit le sentier. Quand nous y passâmes, mes compagnons, dont les souliers n'étaient pas armés de clous assez saillans, firent l'expérience des difficultés que présente la marche sur un glacier même peu incliné. Il avait plu la veille et fortement gelé la nuit, de sorte que la glace du col était revêtue d'une couche de verglas très dure et très glissante. L'un d'entre nous perdit pied, tomba et descendit comme sur une montagne russe, jusqu'à ce que son guide l'arrêtât dans sa glissade. Il fallut faire des entailles avec la hache pour faciliter la descente. Il n'y a point de danger sérieux pourtant, parce qu'il n'y a pas de crevasses. C'est donc dans la vallée de Saas mieux que partout ailleurs qu'on peut voir s'accomplir les intéressans phénomènes qu'offrent les glaciers, leur mouvement continu de descente d'abord, et ensuite leur mouvement alternatif d'avancement et de recul pendant certaines périodes, — la façon dont ils polissent la roche et y gravent ces stries qui, reconnues en tant d'endroits, ont conduit les géologues à admettre pour toute l'Europe une époque glaciaire, — la manière dont ils transportent les blocs erratiques, etc. A Saas, on loge dans le chalet du curé Imseng, connu dans toute la contrée par ses ascensions périlleuses et ses chasses au chamois. Quoiqu'il vieillisse, il a encore le jarret vigoureux, et sa vieille expérience est utile à consulter. De Saas, cinq heures de marche vous ramènent à Visp, c'est-à-dire au point de départ.

Le poète américain Longfellow a écrit un chant sublime, intitulé *Excelsior*, mot d'ordre héroïque qu'avait adopté un régiment de New-

York dans la guerre qui vient d'affliger l'Amérique. Un jeune homme s'avance dans une haute vallée des Alpes : « Où vas-tu? » lui dit-on. Il répond : *Excelsior*. Une jeune fille, un vieillard, lui représentent les mille dangers qui l'attendent, toujours il répète : *Excelsior*. C'est bien là le sentiment qu'on éprouve en visitant ces régions : on voudrait monter partout, monter toujours, jusqu'aux dernières cimes. Des esprits chagrins se sont demandé à quoi pouvaient servir ces aventureuses expéditions où l'on risque sa vie et celle des guides qui vous accompagnent. — C'est, disent-ils, un sentiment blâmable que cette vanité puérile d'inscrire son nom sur la liste de ceux qui ont gravi quelque pic jusque-là inaccessible.—Ils se trompent en parlant ainsi. Tous ceux qui ont éprouvé ces sensations de vie pleine et de sereine satisfaction que donne le spectacle des hautes montagnes peuvent affirmer que ce sont de plus nobles tendances qui attirent chaque année un si grand nombre de voyageurs dans la région supérieure des Alpes. C'est tantôt le mâle plaisir de surmonter les difficultés des ascensions et de braver les terreurs des abîmes grâce aux forces d'une volonté ferme, d'une tête aguerrie et d'un corps endurci à la fatigue, tantôt le besoin de se retremper dans l'air vivifiant des glaciers et dans les impressions simples de l'existence primitive où la nature seule, et non la société, vous résiste, vous charme et vous absorbe tour à tour, tantôt le désir d'étudier l'histoire de la formation de notre terre dans les colossales ruines où l'on peut deviner la marche de ses révolutions successives. Nous l'avons dit, l'infini attire l'homme moderne; mais il ne se contente plus de l'entendre dans l'abstraction des idées métaphysiques : il veut le saisir, le palper pour ainsi dire dans les débris qui lui rappellent l'infinité des siècles écoulés et l'innombrable variété des êtres disparus et des races éteintes. Or tout ce qui nous arrache à nous-mêmes, tout ce qui nous met en face des lois de l'ordre universel et nous les fait comprendre est vraiment salutaire. De telles contemplations agrandissent l'horizon intellectuel et nous rendent meilleurs. Ce n'est pas sans raison que les religions de l'Orient plaçaient leurs lieux de culte sur les hauteurs. On s'y élève comme de soi-même dans la région de l'absolu. Les images incarnées dans le vocabulaire de toutes les langues révèlent cette croyance instinctive de l'humanité qu'il y a une relation profonde entre les idées d'élévation et celles de pureté, de noblesse, de sainteté, d'éminence en tout genre. L'expérience vérifie l'exactitude de cette synonymie, car nul ne revient d'une excursion dans les montagnes sans se sentir l'âme plus dégagée des préoccupations étroites et l'esprit plus ouvert aux vues générales.

ÉMILE DE LAVELEYE.

L'AGRICULTURE

ET

LES TRAVAUX PUBLICS EN GRÈCE

DESSÈCHEMENT DU LAC COPAÏS. — CHEMIN DE FER DE VONITZA.

« J'ai toujours eu la conviction que tels sont les chefs d'un état, tel est l'état lui-même. Or quelques-uns, qui dans Athènes sont à la tête des affaires, se disent forcés par la pauvreté du peuple à se conduire injustement, tout en prétendant connaître aussi bien que les autres hommes les lois de l'équité. Je me suis proposé d'examiner par quels moyens les citoyens pourraient subsister des ressources qu'offre leur propre pays, persuadé que, si ce projet réussissait, on mettrait un terme à la pauvreté et aux soupçons des Grecs (1). » Ce conseil de la sagesse antique n'a rien perdu de son à-propos. Développer les élémens de prospérité que possède le pays, le faire subsister de ses propres ressources, afin d'arracher les Grecs à leur pauvreté et à leurs soupçons, c'est-à-dire à leurs discordes civiles, tel est le problème que Xénophon soumettait aux réflexions de ses contemporains, et de la solution duquel dépendent une fois encore, et plus que jamais, les destinées de la Grèce. Aussi, tandis que la *grande idée* réclamait l'affranchissement de la race grecque par les armes, un système plus sage s'efforçait-il d'assigner à la nation sa véritable tâche en la pressant de se régénérer par un travail pacifique et civilisateur, de se relever de son abaissement et

(1) Xénophon, *Des Revenus*, chap. 1er.

de sa ruine avant de songer à de nouvelles conquêtes. Malheureusement, tandis que la *grande idée* jetait dans le pays de profondes racines et s'emparait puissamment des esprits, parce qu'elle flattait les passions les plus violentes des masses, le système des transformations intérieures et des améliorations matérielles ne comptait que de rares apôtres, recrutés, il est vrai, parmi les patriotes les plus sincères et les plus désintéressés; mais, si ces derniers ne trouvaient de soutien à l'intérieur ni dans les instincts de la nation, ni dans les sympathies du gouvernement, en revanche ils étaient fortement appuyés au dehors par les encouragemens et le concours persévérant des puissances protectrices. Ces puissances n'ont cessé en effet, depuis l'affranchissement de la Grèce, de protester contre ses velléités imprudentes et prématurées d'agrandissement territorial, et de lui prêcher les saines doctrines du progrès économique et de la paix intérieure.

« La question grecque est une question d'économie politique, » disait en 1860 lord Russell au comte Bloudof, aujourd'hui ministre de Russie près la cour d'Athènes. Plus tard, lord Palmerston, répliquant à une adresse des négocians de la colonie grecque établie à Londres, insistait sur cette pensée, que la Grèce allait désormais marcher d'un pas ferme dans la carrière du progrès intérieur et apporter une attention sérieuse au développement de ses propres ressources (1). Lorsque les Iles-Ioniennes furent rendues à la Grèce, les interpellations provoquées dans la chambre des communes par la démolition des fortifications de Corfou (2) amenèrent cette réponse de M. Gladstone : « Comme j'aime sincèrement les Grecs, je désire les voir abandonner tout rêve chimérique, résister à toute tentation d'envahissement, s'occuper avec une attention soutenue des industries pacifiques, travailler à la conciliation des partis, développer avec calme les ressources du pays, et renoncer aux exploits militaires, vers lesquels la nation se laisserait infailliblement entraîner, si elle avait jamais en sa possession des forteresses comptant, comme celles de Corfou, parmi les plus importantes et les plus considérables de l'Europe. »

La France a de son côté constamment exprimé les mêmes vœux et adressé les mêmes conseils. « Que votre gouvernement donne au pays l'aisance qui moralise et calme, disait M. Drouyn de Lhuys à M. Phocion Roque, alors chargé d'affaires de Grèce à Paris (1854), et il peut compter sur le concours empressé de la France. » Deux ans plus tard, le gouvernement français se disposait à don-

(1) « Memorandum of viscount Palmerston's verbal answer to the address that was presented to his lordship by a deputation of 16 greek merchants at Cambridge-House on the 27 july 1863. »

(2) Séance du 18 mars 1864.

ner à la Grèce la preuve la plus effective de sa sympathie en lui abandonnant pendant un certain nombre d'années les annuités de l'emprunt de 60 millions contracté en 1832 et solidairement garanti par les trois cours protectrices, à la condition expresse que les fonds provenant de cette concession seraient exclusivement affectés à des travaux d'utilité publique, à des encouragemens donnés à l'industrie et à l'agriculture. Par malheur, ce bon vouloir, également partagé à Londres et à Saint-Pétersbourg, échoua devant l'inertie du gouvernement grec et le peu de confiance qu'on pouvait avoir dans le bon emploi de ces fonds. Une commission instituée par les trois puissances pour étudier l'état des finances helléniques constata que, si la Grèce était insolvable et son trésor obéré, il fallait s'en prendre uniquement aux vices de l'administration, « attendu, dit le rapport présenté par cette commission, qu'à mesure que les ressources du trésor s'accroissent, les dépenses prennent un essor proportionnel, sans que l'on puisse trouver dans la situation du pays, soit en travaux d'utilité publique, soit en encouragemens donnés à l'industrie, ou par toute autre initiative venant de l'état, une compensation suffisante aux sacrifices faits annuellement par les puissances protectrices (1). »

Et cependant la France avait depuis longtemps tracé au gouvernement grec la seule ligne de conduite qu'il eût à suivre. Nous la trouvons indiquée sous la forme la plus éloquente et la plus persuasive dans les instructions données par M. Guizot à M. Piscatory, ministre de France à Athènes; nous ne croyons point inutile d'en citer ici les passages les plus saillans, car ces instructions s'imposent encore d'elles-mêmes à la méditation des hommes d'état de la Grèce. « La France n'a qu'une seule chose à demander à la Grèce, écrivait M. Guizot, en retour de tout ce qu'elle a fait pour elle. Qu'elle sache développer les ressources infinies renfermées dans son sein; que, par une administration habile, prudente, active, elle s'élève peu à peu, sans secousse, sans encourir de dangereux hasards, au degré de prospérité et de force nécessaire pour occuper dans le monde la place à laquelle la destine le mouvement naturel de la politique, nous serons pleinement satisfaits... Vous ne sauriez trop le répéter, il faut que la Grèce ait enfin une administration active et efficace; il faut qu'elle mette de l'ordre dans son système financier, qu'elle exploite ses ressources trop longtemps négligées... Il faut que le gouvernement, comprenant mieux ses intérêts et ceux du pays, cherche la force et la puissance dans le développement de la prospérité publique, au lieu de s'abandonner, comme il y a

(1) « General report of the commission appointed at Athens to examine into the financial condition of Greece, presented to the house of lords by command of her majesty, 1860. »

paru trop souvent disposé, à des velléités d'agrandissement extérieur, dangereuses chimères fondées sur une complète ignorance des nécessités actuelles de la politique et des obstacles absolus qu'elle mettrait à de tels projets (1). » Si ce programme eût été suivi, la Grèce aurait échappé sûrement aux crises financières et politiques qui ont un instant compromis ses destinées, et dont elle ne peut éviter le retour que par la pratique franche et persévérante de ces salutaires enseignemens.

La Russie elle-même, jusqu'à présent sobre de sages conseils, est venue enfin associer ses remontrances à celles des deux autres cours. « Que la Grèce s'adonne aux arts pacifiques et à l'industrie, a dit récemment le comte Bloudof, doyen du corps diplomatique à Athènes (2); on verra bientôt renaître, au pied de l'Acropole et sous le plus beau ciel du monde, un édifice social capable de rivaliser de splendeur avec les ruines superbes qui dominent la ville, et du sein desquelles les Euménides, entourées du triste cortége des discordes civiles, s'enfuiront surprises et le visage voilé. »

Nous avons nous-même, et en esquissant la physionomie d'une province demi-barbare (3), voulu indiquer le caractère des transformations intérieures auxquelles la Grèce doit désormais consacrer son activité. Après avoir montré combien il reste à faire au gouvernement pour affermir le progrès moral et le bien-être physique des populations, et après avoir reproduit quelques-unes des sollicitations pressantes par lesquelles tant de voix éloquentes et sympathiques ont essayé de déterminer la Grèce à s'adonner au développement de ses ressources matérielles, nous croyons utile de faire connaître aussi quelles sont ces ressources, quels élémens nombreux et réels de prospérité possède ce pays, que les Grecs modernes nous ont trop habitués à considérer comme frappé d'une stérilité irrémédiable et condamné par la nature à une éternelle pauvreté. Aujourd'hui d'ailleurs c'est une sorte de renaissance industrielle qui commence en Grèce. Au pied des rochers arides et des hautes cimes escarpées qui dessinent d'une façon si pittoresque et en même temps si harmonieuse les lignes supérieures du paysage grec, s'étendent de vastes plaines et de larges vallées dont le sol, livré par l'incurie des habitans et de l'administration à la merci des torrens et des inondations, est cependant doué d'une merveilleuse fertilité, propre aux genres de culture les plus variés, ne demandant à l'homme qu'un travail modéré pour laisser éclore toutes les richesses dont il renferme le principe dans son sein. Les Grecs modernes ont follement négligé ces germes de prospérité; mais en

(1) Dépêche du 23 mai 1843.
(2) Allocution au roi à l'occasion du jour de l'an.
(3) *Le Magne et les Maïnotes*, dans la *Revue* du 1er mars 1865.

ce moment même, au milieu de la crise que subit le pays, des tendances plus pratiques, des aspirations et des préoccupations plus sérieuses se manifestent ouvertement. Ce fait mérite d'être signalé; il se révèle par les nombreux projets industriels, financiers, agricoles, qui, mis en avant depuis quelques années et poursuivis avec persévérance et sans bruit derrière les agitations de la foule, à travers les épisodes anarchiques de la dernière révolution, apparaissent enfin au grand jour et sont à la veille de s'exécuter (1).

Parmi ces projets, deux surtout, — l'un concernant le dessèchement du lac Copaïs, l'autre la construction d'un chemin de fer du golfe de Vonitza à celui de Volo, avec embranchement sur la Livadie, la Béotie et l'Attique, — sont l'objet de négociations actives : ils serviront de base à cette étude et nous fourniront l'occasion de passer en revue les élémens de prospérité, les richesses naturelles, les ressources de tout genre que possède la Grèce, et qui offrent aux promoteurs de ces entreprises de légitimes garanties de succès. Ces travaux, appelés à renouveler et à régénérer le pays, rencontreront-ils la faveur qu'ils méritent auprès des populations ignorantes et demi-barbares qui occupent l'intérieur du royaume? Nous ne voulons pas en douter. Si ces populations incultes, il est vrai, mais pleines d'intelligence et d'imagination, se montrent en effet rebelles à un labeur lent, obscur, de longue haleine, elles se laisseront au contraire aisément séduire par le spectacle inattendu de l'industrie moderne appliquant ses puissans moyens à une transformation de leur territoire.

I.

La Livadie, portion septentrionale de l'ancienne Béotie, était, au dire de Strabon, appelée à commander un jour au reste de l'Hellade à cause de la fertilité de ses montagnes et de ses vallées ainsi que de sa situation géographique, qui la met en communication directe d'un côté avec le Levant par le canal de Négrepont, de l'autre avec l'Occident par le golfe de Corinthe. C'est encore une des provinces du royaume hellénique où se rencontrent les germes de la plus grande richesse, et c'est là certainement que la grande

(1) Mentionnons en passant l'établissement d'une société de crédit foncier qui, récemment fondée à Athènes sous le nom de Κτηματικὴ τράπεζα, prêtera un utile concours aux entreprises dont nous voulons parler. Nous lui souhaitons un succès égal à celui dont jouit la Banque nationale, Ἐθνικὴ τράπεζα, qui fonctionne depuis bon nombre d'années sur le modèle de la Banque de France, et qui, par l'habileté exceptionnelle de son directeur, M. Stavros, par la solidité de ses opérations, qu'attestent les dividendes de 14 à 15 pour 100 régulièrement distribués chaque année à ses actionnaires, enfin par les incontestables services qu'elle rend chaque jour au pays, mérite de figurer au premier rang des institutions financières de ce genre.

agriculture prendra son essor pour se répandre ensuite sur le reste de la Grèce. Le desséchement du lac Copaïs, qui couvre de ses eaux marécageuses toute la partie basse de la contrée, livrerait aux cultivateurs une vaste étendue de terrain remarquable par sa fertilité et réaliserait en peu de temps les prévisions du géographe ancien. Aussi les réformateurs de la Grèce voudraient-ils avec raison donner par cette entreprise le signal des transformations intérieures auxquelles ils s'efforcent de convier le pays. La nature et la variété des produits du sol de la Livadie sont déjà pour cette province une source de prospérité relative; le maïs, le riz, la garance, le tabac, le coton réussissent merveilleusement jusque sur les bords de l'immense marais. La culture du coton principalement, stimulée par la guerre d'Amérique, a pris depuis quelques années en Livadie, comme dans toute la Grèce, un développement considérable, bien que les cultivateurs actuels aient eu à lutter contre les difficultés créées par la modicité de leurs ressources, par le déplorable état des voies de communication et par l'absence de toute initiative de la part des gouvernemens précédens. Le lac Copaïs, qui occupe une superficie de 25,000 hectares et que côtoie la route de Thèbes à Livadie, est borné au nord par les premiers contre-forts du Parnasse, à l'ouest par les penchans agrestes de l'Hélicon, au sud et à l'est par les monts Ptoüs. Il se trouve ainsi fermé de toutes parts et séparé, par des montagnes d'un accès difficile ou par des rochers inabordables, de la plaine de Thèbes et de la mer, avec laquelle il ne possède aucune communication apparente.

L'Hélicon était autrefois célèbre par ses belles forêts, ses sources limpides, ses cascades et ses fleurs; la nature lui avait prodigué des faveurs dont elle s'était montrée avare à l'égard de beaucoup d'autres contrées de la Grèce. Aussi les anciens avaient-ils consacré aux Muses, orné de temples et de statues, rehaussé du prestige des plus gracieuses traditions de la mythologie ce séjour attrayant que fréquentaient les artistes, les sages et les poètes. Bien que l'Hélicon soit singulièrement déchu de son ancienne splendeur et qu'on n'y retrouve plus ni le bois mystérieux des nymphes Piérides, ni la grotte des Lybéthriades, ni la source de l'Hippocrène, il n'en forme pas moins l'une des régions les plus heureuses de l'Hellade moderne. Les vallées que la montagne projette à l'orient vers le Copaïs, à l'occident vers le golfe de Corinthe, sont pour la plupart profondes, boisées, arrosées parfois par des sources d'eaux vives, abondantes en pâturages, variées par d'harmonieux accidens de terrain, pleines de sites alpestres. Elles exercent un véritable charme sur le voyageur qui vient de quitter l'aride plaine de Thèbes et les oliviers poudreux de l'Attique. L'Hélicon s'abaisse peu à peu jusque sur les confins du Copaïs, où il se termine en un

vaste hémicycle par une série de pentes douces, fertiles, peuplées d'assez nombreux villages. En face, du côté de la mer, le paysage offre un contraste frappant. Le mont Ptoüs élève de toutes parts une barrière de rochers abrupts qui s'avancent en promontoires aigus dans le marécage et forment des anses multipliées. Enfermées entre les vertes collines de l'Hélicon et les parois verticales du Ptoüs, les eaux, que des inondations régulières déversent dans la plaine, ne sont que très imparfaitement absorbées par l'évaporation atmosphérique ou par des issues souterraines d'une très faible activité. Ces issues, dont les orifices apparaissent comme des cavernes sur le flanc des rochers, sont le résultat des bouleversemens successifs éprouvés par le globe terrestre; la roche du Ptoüs est formée d'un calcaire très compacte et très dur, dont les diverses couches ont été agitées et soulevées lors des révolutions primitives de la nature à la suite desquelles a surgi le relief brusquement accidenté de cette contrée. Ces cataclysmes ont produit entre les diverses couches du rocher des vides plus ou moins considérables, ici de simples fissures, là de véritables gouffres, que l'éboulement des roches supérieures, les détritus animaux et végétaux, entraînés par les eaux qui s'y sont précipitées, sont venus ensuite obstruer partiellement. Ces issues sont désignées communément sous leur ancien nom de *katavothres* (1); on en compte jusqu'à vingt-trois sur la ligne des rochers qui séparent le lac de la mer et de la plaine de Thèbes. Le plus actif de ces émissaires est celui dont on aperçoit l'ouverture non loin du col de Képhalari, qui s'élève à une petite distance de Topolias (ancienne Copæ). Les anciens avaient conçu la pensée de dessécher le marais en favorisant l'écoulement des eaux, et l'on reconnaît dans le voisinage de presque tous les katavothres des vestiges de travaux entrepris par eux pour imiter le travail de la nature et pour achever l'œuvre ébauchée par elle. Le Kephalari, à cause de sa proximité de la mer et de la quantité d'eau plus considérable absorbée par ses cavités, paraît avoir spécialement attiré leur attention. Sur le sommet du col qui porte ce nom, l'on remarque les traces de seize puits au moyen desquels ils essayèrent soit de creuser un canal artificiel, soit de pénétrer dans le canal souterrain pour l'élargir et le déblayer. Ces travaux, qui remontent à une haute antiquité, puisque Strabon les regardait déjà comme fort anciens et ne pouvait leur assigner une date précise, ne paraissent pas d'ailleurs avoir été poussés fort loin. Un savant ingénieur, M. Sauvage (2), les considère comme de simples essais interrompus par l'impuissance à laquelle ceux qui les tentèrent furent bientôt

(1) Καταβόθρα.
(2) Aujourd'hui directeur des chemins de fer de l'Est.

réduits, faute de moyens efficaces pour attaquer une roche aussi dure. Les Romains peut-être ne se seraient point laissé décourager par ces difficultés, et auraient opposé aux résistances de la nature les efforts de leur volonté et de leur énergie; mais le génie des Grecs n'était pas fait pour s'obstiner aux laborieuses entreprises de ce genre, il se prêtait moins aux travaux pratiques qu'aux sublimes conceptions et aux grandes œuvres de l'art. Leur tentative n'en atteste que plus fortement combien la nécessité de cette opération et les avantages qui doivent en résulter avaient frappé les esprits dès cette époque reculée.

La disposition intérieure des katavothres est restée longtemps enveloppée de mystère. L'accès en est difficile, et les habitans du pays n'osaient guère s'aventurer près de ces cavernes peuplées par leur imagination de fantômes et de mauvais esprits. En 1856, à la suite de deux années de grande sécheresse, M. Bulgaris, alors ministre de l'intérieur, voulut faire visiter minutieusement les katavothres et le marécage accidentellement assaini. Quatre cents ouvriers furent envoyés d'Athènes au Copaïs. On trouva par exemple à l'entrée du grand katavothre de Képhalari une belle et spacieuse caverne dont la voûte va en s'abaissant peu à peu; à 90 mètres de l'ouverture, un étranglement se produit, et il n'existe plus qu'une étroite fissure qu'un homme peut parcourir sur une longueur de 25 mètres environ, tantôt ployé, tantôt debout. Au-delà, toute exploration devient impossible. L'intérieur des autres émissaires présente la même configuration dans des proportions moins considérables. Après avoir sondé et élargi quelques fissures, enlevé quelques blocs de rocher, on reconnut l'impossibilité de procéder efficacement au curage de ces souterrains à cause des difficultés de toute nature et des dépenses exorbitantes qu'entraînerait une telle opération pour un résultat douteux et sans cesse compromis par de nouveaux éboulemens. En revanche, il fut constaté que la plaine du Copaïs, mise à nu presque partout par une sécheresse exceptionnelle, est parfaitement unie, et que le sol, une fois débarrassé de la couche de vase entretenue par la stagnation des eaux, n'offre aucun des caractères constitutifs d'un marécage proprement dit (1).

(1) Depuis longtemps déjà, un philhellène distingué, M. Adolphe d'Eichthal, avait, à ses frais, envoyé en Grèce M. Sauvage avec tout le personnel nécessaire pour explorer la plaine et étudier la question du desséchement. Les résultats de cette étude ont été consignés par M. Sauvage dans un remarquable mémoire qui, après être resté quatorze ans enfoui dans les cartons ministériels, a été enfin publié en 1863 par ordre du gouvernement grec, qui l'a pris pour base d'un projet de loi sur l'assainissement de ces marais. Les données essentielles sur lesquelles repose ce mémoire n'ont pas varié. Les seules modifications qu'on pourrait y introduire aujourd'hui sont celles que les progrès de la science et de récentes découvertes apporteront naturellement au moment de l'exé-

C'est au mois d'août que nous avons traversé la plaine du Copaïs. A ce moment de l'été, les eaux étant en partie retirées, une végétation active revêt le marécage d'une parure trompeuse. Après avoir passé la nuit à Mavromati, charmant village situé sur une colline au pied de laquelle nous avions salué la veille, en venant de Thèbes, les ruines de l'antique Thespies, nous descendîmes vers la plaine par un sentier étroit, rapide, serpentant sous un berceau d'arbustes, plein de charme pour le touriste, mais fort redouté des agriculteurs de la Livadie, qui, pour transporter leurs produits à Athènes et au Pirée, n'ont eu pendant longtemps d'autre voie de communication que cette échelle scabreuse, à moins de s'embarquer à Chalcis en se résignant à un long détour et à une navigation souvent dangereuse sur les côtes de la Béotie et de l'Attique. Tout récemment, une grande route entre Athènes et Chalcis vient de s'achever, elle est parcourue régulièrement par des *leophores* (1), sortes de diligences qui rendront à cette partie de la Grèce d'inappréciables services.

Considéré du haut des montagnes qui l'encadrent, le marais du Copaïs, couvert pendant la belle saison d'une épaisse couche de verdure, offre l'aspect de la plus luxuriante prairie et réjouit le regard, abusé par la distance sur la nature de cette végétation. Çà et là, au fond d'une anse, derrière une masse touffue, de larges flaques d'eau reflètent le vif azur du ciel, miroitent au soleil, et animent le paysage, que limitent majestueusement au nord les pics sévères du Parnasse, et à l'est les hautes cimes accidentées de l'Eubée bleuissant à l'horizon. Une fois dans la plaine, on reconnaît bientôt le marécage sous une forêt de joncs, de roseaux, de larges fleurs aquatiques aux couleurs éclatantes, aux émanations malsaines, avec ses eaux fangeuses et la fièvre qui décime les populations riveraines.

Le Copaïs se divise en trois zones bien distinctes. La première se compose du marais proprement dit, toujours imbibé d'eau, inabordable, nourrissant des anguilles très renommées dans tout le Levant, occupant une surface de 15,000 hectares environ. La seconde, de près de 9,000 hectares, se divise elle-même en deux parties,

cution des travaux proposés. M. Sauvage et M. d'Eichthal s'étaient occupés aussi de l'élargissement et du creusement du détroit de l'Euripe, qui sépare l'île d'Eubée de la terre ferme. Cette passe était infranchissable, car elle n'offrait qu'une largeur de 13 mètres et une profondeur de 2 mètres au plus. Les navires en destination de Salonique et de Constantinople étaient contraints de tourner l'île en doublant avec de grandes difficultés le cap d'Oro, constamment assiégé par des vents du nord furieux. A la suite de travaux achevés en 1855, le canal de Négrepont a été livré tout entier à la navigation. L'Euripe a aujourd'hui une largeur de 22 mètres et une profondeur de 6m,50. En outre un pont tournant, construit à Marseille, a été jeté sur le détroit et réunit l'Eubée à la terre ferme.

(1) Λεωφορεῖον.

l'une dont les cultivateurs s'emparent avec le plus grand profit lorsqu'une sécheresse exceptionnelle permet aux eaux de se retirer plus tôt que de coutume, l'autre qui reste toujours tellement humide et tellement couverte de plantes marécageuses, qu'elle se refuse à toute espèce de culture. Lorsque les chaleurs de l'été ont pénétré sous cette végétation exubérante et échauffé le sol, les pasteurs mettent le feu aux roseaux, et leurs troupeaux viennent brouter avidement la jeune pousse, qui reparaît aussitôt après la combustion. La troisième zone enfin comprend les terres cultivées; elle est de beaucoup la plus étroite, car elle ne compte guère que 5 ou 6,000 hectares et une population de 3,500 âmes, qui, loin d'augmenter, se maintient à peine à ce chiffre à cause des ravages que la fièvre exerce sur elle. L'état possède plus de la moitié de cette zone et la totalité des deux autres; il tire de ce domaine un revenu qui ne dépasse pas 70 ou 75,000 drachmes (1).

Trois rivières principales, le Mélas, l'Hercyne, le Céphise, versent leurs eaux dans le bassin du Copaïs. Le Mélas ou Mavropotamos (fleuve noir) prend sa source à 2,000 mètres au nord du lac, et doit son nom à la couleur sombre de ses eaux profondes et vaseuses. Il se jette, aux environs de Topolias, dans le Copaïs, où il trouve une pente à peine sensible, et où il se fraie difficilement un chemin à travers la masse de roseaux et de plantes qui encombrent son cours et le forcent à tracer de nombreuses sinuosités. Le Céphise descend des hauteurs lointaines de la Dryopie, et sur un parcours de 25 kilomètres environ il recueille le produit de nombreux affluens, torrens et rivières. Il se jette dans le Copaïs à une petite distance au-dessous du Mélas, au fond de la petite baie de Skripou, dénomination barbare qui a remplacé le nom célèbre d'Orchomène. L'Hercyne enfin, qui a son embouchure à l'extrémité nord-ouest du lac, sort des hauts rochers de Livadie. Cette rivière est formée par deux sources fameuses dans l'antiquité sous le nom de *Léthé* et de *Mnémosyne*, situées à côté de l'antre non moins fameux de Trophonius, qu'on voit encore, et où résidait un redoutable oracle. On ne s'adressait pas impunément à ce dieu : ceux qui l'avaient consulté, après avoir subi d'effrayantes épreuves, sortaient de l'antre, suivant le témoignage de l'historien Pausanias, l'esprit si profondément troublé qu'ils étaient pour le reste de leurs jours condamnés à une invincible tristesse ou à de folles terreurs. La ville de Livadie, que l'Hercyne baigne de son onde limpide et glaciale, est l'une des plus pittoresques et des plus gracieusement situées de la Grèce. Séparée de la plaine marécageuse par une ligne de rochers peu élevés, elle s'étale en amphithéâtre sur un versant rapide et offre

(1) La drachme, δραχμή, équivaut à 90 centimes.

les contrastes les plus séduisans. La ville haute est assise sur des roches massives et bizarres dont les arêtes surgissent au-dessus des maisons et se confondent avec les ruines d'une forteresse bâtie par les Catalans. Là, de profondes crevasses, d'humides anfractuosités, des formes tourmentées, fatiguent le regard, en même temps que le souvenir des sombres traditions de l'oracle attriste la pensée. Plus bas, la scène change et s'anime : dans les rues, propres et bordées de bazars à l'entrée desquels flottent des étoffes aux vives couleurs, circule une population affairée et joyeuse qui jouit à bon droit par toute la Grèce d'une grande réputation de douceur et d'hospitalité. Des minarets sveltes, d'une élégance tout orientale, à la pointe à moitié dédorée, s'élancent par-dessus les lourdes coupoles des églises byzantines. Des cyprès, des peupliers, des platanes, ombragent les toits et les terrasses. Le torrent qui roule à travers la ville suffirait seul à la remplir de vie et de poésie, et fait entendre sa voix, douée de mille timbres divers, tristes et grandioses, argentins et joyeux, suivant la hauteur de ses diverses chutes. Dans la plaine, il se transforme en une douce et calme rivière dont le flot transparent baigne une longue file d'habitations où respire l'aisance. Il fait tourner de nombreux moulins et poursuit sa course vers le Copaïs sous un berceau de verdure. La ville de Livadie offre donc un aspect bien différent de celui de la plupart des autres villes de la Grèce, où le spectacle de la pauvreté, de la paresse et de l'ignorance du peuple cause une pénible impression au voyageur. Les habitans possèdent presque tous quelques terres sur les bords du lac ou dans les vallées voisines; ils s'adonnent avec succès à l'agriculture; l'habitude du travail élève et adoucit leurs mœurs. Lorsque les projets dont se préoccupe le gouvernement seront réalisés, cette ville sera la première à en recueillir les bénéfices et deviendra l'une des plus florissantes du royaume. Elle sera l'entrepôt de tous les produits de la plaine, le centre d'un trafic et le point de départ d'une exportation qui ne tarderont pas à atteindre des proportions considérables, le siége de plus d'une industrie qui trouvera dans l'onde rapide et intarissable de l'Hercyne un moteur puissant et économique.

Le double phénomène de l'inondation qui pendant l'hiver transforme la plaine du Copaïs en un lac vaste et profond, et du retrait des eaux qui, en s'opérant imparfaitement pendant l'été, fait du lac un marais, s'accomplit par périodes régulières. Les pluies, plus abondantes dans cette région que dans les autres contrées de la Grèce, commencent généralement au mois d'octobre, augmentent dans les mois de novembre et de décembre, et atteignent leur plus grande intensité pendant le mois de janvier; elles diminuent ensuite graduellement et cessent vers le milieu du mois de mars.

Pendant cette saison, le Céphise, qui vient de loin, et qui recueille sur son parcours de nombreux affluens, grossit et diminue à plusieurs reprises, mais lentement chaque fois, progressivement, tout à fait comme nos grandes rivières. L'Hercyne au contraire possède l'allure brusque, furieuse, inattendue, des torrens; elle se gonfle démesurément à chaque pluie, baisse presque subitement, et compte deux ou trois crues par mois, chacune de deux ou trois jours. Quant au Mélas, dont le parcours est très limité, il ne s'élève pas beaucoup au-dessus de son niveau habituel. Au volume d'eau considérable que ces trois rivières versent dans la plaine, il faut ajouter le tribut des pluies qui tombent sur le lac lui-même et celui des torrens qui se précipitent de toutes les montagnes environnantes. Lorsqu'en outre le vent impétueux et tiède qui vient des gorges de la Phocide, et que les habitans appellent le *Mégas*, souffle prématurément et fait fondre plus tôt que de coutume les neiges du Parnasse, l'inondation atteint des proportions inaccoutumées.

Pendant la première période de l'inondation, les étroites fissures intérieures du Ptoüs livrent aux eaux, lorsque celles-ci ont atteint le niveau de leurs orifices, un débouché presque suffisant; mais bientôt le lac s'emplit outre mesure, envahit la seconde zone, sur laquelle les bergers, quelques jours auparavant, conduisaient encore leurs troupeaux, et monte rapidement à une hauteur de 6 à 8 mètres au-dessus des katavothres les plus élevés, ainsi qu'on peut le constater aisément par l'empreinte que les eaux ont tracée sur les parois du rocher. A partir du mois de mars, les pluies cessent, les sources torrentielles tarissent, et, tandis qu'une partie des eaux s'écoule par la voie souterraine des émissaires naturels, une autre partie est restituée à l'atmosphère par l'évaporation. Ce n'est cependant qu'au mois d'août que l'inondation a complétement achevé son mouvement de retraite, et que le lac est transformé en marais par la stagnation des eaux, dont le niveau s'est abaissé au-dessous des katavothres les moins élevés. Alors, du sein de ces eaux fangeuses, les joncs et les roseaux mille fois variés, les fleurs et les plantes marécageuses de toute sorte, croissent avec une rapidité et une abondance qui tiennent du prodige.

Assainir et dessécher complétement le marais, faire sortir des fruits utiles et multipliés de ce sol dont la fertilité se révèle aujourd'hui par l'exubérance même d'une végétation nuisible, telle est la pensée dont l'initiative appartient aux anciens Grecs, et que les modernes ont reprise avec tous les moyens de succès dont leurs ancêtres étaient privés. Les riches perspectives qu'ouvrirait l'exécution de ce projet ont tenté les Turcs eux-mêmes; on nous a raconté qu'un riche aga de Livadie eut la témérité méritoire de commencer

quelques travaux du côté de la plaine de Thèbes. Les vieillards du pays se souviennent d'avoir vu cet homme à la tête d'une troupe de raïas armés de pieux, de pioches et de poudre, attaquer de toute son énergie la roche compacte du Ptoüs, encourageant ses travailleurs du geste et de la voix, battant des mains et distribuant des récompenses chaque fois que ses mineurs inexpérimentés faisaient sauter un quartier de pierre. Il dut bientôt cependant reconnaître son impuissance et renoncer à une entreprise au-dessus de sa science et de ses forces. A voir les traces peu profondes laissées par cette tentative puérilement conduite, on serait tenté de sourire, si elle n'était après tout le témoignage d'une noble et généreuse inspiration. Les travaux par lesquels il sera nécessaire de procéder à l'assainissement de la plaine du Copaïs sont lumineusement indiqués dans le mémoire de M. Sauvage. Ils n'offrent plus aujourd'hui de telles difficultés et n'exigent pas de telles dépenses qu'une compagnie ne puisse avoir la hardiesse de les entreprendre, avec la certitude d'obtenir les résultats les plus avantageux (1).

Il faut écarter l'idée, séduisante au premier abord, d'utiliser les canaux souterrains ébauchés par la nature. La trop grande élévation de l'orifice au-dessus du niveau des basses eaux, l'exiguïté, l'irrégularité, la direction inconnue des fissures intérieures de la montagne, des frais exorbitans, un résultat incertain, s'opposent à l'exécution d'un tel projet. La seule opération réellement utile et praticable consiste à donner aux eaux du lac une issue spéciale par la voie la plus courte possible, à travers les rochers qui séparent le Copaïs de la mer. La nature semble avoir indiqué le col de Képhalari comme le point le plus favorable à cette opération. En effet, c'est à cet endroit que la muraille à percer offre le moins d'épaisseur, et de plus de l'autre côté du col se trouve un ravin large, encaissé, profond, se précipitant avec une pente rapide vers le canal de Négrepont, creusé tout exprès pour emporter les eaux à la mer sans exiger aucun travail de la part des hommes. Au pied du Képhalari, la plaine est à 97 mètres au-dessus du niveau de la mer; le sommet

(1) Le desséchement du Copaïs a été l'objet d'un texte de loi qui allait être voté par la dernière assemblée constituante d'Athènes au moment où elle a été dissoute. Ce projet sera présenté l'un des premiers à la prochaine assemblée. Deux compagnies, l'une française, l'autre anglaise, ont depuis longtemps demandé la concession des travaux du Copaïs. On assure que la société hellénique de crédit foncier, à la tête de laquelle se trouve un capitaliste, M. E. Baltazzi, dont le nom est très honorablement connu dans les hautes sphères financières de l'Orient, se propose de se charger elle-même du desséchement du Copaïs. On croit également que la moitié au moins des actions de cette entreprise sera prise dans le pays, non-seulement par les Grecs aisés, mais par les paysans eux-mêmes, empressés de coopérer ainsi à des travaux dont ils commencent à apprécier les bienfaits. N'est-ce pas là un symptôme de plus à noter des préoccupations sérieuses, des dispositions sages et pratiques qui distinguent maintenant le peuple grec?

du col est à 147 mètres; la différence de 50 mètres, qui indique la distance de la plaine au sommet du col, éloigne la pensée de pratiquer une tranchée à ciel ouvert. Il faudra donc, pour procurer aux eaux du marécage une issue unique, percer à cet endroit, à travers le calcaire très dur du Ptoüs, un souterrain dont la longueur sera de 1,600 mètres environ. M. Sauvage, à l'époque où il rédigeait son mémoire, évaluait la dépense à 1,600,000 francs, la durée du travail à quatre années, en supposant qu'un chantier de mille ouvriers lui fût affecté; mais on doit croire aujourd'hui que les engins découverts depuis cette époque, les machines d'une formidable puissance, telles que celles qui sont employées au percement des Alpes, pourront s'appliquer à la perforation du Ptoüs, et diminueront dans une proportion notable l'espace de temps et le nombre de bras nécessaires à ce travail. Une fois l'émissaire général creusé jusqu'à l'entrée du ravin qui, de l'autre côté de la montagne, lui servira de prolongement naturel vers la mer, il s'agira de rallier à son embouchure toutes les eaux du Copaïs. Le Mélas s'y rendra facilement lorsqu'on l'aura débarrassé de la masse de roseaux et de plantes qui encombrent son cours, et que, pour lui donner une pente plus rapide, on aura approfondi son lit en quelques endroits. Le Céphise sera jeté dans le Mélas au moyen d'une courte tranchée. Quant à l'Hercyne, son embouchure sera le point de départ de travaux plus importans et plus considérables, la tête d'un canal de ceinture à grande section qui, s'emparant des eaux de cette rivière, fera le tour du lac pour rejoindre l'émissaire général et recueillera dans ce trajet tous les affluens torrentiels qui descendent des montagnes. En même temps de nombreuses fosses auxiliaires, destinées à vider entièrement l'intérieur de la plaine, viendront se souder de toutes parts à cette artère principale, tandis qu'un vaste système de canaux d'irrigation empêchera qu'un excès de sécheresse ne succède aux funestes effets de la stagnation des eaux (1).

Le desséchement progressif des lacs et des marais qui occupent en Grèce de grandes et nombreuses étendues de terrain (2) paraît devoir être l'une des causes les plus certaines de la richesse future de ce pays. Des desséchemens partiels, entrepris sur une petite échelle, non-seulement en Livadie, mais en Élide et en Eubée, par

(1) La dépense nécessaire à l'exécution de tous ces travaux, y compris le percement du grand émissaire, est évaluée aujourd'hui à 9 millions.

(2) Nous citerons entre autres les plaines d'Athènes, de Marathon, de Corinthe, de Missolonghi, et surtout le lac marécageux de Phénéos dans l'intérieur du Péloponèse, à 30 kilomètres environ du golfe de Corinthe. A cause de la distance et des obstacles qui le séparent du golfe, on a proposé récemment de le dessécher par voie d'absorption mécanique. Il occupe une superficie à peu près égale à celle du Copaïs.

des cultivateurs isolés, pourvus seulement de modiques ressources, ont presque toujours doublé, souvent triplé le capital de ceux qui les ont entrepris (1). Ce résultat donne la mesure des avantages immenses qu'on doit attendre de cette opération une fois érigée en système et largement pratiquée. Le dessèchement du Copaïs à lui seul livrera à l'agriculture 20,000 hectares d'une terre prodigieusement fertile, noire, appelée par les Grecs λιβάδεια, saturée des plus riches principes, propre à porter les fruits les plus variés. Le riz, le maïs, le tabac, la garance, le coton, quoique l'objet d'une culture restreinte et souvent inexpérimentée, réussissent admirablement sur le sol des bords du lac et sur celui que les habitans mettent en rapport accidentellement, lorsqu'une sécheresse exceptionnelle leur permet d'empiéter sur le domaine habituel du marécage. Le coton surtout, conjointement avec la soie, qui vient en abondance déjà en Messénie et dans divers districts du Péloponèse, sera l'un des élémens les plus féconds de la fortune de la Grèce. D'après une étude faite par M. Éric Cargular, vice-consul d'Angleterre à Athènes, le coton était sous la domination turque l'objet d'une culture assez assidue; celui de la Livadie, dont la qualité est supérieure, aurait été le premier introduit à Manchester, où il continue à être recherché aujourd'hui. Abandonnée depuis la guerre de l'indépendance, reprise avec une certaine vigueur en 1861 à la suite de la guerre d'Amérique, cette culture a fait depuis cette époque de grands et rapides progrès. Les chiffres officiels donnés par M. Cargular portent l'exportation du coton à une somme de 1,500,000 drachmes pour l'année 1862; cette somme était triplée dès l'année suivante. Enfin en 1864 la culture du coton occupait en Grèce une surface de 75,000 stremmes ou 7,500 hectares (2), dans lesquels la Livadie entrait pour plus d'un tiers, et la somme produite par cette culture dépassait 15 millions. La rapidité de cette progression n'est-elle pas un témoignage des excellentes aptitudes et des dispositions sérieuses du peuple grec, une preuve de la fortune réservée à toutes les entreprises qui auront pour but d'exploiter les richesses de ce sol?

Les terres assainies du Copaïs pourront, suivant le calcul de l'habile ingénieur français, occuper et nourrir une population de 30,000 âmes; la moitié de ce chiffre au moins sera nécessaire à

(1) On nous a même cité l'exemple de quelques paysans qui sont parvenus, par des moyens tout à fait élémentaires, à dessécher quelques parcelles de terrain sur les bords du Copaïs, et qui, avec une dépense de 20 drachmes par *stremme*, ont réussi à former des terres d'une qualité supérieure, qui ne valent pas moins aujourd'hui de 300 drachmes par *stremme*. — Le *stremme* équivaut au dixième de l'hectare.

(2) Le rapport de M. Cargular divise ainsi cette culture sur le sol de la Grèce : Livadie, 35,000 stremmes; Phthiotide, 20,000; Thèbes, 15,000; le Valtos, 5,000; Péloponèse, 15,000; Cyclades, 10,000.

l'exploitation de ce territoire. Aujourd'hui les habitans disséminés sur les bords fiévreux du lac ne dépassent point le nombre de 3,500 ou 4,000. Il faut bien croire que quelques peuplades des environs abandonneront leurs sommités arides et leurs roches escarpées, et se laisseront attirer dans la plaine par la perspective d'une existence plus aisée; mais ces déplacemens ne répondront pas aux exigences d'une culture aussi étendue. Où donc la Grèce trouvera-t-elle les élémens de cet accroissement de population nécessaire? Ce sera non dans son sein, très insuffisamment peuplé, mais dans la Turquie même, parmi les populations chrétiennes de la Macédoine, de l'Épire, de la Thessalie, qu'elle les recrutera. Ces tribus forment une population laborieuse et représentent seules en Turquie l'activité, l'intelligence, la vie; elles aspirent toutes au bienfait de l'indépendance et cultivent à regret un sol qui ne leur appartient pas. Soumises à un joug barbare, condamnées aux mille tribulations des raïas, incertaines du lendemain, exposées à perdre à chaque instant le fruit de leurs labeurs par le caprice, le fanatisme ou l'avidité d'un officier de la Sublime-Porte, elles ne demanderont pas mieux que de transporter leurs pénates sur le sol de la Grèce affranchie le jour où celle-ci leur fera entendre un sérieux appel, et pourra, en les établissant sur des terres salubres et fertiles, leur assurer un travail productif en même temps que la liberté. Déjà un fait pareil s'est passé non loin de là, dans l'île d'Eubée, où un grand nombre de familles grecques de la Macédoine et de l'Épire sont venues se fixer après les guerres de l'indépendance et plus tard à la suite de l'insurrection de 1854. Il n'est pas douteux que ce mouvement d'immigration de la Grèce asservie au sein de la Grèce libre ne se reproduise et ne prenne une ferme consistance, lorsque les grands travaux dont nous parlons auront, dans les étroites limites même du royaume actuel, créé de nouveaux espaces et ouvert de nouveaux domaines à l'activité des hommes. Favoriser ce mouvement par tous les moyens possibles, offrir à cette portion de la race grecque qui gémit encore sous le joug musulman des foyers, des champs, en échange de la servitude, l'appeler tout à la fois à jouir du bienfait de l'émancipation et à coopérer à l'œuvre de la régénération nationale, transplanter sur son propre territoire les derniers germes de vie que possède encore l'empire ottoman, n'est-ce pas la guerre la plus redoutable et la plus dangereuse pour son adversaire, la plus fructueuse pour elle-même, que la Grèce puisse déclarer à son éternelle ennemie?

II.

Il est une question d'utilité publique qui, dans l'état actuel de la Grèce, accompagne et domine toutes les autres, c'est celle des voies de communication. Que servirait en effet de dessécher le Copaïs et d'accomplir les autres grands travaux dont on se préoccupe, si les provinces au profit desquelles ils doivent s'exécuter restaient, comme aujourd'hui, séparées des provinces limitrophes par des sentiers souvent impraticables, toujours difficiles à parcourir, et si elles n'étaient dotées de voies de communication rapides et économiques? Les seules routes à peu près carrossables que nous ayons pu suivre en Grèce n'atteignent pas à elles toutes une longueur de 100 kilomètres; dans l'intérieur du pays, on ne rencontre que des chemins accessibles seulement aux piétons et aux mulets, constamment coupés pendant l'été par les orages, pendant l'hiver par les torrens et les éboulemens. On conçoit le préjudice mortel qu'un tel état de choses apporte au développement de l'industrie et de l'agriculture, soit par la difficulté et la lenteur des relations et des échanges, soit par l'excessive cherté des transports. Il en coûte plus, nous a-t-on dit, pour transporter un sac de blé de Livadie au Pirée que pour le faire venir d'Odessa au même port. Il ne paraît pas que la Grèce ancienne ait été beaucoup plus favorisée sous ce rapport que la Grèce moderne; on a pu lire en effet, dans une très intéressante étude sur l'art romain récemment publiée par la *Revue* (1), que « les Grecs entamaient les rochers sur une petite largeur, laissaient les roues du char creuser leur ornière, et s'en allaient cahotés fièrement par les montagnes et les vallées. » Ils ne font pas autrement aujourd'hui, et encore le char antique ne trouverait-il plus assez de place pour passer sur les chemins actuels.

La question des voies de communication est pour la Grèce une question vitale, elle intéresse au plus haut point non-seulement l'industrie et l'agriculture, mais la sécurité publique même; les bandits en effet sont singulièrement encouragés par l'impossibilité de toute circulation régulière à l'intérieur du pays et par le grand nombre de sentiers étroits, de défilés scabreux au détour desquels ils dressent impunément leurs embuscades aux voyageurs comme aux détachemens de troupes envoyés de temps à autre à leur poursuite. Un ministre de France à Athènes dont le nom est attaché aux principaux essais d'améliorations matérielles tentées sous le dernier règne, M. de Lagrenée, fit de vains efforts pour déterminer le gou-

(1) *Un Préjugé sur l'art romain*, par M. E. Beulé, de l'Académie des inscriptions, livraison du 15 mars 1865.

vernement grec à tracer des routes, à jeter des ponts sur les torrens et les rivières. Ses conseils et ses remontrances ne purent vaincre un aveuglement qui commence enfin à se dissiper aujourd'hui. En même temps que les entreprises agricoles, dont le dessèchement du lac Copaïs nous a offert le plus saillant exemple, divers projets de chemins de fer occupent l'opinion publique, et trouvent auprès d'elle une faveur qu'ils n'auraient pas rencontrée il y a quelques années. Plusieurs compagnies offrent au gouvernement des conditions soumises à une discussion sérieuse, et sillonnent la carte si accidentée de la Grèce de leurs nombreux tracés. Il est donc permis de prévoir dès à présent le jour où ces deux modes puissans de rénovation, l'agriculture et les chemins de fer, corollaires obligés, indispensables auxiliaires l'un de l'autre, seront mis simultanément en pratique et s'empareront de l'activité de la nation.

Le projet d'un chemin de fer de Vonitza au golfe de Volo est celui qui excite le plus particulièrement la sollicitude du gouvernement et l'attention des capitalistes. Ce chemin tracera de l'occident à l'orient une ligne à peu près parallèle aux frontières sinueuses de la Grèce; il traversera l'Acarnanie, une partie de l'Étolie et les vallées méridionales de la Phthiotide, projettera, d'un point facile à trouver sur son parcours, un long embranchement sur l'Attique par la Livadie et la Béotie, et rendra une vie nouvelle à ce pays, dont les forces semblent avoir été épuisées par les sacrifices accomplis le jour de son héroïque réveil. Avant d'énumérer les avantages politiques et économiques promis à la Grèce par l'exécution de ce tracé, il faut indiquer d'abord le pittoresque itinéraire que suivront les rapides locomotives à travers des contrées abandonnées, où l'homme aujourd'hui peut à peine se frayer un passage. On achèvera ainsi de faire connaître les ressources que possède la Grèce, et par cela même les élémens sur lesquels repose le succès d'une entreprise qui contribuera puissamment à la régénérer.

Vonitza, l'ancienne Échinos, tête de ligne de ce chemin, est un petit port situé sur la rive méridionale du golfe d'Arta ou d'Ambracie, à la naissance du promontoire qui portait l'antique ville d'Anactorium et qui fait face à un autre promontoire célèbre, celui d'Actium. De Vonitza, chef-lieu actuel de l'Acarnanie, la voie ferrée descendra vers le sud, rejoindra l'Acheloüs ou Aspropotamos, qui sépare cette province de l'Étolie; puis, ayant traversé ce fleuve, elle remontera vers Karpénisi, au nord de l'Étolie, longera les rampes du mont Callidrome, et, se dirigeant sur celles du mont Othryx, passera dans le riche bassin du Sperchius ou Hellada. Enfin, après avoir franchi dans la dernière partie de son parcours les riches vallées de la Phthiotide, elle aboutira à Ptéléon, sur les bords du golfe de Volo ou Pélasgique. Une rapide esquisse indiquant la phy-

sionomie générale de ces contrées, le caractère des habitans, les diverses productions du territoire, fera comprendre les bienfaits multipliés que devra la Grèce à ce tracé (1).

Lorsque, après avoir traversé la plaine marécageuse de Missolonghi et les pentes du mont Aracynthe, je vis se dérouler devant moi, il y a quelques années, le panorama des montagnes majestueuses de l'Étolie et de l'Acarnanie, je fus saisi d'étonnement et d'admiration: partout une fraîche verdure, de superbes forêts échelonnées les unes au-dessus des autres, des pâturages, des lacs, des rivières. Au sortir des ravins abrupts du Péloponèse, de ses vallons arides, de ses campagnes torréfiées par un soleil ardent, de ses paysages taillés dans le roc, éclatans de couleur et de lumière, il me semblait, en entrant dans cette nouvelle région de la Grèce, que je devenais le jouet d'un rêve, tant la nature s'y montre sous un aspect inattendu. Sur le seuil des forêts imposantes de la Haute-Acarnanie, je cédais à une sorte de religieuse émotion, telle que les anciens l'éprouvaient lorsqu'ils se rendaient en pèlerinage au mystérieux bois de Dodone. La population de ce pays est douée, elle aussi, d'une physionomie particulière; elle est à demi sauvage, de haute taille, de formes athlétiques, d'une beauté pleine de noblesse et de régularité, mais empreinte d'une dureté farouche. Elle possède tous les traits et tout le caractère d'une race primitive, et l'on s'accorde en effet à dire que les élémens de l'antique race hellénique se sont conservés chez elle, comme chez les Maïnotes, plus purs que chez la plupart des autres populations de la Grèce. Pendant tout le temps de la domination turque, elle est restée en état de guerre; aujourd'hui elle vit de brigandage. Sous ce rapport, les forêts de l'Acarnanie et les roches escarpées du Magne offrent entre elles une singulière analogie. Il semble que l'indépendance nationale et la barbarie se soient réfugiées ensemble à ces deux extrémités de la Grèce, pour y lutter, dans d'inexpugnables asiles, l'une contre les envahissemens de la conquête,

(1) En Italie comme en Grèce, on a compris l'importance de cette voie nouvelle, et chacun appelle avec impatience le moment où une connexion féconde pourra s'établir entre les chemins de fer grecs et ceux du sud de la péninsule italique. C'est ce que prouve une lettre de Florence rendue publique (elle a paru dans *le Moniteur* du 1er juin), et dont nous citerons le passage suivant : « Bien que le trajet entre Bari et Brindisi ne soit pas très considérable, 120 kilomètres environ, l'importance que l'on apporte à cet embranchement est aisée à concevoir. Brindisi fut une des principales stations navales de Rome; c'est là qu'aboutissait la voie Appienne; c'est par là que les héritiers de Romulus allèrent recueillir la tradition de Périclès; c'est par là que Frédéric II de Souabe, le souverain artiste et le croisé sceptique, embarqua sa fortune, alors qu'il allait réclamer la sainte couronne des Lusignan. Ce port, aujourd'hui ruiné, peut être rétabli, et cette entreprise sera le complément nécessaire de la grande voie ferrée qui, dans quelques jours, va s'étendre sur toute la longueur de la péninsule et doit être, dans un prochain avenir, le grand chemin de l'Orient. »

l'autre contre ceux de la civilisation; mais, tandis que l'aspect désolé du Magne, l'aridité de son sol, l'âpreté de ses paysages, expliquent bien les farouches instincts et les sauvages coutumes de ses tribus guerrières, on est au contraire surpris que la merveilleuse fécondité de l'Acarnanie n'ait point développé chez ses habitans l'amour du travail et le goût du bien-être. La nature en effet a doté l'Acarnanie de tout ce qui peut rendre une province florissante; il a fallu des siècles d'oppression et de décadence, l'épuisement engendré par une résistance désespérée, pour plonger l'homme dans la barbarie au milieu même des élémens de richesse et de prospérité que cette contrée renferme. Cette impression, que nous avons gardée de notre excursion dans ce pays, se trouve confirmée par le témoignage d'un ancien membre de l'école française d'Athènes, M. L. Heuzey, qui a fait de cette partie de la Grèce une étude spéciale et approfondie. « Il ne faut pas, dit-il, juger de la fertilité de l'Acarnanie par l'état peu avancé où s'y trouve aujourd'hui l'agriculture; les historiens nous la représentent comme un pays autrefois riche et cultivé. La puissante végétation dont s'est revêtue cette terre laissée à elle-même témoigne de sa vertu... La partie la plus abandonnée du royaume deviendra peut-être une de ses plus riches provinces, dès que l'homme s'y trouvera en force pour réduire une nature sauvage (1). »

L'Acarnanie se divise en deux parties bien distinctes, le Valtos au nord, le Xéroméros au midi. Le Valtos, qui touche à l'Épire, correspond à l'ancienne Amphilochie que Thucydide désignait comme une contrée dangereuse, propre aux surprises à main armée, avec des chemins embarrassés de bois et de ravins sans issue. On ne peut guère en effet se figurer un pays plus difficile à parcourir, plus favorable aux coups de main, aux embuscades et à la guerre de partisans. Les montagnes, déchirées par un dédale de torrens et de crevasses profondes, sont couvertes les unes de forêts presque impénétrables, les autres de gigantesques fougères; il serait imprudent de s'y aventurer sans le secours d'un guide expérimenté, car cette végétation luxuriante cache à chaque pas des précipices béans ou des rampes inaccessibles. Aussi l'Acarnanie a-t-elle opposé aux Turcs une résistance énergique, et fourni à la Grèce quelques-uns de ses plus célèbres et de ses plus belliqueux armatoles. Aujourd'hui les klephtes, tels que les Birbos, les Dracos, le Scaralambas, viennent abriter leur tête mise à prix dans ce pays, dont les difficultés les dérobent à toute poursuite, et d'où ils peuvent, sans être inquiétés, passer en Turquie pour y trouver une sécurité

(1) *Le Mont-Olympe et l'Acarnanie*, par L. Heuzey, ancien membre de l'école française d'Athènes; Paris, 1860, p. 234.

plus complète encore. Le sol du Valtos se prêterait cependant aux productions les plus fructueuses et les plus variées. La vigne et le blé y réussissent admirablement sur les rares parcelles de terrain où ils sont cultivés; l'olivier y croît naturellement et atteint des proportions gigantesques, une durée plus que séculaire; les plateaux et les collines que les bois n'ont pas envahis n'attendent que l'intervention de l'homme pour fournir d'abondantes récoltes; l'oranger et le citronnier fleurissent dans le creux des vallées; les forêts surtout, yeuses et chênes de toutes les espèces, seraient la source d'une inépuisable richesse, si le gouvernement se décidait enfin à les exploiter. Au commencement de ce siècle, la France, maîtresse de ces provinces en même temps que des Sept-Iles et comprenant tout le parti qu'elle pouvait tirer de ces forêts, confia à M. Roque, délégué de la chambre de commerce de Marseille, et à M. Lasalle, autrefois consul dans ces parages, la mission de pratiquer en Acarnanie des abatis pour les chantiers maritimes de Toulon. Cette tentative d'exploitation commençait à porter les plus heureux fruits, lorsque la fin de l'occupation française y mit un terme. Le souvenir s'en est perpétué dans le pays, mais l'exemple n'a pas été suivi.

Ces forêts appartiennent presque en totalité à l'état, qui n'en tire aucun revenu, et la Grèce, loin de jouir de ce véritable trésor, va chercher ses bois de construction en Turquie et en Autriche, ainsi qu'on peut le voir par la liste des importations dans l'exposé du mouvement commercial que le ministère des finances publie chaque année. On a peine à comprendre qu'un gouvernement renonce ainsi aveuglément aux bénéfices d'une exploitation qui aurait le double avantage d'affranchir le pays d'un lourd tribut payé à l'étranger et de pousser dans la voie de la civilisation des peuplades qui, retranchées maintenant dans leur isolement, renonceraient peu à peu à leur genre de vie barbare, si la cognée du bûcheron entamait un jour leurs solitudes. Pour le moment, le seul trafic auquel se livrent ces peuplades est celui de la vallonée, βάλανοι. On appelle ainsi la capsule qui enveloppe le gland du plus fort et du plus beau des chênes, *quercus ægilops,* qui croît par toute la Grèce avec une prodigieuse vigueur et enfonce dans le rocher même ses puissantes racines. La vallonée sert à divers usages de l'industrie, et la Grèce en exporte une quantité considérable, recueillie surtout dans les bois de l'Étolie et de l'Acarnanie. En automne, cette capsule précieuse tombe d'elle-même de la branche et couvre le sol d'une couche épaisse. Les paysans envahissent alors les bois en foule pour ramasser la vallonée; hommes et femmes en chargent leurs épaules et vont la vendre dans les ports aux négocians étrangers. Le moderne Acarnanien, qui n'aspire guère qu'à l'indépen-

dance et à l'oisiveté la plus complète, retire de cette vente les ressources nécessaires à l'existence telle qu'il la comprend. Si ces ressources s'épuisent avant le retour de la saison d'automne, si la poudre ou le gibier lui manque, il fait comme les premiers Pélasges, ses ancêtres : il se nourrit de glands et de maïs. Ce détail donne la mesure du degré de barbarie où ces hommes sont plongés. Ils vivent au fond des bois, dans un isolement farouche, éloignés les uns des autres; leurs chétives *kalyves* ou chaumières sont disséminées dans les épais fourrés, ou sur des escarpemens dont ils connaissent seuls l'invisible abord; leur unique point de ralliement est le *pyrgos* du capitaine, redoutable personnage qui exerce sur eux une autorité sans partage, et dont la voix est d'autant plus sûrement écoutée qu'elle ne s'élève guère que pour donner aux membres épars de la tribu le signal de la guerre ou du brigandage. Hors de là, les guerriers de l'Acarnanie, comme ceux du pays de Maïna, occupent leurs loisirs à vider de sanglantes querelles de famille à famille, de village à village; mais ces guerres intestines n'ont pas eu le même retentissement que celles du Magne, parce qu'elles se poursuivent dans l'ombre et le silence des forêts. Un trait distingue essentiellement les klephtes acarnaniens des Maïnotes, c'est l'amour de la poésie. Les Acarnaniens sont tous improvisateurs, ils ont chanté et chantent encore avec enthousiasme les exploits des héros qu'ils ont fournis aux annales de l'indépendance; quelques-uns de leurs chants sont ce que la poésie populaire de la Grèce possède de plus dramatique et de plus énergiquement accentué. Cet instinct poétique, qui survit en eux à la plupart des autres instincts de l'homme civilisé, n'est-il pas un gage de retour à un état meilleur, et ne semble-t-il pas promettre que leur intelligence, susceptible, comme la terre féconde qu'ils habitent, d'une fructueuse culture, reprendra son essor aussitôt qu'on essaiera de lui donner une éducation salutaire? Une sorte de progrès s'est manifestée déjà parmi ces populations. Depuis que les événemens de 1854 ont définitivement écarté des frontières grecques toute chance de guerre, les tribus de l'Acarnanie et de l'Étolie commencent à comprendre que le moment est venu de mettre bas les armes; quelques terres ont été défrichées et plantées de vignes; quelques champs, labourés et semés de blé; les résultats obtenus par ces premiers essais de culture prouvent combien ce climat et ce sol sont prêts à favoriser les entreprises et à rémunérer généreusement les travaux des hommes.

Le Xéroméros se distingue surtout du Valtos par l'étendue des horizons. De hautes montagnes, non moins imposantes que celles du Valtos, occupent le centre du pays. Au pied de ces massifs rocheux s'étendent deux vastes plaines entrecoupées de collines peu élevées; l'une se déploie autour de Vonitza et borde cette partie

du golfe d'Ambracie; l'autre se termine à l'entrée du golfe de Corinthe et se perd insensiblement dans la mer par une succession de grandes lagunes qui côtoient le rivage jusqu'à Missolonghi. Le Xéroméros, *pays sec* (1), doit son nom à la nature toute particulière du sol dont il est formé. Ce sol n'est point une terre argileuse et grasse comme celle du Valtos, c'est une sorte de terrain calcaire, blanchâtre, semblable à une roche friable et spongieuse. Il ne retient pas l'eau, et le Xéroméros est privé de sources et de rivières. Les eaux du ciel et celles des torrens qui descendent de la Haute-Acarnanie sont absorbées aussitôt par cette terre poreuse, et forment, à une profondeur peu considérable, des nappes d'eau souterraines qui renvoient à la surface extérieure une humidité suffisante pour entretenir la végétation. Ces nappes d'eau se réunissent en trois lacs principaux au pied de la chaîne du Valtos; le lac d'Ambracie, très rapproché du golfe de ce nom, est le plus considérable; viennent ensuite, en descendant au midi et à des niveaux inférieurs, le grand Ozéros ou lac Rios et le petit Ozéros. Ce dernier est situé sur les bords de l'Acheloüs, qui se jette un peu plus bas dans le golfe de Corinthe. Ces trois lacs communiquent entre eux par des voies souterraines et se déversent les uns dans les autres; le petit Ozéros, qui reçoit le tribut des deux lacs supérieurs, écoule ses eaux constamment et par de nombreux courans dans le fleuve Acheloüs. Les collines du Xéroméros portent quelques vignes d'excellente nature; dans les plaines, près des villes et des villages, on remarque çà et là de beaux champs de blé, témoignages de la puissance productive de cette terre, premiers avant-coureurs d'un état plus prospère et d'une civilisation plus avancée.

Il existe entre les habitans du Xéroméros et ceux du Valtos les mêmes analogies et les mêmes dissemblances qu'entre les guerriers du Haut-Magne et les brigands du Kakovouni. Les hommes du Valtos et ceux du Xéroméros sont les mêmes au fond. Seulement les Xéromérites, animés à toutes les époques de leur histoire d'un violent amour de la liberté, montrent des traits d'une beauté moins farouche. Leurs familles, plus étroitement unies que celles du Valtos, ont formé des villages plus considérables, des agglomérations plus compactes. Les Xéromérites sont donc sur la pente de la civilisation; ils ont fait un pas au-devant d'elle, et, pour se jeter complétement entre ses bras, ils n'attendent qu'une impulsion, des exemples, des encouragemens, qu'ils trouveront à coup sûr dans l'exécution des grandes entreprises dont leur pays ne tardera pas à être le théâtre.

(1) De ξηρός, sec, et μέρος, portion, contrée.

Ce n'est pas à son importance actuelle, mais à sa situation géographique, que le petit port de Vonitza doit d'être désigné comme la meilleure tête de ligne du chemin de fer projeté. Vonitza est en effet l'un des points des frontières helléniques les plus rapprochés du continent européen. Lorsque le réseau sud des chemins de fer italiens atteindra l'extrémité de la péninsule, la Grèce, actuellement isolée, pour ainsi dire, de notre continent par une longue navigation que rendent souvent dangereuse les violentes tempêtes du golfe de Lion et celles plus redoutables encore du cap Matapan, n'en sera plus séparée que par une courte traversée entre Vonitza et Otrante ou Brindisi. A moitié chemin se trouve Corfou, la métropole des Sept-Iles. La voie ferrée aboutissant au port de Vonitza, que ne fréquentent guère aujourd'hui que des barques de pêcheurs et de petits navires de cabotage, aura donc l'immense avantage de lier étroitement la Grèce au mouvement de la grande circulation européenne, et de créer entre le royaume et les îles une communication prompte, facile, journalière, par conséquent des liens plus solides, de plus fréquens échanges, des relations plus intimes. Le tracé que nous avons à suivre, serrant de près le rivage, nous conduit en premier lieu au village de Balibey et longe de riches salines, qui, mieux entretenues et plus rigoureusement surveillées, seraient d'un bon revenu pour l'état (1). A Balibey, le chemin tournera assez brusquement vers le midi, descendra sur le bord des lacs dont nous avons parlé et au pied des montagnes qui occupent le centre du Xéroméros, entraînant ainsi à travers l'une des plus belles régions de la Grèce le voyageur, aux yeux émerveillés duquel se déroulera l'imposant panorama des chaînes superposées du Valtos et de l'Étolie. Entre le grand et le petit Ozéros, la ligne, obliquant à l'est, rejoindra le fleuve Acheloüs près des ruines de l'antique Stratos, autrefois capitale de l'Acarnanie. La station principale de cette

(1) La Grèce possède des salines sur presque toutes ses côtes. Jusqu'à ce jour, le gouvernement n'en a exploité qu'un petit nombre à peine suffisant à la consommation intérieure; si, par une circonstance fortuite, le sel extrait n'atteint pas la quantité nécessaire, il faut recourir au sel étranger, frappé d'un droit considérable. On a calculé que les salines, si elles étaient toutes exploitées, produiraient une quantité quintuple de celle qu'exigent les besoins de la consommation. Le sel extrait des salines est entassé en plein air en amas de 120,000 kilog. environ. On entoure le tas de broussailles auxquelles on met le feu; il se forme ainsi autour du tas un enduit solide et résistant qui le préserve de l'influence des pluies. Cet enduit peut durer efficacement pendant deux ou trois ans; en renouvelant l'embrasement au bout de ce temps-là, l'amas de sel pourrait rester indéfiniment en place. On évite ainsi tous frais de transport et d'emmagasinage. Le sel revient au gouvernement à 18 centimes environ les 100 kilogrammes. Des négocians en ont offert jusqu'à 1 fr. 30 cent. pour l'exportation. Malgré l'énorme bénéfice que de tels marchés lui auraient assuré, l'ancien gouvernement a toujours repoussé ces offres.

portion du parcours sera Katouna, village entouré de montagnes et voisin des belles forêts de Mérida (1). Il y a quelques années, sur le plateau élevé qui domine ce village, le sol s'enflamma spontanément et ne cessa de brûler pendant plusieurs mois. Un officier du génie, M. Nicolaïdis, fut chargé de procéder à l'extinction de ce feu, qui inspirait aux populations tout à la fois une crainte fondée et des terreurs superstitieuses. Cette circonstance, la nature du sol de la montagne, la propriété singulière que possèdent les eaux du petit lac d'Aétos, non loin de Katouna, de colorer en noir les étoffes qu'on y laisse tremper, propriété attribuée aux principes métalliques qu'elles renferment, tous ces indices déterminèrent un examen sérieux et des fouilles approfondies dans les environs de Katouna. On ne tarda pas à y découvrir un riche gisement de houille, dont l'existence, depuis longtemps soupçonnée, n'avait encore été l'objet d'aucune recherche active. Cette découverte faite, on ne songea nullement à en tirer parti. Il est cependant constant que tout ce massif de montagnes représente un magnifique bassin houiller. La Grèce possède ailleurs d'autres mines de houille. La plus importante et la seule exploitée est celle de Koumi, en Eubée. Suivant un rapport adressé en 1857 à l'amiral Bouët-Villaumez par M. de Bastard, lieutenant de vaisseau, chargé d'expérimenter le charbon de Koumi, ce charbon est doué des plus précieuses qualités. Reconnu tout d'abord comme un excellent combustible pour la navigation à vapeur, essayé ensuite à la forge, il a produit sur le fer des soudures supérieures à toutes celles qu'on obtient avec d'autres charbons de terre. Les expériences ont démontré même que l'absence totale de soufre et la grande pureté de cette houille, presque comparable à celle du charbon de bois, peuvent la rendre très propre aux usines destinées à l'affinage du fer. Le bassin houiller de Koumi occupe une vaste étendue; mais il n'a encore été attaqué que sur un seul point, à Koumi même. Quant au mode d'extraction, un document officiel nous le fait connaître. « Actuellement, écrivait en février 1857 un officier grec chargé de l'inspection de cette mine (2), l'état y emploie un officier du train d'artillerie pour la surveillance, et cinq ouvriers, dont un forgeron et un menuisier, occupés à la réparation des outils. Il ne reste donc pour l'extraction que trois ouvriers mineurs; mais par suite de l'air vicié des souterrains et à cause de la nature même du travail, tantôt l'un, tantôt l'autre de ces ouvriers est toujours malade, en sorte qu'il ne faut compter qu'un travail de deux ouvriers seulement. » Depuis cette époque, rien n'a été changé à ce déplorable

(1) Ces forêts couvrent les montagnes situées au centre du Xéroméros.

(2) Rapport adressé par M. A. Panos, capitaine du génie, à M. le ministre des finances de Grèce.

état de choses, et cette féconde source de revenu est restée vouée à une complète stérilité (1). Les charbons de Katouna sont comparables à ceux de Koumi. Il y a donc là toute une industrie à créer, industrie qui répondra merveilleusement, sur les lieux mêmes, aux exigences de la locomotion à vapeur, et qui prendra un développement d'autant plus certain et rapide que le nouveau gouvernement est disposé à céder à la compagnie du chemin de fer l'exploitation des mines existant sur le parcours de la ligne (2).

Stratos, où nous a conduits notre itinéraire, deviendra le centre d'un mouvement important entre la Haute et la Basse-Acarnanie, entre les habitans des montagnes et les riverains du golfe de Corinthe. De là, remontant droit au nord, le chemin longera la rive gauche de l'Acheloüs jusqu'au confluent de ce fleuve avec la rivière Megdowa. A cet endroit, il se jettera définitivement dans la direction de l'orient, et après avoir tourné les contre-forts accidentés du mont Callidrome il passera à Karpénisi, ville principale du nord de l'Étolie, rendez-vous des pâtres et centre de leur commerce. Nous n'avons rien dit encore de ces pâtres, dont les troupeaux forment actuellement la seule richesse de cette partie de la Grèce. Ils méritent cependant une mention particulière, car ils constituent un peuple à part au milieu du peuple grec. Celui-ci les appelle *valaques* ou *albanovlaques*, Ἀρβανιτόβλαχοι, ou encore *karagounis*, du nom de la capote grossière qui leur sert de vêtement. Ces pâtres sont nomades; ils n'appartiennent à aucune province, et l'ethnologie n'a pas encore bien clairement défini leur origine. Ils séjournent en été sur les plus hautes cimes avec leurs troupeaux et leurs familles, descendent dans les vallées aussitôt que les premières neiges ralentissent la végétation sur les sommets, puis ils passent des vallées dans les plaines, où ils campent pendant l'hiver. Dès les premiers jours du printemps, ils s'ébranlent de nouveau et reprennent lentement le chemin des hauteurs. Descendant et remontant sans cesse au gré des saisons, ils obéissent à un mouvement de va-et-vient périodique, régulier, semblable en quelque sorte à celui des grandes marées. Ils ont leurs lois, leurs mœurs, leur langue, très différentes de celles des Grecs. Soumis à leurs chefs, ils traitent par leur intermédiaire avec le gouvernement, qui, se bornant à prélever un modique impôt sur chaque tête de bétail, leur cède

(1) Sous le dernier règne, un riche capitaliste grec, M. Pappoudof, avait demandé avec insistance la concession de ces mines, proposant d'y employer les criminels condamnés aux travaux forcés. Ses offres ne furent point écoutées.

(2) Il existe aussi des gisemens de houille en Béotie et dans la province de Corinthe. La Grèce possède en outre des soufres sur plusieurs points de l'île de Milos et à Méthana, province de Trézène, et des sulfures de plomb argentifère à Sériphos et à Zéa, ancienne Céos, deux îles du groupe des Cyclades.

le droit de pâture dans les forêts et sur les terres incultes de l'état à la condition de ne plus pousser leurs pérégrinations hors des limites du royaume; mais comment s'assurer que, l'été venu, ces tribus, possédées par la passion du changement, ne franchiront pas les frontières helléniques et ne s'en iront pas, contrairement à leur promesse, chercher une fraîcheur plus grande et de nouveaux horizons sur les alpes plus élevées de l'Épire et de la Thessalie? Le paysan grec s'imagine volontiers qu'un mobile mystérieux préside à leurs perpétuelles migrations, et que c'est à cause d'un crime commis à l'origine par quelqu'un de leurs ancêtres qu'ils sont condamnés aux tristesses et aux fatigues d'une destinée errante. Il croit que ces hommes puisent dans leurs lointains voyages la connaissance de l'avenir et la science des sortiléges, qu'ils guérissent ou font naître les maladies à leur gré, et qu'ils s'entretiennent familièrement avec les êtres surnaturels. Nous avons souvent rencontré de ces pasteurs au moment où l'automne commençait à les chasser des hauteurs; assis sur les rochers, surveillant leurs troupeaux, plongés en apparence dans une rêverie profonde, ils semblaient ne pas nous apercevoir, et s'il nous arrivait de leur demander notre chemin, ils nous l'indiquaient du doigt sans mot dire. Ils savent pratiquer cependant l'hospitalité et reçoivent avec sympathie le voyageur sous leur tente noire, faite de poil de chèvre grossièrement tissé par leurs femmes. Pour le lait et le *yaourt* (1), seule nourriture qu'ils puissent lui offrir, ils n'acceptent jamais aucun paiement, persuadés que l'argent qui leur viendrait ainsi leur porterait malheur.

Ces nomades ne sont pas seuls en Grèce à élever des troupeaux. Les habitans de l'Acarnanie et de l'Étolie s'adonnent volontiers à cette éducation, qui ne contrarie nullement leurs goûts d'indépendance et d'oisiveté. Il y a dans ces provinces certains villages qui possèdent jusqu'à dix mille têtes de bétail. Tous ces pasteurs, nomades ou sédentaires, se réunissent à certaines époques de l'année à Karpénisi et y font, pendant quelques semaines, un commerce considérable de laines et de bestiaux. Ces sortes de foires sont aussi l'occasion de nombreux échanges entre les habitans de tous les districts environnans, qui accourent en foule à ces rendez-vous commerciaux, accompagnés de fêtes populaires et appelés par les Grecs *panighyri*.

Au sortir de cette station importante, le chemin de fer passe du bassin de l'Acheloüs dans celui du Sperchius, et s'enfonce de plus en plus dans la région des hautes montagnes, pour atteindre Lamia, capitale de la Phthiotide. C'est la portion la plus difficile

(1) Sorte de lait caillé dont l'usage est très répandu en Orient.

du tracé; les montagnes de l'Étolie offrent de brusques accidens de terrain; elles sont séparées entre elles par des gorges étroites, profondes, très rapprochées les unes des autres. Il y a là des travaux d'art plus nombreux à exécuter, des tunnels à percer, des ponts à jeter, des rampes à franchir à l'aide d'une traction puissante. Ces difficultés s'aplanissent aux approches des larges vallées qui débouchent dans la partie basse de la Phthiotide, sur la limite de laquelle est située la ville de Lamia, que les Turcs appelaient Zydin ou Zéitoun. Lamia touche à la frontière; elle a tout à fait conservé l'aspect d'une ville turque avec ses minarets, ses cyprès, ses nombreux bazars. En même temps le caractère actif et industrieux de sa population lui donne une physionomie analogue à celle de Livadie. Lamia est destinée, comme celle-ci, à un avenir florissant, car la Phthiotide, outre la richesse de ses bois, a pour élémens de prospérité le riz, le maïs, le coton, qui réussissent admirablement dans ses fertiles vallées, et dont la culture gagnera de nombreux terrains qui sont à assainir. A Lamia se tient un marché aux chevaux très renommé. Ces chevaux sont élevés en Thessalie, et forment une race petite, maigre, sobre, nerveuse, aux jarrets d'acier; nous avons eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier ses rares et énergiques qualités sur les scabreux sentiers que nous avons parcourus.

De Lamia à Ptéléon, sur le golfe de Volo, le chemin ne rencontre plus d'obstacles sérieux. Le parcours de Vonitza au golfe de Volo, dont nous n'avons voulu indiquer que les principales étapes, sera de 300 kilomètres environ, et la dépense est évaluée approximativement à 90 millions. L'embranchement sur l'Attique, à travers la Livadie et le Copaïs, complément nécessaire de cette voie, devra franchir une distance qui serait à peu près égale, si les mêmes obstacles se présentaient, mais qui se trouvera en réalité bien moindre, parce que les accidens de terrain seront moins considérables, et que les plaines du Copaïs et de la Béotie fourniront de longues lignes droites à parcourir.

La Grèce possède donc les élémens d'une très grande prospérité matérielle, fondée principalement sur la fécondité de son sol, la variété de ses produits, le vaste champ qu'elle offre aux travaux de l'agriculture; on ne peut douter que ces élémens ne se développent avec rapidité lorsque le pays sera livré à une circulation facile et régulière. La vivifiante influence des chemins de fer sur les contrées qu'ils parcourent est un fait trop évidemment acquis à l'expérience, pour qu'il soit utile d'y insister ici. Cette influence se fera sentir en Grèce aussi puissamment que partout ailleurs; les peuplades de l'Acarnanie elle-même la subiront invinciblement lorsque l'industrie

moderne aura définitivement entamé leurs solitudes et tracé dans leurs forêts, jusqu'à présent inexplorées, la voie du progrès et de la civilisation. Quelque rapidement qu'elle s'opère, cette transformation ne peut toutefois être l'œuvre d'un jour. La Grèce est un pays neuf où il faut beaucoup créer, beaucoup réformer aussi, et les bénéfices sur lesquels doivent compter les capitalistes qui entreprendront la construction des voies ferrées ne seront pas immédiatement réalisables. Le gouvernement, dont l'intérêt se confond essentiellement avec celui de la nation, doit donc assurer à ces entreprises toutes les conditions que peut réclamer une légitime prudence, par exemple une garantie d'intérêt proportionnée aux chances à courir et aux difficultés à vaincre. Jusqu'à ce jour, cette garantie, nécessaire non-seulement comme appui matériel, mais comme appui moral, a été refusée sous prétexte que tous les revenus dont l'état peut disposer sont acquis au paiement de la dette nationale et ne peuvent être détournés pour aucun autre usage (1). La connaissance des bienfaits dont les chemins de fer doteront la Grèce, la certitude des ressources nouvelles qu'ils fourniront au trésor par l'accroissement de la richesse publique, combattent victorieusement ce scrupule. Le tribut important de taxes de toute sorte, impôts, contributions, droits d'entrée, de sortie et de transit, que ces chemins apporteront aux recettes du trésor, ne contribuera-t-il pas dans une proportion considérable à couvrir une garantie d'intérêt qui, au taux de 6 pour 100 (2), serait de 5 millions et demi à 6 millions, si les dépenses de la voie ferrée de Vonitza au golfe de Volo s'élèvent, comme on l'a calculé, à 90 ou 100 millions? Mais en outre cette ligne permettra au gouvernement de réaliser certaines économies dont nous voulons indiquer les plus importantes. Et d'abord, longeant les frontières, soudée sur tout son parcours à une multitude de routes et de chemins vicinaux que les provinces et les communes ne tarderont pas à construire pour se lier à cette grande artère, la voie ferrée sera l'instrument le plus actif de la répression du brigandage et le plus puissant auxiliaire de la sécurité publique, en faveur de laquelle l'état dépense toutes les années plusieurs millions en pure perte. Le brigandage, fléau qui a de tous temps désolé la Grèce, et qui, en passant pour ainsi dire dans les mœurs de la nation, n'a pas peu con-

(1) Ce refus a seul arrêté jusqu'ici MM. Wilde et Xénos, capitalistes anglais, qui ont demandé la concession des chemins de fer grecs et sont encore actuellement en instance auprès du gouvernement. Ils proposent en même temps de percer l'isthme de Corinthe.

(2) La Turquie accorde une garantie de 9 pour 100, le gouvernement du prince Couza 7 1/4 pour 100. A Athènes pas plus qu'à Constantinople ou à Bucharest, on ne doit s'attendre à trouver des capitaux au taux de Paris, de Londres ou de Bruxelles.

tribué à retarder son développement matériel, peut aujourd'hui s'exercer presque impunément, grâce à l'état d'abandon et d'isolement où se trouve l'intérieur du pays, à la facilité que les klephtes ont de passer la frontière, à la complicité fréquente de quelques peuplades ignorantes et misérables. Le gouvernement grec a toujours déclaré, dans ses documens officiels, que la répression du brigandage sur les frontières seulement nécessite l'entretien de 2,500 hommes de troupes régulières et lui coûte par an plus de deux millions. Et encore ces 2,500 hommes ne peuvent-ils s'acquitter de leur mission que très imparfaitement. Répartis en postes trop éloignés les uns des autres pour s'assister mutuellement et pour exercer une surveillance efficace, obligés de parcourir des chemins impraticables, des sentiers où ils s'égarent sans cesse par leur ignorance des lieux ou par la mauvaise volonté de leurs guides, il leur faut plusieurs jours pour se mettre sur la trace des bandes qui leur sont signalées, et ils arrivent le plus ordinairement quand celles-ci sont en sûreté hors du territoire grec. Lorsque la Grèce possédera un chemin de fer serrant de près ses frontières dans tout leur développement de l'est à l'ouest, on a calculé que l'effectif des troupes employées à la répression du brigandage dans cette partie du royaume pourra être diminué des deux tiers, et la dépense réduite à cinq ou six cent mille drachmes. Quatre ou cinq cents hommes bien équipés et bien disciplinés, transportés en cinq ou six heures d'un bout de la ligne à l'autre, rempliront efficacement un service auquel des forces quintuples ne peuvent suffire aujourd'hui. Non-seulement ce chemin formera un obstacle que les klephtes les plus audacieux auront de la peine à franchir; mais, en activant la circulation sur toute la surface de la Grèce, en favorisant sur son parcours la formation de centres de population multipliés, laborieux, particulièrement intéressés au maintien de l'ordre, il détruira peu à peu le penchant inné du peuple à la *klephtourie* et affermira ainsi la sécurité publique sur une base de plus en plus solide.

Les chemins de fer ouvriront à la Grèce une autre source d'économies en offrant une lucrative carrière à cette jeunesse active, intelligente, mais dénuée de ressources, qui encombre les abords de tous les ministères et sollicite avidement les emplois les plus humbles comme les plus élevés. Les solliciteurs sont pour la Grèce une plaie presque aussi cruelle que les klephtes; leur multitude est telle que le gouvernement est obligé d'entretenir dans les administrations publiques un personnel deux fois plus nombreux que les besoins réels du service ne l'exigent (1), et encore faut-il renouve-

(1) Le rapport de la commission du budget de 1864 proposait déjà une réduction de

ler à chaque instant ce personnel afin de faire place aux mécontens et de donner à chacun son tour, suivant ce dicton populaire : Ἔφαγεν αὐτὸς, ἄς φάγῃ καὶ ἄλλος (1), que la nécessité a érigé en axiome gouvernemental (2). En appelant à de nouveaux emplois et en dirigeant vers un but pratique toutes ces activités, qui, faute de trouver aujourd'hui à s'exercer dans le domaine de l'industrie et des travaux utiles, se jettent avec ardeur dans celui de la politique, où le conflit de leurs ambitions engendre de perpétuels orages, les grandes entreprises que la Grèce verra bientôt s'exécuter auront le double avantage d'alléger le trésor d'une immense charge et de faire disparaître un élément permanent d'agitation et de discordes civiles. La garantie d'intérêt qu'exigeront toujours les capitalistes sérieux ne constituera donc pas pour les finances grecques un sacrifice, mais une avance largement compensée par la réalisation immédiate de fortes économies et par l'accomplissement progressif des plus salutaires réformes.

L'état, possesseur à lui seul des trois quarts du sol du royaume, dont il ne tire à peu près aucun revenu, se trouve par le fait en mesure d'offrir aux compagnies de chemins de fer des avantages tout particuliers. En premier lieu, ainsi que le proposait en 1860 M. E. Argyropoulos dans un mémoire fort judicieux adressé au ministre de l'intérieur, l'état, en sa qualité de propriétaire, consentira à s'exproprier lui-même gratuitement du terrain sur lequel reposera la voie ferrée. Il cédera de plus à la compagnie l'exploitation des mines de lignite situées sur le parcours du chemin, telles que celles de Katouna et de la Béotie, celles même de Koumi, qui,

dépenses de 2 millions, réduction portant exclusivement sur le personnel administratif et militaire. Si, même dans l'état actuel des choses, on admet la possibilité d'effectuer une telle réduction, l'on comprend que le chiffre ainsi obtenu sera bien plus élevé lorsqu'une nouvelle portion de ce personnel pourra être reportée dans les administrations financières, agricoles, industrielles.

(1) « Celui-ci a mangé, il faut que l'autre mange aussi. »

(2) « Quinze ministres des finances se sont succédé aux affaires depuis 1843... Ces ministres ont eu leurs cliens et leurs amis, et ceux-ci doivent prendre la place des cliens et des amis du prédécesseur, entretenant ainsi cette ardeur de tous les Grecs à rechercher les fonctions publiques. Est-il besoin de déduire les conséquences de cette instabilité des fonctionnaires dans un pays où le manque d'hommes expérimentés se fait sentir, quand les nations les plus favorisées reconnaissent que l'éducation administrative ne s'improvise pas, et qu'elles ne sauraient avoir un personnel de rechange? » Nous trouvons cette remarque d'une parfaite justesse dans le rapport de M. de Plœuc, qui représentait le gouvernement français dans la commission financière formée par les trois puissances protectrices. Ce rapport fait partie d'un ensemble de travaux dont la *Revue* s'est déjà occupée (n° du 15 juillet 1862, — *la Grèce sous le roi Othon*, par M. René de Courcy). Les études ainsi commencées ne cessent de se poursuivre, et le sympathique intérêt que le ministre des affaires étrangères de France, M. Drouyn de Lhuys, porte à la Grèce a laissé plus d'une trace dans les documens que nous avons pu consulter.

par le pont jeté sur le détroit de l'Euripe, se trouveront dans le rayon de l'embranchement dirigé vers l'Attique. Enfin on accordera aux entrepreneurs la faculté de couper leurs bois de construction dans les belles forêts que la ligne traversera. Outre le terrain gratuitement concédé, la compagnie trouvera donc sur place des bois de qualité supérieure et un excellent combustible qui ne lui coûteront que les frais d'abatis et d'extraction. Ces concessions précieuses ne la placeront-elles pas dans des conditions d'économie et de succès bien faites pour diminuer l'incertitude de l'avenir?

Une fois le principe de l'aliénation des terres nationales adopté en faveur des grandes compagnies industrielles ou agricoles, l'état se trouvera sans doute entraîné à l'étendre en faveur des particuliers. Lorsque le gouvernement grec remplaça la domination turque, les immenses propriétés du sultan en Grèce, celles des pachas et des sujets musulmans dépossédés par le nouvel ordre de choses, celles aussi qui avaient appartenu à d'anciennes familles anéanties sur les champs de bataille, furent attribuées à l'état et formèrent le gage de la créance contractée par la Grèce envers l'Europe, gage improductif, car le gouvernement ne sut ni vendre ces terres, ni les distribuer à des travailleurs intéressés à les faire fructifier (1). Et cependant l'état n'a-t-il pas un intérêt immense à augmenter le plus possible le nombre des propriétaires et à favoriser de tout son pouvoir la formation d'une puissante classe agricole qui, appliquée au développement des forces productives du pays, ferait participer le trésor public à sa propre richesse et serait un appui certain pour l'ordre public et la stabilité des institutions? C'est ce que le nouveau gouvernement paraît comprendre; il a pris, devant la dernière assemblée, l'heureuse initiative d'un projet de loi autorisant sur de larges bases l'aliénation du domaine public. Cette réforme en entraînera inévitablement une autre portant sur le mode de prélèvement de l'impôt foncier. Le fisc prélève encore la dîme en nature; ce système, contre lequel les représentans des puissances étrangères se sont constamment élevés (2), entraîne d'incalculables abus :

(1) Les terres appartenant à l'état ne peuvent s'affermer que d'année en année. Avec ce système, il est évident qu'aucun agriculteur ne risque, pour un bail aussi court, les frais de plantations et de constructions nécessaires pour l'amélioration du sol et pour une mise en rapport sérieuse.

(2) La commission financière insistait sur l'urgence pour la Grèce d'une réforme radicale de l'impôt foncier et sur la nécessité d'écarter de sa législation le principe du prélèvement de la dîme en nature, qui favorise les fraudes et la négligence des contribuables, en même temps que les infidélités des collecteurs de la dîme abandonnés à eux-mêmes, et qui nuit ainsi d'une façon irrémédiable à la rentrée régulière des revenus de l'état. Cette commission constatait que pendant deux années seulement (1856 et 1857) les pertes causées au trésor hellénique par ce mode vicieux de perception

abus de confiance des agens fiscaux vis-à-vis du trésor, abus d'autorité de ces mêmes agens vis-à-vis des contribuables. Une fois que la propriété privée aura pu acquérir en Grèce des proportions plus importantes et plus normales, le prélèvement de l'impôt en nature deviendra tout à fait impraticable, et le gouvernement se verra forcé d'adopter enfin le système en vigueur chez tous les peuples civilisés.

La question des chemins de fer n'intéresse pas la Grèce seulement au point de vue matériel; ce mode de circulation est appelé à exercer sa bienfaisante influence sur les lois, les finances, l'administration, l'esprit public enfin, qui s'apaisera et s'élèvera sans aucun doute quand l'augmentation du bien-être général aura suivi de près, comme on doit l'espérer, le rapprochement du royaume hellénique de notre continent. En outre, sans souhaiter à la Grèce une centralisation excessive, contre les dangers de laquelle l'opinion publique commence à s'élever énergiquement aujourd'hui, on doit désirer qu'une union plus étroite s'établisse entre les diverses provinces du royaume, qu'une fusion plus réelle s'opère entre les diverses parties qui le composent. On sait en combien de territoires et de petites républiques hostiles les unes aux autres la Grèce ancienne était divisée; les traces de cette division, qui fut toujours pour le pays une cause de faiblesse, n'ont pas encore disparu. Athènes et Sparte sont rivales; le Péloponèse et la Roumélie ont donné plus d'une fois le triste spectacle de leurs dissensions; l'esprit provincial est partout porté à l'excès. Le chemin de fer, en aplanissant les difficultés naturelles qui isolent les provinces les unes des autres, en excitant entre elles de fréquens échanges et de nombreuses transactions, fera disparaître peu à peu les rivalités traditionnelles, les divergences d'intérêts, les dissemblances de mœurs; il procurera ainsi à la nation une force de cohésion qui lui manque. Enfin, par sa proximité des frontières, il sera comme un trait d'union entre la Grèce asservie et la Grèce libre, et il favorisera singulièrement le mouvement d'immigration de l'une vers l'autre, mouvement sur lequel il faut compter dans une certaine mesure pour accroître et renouveler la population du royaume.

La Grèce est donc enfin à la veille d'accomplir une grande révolution économique, destinée à réparer les maux du passé et à mettre le sceau à l'œuvre de sa régénération. Les entreprises de toute sorte qui seront les agens décisifs de cette révolution n'attendent plus,

s'étaient élevées à plus de 2 millions sur un seul produit, le raisin de Corinthe. Le rapporteur de la commission se plaît du reste à reconnaître qu'à l'exception des lois sur l'impôt et sur le mode de perception, ce ne sont pas les bonnes lois qui manquent à la Grèce, mais les hommes pour les exécuter.

pour entrer définitivement en voie d'exécution, que la sanction des projets de loi qui les concernent et qui sont présentés à la nouvelle chambre. C'est incontestablement à l'indestructible vitalité de son antique génie que la Grèce doit de n'avoir pas péri pendant les quatre siècles de servitude qu'elle a traversés. Ce génie s'est opiniâtrément transmis d'une génération à l'autre en inspirant au peuple conquis la force de toutes les résistances et de tous les sacrifices, l'inébranlable confiance dans son droit imprescriptible, l'invincible pressentiment de la délivrance. Malgré les mélanges que la race hellénique a subis, la Grèce moderne est tout entière animée de l'âme antique; mais elle est arrivée à une période de sa renaissance où les seules forces de son ancien génie ne suffisent plus à l'achèvement de sa régénération et au développement de sa destinée. Sans abdiquer les vertus qui lui sont propres, sans se dépouiller des traits distinctifs qui témoignent fièrement de son origine, la Grèce doit aujourd'hui modifier l'esprit qui l'anime et le rajeunir au contact de la civilisation moderne, sous peine de passer à la décrépitude sans avoir traversé l'âge mûr, d'arriver à la décadence avant d'avoir connu le progrès. On se demande, il est vrai, si une telle modification ne sera pas à quelques égards désavantageuse à la Grèce. Ne risque-t-elle pas d'affaiblir le viril tempérament de sa race, d'émousser ses mâles qualités, la vigueur de ses convictions religieuses, la sobriété de ses mœurs, sa passion pour l'indépendance? Ceux qui ont de telles inquiétudes ignorent que la nature elle-même a soustrait la Grèce à ce péril. La Grèce en effet ne sera jamais un de ces grands centres de production industrielle et manufacturière au sein desquels les peuples s'énervent, s'amollissent et se démoralisent. C'est surtout par l'agriculture, par l'exploitation des richesses dont la nature a si généreusement doté son sol, qu'elle doit monter un jour au rang des nations les plus prospères. La vie agricole, seule appelée à dominer en Grèce, développée par l'introduction des procédés de l'industrie moderne, qui lui serviront de puissans auxiliaires, excitée par une circulation facile, prompte, économique, tout en arrachant le peuple à son indigence et à sa barbarie, ne lui enlèvera aucune des grandes qualités qui lui sont propres; elle maintiendra au contraire dans toute leur énergie les principaux attributs de son antique génie, son fervent patriotisme, sa foi vive, ses aptitudes guerrières, et par-dessus tout son ardent amour de la liberté.

E. Yemeniz.

SAINT HIPPOLYTE

ET

LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE DE ROME

AU COMMENCEMENT DU III

I. Ἱππολύτου κατὰ πασῶν αἱρέσεων ἔλεγχος (Hippolyte, *Réfutation de toutes les hérésies*), édition de MM. L. Duncker et F. E Schneidewin, avec variantes et version latine; Gœttingue 1859. — II. *Hippolytus und seine Zeit* (*Hippolyte et son temps*), par le baron C. C. J. de Bunsen. — III. *Hippolytus und Kallistus*, par J. Dœllinger. — IV. *Hippolytus und die römischen Zeitgenossen* (*Hippolyte et ses contemporains romains*), par le docteur Volkmar.

I.

Il y a près de quatorze ans déjà que le livre retrouvé *sur les hérésies* fut publié pour la première fois, et on peut encore en parler comme d'une découverte récente. Ce livre, attribué à un saint, à cet Hippolyte que l'on connaissait vaguement comme un polémiste religieux de la première moitié du IIIe siècle, fit grande sensation dans le monde théologique. La vive controverse qu'il suscita, à peine apaisée aujourd'hui, a jeté assez de lumière sur les problèmes qu'il pose à la critique pour que le moment soit venu d'en parler à ces lecteurs toujours plus nombreux qui aiment à suivre la marche des sciences religieuses. C'est d'ailleurs une bonne occasion de montrer à l'œuvre cette critique historique dont on a tellement peur qu'on finira par en faire une puissance de premier ordre. Il y aurait d'abord à raconter l'histoire extérieure du livre, le genre d'intérêt qu'il éveille, les efforts de la science pour lui arracher le secret de ses origines. On passerait ensuite à un examen plus spécial, aux

intéressans détails que nous donne cet ouvrage sur les débats intérieurs de l'église de Rome au commencement du IIIe siècle, aux réflexions enfin qu'il suggère sur l'état des croyances chrétiennes à cette époque, encore si mal connue naguère, mais que l'érudition contemporaine éclaire désormais d'un jour, sinon complet, du moins suffisant pour avancer en toute sécurité.

C'est à M. E. Miller, de l'Institut de France, que l'Europe savante est redevable de la première publication du livre d'Hippolyte. Parmi les manuscrits grecs achetés au Mont-Athos en 1842, par ordre de M. Villemain, et déposés à la Bibliothèque royale, il s'en trouvait un, intitulé *De toutes les hérésies*, sans date et sans nom d'auteur. Cette anonymité, le mauvais état du texte, le préjugé inspiré par un titre qui est celui de nombreuses et misérables compilations, le peu d'ancienneté du manuscrit, qui ne doit guère remonter plus haut que le XIVe siècle, tout cela fit qu'on le laissa pendant assez longtemps aussi tranquille dans sa case parisienne qu'il l'avait été depuis des siècles dans le *trésor* du couvent grec d'où l'on venait de le tirer. Cependant, vers 1845, les yeux exercés de M. Miller furent frappés, en le parcourant comme par hasard, de certains mérites qui ne permettaient plus de le traiter en condamné à l'obscurité perpétuelle. Il y avait dans ce texte des fragmens de Pindare, de poètes grecs inconnus, de philosophes dont nous ne possédons rien ou presque rien. Cela seul suffisait pour affriander un fin connaisseur; l'examen fut poursuivi, et le résultat fut qu'on avait entre les mains un document de première valeur pour l'histoire de l'église et du dogme chrétien au commencement du IIIe siècle. Il est à regretter qu'une prompte publication faite en France même n'ait pas assuré à notre pays l'honneur sans partage de la résurrection d'un pareil monument de l'antiquité chrétienne; mais, pour des motifs qu'il est malaisé de discuter, il fallut attendre jusqu'en 1851 et s'adresser à l'étranger pour trouver un éditeur. C'est l'université d'Oxford qui reçut ce beau cadeau des mains de M. Miller. Déjà on s'était aperçu que l'ouvrage retrouvé était la continuation d'un livre inachevé ordinairement rangé parmi les œuvres d'Origène et connu sous le nom de *Philosophoumena*. M. Miller, qui avait remarqué cette connexion avec beaucoup de sagacité, crut que le tout devait être attribué au fameux théologien d'Alexandrie, et donna à son édition d'Oxford le titre de *Philosophoumena d'Origène*. On peut le dire en toute assurance aujourd'hui, ce titre reposait sur une erreur, du reste fort excusable chez un savant qui n'a pas fait son étude spéciale de l'histoire des dogmes. Le vrai titre à donner à l'ouvrage est celui de *Réfutation de toutes les hérésies*. Il est surprenant qu'à Oxford même on n'ait pas immédiatement réclamé contre le titre erroné; mais ne soyons

pas trop sévères et sachons gré seulement à la vieille université de n'avoir pas estimé trop dangereuse une publication portant un nom aussi mal noté que celui d'Origène dans les fastes de l'orthodoxie.

Malgré le bruit que faisait alors la grande exposition universelle, le livre fut remarqué. Non-seulement on y glanait des fragmens inédits d'anciens auteurs grecs, on y puisait de plus des données toutes nouvelles sur les divers mouvemens de la pensée religieuse au IIe siècle de notre ère. Le gnosticisme, cette effrayante fourmilière d'hérésies, dont nous avons tâché, dans un précédent travail (1), de décrire la nature et l'importance, s'y trouvait dépeint d'une main beaucoup plus ferme et savante que celle d'Irénée, beaucoup moins passionnée que celle de Tertullien. De là rectification de plus d'une idée qu'on s'était faite auparavant faute de renseignemens suffisamment clairs sur cette étrange foison de systèmes. On y trouvait des détails circonstanciés sur des sectes dont on connaissait à peine le nom, et qui cependant devaient avoir eu de l'importance. En particulier, une des branches principales de l'unitarisme chrétien des premiers temps, celle qui eut pour représentant classique Sabellius, cet unitarisme qui tend à confondre les deux personnes du Christ et de Dieu pour maintenir l'unité réelle de la Divinité, était l'objet d'une critique approfondie, jetant un jour tout nouveau sur son origine et son histoire. Chose étonnante, s'il fallait en croire le livre retrouvé, deux évêques de Rome dont on ne savait rien jusqu'ici, Zéphyrin (200-218) et Calliste (218-223), auraient ouvertement professé cette doctrine, si sévèrement condamnée plus tard. Enfin on pouvait y recueillir des détails pris sur le vif par un contemporain parfaitement renseigné sur la vie intime des chrétiens de Rome aux environs de l'an 200.

L'auteur annonce lui-même son dessein de réfuter péremptoirement les hérésies, qu'il a, dit-il, combattues auparavant sous une forme plus abrégée. Maintenant il veut les ruiner entièrement en exposant tout au long ces funestes doctrines, et surtout en montrant que les hérésies ne sont autre chose que des décalques des systèmes philosophiques du paganisme ou des doctrines sacerdotales de certaines corporations lointaines, telles que les druides gaulois et les brahmanes de l'Inde. Le premier livre est donc consacré à reproduire les principales doctrines philosophiques de la Grèce antique (2); le second et le troisième malheureusement nous

(1) Voyez l'article sur *Irénée* dans la *Revue* du 15 février 1865.

(2) Entre autres données intéressantes, signalons le premier système cosmogonique fondé sur la découverte des fossiles. Xénophane de Colophon (vers le VIe siècle avant Jésus-Christ) savait qu'on trouvait des coquilles marines dans les entrailles de la terre et sur les hautes montagnes. On avait découvert de son temps des empreintes de poisson dans les pierres extraites des carrières de Sicile et au sommet d'un mont dans l'île de

manquent. Toutefois on peut deviner, en s'aidant des indications éparses dans le reste de l'ouvrage, que le second livre s'occupait des mystères païens, et le troisième des systèmes astrologiques. Le quatrième, continuation de celui-ci, est tout rempli de très curieux détails sur l'art des Chaldéens, devins et magiciens du temps. On voit que l'auteur s'est donné beaucoup de peine pour pénétrer le secret des jongleries dont les thaumaturges de l'époque éblouissaient leurs nombreuses dupes. Il paraît que certaines sectes s'étaient approprié ces moyens suspects d'exercer du prestige sur les âmes faibles. Parfois les explications que l'écrivain grec en donne auraient bien besoin d'être expliquées elles-mêmes; parfois aussi on y trouve des recettes dont nos prestidigitateurs feraient peut-être leur profit. Il sait par exemple comment il faut s'y prendre pour que le foie encore palpitant d'une victime paraisse aux spectateurs empreint de lettres formant un mot fatidique. Il connaît des mélanges liquides dont il suffit de s'humecter les mains pour que l'on puisse impunément les plonger dans la poix bouillante ou manier des charbons ardens. Il prétend qu'une mixture de cire et de teinture d'orcanète posée sur de l'encens qui brûle se résout en une liqueur de sang. Il décrit et explique de véritables scènes de spiritisme, et ce qui prouve qu'il n'y a jamais rien de bien nouveau sous le soleil, c'est qu'il doit déjà combattre des exégètes complaisans qui voulaient à tout prix qu'Aratus et Moïse fussent parfaitement d'accord dans leur manière de raconter la création. C'est à partir du cinquième livre que l'auteur arrive enfin à ces hérésies qu'il a promis de démolir de telle façon qu'il n'en reste rien. Le gnosticisme et ses nombreuses variétés remplissent ce livre et les trois suivans. Au neuvième livre, il s'attaque à des doctrines moins éloignées de la sienne, mais qu'il déteste, dirait-on, plus encore, car son ton, relativement modéré jusqu'alors, devient âpre et violent. On serait tenté de croire que c'est surtout en vue de l'hérésie de Noet, de Sabellius, de Calliste, qu'il a rédigé son livre. C'est qu'il s'agit là d'une doctrine qui a triomphé longtemps sous ses yeux, dans sa propre église, malgré ses énergiques efforts : il s'agit de cette doctrine unitaire dont nous avons déjà parlé, et peut-être de secrètes blessures d'amour-propre se joignent-elles au zèle orthodoxe pour la lui rendre odieuse. C'est surtout dans ce livre que se trouvent de précieux renseignemens sur l'état intérieur de l'église chrétienne à Rome au commencement du IIIe siècle. S'il faut ajouter foi aux assertions de l'auteur, non-seulement les évêques de Rome Zéphyrin et Calliste auraient été hérétiques au premier chef, mais encore leur caractère moral aurait

Paros. C'est sur de tels phénomènes qu'il basait sa théorie d'un mélange primitif de la terre et de la mer.

laissé énormément à désirer, et même le second ne serait arrivé à l'épiscopat qu'après une vie criminelle et des intrigues méprisables. L'auteur a vécu de leur temps, tout près d'eux, et c'est après la mort de Calliste qu'il écrit. Enfin le dixième et dernier livre résume tout l'ouvrage en reprenant une à une les hérésies déjà combattues, et se termine par une profession de foi où l'auteur oppose en toute sécurité son orthodoxie aux erreurs de tout genre qu'il croit avoir réfutées.

Qui donc peut avoir été l'auteur de cet ouvrage d'un contenu si remarquable? Personne, parmi les théologiens de profession, ne voulut admettre que ce fût Origène. Déjà auparavant on avait de fortes raisons de douter de l'authenticité de ces *Philosophoumena*, ordinairement rangés parmi ses œuvres; la découverte du livre qui les aurait continués ne fit qu'aggraver les soupçons. Ce n'est ni le style ni surtout la doctrine du grand Alexandrin. Par exemple, l'auteur se prononce, comme Tertullien, pour la théorie spéculative d'après laquelle le Verbe serait sorti de Dieu à un moment précis de la durée. D'après Origène au contraire, la génération du Verbe, comme celle de toutes les âmes rationnelles, est éternelle. Origène, nous le savons par Eusèbe, n'a passé à Rome qu'un court espace de temps antérieurement aux faits principaux relatés dans l'ouvrage découvert; l'auteur de cet ouvrage au contraire a évidemment vécu longtemps à Rome, s'est trouvé mêlé personnellement aux dissensions religieuses de l'église de cette ville, et il a écrit sous l'impression encore toute fraîche de ces longs débats. La paternité de l'écrit fut donc d'une commune voix absolument refusée à Origène. Quel était alors le vrai père?

La critique allemande se trouvait à son poste. MM. Jacobi, Duncker, de Bunsen, travaillaient chacun à la solution du problème et parvenaient à un résultat identique, du moins quant au nom de l'auteur. Comme on a pu s'en assurer, le livre sur les hérésies contient des indications qui limitent assez étroitement le champ de la recherche. Il a été écrit certainement, dans la première moitié du IIIe siècle, par un chrétien de Rome ayant voix dans les conseils de l'église, en possession d'une véritable éducation philosophique et littéraire, et il serait bien étrange que son nom eût complétement disparu de la mémoire de l'église, quand on pense surtout à l'extrême pénurie de l'église occidentale en fait de grands théologiens pendant les trois premiers siècles de notre ère. La question ainsi resserrée, il n'y a que deux noms parmi ceux dont la tradition historique ait souvenance qui puissent entrer ici en ligne de compte, — Caïus, un presbytre romain qui s'est signalé en écrivant contre les montanistes et contre le gnostique Cérinthe, — Hippolyte, auteur de nombreux écrits perdus pour la plupart, mais dont

l'historien Eusèbe (1) nous a conservé une liste assez nombreuse, qu'il dit lui-même incomplète. Ce fut en faveur d'Hippolyte que MM. Jacobi, Duncker, de Bunsen, se prononcèrent, et ce dernier avec une verve, un éclat qui, joint à la haute position qu'il occupait alors à Londres, prit les proportions d'un événement. Ce fut même quelque chose de très piquant.

M. de Bunsen, une des figures les plus originales et les plus respectables de notre siècle, était alors ambassadeur de Prusse en Angleterre. Homme d'état éminent, mais de plus érudit de premier ordre, il utilisait les loisirs que lui laissait sa mission pour faire l'éducation théologique de l'Angleterre. Auparavant il avait passé de longues années à Rome, d'abord en compagnie de l'illustre Niebuhr, puis comme représentant de son pays près du saint-siége. Là, il avait pu donner libre cours à sa passion pour les études d'archéologie religieuse; il avait en particulier fait de véritables fouilles sur le terrain des anciennes liturgies, et même, obéissant à un penchant très prononcé pour le mysticisme, il avait fait usage de ses découvertes pour organiser un service liturgique assez compliqué dans la chapelle protestante qu'il avait ouverte à l'hôtel de l'ambassade prussienne. Ce goût des cérémonies ecclésiastiques et sa préférence marquée pour le système épiscopal l'avaient fait très bien accueillir à Londres par les partisans de la haute église. Les infortunés étaient bien loin de se douter que cet admirateur de l'épiscopat, cet ami intime du pieux roi qui venait de fonder l'évêché anglo-prussien de Jérusalem, ce parfait *gentleman* qui alliait la bonhomie, la rondeur allemande à la plus exquise amabilité de l'homme de cour, introduisait tout doucement le venin de la critique dans les veines vénérables de l'église établie. Ce n'est pourtant pas qu'il y mît la moindre malice. M. de Bunsen appartenait à cette génération allemande sortie des fortes commotions du commencement de ce siècle, qui eut l'art d'introduire le rationalisme à large dose dans les formules et les institutions religieuses en apparence les plus rebelles à une pareille opération. Plus il avança vers le terme de sa belle vie, plus il rompit avec ses velléités romantiques. Les excès de la réaction qui suivit les terreurs de 1848 firent même de lui un libéral déterminé : ses *Signes des Temps* furent le premier grand coup porté au système politico-religieux qui célébrait son triomphe dans la conclusion du concordat autrichien. Si j'ose ajouter un détail tout personnel, je dirai que, parmi mes papiers les plus précieux, je compte une lettre écrite peu de temps avant sa mort par le noble vieillard, lettre où il m'exprimait ses chaudes

(1) *Hist. eccl.*, VI, 22.

sympathies pour les idées religieuses énoncées par moi dans la *Revue* (1).

Toutefois en 1852 M. de Bunsen n'en était pas encore là, bien que sa *seconde manière* parût déjà dans les écrits qu'il composait en anglais et, chose assez bizarre, qu'il faisait traduire par d'autres dans sa langue maternelle. Il se déclarait incapable d'écrire un même livre dans les deux langues, bien qu'il les possédât parfaitement l'une et l'autre; mais, je l'ai dit, il avait surtout à cœur de réformer la théologie anglaise, de la rendre moins routinière, moins défiante vis-à-vis de la critique allemande, moins contraire aussi à des évidences peut-être embarrassantes pour les théories du XVII[e] siècle, mais auxquelles il faut pourtant se résigner, parce que ce sont des *stubborn things*, des choses têtues, comme le sont toujours des faits constatés et démontrés. Ce fut avec un enthousiasme vraiment juvénile qu'il s'empara de l'excellente occasion qui s'offrait à lui de donner une leçon de haute théologie à son aristocratique auditoire. Tout s'y prêtait. Il s'agissait d'un très ancien auteur chrétien imprimé aux frais de l'université d'Oxford et de son temps placé sur les sommets de la hiérarchie ecclésiastique, de plus orthodoxe zélé pour la conservation des saines doctrines, pénétré d'une sainte horreur de l'hérésie, et, pour combler la mesure, en guerre ouverte avec deux papes contemporains! Si la haute église n'avait pas été contente, elle eût été bien difficile. Il est vrai que l'orthodoxie du vieux controversiste romain différait sensiblement de ce qu'on appelle de ce nom en Angleterre, et que, ne pouvant en conscience signer les trente-neuf articles, il eût couru grand risque d'être exclu des chaires de l'église anglicane : encore fallait-il voir; on ne pouvait pas éconduire sans forme de procès un visiteur si bien présenté! D'ailleurs son introducteur affirmait qu'il suffisait de parcourir son livre pour être en état de réfuter péremptoirement « le roman » élaboré à Tubingue sur les origines du christianisme, et cela n'était pas à dédaigner.

L'ouvrage en quatre volumes que M. de Bunsen publia en anglais sous le titre de *Hippolytus and his Age* fit donc grand bruit et éclipsa pour un temps les travaux moins brillans consacrés au même sujet. Voici en résumé comment M. de Bunsen établissait qu'Hippolyte, le saint canonisé dont la fête se célèbre chaque année le 13 août, est l'auteur du livre retrouvé par M. Miller. D'abord Eusèbe, Jérôme et la Chronique pascale font de lui un contemporain de l'évêque romain Zéphyrin, et affirment d'un commun accord qu'il a écrit un livre *contre toutes les hérésies*. Le patriarche

(1) Voyez dans la livraison du 1[er] novembre 1859 l'étude sur la *renaissance des idées religieuses en France*.

Photius, qui notait chaque jour avec ses réflexions les lectures qu'il avait faites dans sa riche bibliothèque byzantine, dit qu'il a lu un traité d'Hippolyte où celui-ci combat trente-deux hérésies (dans notre livre, il y en a trente-quatre; mais M. de Bunsen croyait pouvoir en retrancher deux et n'en être que plus exact). Ensuite l'auteur nous apprend lui-même, vers la fin de son ouvrage, qu'il a composé un traité philosophique sur *l'essence de l'univers*, et nous savons encore par le même Photius que ce traité s'intitulait aussi tout simplement : *De l'Univers*. C'est ici que l'archéologie vient en aide à la critique. Dans une salle du Vatican se trouve une statue de marbre déterrée au XVIe siècle, et qui représente un homme assis sur une cathèdre ou siége d'honneur. Cette statue passe pour celle d'Hippolyte, et non sans raison. Le dos du siége porte des inscriptions grecques dans lesquelles on reconnaît un catalogue d'ouvrages fort semblable à celui qu'Eusèbe et Jérôme nous ont transmis sous le nom d'Hippolyte, en particulier un *canon pascal*, c'est-à-dire un indicateur des jours sur lesquels doit tomber chaque année la fête de Pâques, embrassant une période de sept fois seize années, précisément comme celui que ces deux écrivains lui attribuent. Cette statue, qui doit être du IVe siècle, a été trouvée sur l'emplacement d'un ancien cimetière, tout près du tombeau de saint Laurent, au martyre duquel, selon la tradition, Hippolyte fut associé. Il n'est donc pas douteux que cette statue ait été sculptée en l'honneur d'Hippolyte, lors même qu'il serait difficile de penser qu'elle reproduit ses traits réels. Eh bien! parmi les écrits dont les titres sont gravés sur le dos de la cathèdre s'en trouve un intitulé : *De l'Univers*.

Mais comment se fait-il, continue M. de Bunsen, qu'Hippolyte, puisque c'est lui, s'attribue la dignité épiscopale, écrive comme un habitant de Rome, fasse même partie du clergé chrétien de la capitale de l'empire, et que pourtant son nom n'apparaisse sur aucune liste pontificale? — A cela le noble écrivain répondait par une hypothèse ingénieuse, mais un peu téméraire. D'après plusieurs anciens auteurs, disait-il, Hippolyte a été évêque de Porto, ce port de mer que Claude fit creuser à cause des ensablemens qui rendaient celui d'Ostie toujours moins accessible. Porto n'était qu'à quelques lieues de Rome, et très probablement son évêque était en même temps presbytre ou membre du presbytérat romain, où il siégeait comme si Porto eût été une paroisse de Rome.

Telle fut l'explication de M. de Bunsen, et l'on verra qu'il avait du premier coup serré d'assez près la vérité. Seulement, trop enchanté de sa découverte, il s'en exagéra la valeur. D'abord il présenta sa combinaison comme très solide, ce qu'elle n'était pas. Partant de là, il se mit à décrire, avec une prolixité parfois un peu

fatigante, l'état des idées et des croyances au temps d'Hippolyte, de façon à bien montrer aux épiscopaux anglais ce qu'était, ce que croyait au IIIe siècle un évêque fidèle, en lutte avec des papes au nom de l'orthodoxie compromise. Hippolyte devint, sous sa plume enthousiaste, une sorte de théologien idéal, de chrétien modèle, qui avait tout bien dit et tout bien fait. Il y joignit des dissertations assez longues, avec documens à l'appui, sur les anciennes liturgies, et toute une exposition philosophique de la vérité religieuse telle qu'il la concevait. Enfin il eut l'idée bizarre de faire parler Hippolyte lui-même, il le ressuscita en idée, lui fit faire le voyage de Londres pour lui montrer la grande exposition, et mit dans la bouche du vieil évêque du IIIe siècle tout ce qu'un savant baron allemand peut avoir à dire au public anglais du XIXe. Tout cela, malgré le ton très religieux, très croyant, de tout l'ouvrage, malgré le soin que l'auteur avait pris de faire observer que, s'il fallait taxer de rationalisme toute immixtion de la raison dans l'ordre religieux, Dieu lui-même serait le premier des rationalistes, tout cela exhalait une si forte odeur d'hérésie que les nerfs, toujours facilement irritables, de l'orthodoxie britannique en furent tout en émoi. Seule parmi les organes notables de l'opinion, la *Revue de Westminster* osa émettre un jugement favorable à l'ensemble du livre, ce qui était tout le contraire d'une recommandation aux yeux du public bien pensant. La haute et la basse église murmurèrent, et plus d'une voix cria au blasphème.

Cependant, on ne peut le nier, c'est à partir du séjour de M. de Bunsen à Londres que s'est dessiné ce mouvement de réforme théologique dont les *Essays and Reviews* et les ouvrages de l'évêque Colenso ont été dans ces dernières années les manifestations les plus saillantes, et qui fait aujourd'hui le désespoir des conservateurs tenaces des vieilles traditions anglicanes. Ce mouvement sans doute est dû encore à d'autres causes ainsi qu'à d'autres hommes, mais il est de fait que la personnalité sympathique de l'homme d'état théologien que l'Allemagne avait envoyé à l'Angleterre a beaucoup contribué à l'accélérer et à le fortifier. Voyez donc à quoi servent les cordons sanitaires que les sociétés religieuses sont souvent trop enclines à dresser autour d'elles et par quels chemins impossibles à prévoir la contagion des idées peut se glisser dans les enceintes les mieux gardées! C'était bien la peine d'élever les étudians en *divinity* d'Oxford et de Cambridge dans une sainte horreur ou, pour mieux dire, dans le suprême dédain des travaux critiques de l'Allemagne, pour qu'un baron allemand, grand amateur de liturgies et autres antiquités inoffensives, s'en vînt semer l'ivraie à pleines mains dans le champ du Seigneur!

L'Allemagne de son côté voulut savoir si le savant ambassadeur

avait en réalité dénoué le nœud proposé à la critique. Plusieurs théologiens adoptèrent son explication dans ce qu'elle avait d'essentiel, mais trouvèrent qu'elle péchait par beaucoup de détails imaginaires et de preuves arbitrairement déduites. D'autres allèrent plus loin, et, comme on pouvait s'y attendre, l'opposition déclarée vint des deux côtés dont M. de Bunsen avait cru trop facilement triompher au moyen du livre récemment découvert, c'est-à-dire du côté de Tubingue et du côté catholique.

A Tubingue, MM. Baur et Zeller n'eurent pas de peine à faire ressortir l'aspect romanesque des combinaisons auxquelles M. de Bunsen avait dû recourir pour donner du corps à son explication. — Vous dites, lui fut-il objecté, qu'Hippolyte était sans doute à la fois évêque à Porto et presbytre à Rome; mais c'est une monstruosité historique qu'une pareille hypothèse! Jamais pareille chose ne s'est vue, n'a pu se voir au IIIe siècle. Vous prétendez que les descriptions qu'il fait des systèmes gnostiques, les citations qu'il emprunte aux ouvrages composés par les chefs d'écoles hérétiques démontrent que le quatrième évangile était écrit depuis longtemps quand ceux-ci commencèrent à enseigner; mais comment n'avez-vous pas vu que votre auteur ne sait pas distinguer entre les chefs d'école et leurs disciples, qu'à chaque instant il cite textuellement des passages d'autrui avec le mot sacramentel φησί, *dit-il*, sans qu'il soit possible de déterminer quel est cet autrui? Vous affirmez que Photius a lu cette réfutation des hérésies en dix livres et qu'il l'attribue à Hippolyte; mais Photius nous dit que ce qu'il a lu est un petit livre, βιβλιδάριον, dans lequel on comptait trente-deux hérésies, commençant par celle du faux messie Dosithée, se terminant par celle de Noet, et dont l'auteur n'admettait pas que l'épître aux Hébreux fût de l'apôtre Paul; or le livre retrouvé est considérable, il réfute trente-quatre hérésies, ne commence pas par Dosithée, ne finit pas par Noet et ne dit rien de l'épître aux Hébreux. Et quant à la fameuse statue, quel fond voulez-vous faire d'un pareil témoignage? Est-ce qu'au IIIe siècle on élevait des statues de marbre aux auteurs chrétiens? D'ailleurs, parmi les ouvrages dont le nom est gravé sur la base, il n'y a rien qui ressemble à la *Réfutation de toutes les hérésies*. Vous croyez parvenir à votre but par un détour, vous relevez sur le dos de la cathèdre le traité *De l'Univers* que Photius a connu aussi; mais Photius dit en toutes lettres que ce traité est l'œuvre de celui qui a composé un autre écrit anti-hérétique intitulé *le Labyrinthe*, et que l'auteur du *Labyrinthe* est Caïus, contemporain, lui aussi, de Zéphyrin et connu comme adversaire en titre de plusieurs hérésies de la même époque. C'est lui, c'est Caïus qui est le véritable auteur du livre découvert, et il est inutile d'en chercher d'autres.

Tel fut en gros le langage que l'on tint à Tubingue; mais s'il fallut avouer que les objections alléguées contre le système de M. de Bunsen étaient très fortes, on dut pourtant reprocher aux célèbres critiques des bords du Neckar d'avoir conclu un peu trop hâtivement du passage de Photius que Caïus était l'auteur du traité intitulé *le Labyrinthe*. Examiné de près, ce passage signifie seulement que l'auteur du *Labyrinthe* est aussi celui du traité *De l'Univers*, que *le Labyrinthe* a été attribué à Caïus, mais que Photius lui-même ne se porte en aucune façon garant de cette opinion, qui lui paraît douteuse. Malgré les objections de Tubingue, la balance ne cessa donc pas de pencher en faveur d'Hippolyte, bien que plus d'un nuage planât sur sa personne et son livre. Du reste, que l'auteur fût Hippolyte ou Caïus, les révélations à charge des deux évêques Zéphyrin et Calliste n'étaient pas moins accablantes. C'est au point qu'en France M. Lenormant essaya, avec plus de zèle que de bonheur, de reprendre pour son compte l'hypothèse qui attribuait le livre à Origène : on pouvait ne pas trop se soucier, pensait-il, des accusations d'un homme notoirement hostile à la doctrine de l'église. Cette tentative n'eut aucun succès, et du côté catholique on éprouva le besoin de compulser à nouveau les pièces du procès.

Celui qui s'en chargea, et qui s'acquitta de cette tâche avec beaucoup de talent, fut M. Dœllinger, théologien fort distingué de Munich, dont le nom a marqué, il y a quelques années, lors des premières discussions relatives au pouvoir temporel de la papauté. On sait que M. Dœllinger ne craignit pas d'envisager en face l'hypothèse de la disparition de ce pouvoir et même d'affirmer qu'elle n'aurait rien d'essentiellement fâcheux pour l'intérêt bien entendu de l'église romaine. Cette manière, hardie pour un prêtre, d'envisager la question lui valut à Rome de sévères réprimandes, et il dut se rétracter, disent ses adversaires, s'expliquer, disent ses amis, afin de ne plus porter ombrage à la susceptibilité ultramontaine. Toutefois il est douteux qu'il réussisse jamais à se laver entièrement des soupçons que son libéralisme relatif inspire aux absolutistes du Vatican. La théologie et la philosophie de Munich leur sont antipathiques. En peu d'années, on a vu des hommes tels que MM. Carrière, Huber, Froschammer, Lasaulx, Pichler, déférés l'un après l'autre aux censures pontificales. Nous n'avons pas à intervenir dans ce débat, si ce n'est pour regretter au nom de la science et du libéralisme européen qu'une telle pression soit exercée sur des savans et des écrivains qui font penser au vers virgilien :

Si Pergama dextra
Defendi possent...

Ce qui est certain, c'est que M. Dœllinger est un écrivain fort sa-

vant, d'une impartialité remarquable dans les limites que sa foi lui prescrit, et dont les ouvrages de controverse diffèrent essentiellement de ces élucubrations superficielles et injurieuses que les zélateurs de la tradition ecclésiastique opposent si souvent, avec une naïveté qui confond, aux travaux les plus sérieux de la critique. Il y a du plaisir et du profit à discuter avec M. Dœllinger. On reste avec lui sur le terrain de la politesse, on trouve en lui un vrai connaisseur de l'antiquité chrétienne, comprenant la valeur des découvertes nouvelles et tout disposé à leur concéder beaucoup à la seule condition que les bases de la foi catholique resteront intactes. Quelle position prit-il dans le débat qui nous occupe?

Au point de vue de l'anti-romanisme, M. de Bunsen avait fait coup double. Il avait à la fois démonétisé un saint et noté d'hérésie deux papes. Le saint Hippolyte du calendrier romain n'était plus qu'un rebelle, un ennemi déclaré de deux évêques romains, ses contemporains, et deux papes auraient professé de damnables erreurs sur la Trinité. M. Dœllinger tomba d'accord qu'il n'y avait pas moyen d'attribuer le livre à Origène; il reconnut qu'il était bien d'Hippolyte, comme l'avait dit M. de Bunsen; puis, forcé de faire un choix, des deux inconvéniens il choisit le moindre, il abandonna le saint pour sauver les deux papes, et il s'expliqua dans un ouvrage d'une lecture facile et instructive intitulé *Hippolytus und Kallistus*. La partie la mieux traitée de cet ouvrage est sans contredit celle où l'auteur porte le flambeau d'une fine et libre critique sur la légende de saint Hippolyte. Ce travail faisait défaut à l'œuvre de M. de Bunsen. Il en résulte qu'il faut distinguer au moins cinq Hippolytes qui sont venus se fondre dans une personnalité historique, en lui donnant, par cette fusion, les traits les plus incohérens. La tradition la plus ancienne, la seule qui puisse passer pour historique, parle simplement d'un *presbytre Hippolyte* qui fut exilé en Sardaigne en 235, en compagnie de l'évêque de Rome Pontien. — Puis il est un autre Hippolyte, officier de l'armée impériale, chargé de garder saint Laurent pendant les jours qui précédèrent le martyre de celui-ci, et qui, gagné à l'église chrétienne par son prisonnier, fut condamné à mort à son tour; mais il dut à son nom et aux réminiscences mythologiques du magistrat qui avait prononcé l'arrêt d'être attaché à des chevaux sauvages qui le mirent en pièces. M. Dœllinger ne met pas en doute que cette légende ne soit née dans l'imagination populaire d'une confusion naïve entre le fils de Thésée et l'Hippolyte de la tradition chrétienne. Cette confusion put avoir pour cause première quelque peinture, quelque fresque représentant la mort d'Hippolyte, et que le poète Prudence (vers 400) paraît avoir vue dans le voisinage d'une église dédiée à saint Laurent, car il décrit quelque chose qui y ressemble beau-

coup dans l'hymne qu'il composa en l'honneur de saint Hipolyte. Le nom de la compagne légendaire du martyr Hippolyte, *Concordia*, fait aussi penser à une peinture allégorique voisine de la première. — Un autre saint Hippolyte, d'origine orientale cette fois, sous le règne de Claude (c'est-à-dire dans un temps où tout au plus quelques chrétiens pouvaient se trouver dans Rome et où il n'était pas question de persécutions sanglantes), aurait joué un rôle saillant lors du supplice d'une princesse impériale non moins imaginaire, sainte Chryse ou sainte Aurée, horriblement martyrisée et finalement jetée à la mer près d'Ostie avec une pierre attachée à son cou. Le corps de Chryse surnagea miraculeusement, et le diacre Hippolyte, l'ayant retirée de l'eau, l'enterra pieusement devant les portes d'Ostie, après quoi, condamné à son tour, il aurait été noyé par ordre du préfet dans les fossés de la petite ville de Porto. M. Dœllinger n'a pas de peine à montrer combien toute cette légende est apocryphe. C'est elle pourtant, uniquement elle, qui a donné lieu à la tradition d'après laquelle saint Hippolyte aurait été évêque de Porto. — Il y a de plus un saint Hippolyte d'Antioche, un autre saint arabe du même nom (seulement ce nom se change en celui d'*Abulides*), d'autres encore, tous sans la moindre réalité historique. — Enfin il y a le saint Hippolyte du poète Prudence, qui n'est qu'une variante de celui que nous avons indiqué en second lieu. Seulement sa légende contient un trait remarquable, qui n'a pu être inventé pour glorifier le saint : Hippolyte, selon Prudence, aurait été *novatien*, c'est-à-dire partisan de l'évêque schismatique Novatianus, qui, vers l'an 250, se mit à la tête du parti de la rigidité disciplinaire et fut le rival du pape Corneille. Il y a là un anachronisme évident, le véritable Hippolyte ayant été déporté en Sardaigne quinze ans avant le schisme de Novatien; mais il pourrait y avoir aussi le souvenir défiguré d'une réalité que M. Dœllinger se flatte d'avoir devinée.

En tout cas, il a atteint le but qu'il se proposait en démêlant si laborieusement le cycle de légendes formées autour du nom d'Hippolyte. Il en résulte que rien n'appuie historiquement les suppositions de M. de Bunsen sur sa dignité épiscopale à Porto jointe à son titre de membre du presbytérat romain. Comme pourtant l'auteur de la *Réfutation des hérésies* paraît s'attribuer le rang d'évêque et a certainement vécu à Rome, M. Dœllinger ne voit qu'un moyen de dissiper ces apparences contradictoires, c'est d'admettre qu'Hippolyte a été un évêque dissident, l'auteur d'un schisme qui aurait éclaté sous Calliste, probablement en suite du dépit que lui faisait éprouver l'élévation de ce dernier à l'épiscopat légitime par le suffrage du peuple chrétien de Rome. C'est ce qui explique la passion avec laquelle Hippolyte a cherché à discréditer son heu-

reux rival, les accusations d'hérésie et d'immoralité qu'il lui jette à la face, ainsi qu'à son prédécesseur et patron Zéphyrin, le souvenir confus transmis au poète Prudence de sa position schismatique, enfin son exil en Sardaigne en compagnie de l'évêque Pontien, car le schisme aurait duré, après la mort de Calliste, jusqu'en 235, et l'autorité impériale aurait jugé à propos de mettre fin aux troubles en déportant les chefs des deux partis. Si donc la mémoire du saint, qui se repentit peut-être en Sardaigne, ressort gravement atteinte de cette explication, celle des deux papes calomniés se trouve lavée des reproches que faisait peser sur elle l'*odium theologicum* d'un compétiteur éconduit.

M. Dœllinger, contrairement à l'avis des théologiens de Tubingue, fait grand cas de la statue d'Hippolyte, conservée au Vatican, et même elle lui fournit la preuve principale que c'est bien Hippolyte qui a écrit la *Réfutation des hérésies*. Sans aller jusqu'à en faire le portrait en pied d'Hippolyte, il pense qu'elle fut sculptée en son honneur, peu d'années après sa mort, par un de ses chauds partisans, et qu'elle nous renseigne parfaitement sur le costume et l'attitude d'un évêque chrétien de la première moitié du IIIe siècle. Ce serait le plus ancien monument chrétien de ce genre.

Telles furent les trois hypothèses principales auxquelles donna lieu la découverte de M. Miller : le livre est d'Hippolyte, évêque de Porto et presbytre de Rome, dit M. de Bunsen; il est de Caïus, dit-on à Tubingue; il est d'Hippolyte, évêque schismatique et antipape, dit-on à Munich. Nous avons fait grâce au lecteur de mille détails subtils de la discussion qui avait précédé et qui suivit ces trois explications. Par exemple on devrait se demander pourquoi Théodoret, au ve siècle, cite des fragmens entiers de l'œuvre d'Hippolyte sans le nommer, sans même accuser connaissance des autres parties de l'ouvrage; pourquoi on avait attribué à Origène le premier des dix livres qui le composent; quel rapport enfin il peut y avoir entre l'œuvre d'Hippolyte et un traité latin annexé à la *Prescription* de Tertullien, traité qui présente d'étroites analogies avec l'ouvrage du controversiste romain. Cherchons maintenant à résumer les résultats que l'on peut considérer comme acquis.

C'est bien Hippolyte qui est l'auteur de la *Réfutation des hérésies*; mais ce livre, écrit en grec et d'une lecture laborieuse, fut assez négligé, vite oublié dans l'Occident latin, qui n'était pas grand clerc à cette époque et n'avait qu'un goût médiocre pour les recherches philosophiques. Le jour peu flatteur sous lequel il montrait deux évêques romains ne dut pas le recommander à leurs successeurs; d'ailleurs il avait été précédé, Hippolyte le dit lui-même, par un exposé plus succinct, moins philosophique, moins compromettant aussi des différentes doctrines hérétiques. Ce petit ouvrage

fut plus recherché en Occident. C'est là ce *petit livre*, combattant trente-deux hérésies, que Photius a lu, sachant bien qu'il était d'Hippolyte, et qui se retrouve dans le traité attribué à Tertullien. Quant à la grande *Réfutation*, en Orient même, où elle fut plus répandue qu'en Occident, il semble qu'une certaine défaveur l'ait suivie, comme si des bruits suspects en eussent rendu la lecture peu recommandable. Ce qui est certain, c'est qu'il s'en détacha des parties bonnes à consulter, formant un tout par elles-mêmes, et qui circulèrent anonymes. Ainsi le premier livre, qui offrait un tableau abrégé des divers systèmes philosophiques de la Grèce, fut recherché et désigné par le nom de *Philosophoumena*. C'est d'ailleurs par ce mot que l'auteur lui-même désignait le commencement de son ouvrage. Dans l'ignorance où l'on était de la véritable source de ces considérations, on les attribua au grand théologien philosophe d'Alexandrie, à Origène, à qui l'on prêtait aisément tout ce qui, dans la littérature chrétienne du IIIe siècle, dénotait une connaissance quelque peu approfondie de la philosophie grecque. Ainsi s'établit la coutume de reproduire les *Philosophoumena* dans ses œuvres complètes. De même le dixième livre, celui qui résume tout l'ouvrage, se détacha de l'ensemble, et c'est lui que Théodoret a reproduit en partie, sans savoir de qui il était; c'est lui que Photius a lu sous le titre de *Labyrinthe* (ce dixième livre commence par ce mot, qui veut faire allusion au caractère obscur des doctrines hérétiques où l'on s'égare), et qu'on attribua à Caïus, à qui on trouvait aussi fort commode de faire remonter les compositions anti-hérétiques d'origine romaine. La *Réfutation* tout entière ne fut copiée que rarement, et c'est une merveille qu'on en ait découvert un manuscrit, d'ailleurs incomplet, et dont le texte, écrit par une main malhabile, réclame de nombreuses corrections.

Voilà donc l'histoire du livre énigmatique reconstituée avec bien de la peine, mais avec une vraisemblance qui satisfait l'esprit, car tous les termes de l'équation à résoudre se retrouvent dans la solution. Restent pourtant deux points sur lesquels la critique n'a peut-être pas dit son dernier mot : c'est la statue d'Hippolyte et la position qu'il prit à Rome vis-à-vis des évêques Zéphyrin et Calliste.

Quant à la statue, il faut reconnaître, avec MM. de Bunsen et Dœllinger, qu'elle a bien certainement été consacrée à la mémoire d'Hippolyte par un chrétien ou des chrétiens de Rome qui l'avaient en grande vénération. La comparaison des titres d'ouvrages indiqués sur la base avec les listes reproduites par Eusèbe et Jérôme ne permet pas d'hésiter; mais je ne saurais admettre avec l'honorable chanoine de Munich qu'elle ait reçu cette destination peu de temps après la mort de celui qu'elle est censée représenter. Le canon

pascal gravé sur la base va jusqu'en 333; mais on a pu l'inscrire quand même il ne servait plus à rien, comme rappelant l'un des titres d'Hippolyte à la reconnaissance des chrétiens. M. Winckelmann, s'appuyant sur des raisons d'archéologie, pense, il est vrai, que la statue doit remonter au IIIe siècle, et je n'ai rien à objecter à cette opinion d'un juge fort compétent; mais cela ne prouve nullement qu'elle ait été destinée dès l'origine à représenter un chrétien, ni surtout un ecclésiastique. La bonne gravure que M. de Bunsen a mise en tête de son ouvrage, *Hippolyte et son temps*, permet de s'en faire une idée exacte. C'est la représentation d'un rhéteur, ou d'un philosophe, ou d'un poète; ce n'est ni celle d'un presbytre, ni celle d'un évêque. On sait que l'art chrétien, très simple à son origine, consista surtout en emblèmes, en symboles mystérieux, en hiéroglyphes qui n'étaient pas compris de la masse païenne. Pas un seul signe de ce genre ne se trouve sur la statue. Elle est d'un dessin pur et correct, la tête est belle et grave, la pose noble. Le personnage assis, comme s'il allait commencer un discours, porte le pallium grec et la toge romaine. La cathèdre sur laquelle il est assis a pour support apparent un sphynx de chaque côté. Où peut-on reconnaître dans tout cela le moindre signe, le moindre emblème chrétien? Je faisais récemment part de mes doutes à un professeur de Leyde dont toute l'Europe savante connaît et admire l'érudition, M. le docteur Cobet : il les confirma de la manière la plus complète et me rendit attentif à un fait trop peu connu, dont l'ignorance ou l'oubli a été la cause de bien des erreurs dans le champ de l'archéologie; je veux parler de la coutume, endémique depuis Constantin, de métamorphoser les anciennes statues par un simple changement d'inscription. Le savant professeur me citait à ce propos les très curieux détails que renferment plusieurs discours de Dion Chrysostôme, qui compare déjà les statues de son temps à des acteurs changeant de personnage et de caractère. On alla parfois jusqu'à inscrire les noms de Nestor et de Priam sur le socle de statues qui représentaient de jeunes hommes, et il semble bien que le fameux saint Pierre de Rome n'est pas autre chose qu'un Jupiter métamorphosé de la sorte. La conversion de la statue d'un philosophe païen en statue d'Hippolyte pourrait donc fort bien dater de l'époque de Constantin. C'est alors que le souvenir d'Hippolyte, à qui sa rigidité morale, son martyre, peut-être aussi son opposition à des pasteurs ne plaisant pas à toutes leurs brebis, avaient valu des admirateurs chaleureux au sein du peuple chrétien, prit peu à peu les proportions de l'apothéose que nous voyons s'accomplir dans l'hymne de Prudence à la fin du IVe siècle. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est l'observation même faite par M. Dœllinger qu'à partir de la translation du siége de l'empire à Byzance, le grec,

jusqu'alors usité presque exclusivement dans l'église romaine, devint promptement hors d'usage dans la vieille capitale. Or, tandis que la statue dénote une main habile et soigneuse, l'inscription est mal gravée, présente des fautes grossières, et semble être l'œuvre d'un homme qui n'était pas familier avec les mots grecs qu'il voulait reproduire; mais, si défectueuse que soit l'exécution matérielle, le catalogue d'ouvrages gravé sur la cathèdre n'en est pas moins celui que les admirateurs d'Hippolyte acceptaient comme exact au IVe siècle, et à ce point de vue la statue demeure un témoignage fort important, irréfragable même, en faveur de l'opinion qui fait de lui l'auteur de la *Réfutation*.

Quant à la position d'Hippolyte dans l'église romaine de son temps, M. Dœllinger et les critiques de Tubingue ont parfaitement raison de repousser l'hypothèse, trop facilement admise par M. de Bunsen, de son double titre d'évêque de Porto et de membre du presbytérat romain; mais celle qu'adopte le savant chanoine de Munich, la supposition qu'Hippolyte aurait fait schisme à Rome, n'est pas plus solide. Ce schisme aurait duré longtemps, puisque, datant de l'élévation de Calliste à l'épiscopat, il se serait prolongé, après la mort de celui-ci, jusqu'au moment où Hippolyte et l'évêque Pontien furent déportés ensemble en Sardaigne (218-235). Comment donc se peut-il qu'aucune trace n'en perce dans l'histoire? Comment le nom d'Hippolyte ne se rencontre-t-il dans aucun catalogue d'hérésies? Comment Tertullien, qui aurait eu ses raisons de sympathiser avec un pareil schisme, n'en souffle-t-il pas un mot dans ses véhémentes objurgations contre les évêques romains? Comment surtout le grand schisme novatien, qui éclate à Rome quinze ans après le départ d'Hippolyte et dont nous connaissons fort bien les particularités par les écrits de Cyprien et autres documens, peut-il donner lieu à des controverses, à des correspondances passionnées, sans que la moindre allusion soit faite de part ou d'autre à un mouvement qui dans l'hypothèse de M. Dœllinger aurait été tout semblable? Dans l'un et l'autre cas en effet, il se serait agi d'une dissidence formée à Rome par les partisans de la rigidité disciplinaire. Tout cela dépasse les bornes du vraisemblable. Il est vrai que M. Dœllinger croit pouvoir appuyer son opinion sur les déclarations du livre lui-même. Hippolyte, dit-il, se décerne à lui-même la dignité épiscopale, car il s'attribue la succession apostolique, la *sacrificature souveraine* (ἀρχιερατεία) dans l'église; il parle de Calliste, non comme de l'évêque des chrétiens de Rome, mais comme d'un chef d'école (διδασκαλεῖον); il lui reproche d'avoir reçu à la communion de l'église des pécheurs scandaleux que lui et ses amis en avaient repoussés, etc. Seulement nous nous permettrons de demander à notre tour pourquoi Hippolyte ne déclare pas une bonne fois, en

toutes lettres, qu'il est l'évêque, le seul véritable évêque de Rome, et que Calliste ne l'est pas. A quel titre se plaindrait-il, s'il a fait schisme, de ce que les excommuniés de son église sont accueillis dans une autre? Pourquoi reproche-t-il simplement à son adversaire d'être un chef d'école, si à ses yeux il est un hérésiarque dans toute la force de ce terme? Pourquoi enfin le chronographe de 354, cet annaliste sérieux qui nous apprend qu'Hippolyte et l'évêque Pontien partirent ensemble (1) pour l'exil meurtrier des mines de Sardaigne, désigne-t-il avec intention Hippolyte comme presbytre? Aurait-il désigné de cette manière à côté d'un pape un évêque schismatique et hérétique?

M. Dœllinger et M. de Bunsen ont donné chacun dans cette illusion qui consiste à reporter sur une époque d'organisation pénible et lente, où les institutions sont encore mal définies, les procédés d'un temps où les jurisprudences sont fixées, les titres et les pouvoirs qui en dérivent nettement déterminés. Certainement la dignité épiscopale au commencement du III[e] siècle était déjà fort élevée au-dessus du simple pouvoir presbytéral, avec lequel dans l'origine elle était confondue. Cela n'empêche pas qu'aux yeux d'Irénée il n'y a pas encore de différence spécifique entre les presbytres et les évêques, et Hippolyte, qui a lu Irénée, qui le cite, qu'on a même regardé comme son disciple, n'appelle jamais l'évêque de Lyon autrement que « le bienheureux presbytre Irénée. » L'opposition qu'il se voyait dans le cas de déclarer successivement à deux évêques ne pouvait faire de lui un partisan bien chaud de cette omnipotence épiscopale vers laquelle on marchait alors à grands pas, et ses expressions s'en ressentent, soit qu'il parle de lui-même, soit qu'il ait en vue ses adversaires. Bien loin d'exalter leur dignité, il tend à la restreindre. En revanche il aime à relever la sienne, profitant des libertés d'un temps où le membre d'un collége presbytéral pouvait encore se décerner ces attributions de *haute sacrificature*, de *successeur des apôtres*, qui furent plus tard exclusivement réservées à l'épiscopat. Plus de cent ans auparavant, la lettre de Clément de Rome aux Corinthiens assimilait les presbytres aux sacrificateurs de l'ordre lévitique. Disons plutôt qu'Hippolyte a été l'un de ces opposans systématiques, incommodes, avec

(1) Voici ce passage, d'un latin fort peu cicéronien : *Eo tempore* (*a.* 235) *Pontianus episcopus et Hippolytus presbyter exoles sunt deportati in Sardinia in insula nociva Severo et Quintino cons. In eadem insula discinctus est IIII kl. oct. et loco ejus ordinatus est Antheros XI kl. dec. cons.*, etc. C'est-à-dire : « En ce temps-là (235), sous le consulat de Severus et de Quintinus, Pontien, évêque, et Hippolyte, presbytre, furent exilés et déportés en Sardaigne, dans une île meurtrière. Dans la même île, Pontien fut déposé le 4[e] des kalendes d'octobre, et le 11[e] des kalendes de décembre Anthérus fut ordonné à sa place. » Au lieu de *discinctus*, dont le sens est fort obscur, M. Mommsen voudrait qu'on lût *defunctus* (il mourut), et ce serait beaucoup plus naturel.

lesquels il est difficile de vivre, mais qui ne sortent pas de la constitution. La manière dont il parle des montanistes est tout à fait celle d'un homme qui leur donne raison sous bien des rapports, mais qui n'aime pas leur tendance séparatiste. Si Hippolyte n'a pas été excommunié par Calliste, c'est sans doute que, tout en n'ayant pas pour lui la majorité, il était à la tête d'une minorité puissante qu'il fallait ménager. On peut avec M. Dœllinger penser que jusqu'à la fin son humeur resta la même, et j'admettrai volontiers avec lui que son exil en compagnie de l'évêque Pontien dans les premiers jours du règne de Maximin le Thrace, qui était encore fort occupé en Allemagne, exil par conséquent décrété par quelque magistrat urbain, fut un de ces moyens que l'administration césarienne aimait à employer quand elle espérait faire la paix en imposant le silence. C'est une erreur de croire qu'avant Constantin l'autorité temporelle ne se mêla jamais des débats intérieurs de l'église chrétienne : elle intervint pour forcer Paul de Samosate à quitter Antioche, et en 309 l'empereur Maxence exilait le pape Marcellus parce qu'il se montrait trop sévère pour ceux qui avaient faibli dans les persécutions.

II.

Nous arrivons enfin aux renseignemens qu'Hippolyte nous offre sur l'état de l'église romaine de son temps, et qui, après avoir nui pendant des siècles à la propagation de son livre, sont aujourd'hui le principal attrait qui le fasse lire.

Après avoir décrit dans huit grands chapitres les systèmes des philosophes grecs et des gnostiques, Hippolyte s'attaque à des hérésies d'un genre particulier, car elles sont dans l'église, elles s'y prélassent en quelque sorte. Ce sont principalement celles qui concernent la personne du Christ, et pour représentans à Rome elles n'ont pas moins que des évêques. Calliste surtout doit être dénoncé à l'indignation de l'église chrétienne, tant pour son caractère, indigne de sa haute position, que pour les funestes erreurs qu'il a professées. Voici son histoire.

Sous le règne de Commode (180-193) (1), vivait un chrétien

(1) Pour aider le lecteur à s'orienter dans la suite de ce récit, je reproduis la liste des évêques de Rome parallèlement à celle des empereurs — depuis Éleuthère, contemporain d'Irénée, jusqu'à Pontien, compagnon d'exil d'Hippolyte :

177-190	Éleuthère	180-193	Commode.
190-200	Victor	193	Pertinax.
		193-211	Septime Sévère.
200-218	Zéphyrin	211-217	Caracalla.
218-223	Calliste	217-218	Macrin.
223-230	Urbain	218-222	Héliogabale.
230-235	Pontien	222-235	Alexandre Sévère.

nommé Carpophore, attaché à la maison impériale. Parmi ses esclaves s'en trouvait un du nom de Calliste, qu'il croyait habile et fidèle, puisqu'il lui confia une somme d'argent importante avec l'ordre de la faire valoir dans des opérations de banque. Calliste s'établit au Marché-aux-Poissons (*piscina publica*), et devint au bout de quelque temps dépositaire de fonds que lui remettaient des chrétiens, particulièrement des veuves chrétiennes, à qui le nom de son maître inspirait grande confiance; mais il en abusa au point de gaspiller tout ce qu'on lui avait prêté. Bientôt Carpophore fut instruit des méfaits de Calliste. Le dépositaire infidèle, redoutant le courroux de son maître, s'enfuit précipitamment vers Porto, où il trouva un navire prêt à prendre la mer, et sur lequel il s'embarqua sur-le-champ, décidé à fuir n'importe où, pourvu qu'il s'éloignât de Rome. Cependant Carpophore était déjà sur ses traces, et le navire était encore au milieu du port, que Calliste le reconnut, se dirigeant vers lui. Alors il se crut perdu et se jeta à la mer. Repêché par des matelots et ramené à Rome, il fut condamné par son maître au *pistrinum*, c'est-à-dire à tourner la meule. C'était, on le sait, une punition très redoutée des esclaves, et non sans cause, car ce genre de travail était un véritable supplice, peu même y résistaient longtemps; mais Calliste eut l'art de se tirer de là. Il sut intéresser quelques chrétiens à son sort en leur laissant entendre qu'il avait caché de l'argent chez certaines personnes, et qu'il pourrait rembourser ses créanciers, s'il sortait jamais de cet enfer du *pistrinum*. Carpophore, à la prière instante des créanciers, qui lui représentaient qu'ils avaient confié leur argent à Calliste parce qu'ils le savaient son serviteur, consentit à l'élargissement du misérable et même se désista de toute revendication pour son propre compte. Le fait est que Calliste n'avait rien caché. Se voyant toujours gardé à vue, menacé d'être renvoyé à la meule, il revint à ses désirs de mort, et, sous prétexte de rencontrer ses débiteurs, il eut l'étrange idée d'aller faire du bruit au beau milieu d'une synagogue juive un jour de sabbat, s'écriant tout haut qu'il était chrétien. Les Juifs en colère le traduisirent devant le préfet de la ville, Fuscianus, requérant qu'il fût sévèrement châtié pour avoir ainsi troublé un culte reconnu par la loi romaine. Là-dessus Carpophore survint et tâcha d'éclairer Fuscianus sur le passé de son esclave et ses véritables intentions; mais Fuscianus, cédant aux instances redoublées des Juifs, qui ne voulaient rien croire de tout cela, fit battre de verges Calliste et le condamna aux travaux forcés dans l'île de Sardaigne. Remarquons ici que, d'après la loi romaine, l'esclave condamné par l'autorité civile à une peine d'homme libre était émancipé par le fait même, si plus tard il rentrait dans la vie

ordinaire : il avait cessé d'appartenir à son maître, étant devenu *servus pœnæ*.

En Sardaigne, Calliste se rencontra avec des chrétiens victimes des persécutions antérieures. Quelque temps après, la belle Marcia, favorite de Commode, fut saisie du désir de faire quelque bien à l'église chrétienne, dont elle aimait beaucoup les doctrines. Elle fit donc venir au palais l'évêque Victor et lui demanda une liste nominative des confesseurs relégués en Sardaigne. Celui-ci la lui donna, mais se garda bien d'y inscrire le nom de Calliste, dont il connaissait la vie antérieure, et qu'on ne pouvait, à aucun titre, ranger parmi les martyrs. Marcia, s'étant fait délivrer par Commode des lettres de grâce, en chargea l'eunuque Hyacinthe, chrétien lui-même et presbytre de l'église, qui passa en Sardaigne et fit mettre en liberté tous ceux qu'on avait désignés à sa maîtresse. Calliste alors se dit victime d'une erreur, pria, supplia et fit tant que Hyacinthe crut bien faire de prendre sur lui de le ramener avec les autres.

Le voilà donc de retour à Rome, le voilà libre. Victor, l'évêque romain, fut médiocrement charmé de le revoir, mais il eut pitié de lui, et comme l'ancien maître de Calliste paraissait fort peu disposé à supporter patiemment son séjour à Rome, l'évêque l'envoya demeurer à Antium en lui allouant pour vivre une petite rente mensuelle. C'est de là qu'après la mort de Victor, son successeur Zéphyrin, dont Calliste avait su capter la confiance, le fit venir à Rome, et, chose surprenante, lui confia des pouvoirs étendus dans l'église, en particulier la direction du cimetière qui plus tard porta son nom (1). Sa fortune ecclésiastique marcha depuis lors d'un pas rapide.

Tel est le récit d'Hippolyte. En bonne justice, il faut accorder à M. Dœllinger qu'il y a plus d'une chose louche dans ce tissu d'événemens qui se pressent. Non-seulement le portrait de Calliste n'est évidemment pas flatté, mais encore tout ne s'explique pas très bien. Ce qu'on a surtout de la peine à comprendre, c'est que Calliste, voulant mourir, s'expose bénévolement au terrible supplice des esclaves, à la crucifixion, en allant faire du tapage au beau milieu d'une synagogue juive dans l'idée qu'on le traduira devant des juges et que ceux-ci le condamneront à mort. Si j'étais l'avocat chargé de sa défense, je chercherais et peut-être bien je réussirais à prouver qu'il avait réellement des débiteurs parmi les israélites, qu'il était allé les trouver à la synagogue pour être sûr de les rencontrer, et qu'il n'avait fait du bruit que parce qu'on refusait de le

(1) C'est encore un de ces détails d'archéologie romaine dont nous devons l'explication au livre d'Hippolyte.

payer. Qui sait, après tout, entre quelles mains il était tombé dans ses premières spéculations? Mais de là à blanchir complétement Calliste, comme le voudrait M. Dœllinger, il y a fort loin, et tout en me défiant des évidentes rancunes d'Hippolyte je ne puis oublier qu'il raconte des faits dont il a été témoin, dans un temps, dans une ville, dans une église où vivaient encore des hommes parfaitement en état de contrôler ses assertions. Si l'on se demande comment il se peut qu'un tel homme ait pu devenir par la suite l'*alter ego* d'un évêque romain qui devait le connaître, plus encore le favori du peuple chrétien, qui finit par le nommer son évêque, je répondrai d'abord que Calliste, d'après tout ce que nous en savons, devait être un homme très habile et un fort beau parleur, que probablement, quand il se peignait lui-même, sa palette n'était pas chargée précisément des mêmes couleurs que lorsque son adversaire tenait le pinceau, qu'enfin les évêques étaient alors nommés par le suffrage universel, et que, sans vouloir en médire, on doit bien avouer que ce genre de suffrage n'est pas toujours à l'abri des surprises.

Du reste Hippolyte n'y va point par deux chemins pour expliquer l'empire que Calliste sut acquérir sur l'esprit de Zéphyrin. Celui-ci, nous dit-il, était un ignorant, un illettré, peu au fait de la discipline ecclésiastique, et, qui plus est, un avare. Profitant adroitement de son faible, Calliste lui procurait de bonnes occasions, des cadeaux, des requêtes qu'il aurait dû repousser au nom des prescriptions disciplinaires, mais auxquelles il acquiesçait par cupidité. En même temps Calliste abusait de son ignorance théologique pour le pousser à des déclarations doctrinales qui semaient la zizanie dans la communauté; puis il allait trouver les partis opposés, et, parlant à chacun d'eux un langage différent, il se faisait des partisans de tous les côtés, car il ambitionnait secrètement de succéder à Zéphyrin, et pour cela briguait la faveur générale. C'est ainsi que, selon ceux à qui il avait affaire, il était tantôt *sabellien*, tantôt de l'avis contraire.

Mais qu'était-ce donc qu'un sabellien? Pour répondre à cette question, il faut interrompre un moment notre récit et remonter assez haut dans l'histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ.

Rien de moins arrêté, rien de moins formulé que les premières croyances chrétiennes au sujet de la personne de Jésus-Christ. Sans parler de l'idée que le Fils de l'homme se faisait de lui-même, il est visible que les divers auteurs du Nouveau Testament se rendent compte de différentes manières du *divinum quid* que tous reconnaissent en lui, et que toute conscience chrétienne, disons même religieuse, reconnaît avec eux; mais sur cette base encore si peu

définie quelle variété de points de vue! Des trois premiers évangiles, l'un ignore la naissance miraculeuse et ne dépasse pas l'idée, qui paraît avoir été la plus ancienne, d'après laquelle la divine supériorité du Christ se rattache à la descente du Saint-Esprit sur lui lors de son baptême au Jourdain. Les deux autres, tout en portant encore plus d'une trace de ce premier point de vue, présentent Jésus comme un homme miraculeusement conçu dans le sein de sa mère, mais ils n'ont pas encore la moindre notion de sa préexistence. L'Apocalypse divinise le Christ après sa mort en ce sens que, pour prix de sa parfaite obéissance, il reçoit de Dieu la participation aux attributs divins. Paul et son école font un grand pas de plus : le Christ pour eux est encore un homme, mais un homme à part, aussi unique dans sa spécialité qu'Adam l'a été dans la sienne. Lui et Adam forment en quelque sorte les deux pôles, l'un terrestre et animal, l'autre céleste et spirituel, du développement historique de l'humanité. De là ce parallélisme des deux Adams, qui tient une si grande place dans la théologie paulinienne, et qui engendre la belle théorie mystique d'après laquelle la même révolution qui s'accomplit dans l'histoire de l'humanité se répète ou doit se répéter en chacun de nous : chacun de nous en effet doit faire mourir le vieil Adam, son être charnel, égoïste, animal, pour qu'en lui naisse le Christ, l'homme céleste, l'homme de l'esprit. La personne du Christ tend donc désormais à planer au-dessus de l'humanité comme le principe de la vie morale et religieuse, et si Paul lui-même n'a pas positivement enseigné sa préexistence individuelle, il est certain que ses disciples n'ont pas tardé à la proclamer. Dès lors on peut suivre dans les écrits des premiers pères ce que j'appellerai les ondulations de cette théorie encore flottante, mais dont la tendance bien claire est de satisfaire le sentiment chrétien en divinisant autant que possible celui dont la grandeur spirituelle éblouit toujours plus ceux qui la contemplent.

Sur cette route, la pensée chrétienne se rencontra bientôt avec un courant de philosophie spéculative qui semblait fait tout exprès pour elle. Il avait sa source dans les hauteurs du platonisme, dans la théorie des idées; puis, le judaïsme alexandrin, Philon en tête, avait systématiquement creusé son lit et aligné ses rives. Cette élévation continue de la personne du Christ vers la divinité absolue devait infailliblement l'amener au point où elle ne ferait plus qu'un avec ce Verbe alexandrin, cette Idée des idées, ce « second Dieu » personnel, sorti un jour du sein même de Dieu pour donner à la matière informe l'empreinte de l'esprit organisateur et à l'humanité, façonnée corporellement par lui, les facultés spirituelles qui font de l'homme, du moins de l'homme qui les cultive, une image

de la Divinité. C'est dans le quatrième évangile que s'accomplit, pendant la première moitié du IIe siècle, cette évolution remarquable de la théologie chrétienne qui devait avoir de si graves conséquences. Ce furent les noces du platonisme et de l'église, et, si l'on ne peut dire que cette union ait été fort paisible, toujours est-il qu'elle a duré bien longtemps, qu'elle a été très féconde, et que le divorce n'est pas encore sorti des disputes fréquentes dont elle est la cause. Une étroite parenté rattacha aussi la théorie du Verbe au sentiment grandissant de la catholicité et au désir de lui donner une forme visible par la constitution d'une église catholique, une par la doctrine, la discipline et le culte. Au Verbe, seul parfait révélateur de Dieu, dont seul il connaît de près les secrets, correspond l'église catholique, seule dépositaire de son éternelle et immuable révélation. Ne l'oublions jamais pourtant, si nous voulons comprendre cette genèse historique de l'église et de l'orthodoxie dans les trois premiers siècles, ni les choses ni les hommes ne marchent comme un régiment. Le dogme est encore trop flottant, les autorités chargées de le maintenir ou de le décréter trop peu reconnues. A côté des idées et des institutions destinées à triompher plus tard, il faut s'attendre à ce que longtemps encore des points de vue très opposés, des manières fort peu orthodoxes d'entendre la vérité chrétienne s'affirment, se prolongent dans l'intérieur même de l'église, sans toujours qu'on ait une conscience claire de cet antagonisme et sans qu'il y ait rupture ecclésiastique, officielle, entre les partis en lutte.

Ainsi, tout le long du IIe et du IIIe siècle, l'unitarisme, c'est-à-dire l'opinion qui refuse de faire la moindre brèche à l'unité divine en stipulant l'existence d'un être distinct de Dieu et pourtant coessentiel avec Dieu, — l'unitarisme, dis-je, s'affiche dans l'église et même résiste parfois avec succès aux progrès du dogme contraire. Si d'une part, à mesure que l'église se recrutait parmi les païens, on voyait augmenter le nombre des chrétiens moins susceptibles que les Juifs à l'endroit des théories compromettantes pour le monothéisme rigide, de l'autre le principe de l'unité de Dieu était si souvent le motif déterminant de l'entrée dans l'église que beaucoup d'anciens polythéistes y regardaient à deux fois avant d'accepter un dogme qui ramenait en fait une pluralité de personnes divines, — d'autant plus que, si l'orthodoxie des futurs grands conciles avait trouvé sa pierre de fondation : *Jésus est le Verbe personnel de Dieu*, on était encore loin du temps où l'église affirmerait en outre que le Fils est égal au Père, et que le Fils et le Père, distincts quant aux personnes, ne sont pourtant qu'un seul Dieu. A la fin du IIe siècle, Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie

et Hippolyte, nous pouvons l'ajouter aujourd'hui, sont tous partisans déclarés de la théorie du Verbe personnel, mais non moins unanimes à proclamer sa subordination, son infériorité relativement au Père. C'est bien certainement pour eux un Dieu de second ordre.

La question de l'unitarisme nous ramène à cette société chrétienne du IIIe siècle à Rome où nous introduit le livre d'Hippolyte. A cette époque, l'unitarisme, d'après les déclarations formelles de Tertullien et d'Hippolyte, possédait encore les sympathies de la masse chrétienne; mais il était loin d'être homogène, et il se partageait en deux branches bien distinctes. L'une, qui ressemble beaucoup à l'unitarisme moderne, voulait sauver l'unité divine en ne reconnaissant entre Jésus et Dieu qu'un rapport d'unité morale, d'amour et d'obéissance, dont l'expression théologique est fournie par l'idée chrétienne du Saint-Esprit communiqué par le Père céleste à son bien-aimé. C'est cette branche de l'unitarisme qui eut pour représentans Théodote de Byzance, Artémon, Bérylle de Bostra, et surtout, depuis 260, le brillant évêque d'Antioche, Paul de Samosate, l'ami de la reine Zénobie, grand homme calomnié dont la vie mériterait une étude à part. Ce genre d'unitarisme existait encore à Rome au temps d'Hippolyte, mais il avait déjà perdu du terrain. L'évêque Victor avait même excommunié Théodote. Il est visible que c'est l'autre branche de l'unitarisme primitif, celle qui se rattache aux noms de Praxéas, de Noet de Smyrne et surtout de Sabellius, qui, depuis Victor, jouit à Rome de la prépondérance, au point même que les évêques Zéphyrin et Calliste se déclarèrent publiquement en sa faveur. Cet unitarisme, qu'on a plus tard nommé *sabellien*, maintenait l'unité divine en supprimant autant que possible et même complétement toute distinction de personne entre Jésus et Dieu, entre le Fils et le Père, et réduisait leurs différences à de simples modes, manières d'être ou noms d'un seul et même être personnel. On peut s'apercevoir, en étudiant de près les représentans de cette tendance, qu'elle pouvait revêtir deux formes, l'une populaire, assez grossière, qui disait tout bonnement que Jésus était le Créateur lui-même apparu sous forme humaine, ayant souffert la douleur et la mort, l'autre plus philosophique et donnant aisément dans le panthéisme. Aussi Hippolyte, toujours empressé à rattacher chaque hérésie à une école philosophique déterminée, reproche-t-il à ces unitaires d'être des disciples d'Héraclite. On se rappelle sans doute que ce philosophe d'Éphèse enseignait déjà vers la 49e olympiade des principes qui ressemblent singulièrement à ceux du système hégélien. L'univers était, selon lui, l'unité générale dans laquelle se résolvent les oppositions simultanées ou successives, de sorte

que la désharmonie est la condition de l'harmonie absolue, et qu'au fond les contraires ne sont que les modes passagers de manifestation de l'identité éternelle. Ainsi l'univers pouvait être à la fois périssable et impérissable, temporaire et éternel. De même Noet pensait que la même personne pouvait réunir des attributs contraires, — l'infini en tant que *père*, être invisible, sans commencement, immortel, et précisément le contraire en tant que *fils*. Sabellius avait donné au système une couleur encore plus philosophique. Il distinguait en Dieu une monade et une triade. Tout ce qui est n'avait, selon lui, d'existence que dans la triade, qui, du sein obscur de la monade, se déploie en Père, en Fils, en Saint-Esprit, selon le moment de l'histoire que l'on considère. La monade, c'est donc Dieu muet, inintelligible, inactif, purement abstrait. Le Verbe n'est autre chose que le principe de mouvement immanent à la Divinité et la faisant sortir du silence éternel. Par conséquent, l'existence réelle de Dieu se confond avec celle du monde, et l'histoire du monde se confond avec l'histoire de Dieu. La période du Père est celle de l'Ancien Testament, celle du Fils est l'incarnation; dans la troisième, Dieu, comme Saint-Esprit, vit dans l'ensemble des fidèles. Chacune de ces modifications de l'essence divine, une fois son œuvre spéciale terminée, rentre et disparaît dans le sein de la monade.

La doctrine de Noet de Smyrne fut répandue à Rome par ses disciples Épigone et Cléomène avec l'approbation et le concours de l'évêque Zéphyrin. Sabellius, encore jeune, se trouvait en même temps à Rome, et c'est un détail intéressant dont nous devons la connaissance au livre d'Hippolyte. Les deux partis tâchaient d'attirer ce jeune homme, qui sans doute promettait beaucoup, et Hippolyte prétend que s'il avait été seul à l'entretenir, il l'eût dirigé dans la bonne voie. Malheureusement Calliste, encore coadjuteur de Zéphyrin, l'entraînait par ses mauvais conseils vers le parti de Cléomène. Quant au vieux Zéphyrin, il ne songeait guère à subtiliser sur le dogme; il disait ingénument au peuple : « Je ne connais qu'un seul Dieu, Jésus-Christ, et nul autre que lui, un seul Dieu qui est né et qui a souffert. » Toutefois Calliste avait soin d'ajouter, en se retranchant derrière la distinction plus apparente que réelle autorisée par la théorie sabellienne : « Ce n'est pas le Père qui est mort, c'est le Fils. » Hippolyte et les siens luttaient tant qu'ils pouvaient contre cette doctrine, à leurs yeux pernicieuse; mais Calliste, fort de l'assentiment populaire, « vomissant le venin qu'il avait au fond des entrailles, » disait publiquement aux partisans du Verbe personnel et Dieu subordonné : « Vous êtes des *dithéistes!* »

Cependant Zéphyrin mourut, et au grand chagrin d'Hippolyte les suffrages du peuple élevèrent Calliste à la dignité épiscopale. Il est

bien à croire que ce ne fut pas précisément sur la question dogmatique, mais bien plutôt sur la question disciplinaire que se fit l'élection, c'est-à-dire qu'on chercha moins à nommer un évêque orthodoxe qu'à nommer un évêque indulgent pour bien des fautes que la discipline primitive condamnait rigoureusement. Il paraît pourtant que l'opinion dogmatique d'Hippolyte gagnait du terrain à Rome, car, à peine évêque, Calliste, toujours fidèle à sa tactique, crut devoir faire une concession grave au parti de l'opposition en excommuniant Sabellius, qui se retira en Orient, où l'histoire ecclésiastique le retrouve, vers 250, presbytre à Ptolémaïs, prêchant sans obstacle et même avec beaucoup de succès sa doctrine particulière. Calliste avait trouvé un biais pour distinguer sa doctrine de celle de Sabellius. Le Père et le Fils, disait-il, sont, non pas deux personnes distinctes, comme le voudrait Hippolyte, ni deux modes successifs de la Divinité, comme l'entend Sabellius, mais deux déterminations d'un seul et même esprit, à la fois visible en tant que Fils et invisible en tant que Père, de sorte qu'il se croyait en état de repousser le reproche qu'on lui faisait d'enseigner que le Père avait souffert. « Non, disait-il, le Père n'a pas souffert, mais il a *compati* avec le Fils, » subtilité pure évidemment, car la question était toujours de savoir s'il y avait, oui ou non, deux êtres personnels et distincts dans le Père et dans le Fils. Si l'on disait oui, Calliste était dithéiste comme ses adversaires; si l'on disait non, c'était une seule et même personne qui avait souffert; mais cette subtilité lui permettait d'évincer Sabellius et de faire des avances à la doctrine encore populaire de Théodote, d'après laquelle la descente de l'Esprit au baptême du Jourdain avait fait de l'homme-Jésus l'incarnation du Fils. Du reste on peut voir ici, comme dans tout ce débat, combien la notion de personnalité était vague dans les intelligences.

Hippolyte n'en fut pas plus touché et reprocha à Calliste d'avoir accouplé les deux hérésies de Sabellius et de Théodote. En même temps il lui fait d'autres reproches plus graves encore. Il l'accuse de s'être mis en opposition avec l'église chrétienne par une indulgence immorale pour les pécheurs scandaleux. Il ne leur demandait, dit-il, que d'adhérer à son parti : à cette condition, tout leur était pardonné. Il cherchait de toutes manières à augmenter l'absolutisme épiscopal. Il répandait les plus funestes maximes, entre autres celles-ci : « un évêque ne peut jamais être déposé, quand même il commet un péché mortel; on peut recevoir un évêque, un presbytre, un diacre, lors même qu'ils seraient mariés pour la seconde ou la troisième fois, » chose contraire à la règle antérieure qui interdisait les secondes noces aux fonctionnaires de l'église,

comme fait encore aujourd'hui l'église d'Orient. Il comparait complaisamment l'église au champ de la parabole, où l'ivraie doit pousser impunément, mêlée au bon grain, ou bien à l'arche de Noé, où les animaux purs et impurs avaient été également admis. Cette indulgence extrême fit que les mœurs chrétiennes se relâchèrent d'une façon déplorable. N'alla-t-il pas jusqu'à permettre aux patriciennes de vivre en concubinage avec des esclaves ou des hommes de condition inférieure, si, restées dans le célibat et ne voulant pas perdre leur rang par une mésalliance, elles ne pouvaient donner un autre cours à leur impudique ardeur! Le résultat fut qu'on vit des femmes dites chrétiennes imiter les infâmes débordemens des matrones païennes et recourir à l'art des avortemens pour faire disparaître les suites de leurs honteuses faiblesses.

Telles sont les terribles accusations qu'Hippolyte ne craint pas de lancer contre l'évêque Calliste. Encore ne faudrait-il pas les admettre sans réserve; mais il paraît difficile de croire qu'il aurait tout inventé. Laissons là les avortemens, dont après tout Calliste n'est pas responsable. L'indulgence accordée aux unions illicites est un fait bien précis et a, malheureusement pour la mémoire du trop complaisant évêque, un rapport étroit avec ce que nous savons par d'autres sources sur les mœurs de la société romaine à cette époque. C'est commettre un anachronisme évident que de s'imaginer qu'en autorisant de pareilles unions Calliste voulait combattre l'institution de l'esclavage. Au surplus, nous trouvons dans cette partie du livre d'Hippolyte la confirmation de ce que l'histoire du second siècle, étudiée de près comme elle l'a été ces dernières années, nous avait fait découvrir : c'est que l'autorité épiscopale n'a remporté sa victoire définitive qu'en se montrant plus indulgente que l'ancienne discipline ne l'eût permis et que les exaltés, montanistes et autres, ne l'eussent voulu. Voilà ce qui nous explique pourquoi le poète Prudence, recueillant sur Hippolyte des traditions déjà fort altérées, fit de lui un *novatien*, c'est-à-dire un adhérent d'une secte rigoriste qui ne se forma qu'après sa mort.

La suite donna tout à la fois tort et raison aux deux adversaires. Sous le rapport du dogme, Hippolyte est bien plus orthodoxe que Calliste. Il est évidemment dans le courant, dans la lignée orthodoxe. Il y est avec Tertullien, Irénée, Clément d'Alexandrie, car c'est leur doctrine, c'est la sienne qui, développée, corrigée et augmentée par Athanase, triomphera à Nicée; mais sur le chapitre de la rigueur morale Hippolyte eut tort devant l'église. Celle-ci, et pour cause, se prononça toujours plus en faveur des pouvoirs indulgens. Il le fallait, sous peine de rester une minorité impuissante. On ne voit pas qu'après la mort de Calliste Hippolyte ait réussi à se con-

cilier la faveur populaire. Pourtant ses vues dogmatiques durent gagner du terrain; mais sa sévérité morale dut toujours éloigner les gens. Presbytre il avait vécu, presbytre il mourut dans cette île de Sardaigne, au climat meurtrier, où il fut déporté à un âge déjà avancé. Cela n'empêcha pas toutefois le peuple chrétien de Rome de garder pieusement la mémoire de cette figure austère qui a quelque chose d'un théologien de notre Port-Royal. Le peuple plus d'une fois a donné place dans son panthéon à ceux dont il ne voulait pas, de leur vivant, à cause de leur rigidité, et de même que les deux sœurs montanistes Perpétue et Félicité restèrent dans la mémoire des chrétiens d'Afrique, malgré leur hérésie, entourées d'une auréole de perfection qui en fit des saintes universellement reconnues, de même Hippolyte, malgré sa violente opposition à l'épiscopat de son temps, devint l'un des saints les plus honorés du calendrier romain.

III.

Il est bien établi maintenant que les trois premiers siècles de l'église sont loin d'avoir été une période de pureté religieuse et morale immaculée. Il en est de cet âge d'or comme de tous les autres, c'est une illusion de l'âge mûr ayant oublié l'enfance. Le fait est qu'alors comme dans tous les temps les principes chrétiens durent plus à leur excellence interne qu'aux vertus de leurs représentans attitrés. Il se dégage de tous ces personnages qu'Hippolyte met en scène une atmosphère fort peu édifiante. Sans parler de la conduite équivoque de Zéphyrin et de Calliste, ce Carpophore qui se livre à des opérations de banque par l'intermédiaire de son esclave sans vouloir engager sa responsabilité, cette Marcia, favorite de Commode, qu'elle contribue à faire assassiner pour prévenir, il est vrai, son propre supplice, ces mœurs dissolues qui cherchent déjà des accommodemens avec le ciel, ces intrigues dont l'épiscopat est le but, tout cela révèle une situation morale qu'on ne saurait trouver bien réjouissante. Le malicieux raisonnement du Juif de Boccace, devenu chrétien à Rome *à cause* des abus qui tueraient le christianisme s'il n'était divin, avait son côté vrai bien avant le XIVe siècle. Du moment que l'église devenait grande puissance, il n'en pouvait guère être autrement. Il ne faut pas croire que le désintéressement seul inspirait dans un tel temps le désir de représenter une église qu'aucune loi ne protégeait encore, et qui souvent était la proie de l'intolérance païenne. D'abord la persécution fut loin d'être continue. Il y eut des périodes de calme profond à peine interrompu par quelques actes isolés de violence ou d'arbitraire; mais, sous le ré-

gime impérial, toutes les classes de la population y étaient exposées, et on avait fini par s'y habituer. Parfois même on peut voir que l'église chrétienne était déjà fort bien en cour. Ce fut le cas sous Commode, sous Héliogabale, sous Alexandre Sévère. Les femmes surtout se montraient bien disposées pour elle, et sous un régime absolu ce n'est pas peu dire. Il est difficile de préciser la force numérique de la communauté chrétienne de Rome pendant le IIIe siècle; nous savons seulement par une lettre de l'évêque Corneille, conservée par Eusèbe, qu'en 251 l'église de Rome était dirigée par quarante-six presbytres subordonnés à l'évêque, et qu'elle avait à sa charge au moins quinze cents assistés. Cela supposerait un chiffre approximatif de quarante à cinquante mille âmes, sans compter le nombre déjà grand de païens qui, sans renoncer encore à la religion traditionnelle, sympathisaient du dehors avec le christianisme. Devenir chef d'une telle communauté, ce n'était déjà plus se sacrifier par humilité ni renoncer aux grandeurs de la terre.

Il ne faut donc pas s'étonner de ce qu'au sein d'une église aussi importante, au centre même du luxe et du dévergondage païen, les mœurs chrétiennes souffrissent déjà d'un relâchement regrettable. Calliste avait raison de s'appuyer sur la parabole de l'ivraie et du bon grain pour dire qu'un tel état de choses n'était nullement un motif de croire l'église perdue. Son tort était plutôt de présenter un malheur inévitable comme un état de choses normal. Rien de plus dangereux que de donner droit de cité à l'immoralité en la couvrant du manteau ecclésiastique. Hippolyte à son tour se méprenait sur les conditions du progrès de l'église quand, à l'exemple des montanistes avant lui et des novatiens qui lui devaient succéder, il prétendait renfermer l'église dans les étroites barrières de la discipline primitive. Le sens pratique a dû lui manquer, tandis que son heureux compétiteur Calliste doit l'avoir possédé à un degré remarquable. Son ouvrage, écrit d'un style correct, mais sans élégance, souvent lourd même, divisé d'une façon très méthodique, abondant en résumés, répétitions, récapitulations, etc., rappelle à s'y méprendre le cours d'un professeur allemand. C'est l'œuvre d'un homme consciencieux, mais étroit, dépourvu d'aisance, qui fait dépendre le salut de ses lecteurs du degré d'exactitude avec laquelle ils se rappelleront le cours en dix chapitres qu'il leur fait sur la vérité dogmatique. Pour donner une idée de sa manière et aussi du point de vue où en était alors ce qui fut plus tard l'orthodoxie, nous ne pouvons faire mieux que de reproduire la dernière page de son livre, qui suit une sorte de confession de foi où il s'efforce d'opposer la vraie doctrine aux erreurs qu'il a décrites et combattues.

Après avoir proclamé l'unité de Dieu, créateur absolu des choses,

dont il ramène les élémens à quatre, le feu et l'esprit, l'eau et la terre, il raconte comment Dieu promulgua ou proféra, à l'état de Verbe extérieur et personnel, la conception de l'univers qu'il possédait auparavant en lui-même, à l'état intérieur et impersonnel, puis comment ce Verbe, serviteur obéissant du Père, façonna tout ce qui existe au moyen des quatre élémens simples. La formation de l'homme être libre et moral couronna cette activité créatrice, et depuis lors le Verbe n'a cessé d'instruire l'humanité, d'abord obscurément par l'organe de Moïse et des prophètes, en dernier lieu clairement et complétement en se revêtant d'un corps dans le sein d'une vierge. C'est ainsi qu'il a régénéré la substance humaine, consentant à partager nos besoins, nos souffrances, et purifiant notre nature en la portant à travers tous les âges de la vie (1).

« ..... Telle est, continue-t-il, la vraie doctrine de la Divinité, ô Grecs et Barbares, Chaldéens et Assyriens, Égyptiens et Libyens, Indiens et Éthiopiens, Celtes, et vous, Latins, qui commandez au monde, et vous tous, habitans de l'Europe, de l'Asie et de la Libye. Je suis votre conseiller à tous, en ce sens que, disciple du Verbe ami des hommes et ami moi-même des hommes, je vous invite à apprendre auprès de nous quel est le vrai Dieu, quelle est son œuvre bien ordonnée, à ne pas vous adonner aux sophismes des discoureurs artificieux ni aux vaines promesses des hérétiques trompeurs, mais à aimer la simplicité grave et concise de la vérité. En apprenant à la connaître, vous éviterez le feu du jugement qui vous menace et l'aspect effrayant de ce ténébreux Tartare où ne reluit pas la parole du Verbe. Vous éviterez l'ardeur éternelle de l'étang brûlant de la Géhenne, le visage toujours menaçant des anges maudits qui habitent les enfers, et le ver rongeur de la substance corporelle, s'attachant, comme à sa nourriture, au corps embrasé. Si tu apprends à connaître le vrai Dieu, tu fuiras toutes ces horreurs, tu auras un corps immortel, incorruptible, associé à ton âme, tu obtiendras le royaume des cieux. Ancien habitant de la terre, mais ayant connu le roi des cieux, tu participeras à la vie de Dieu, tu seras héritier avec Christ, tu ne seras plus exposé aux convoitises, aux souffrances, aux maladies, car tu seras devenu dieu. Les maux dont tu as souffert étant homme provenaient de ta nature humaine; mais Dieu a promis que tu deviendrais possesseur de ce qui est conforme à la nature divine. Tu deviendras dieu en naissant à l'immortalité. Connaître le Dieu qui t'a fait, c'est la vraie mise en pratique du *connais-toi toi-même!*... Si tu obéis à ces augustes préceptes, et que, devenant bon, tu sois imitateur de celui qui est bon, tu lui seras fait semblable, et tu seras honoré par lui, car ce n'est

(1) Dans cette dernière idée, on reconnait la prétention de l'école johannique, partagée par Irénée, et qu'un passage du quatrième évangile semble appuyer (Jean, VIII, 57). D'après cette école, Jésus aurait vécu beaucoup plus longtemps que les données des évangiles plus anciens ne permettent de le croire. Cette prétention, inadmissible historiquement, rentre dans la transfiguration idéaliste que l'école johannique fit subir à l'histoire évangélique.

pas un pauvre Dieu (οὐ γὰρ πτωχεύει θεός) que celui qui t'a fait dieu à sa gloire. »

Ainsi se termine le livre d'Hippolyte, et je ne vois pas du tout pourquoi on a voulu que la fin réelle nous manquât. Que reste-t-il à promettre à l'homme devenu dieu? On a pu remarquer, en parcourant cette profession de foi, qu'Hippolyte partage pleinement le point de vue orthodoxe pur d'après lequel il ne suffit pas pour le salut de réunir les dispositions du cœur auxquelles l'Évangile le promet, qu'il faut avant tout connaître la vérité dogmatique. Malheur à vous, si vous comprenez autrement qu'Hippolyte la vérité religieuse! Vous n'avez pas d'autre perspective que le Tartare et son étang de feu. C'est au point qu'il n'envisage pas même la possibilité, pourtant démontrée par les faits, d'une vie sainte et pure associée en toute bonne foi à des erreurs théologiques. Cela se voit pourtant dans le monde.

C'est un argument bien dangereux que celui-là : « ou tu seras orthodoxe, ou tu seras damné! » Même abstraction faite de sa valeur logique, qui est mince, il faut toujours craindre, quand on est orthodoxe aujourd'hui, d'être hérétique demain. Ne parlons pas de tout ce qui, au point de vue de l'orthodoxie ultérieure, manquerait à la profession d'Hippolyte pour la mettre à l'abri de l'index. Bornons-nous à ses affirmations. On l'eût bien étonné, si on lui eût dit que cent ans après lui, aux yeux même de ses continuateurs, des idées pareilles aux siennes devaient mener droit en enfer ceux qui auraient l'impiété de les partager. Comment donc! Un Verbe né dans le temps, inférieur au Père, simple exécuteur de ses ordres!... Mais dès le IVe siècle il n'en fallait pas tant pour faire bondir d'indignation un disciple d'Athanase, et si la prescription de la vénération populaire n'eût protégé son nom, Hippolyte eût été certainement rejoindre Calliste et Sabellius, Arius et Paul de Samosate, tous les hérésiarques passés et futurs, dans ces lieux terribles que chaque intolérance a successivement peuplés de tous ceux qui lui déplaisaient. A chaque pas de nos études sur l'antiquité chrétienne, nous retrouvons donc des preuves nouvelles de la faute à jamais déplorable que commit l'église chrétienne du IIe siècle, lorsqu'elle donna au dogme, à l'expression intellectuelle de la vérité, une pareille prépondérance. Le temps, avec son inexorable logique, dissout l'un après l'autre les dogmes les plus résistans en apparence. Il n'y a que le christianisme intérieur, celui du cœur aimant Dieu, de la conscience vivifiée par l'exemple et l'esprit du Christ, il n'y a que ce christianisme qui défie le pouvoir dissolvant de la durée, et, disons-le à la gloire de Jésus, c'est bien là aussi qu'il a placé le centre de gravité de sa religion éternelle

Il est certain que l'esprit de l'Évangile est infiniment plus original que le dogme chrétien, chose ondoyante et bien moins une qu'on ne le croit souvent. On ne peut s'empêcher de sourire quand, après avoir lu de longs chapitres destinés à écraser une foule d'hérésies en montrant que chacune d'elles n'est que l'écho d'une philosophie non chrétienne, on arrive à cette profession de foi qu'il faut adopter *sous peine d'enfer*, et qui elle-même est toute saturée d'idées, d'expressions, de points de vue fournis uniquement par la philosophie. Il est évident qu'une telle profession de foi n'a pu venir qu'après tout le travail du platonisme alexandrin et tout ce que celui-ci suppose. Je ne parle pas seulement de cette physique particulière, fille des rêveries antiques, d'après laquelle le monde serait formé tout entier des quatre substances simples, le feu et l'esprit, l'eau et la terre. Ceci pourrait disparaître sans dommage pour la théologie personnelle d'Hippolyte; mais le mot et l'idée du Verbe, ce Verbe d'abord intérieur à Dieu et impersonnel, puis extérieur et personnel, ce Verbe qui contient les idées générales du monde et qui le façonne d'après elles, qui éclaire, moralise les hommes et les fait participer à la vie divine,... est-ce donc que tout cela n'a pas été enseigné avant l'Évangile? Tout cela ne porte-t-il pas au front le cachet bien accusé d'un système, d'une école, et les vignerons de Capernaüm, les bateliers de Bethsaïda eussent-ils compris un mot à pareil langage? O saint Hippolyte, que vous êtes platonicien! Et comme vous nous avez bien montré, sans vous en douter, vous si désireux de séparer la doctrine révélée des pauvres tâtonnemens de la sagesse humaine, qu'en définitive le dogme et la dogmatique ne sont jamais, ne peuvent jamais être autre chose qu'une application plus ou moins heureuse de la pensée philosophique aux faits constitutifs de l'Évangile et de la vie chrétienne!

M. de Bunsen a trop facilement cru que le livre d'Hippolyte ferait des ravages, soit dans les consciences catholiques, soit parmi les adhérens de l'école de Tubingue. En fait, ce livre n'a, que je sache, ni converti ni perverti personne; mais il est une tendance, une prétention, une œuvre de prédilection de notre siècle à laquelle il a donné raison de la manière la plus éclatante. En nous montrant une fois de plus les fluctuations et les variations du dogme au sein de l'église primitive, en nous les décrivant avec l'autorité du témoin oculaire, Hippolyte est venu consacrer, pour tout esprit impartial, le bon droit de la critique moderne, et quand il ne résulterait que cela de la découverte de M. Miller, ce serait déjà bien assez pour s'en applaudir.

ALBERT RÉVILLE.

LAURENCE STERNE

D'APRÈS SON NOUVEAU BIOGRAPHE

The Life of Laurence Sterne, by M. Percy Fitzgerald, 2 vol. in-8o; London, Chapman and Hall 1864.

On a souvent agité la question de savoir quel était dans l'ordre littéraire et poétique le plus grand des hommes de génie, mais personne jusqu'à ce jour ne s'est encore avisé de retourner cette même question et de demander quel était le plus petit. C'est peut-être qu'en toute chose il est aussi facile de déterminer le point extrême de la grandeur que difficile de déterminer le point extrême de la petitesse. Quelques noms, trois ou quatre au plus, suffisent pour épuiser la liste de ceux qui se disputent le sommet de la montagne sacrée; mais combien serait nombreuse la liste de ceux qui auraient le droit de s'en disputer la base! Et cependant, peut-être par cela même que la liste est trop nombreuse, il est très difficile de choisir dans cette foule et de décider quel est l'infiniment petit, l'homme qui a été tout près de n'avoir pas de génie, celui après lequel le simple talent commence immédiatement, l'humble hysope qui, tout séparé qu'il soit du cèdre par une incommensurable distance, n'en appartient pas moins à la même famille, et qui, dans les fentes du mur où sa faiblesse se cramponne, célèbre dans le même langage la beauté de la création divine. On peut nommer un Goldsmith, un Bernardin de Saint-Pierre, d'autres encore; mais pour nous, si nous avions à citer un nom, c'est celui de Laurence Sterne que nous choisirions. Nous ne croyons pas que le microscope critique puisse découvrir au-delà de Sterne quelque chose qui ressemble

encore à du génie. L'auteur de *Tristram Shandy* marque vraiment la ligne imperceptible, la frontière idéale qui sépare deux ordres d'intelligences et de vie morale : après lui, le génie n'est plus; avant lui, il n'est pas encore. C'est si bien le plus petit des hommes de génie, qu'un de ses caractères, le plus prononcé peut-être et le plus original, est précisément cette gracieuse indécision par laquelle la nature, qui hait les transitions brusques, marque les frontières de ses différens royaumes et ses passages d'un état à un autre. Cette matière pierreuse s'épanouit comme une fleur, cette plante respire comme un animal; elle a des racines qui se meuvent comme des pieds, des feuilles qui se replient sous le toucher avec une sensibilité nerveuse. Avez-vous vu parfois les bizarres et charmantes méduses nager à la surface des flots? Qui pourrait dire à quelle province de la vie elles appartiennent? Vous hésitez à les nommer des fleurs et des plantes, vous hésitez à les nommer des animaux, et si, pour mettre un terme à cette indécision, vous les tirez de l'élément humide où elles fleurissent et se meuvent, vous ne trouvez plus qu'une gelée incolore qui se résout bien vite en quelques pâles gouttes d'eau. Rien n'indique qu'un être quelconque ait vécu la minute précédente, si ce n'est une douleur cuisante à la main qui a touché ce rêve évanoui. Ces charmantes méduses à la vie indécise sont l'emblème le plus vrai qu'on puisse trouver du génie de Sterne. Ce génie existe-t-il? n'existe-t-il pas? Tout à l'heure, à la page précédente, on l'apercevait très distinctement, étalant dans une belle lumière ses formes capricieuses, ses tendres couleurs, et maintenant l'heureuse illusion a disparu et a comme plongé sous l'eau profonde. Mais non, le voilà bien encore plus loin qui perce subitement les obscurités d'un texte prolixe, ou se se dégage triomphant d'un amas de citations prétentieuses et d'équivoques plaisanteries. L'indécision se poursuit ainsi de page en page jusqu'à épuisement complet de l'œuvre du fantasque écrivain, et resterait aussi entière à la fin de la lecture qu'au commencement, n'était une certaine démangeaison à la fois cuisante et légère, tout à fait semblable à celle que laissent les méduses lorsqu'elles se sont résolues en eau, et qui vous avertit que le génie a passé près de vous et vous a touché. Si votre intelligence ne sait que penser, votre sensibilité est mieux instruite; consultez-la, et elle dissipera vos doutes. Oui, vous dira-t-elle, c'était bien un vrai fils de la vie et de la nature qui m'a touchée, car la nature et la vie se sont réveillées en moi à son contact. Le simple talent n'opère pas sur moi de tels miracles, et c'est à d'autres facultés qu'il s'adresse pour obtenir cette approbation froidement judicieuse suivie d'un si rapide oubli que ses œuvres inspirent. A la vérité, ce génie doit être bien

petit et bien faible pour m'avoir laissé dans une telle indécision, car d'ordinaire l'émotion qu'il apporte révèle sa présence avec la clarté de l'évidence même; mais qu'il y ait là un atome, une molécule, une étincelle du grand soleil où s'allume l'inspiration véritable, voilà qui n'est point douteux. Que ce soit le dernier des hommes de la race inspirée, c'est possible; mais certainement c'est un homme appartenant à cette grande race.

Un atome, une étincelle, voilà en effet le génie de Sterne. Tout chez lui est à l'état microscopique, petits personnages, petits caractères, petite philosophie, petites méthodes. Et les émotions qu'il fait naître sont du même ordre que ses peintures et ses récits; son petit monde de figurines réveille en nous tout un petit peuple de sentimens microscopiques. Mon Dieu! comme ses acteurs sont exigus! Serait-ce cependant parce qu'il leur faut peu de place qu'ils se logent si bien dans la mémoire? Toujours est-il qu'une fois qu'ils y ont pénétré, ils n'en sortent plus, et que l'oncle Toby, M. Shandy, le caporal Trim, le docteur Slop, l'âne de Lyon et celui de Nampont, restent dans le souvenir aussi obstinément que les héros les plus renommés du drame et du roman. Il n'est pas en son pouvoir d'ouvrir en vous le réservoir des larmes et de les faire couler à flots : tout ce qu'il peut faire, c'est d'en amener au bord de vos paupières une ou deux qu'il va chercher, on ne sait comment, dans de petits lacs intérieurs que lui seul connaît; mais ces quelques larmes sont de vraies larmes, telles que le génie seul sait en attirer dans les yeux nobles, et non cette rosée banale que les productions de la sentimentalité font jaillir des yeux du vulgaire. Il n'a pas davantage la force de frapper de grands coups : il se contente de vous pincer finement comme pourrait le faire une main d'enfant; mais, chose curieuse, la douleur de cette meurtrissure persiste avec une obstination singulière qui rappelle ces blessures imperceptibles et tenaces que font, au dire des savans en démonologie, les fées et les lutins à ceux dont ils veulent tirer vengeance. Sa plaisanterie non plus ne vous atteint point par un de ces chocs vigoureux et immédiats, par une de ces secousses d'hilarité où se reconnaît la force des grands auteurs comiques; non, il se contente de vous effleurer lentement comme avec une barbe de plume, et cependant il y a un moment où le rire ainsi sollicité devient vraiment irrésistible... Mais n'anticipons pas davantage sur la description de ce génie, et venons immédiatement au livre qui fait le sujet des pages présentes.

M. Percy Fitzgerald s'est imposé la tâche aimable d'élever un monument littéraire à la mémoire de Sterne, et il a écrit deux très longs volumes remplis des détails les plus minutieux. Aucun genre

de recherche ne lui a coûté; il a suivi fidèlement Sterne à travers toutes les étapes de sa vie à la fois si paisible et si agitée; il a mis ses pieds dans toutes les traces qu'avaient laissées les pas de son auteur favori; il a consulté tous les registres de paroisse pour connaître les dates exactes des plus petits faits, les livres de ménage pour connaître la valeur exacte de telle dépense domestique, les souvenirs locaux pour mettre d'accord la tradition orale et les documens écrits; il a interrogé les lieux où s'écoula sa vie pour savoir si ces témoins muets pourraient lui révéler quelques-unes des particularités de son génie. Quiconque a pu lui livrer un autographe, un dessin, une lettre inédite de Sterne, a été le bienvenu. Il est résulté de ces recherches, entreprises avec une patience amoureuse, un livre des plus intéressans, auquel nous reprocherons cependant deux petits défauts. Le premier s'adresse à la forme adoptée par l'auteur, qui s'est trop scrupuleusement appliqué selon nous à imiter le genre de narration pittoresque mis à la mode par Thomas Carlyle. Ce genre convient merveilleusement à certains sujets d'histoire ou de grande littérature, mais il s'adapte mal à un sujet où se succèdent les petits tableaux de l'idylle, du vaudeville, de l'anecdote de la vie mondaine. Le second porte sur l'étendue de l'œuvre. Deux volumes de près de cinq cents pages chacun sur l'auteur de *Tristram Shandy* et du *Voyage sentimental*, c'est beaucoup, c'est trop, et il nous semble qu'un seul aurait suffi pour condenser tout ce que la vie de Sterne offre de réellement curieux. La personne de Sterne remplit mal deux gros volumes, et l'on pourrait dire que le gentil ecclésiastique est là dedans comme dans une soutane trop large. Sterne, ne l'oublions pas, n'est après tout que l'auteur de deux livres ingénieux; aucun des grands intérêts humains ne l'a préoccupé; il n'a été mêlé à aucune grande querelle religieuse, philosophique ou littéraire; il n'a été acteur dans aucun événement important pour notre race, il n'a même imposé au goût de son pays aucune direction nouvelle; en un mot, il n'a pas eu de rôle extérieur, public, historique. Reste donc l'individu, l'*homme Sterne*, *the man Sterne*, comme disait brutalement le docteur Samuel Johnson; mais ici encore l'étoffe est mince et de médiocre largeur. La plus grande partie de cette existence s'est écoulée assez obscurément dans quelques paroisses du Yorkshire. Sterne était déjà avancé en âge lorsque la fantaisie lui prit de devenir auteur. Ce n'est guère qu'à partir de la publication de *Tristram Shandy* qu'il se mêla beaucoup aux hommes et aux choses, et cette publication, qui date de 1760, fut suivie d'assez près par la mort de l'auteur, arrivée en 1768. Il n'y a donc dans cette existence que huit années de pleine lumière, et encore l'intérêt de ces huit années est-il comme tari et desséché par la maladie

et la perspective de la mort prochaine. Le meilleur de l'activité de Sterne pendant ces années de célébrité est employé aux soins et aux préoccupations d'une santé toujours chancelante. M. Fitzgerald aurait donc pu, sans que son livre y perdît rien, abréger sa tâche de moitié; mais, cela une fois dit pour l'acquit de notre conscience de critique, il ne nous reste plus qu'à exprimer notre reconnaissance envers l'auteur pour l'instruction réelle qu'il nous a donnée et pour les matériaux rassemblés avec tant de soin dont il a mis notre curiosité et celle de tout ami des lettres en mesure de profiter. Essayons avec son aide de présenter au lecteur le portrait fidèle d'un des plus beaux esprits du dernier siècle et du plus étrange ecclésiastique qui fut jamais dans aucun pays chrétien.

Ce bel esprit incontestable et ce très contestable ecclésiastique portait un nom très répandu à la fois en Angleterre et en Irlande, et ici, appliquant les méthodes capricieuses de l'auteur du *Voyage sentimental*, nous demanderons la permission de faire, en manière de préface, une réflexion qui, n'étant pas sans analogie avec la théorie de M. Shandy père sur l'influence des noms de baptême, ne paraîtra pas déplacée en pareil sujet. Si jamais mortel fut affublé par le hasard de la naissance du nom qui semblait le moins lui convenir, à coup sûr c'est le gentil Laurence. Ouvrez en effet le premier dictionnaire anglais venu, et vous y verrez que le mot *stern* signifie sévère, austère, rigoureux. Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans ce nom une ironique et bouffonne antiphrase, et qu'il désigne l'auteur de *Tristram Shandy* à peu près avec autant d'exactitude que le nom d'Euménides désignait les furies antiques. C'est une des jolies malices du hasard. Voilà un nom qui aurait convenu à merveille au plus opiniâtre des *yeomen* saxons ou au plus morose des puritains de Cromwell; eh bien! la fortune va s'amuser à l'appliquer comme étiquette sur le bel esprit le plus vif, le plus capricieux, le plus volage et pour tout dire le plus polisson qui soit jamais né dans les trois royaumes. Son nom exprime tout juste le contraire de ce qu'il fut, en sorte qu'on peut dire qu'il fut baptisé à rebours par la fortune. Quel présage, ô monsieur Shandy! Est-ce que votre théorie si ingénieuse sur les noms de baptême va se vérifier encore sur les noms propres, et cet enfant ainsi nommé à rebours est-il donc destiné à tout faire à rebours? *Alas! poor Yorick!*

Il sortait d'une de ces familles appartenant à cette classe si nombreuse de la *gentry* qui a formé de tout temps la grande force de résistance, le lest politique de la solide Angleterre. Cette famille des Sterne était si nombreuse, et avait poussé des branches dans tant de directions opposées, qu'on a quelque peine à s'y recon-

naître, même avec son arbre généalogique sous les yeux et les explications minutieusement précises du nouvel historien de son plus remarquable rejeton. Qu'il suffise au lecteur de savoir que le jeune Laurence était l'arrière-petit-fils du docteur Richard Sterne, célèbre, pendant les guerres de la révolution, par son attachement au parti du roi, et qui mourut en 1683 archevêque d'York. Richard Sterne semble avoir porté vaillamment le poids d'une vie pleine de troubles. Il appartenait à l'université de Cambridge, lorsqu'éclata la querelle entre le roi et le parlement, et il se rangea hardiment et ostensiblement du côté des cavaliers. Il assista son patron, l'archevêque Laud, sur l'échafaud, envoya l'argenterie de l'université au camp de Charles Ier, et en fit tant qu'il s'attira l'animosité de Cromwell, fut encaissé à bord d'un navire avec d'autres théologiens de son parti, et courut un moment le risque d'être vendu comme esclave aux pirates algériens. Relâché après dix jours de souffrances sans nom, le docteur Sterne fut laissé libre de gagner sa vie comme maître d'école en attendant des jours meilleurs : ils arrivèrent avec la restauration, qui le fit d'abord évêque de Carlisle et enfin archevêque d'York. Il a été jugé avec sévérité par les théologiens du parti opposé au sien. L'oracle des presbytériens à cette époque, Richard Baxter, celui-là même qui soutint avec une si tranquille dignité les insultes de Jeffries dans les scènes de réaction qui signalèrent l'inauguration du règne de Jacques II, a parlé de lui en ces termes, où se réfléchit son caractère bien connu, à la fois doux et morose, mais qui cependant peuvent être pris comme un demi-éloge : « Parmi les évêques, il n'y en avait pas dont le visage promît davantage; mais il n'avait pas la moitié de la charité qui convenait à un si grave prélat et d'un aspect aussi ascétique. » Plus amer que le jugement du docteur non conformiste est celui de l'évêque Burnet, le plus whig des anglicans de l'époque. « Sterne mourut, dit-il, dans sa quatre-vingt-sixième année. C'était un ecclésiastique d'âcre et mauvais caractère, qui ne pensait qu'à l'enrichissement de sa famille. » Quoi qu'il en soit de ces jugemens, dictés en partie par l'animosité politique, les faits plaident en faveur de l'archevêque Sterne, et montrent en lui, sinon un grand zèle mystique, au moins une bienfaisance pratique qui s'accorde parfaitement avec ce que nous savons de son rôle public. Jeune, lorsqu'il n'était encore que *master* du collége de Jésus à l'université de Cambridge, l'usage des orgues commençant à s'introduire dans le service religieux, il avait fait don à son collége d'un de ces instrumens. Longtemps après, devenu archevêque, il se souvint de sa vieille université, et la gratifia d'une rente annuelle de 40 livres pour l'éducation de quatre étudians. On le voit encore contribuer à

la réédification de la cathédrale de Saint-Paul, travailler à la révision du *Common prayer book*, et on l'a soupçonné d'être l'auteur anonyme et encore inconnu de ce livre célèbre de morale religieuse qui porte pour titre *le Devoir complet de l'Homme* (*the whole Duty of Man*). Cet archevêque, qui fut béni d'une nombreuse postérité, — il eut treize enfans, dont cinq seulement survécurent ou sont connus, — est l'aïeul du lieutenant Roger Sterne, prototype du fameux oncle Toby et père de Tristram-Laurence-Yorick, le voyageur sentimental, regardé par ses compatriotes comme le digne successeur de Swift en scandale et en talent, et baptisé par les Français du XVIIIe siècle du nom de Rabelais de l'Angleterre.

Afin de ne pas fatiguer le lecteur de détails pour lesquels sa mémoire n'aurait pas de place, je me bornerai à ce seul nom de l'archevêque Sterne, en rappelant toutefois qu'une bonne moitié au moins du *Tristram Shandy* ne peut se comprendre qu'à la condition d'être considérée comme une chronique domestique d'une ancienne famille de bourgeoisie anglaise mêlée depuis plusieurs générations aux querelles politiques du pays, et ayant assez vécu pour connaître plusieurs fois les vicissitudes de la fortune. Vieilles anecdotes de famille transmises de père en fils, reliques touchantes et comiques, vieilles recettes de remèdes conservées précieusement sur des chiffons de papier jaunis par le temps, opinions biscornues et originales fondées sur quelque aventure immémoriale ou quelque lointaine expérience, toutes ces excentricités remplissent le *Tristram Shandy* et font un des charmes principaux du livre. Il y a là des ustensiles de ménage qui sont centenaires, des plaisanteries qui sont octogénaires et des douleurs qui ont plus que l'âge déjà respectable de M. Shandy et de l'oncle Toby. Le *lillibullero* que siffiote entre ses dents le vieux vétéran des guerres de Marlborough, c'est le même chant satirique que Thomas, comte de Wharton, fit courir contre Tyrconnel, nommé lord-lieutenant d'Irlande. Cette opinion prédestinatienne : « chaque balle a son billet, » que le caporal Trim rappelait à l'aurore du règne de George III, remonte jusqu'à Guillaume d'Orange, à qui elle appartient. Ces bottes à genouillères dans lesquelles le même caporal Trim taille innocemment deux simulacres de canons pour le simulacre de forteresse de l'oncle Toby ont une histoire, et une longue histoire. « Par le ciel! s'écria mon père en se levant de sa chaise et en jurant, il n'y avait pas d'objet en ma possession auquel j'attachasse un aussi grand prix que ces bottes à genouillères. C'étaient les bottes de notre arrière-grand-père, frère Toby! elles étaient *héréditaires*. — En ce cas, répondit mon oncle Toby, je crains fort que Trim n'ait coupé court à toute transmission ultérieure. — Je

n'ai coupé que les tiges, plaise à votre honneur! dit Trim. — Je hais les *perpétuités* autant qu'homme au monde, s'écria mon père, mais ces bottes à genouillères, s'écria-t-il, souriant au milieu de sa colère, étaient dans la famille depuis les guerres civiles, frère; sir Roger Shandy les portait à la bataille de Marston Moor. Je déclare que je ne les aurais pas données pour dix livres. » Il est difficile que M. William Shandy et l'oncle Toby eussent jamais connu leur tante Dinah, qui, quelque soixante ans auparavant, avait épousé son cocher, et cependant cette anecdote hantait comme un souvenir importun la cervelle de l'excellent vieux soldat, et M. Shandy ne pouvait s'empêcher de bondir toutes les fois qu'il entendait son frère mentionner ce nom. Ainsi c'est à son origine que Sterne doit ces lumières mêlées d'ombre qui enveloppent ses personnages, c'est au passé qu'il doit ce clair-obscur qui illumine ses intérieurs bourgeois, et qui permet à ses petits tableaux de genre de soutenir la comparaison avec les meilleures toiles de l'école hollandaise.

Soit que la fortune laissée par l'archevêque Richard, divisée, puis redivisée encore, ait fini par se réduire en atomes chez quelques-uns des membres de sa famille, soit que, selon l'ancienne coutume, on ait chargé la Providence de la fortune des cadets, nous trouvons en 1711 son petit-fils Roger Sterne simple enseigne dans l'armée des Flandres, au régiment de Chudleigh, n'ayant pour vivre que sa mince paie de 3 shillings et 2 pence 1/2 par jour (4 francs de notre monnaie), et fortement endetté envers une manière de fournisseur ou de cantinier de l'armée, d'origine irlandaise, du nom de Nuttle. Ce Nuttle avait une belle-fille, Agnès, veuve d'un ancien capitaine Hebert ou Herbert. L'enseigne Roger vit peut-être dans cette veuve un moyen de se délivrer des importunités du beau-père, et dans l'automne de 1711 il l'épousa à Bouchain en Belgique, où son régiment tenait garnison. La précédente union avait sans doute à peine entamé chez la veuve sa puissance de parturition, et Roger Sterne avait sans doute aussi hérité de la fécondité de son grand-père, car à partir de ce mariage sa vie fut celle des pauvres officiers de toute nation que nous voyons traîner après eux une femme toujours en travail d'enfant ou en travail de nourrice. Dans toutes les garnisons où son devoir l'arrête, sa femme lui donne un nouveau-né : en 1712, à Lille en Flandre, la petite Marie, sœur aînée de Sterne; en 1713, à Clonmel en Irlande, le célèbre Laurence, et ainsi de suite jusqu'au jour où le hasard du service militaire mit entre les époux l'étendue de l'Océan, et où l'enseigne, alors lieutenant, trouva son dernier et éternel casernement à Port-Antonio, dans la partie nord de la Jamaïque.

Le petit Laurence Sterne était né au carillon de la paix d'Utrecht, sous des auspices à la fois joyeux et tristes, et sans doute le sourire avec lequel son père accueillit sa venue au monde était mouillé d'une larme, ni plus ni moins que le sourire d'Andromaque. Et ici encore se vérifie la justesse des opinions de M. Shandy sur la fatalité des circonstances dans lesquelles les enfans viennent au monde. Ce sourire paternel, ce sourire doux et triste que Sterne rencontra à sa naissance, fut la lumière qui éclaira sa vie et son talent, et dont il ressentit toujours l'influence. C'était alors la coutume de licencier après la guerre les régimens dont on n'avait plus un besoin absolu, et le régiment de Chudleigh fut au nombre de ceux que la paix d'Utrecht fit juger temporairement inutiles. Roger Sterne se trouvait donc, pour prix de ses fatigues, jeté sur le pavé avec une femme et deux enfans! Que faire? Le Nuttle n'était pas tendre, et ne semblait pas disposé à renouveler la dette que Roger avait échangée contre la personne de sa belle-fille. Après quelques hésitations, l'enseigne se décida à aller frapper à la porte de son riche parent, Richard Sterne d'Elvington, dans le Yorkshire, qui généreusement reçut sous son toit les époux errans. Là, d'heureuses nouvelles vinrent les trouver : le régiment de Chudleigh était rétabli, et la petite barque du pauvre ménage se trouvait ainsi remise à flot; mais, à partir de ce moment, que de marches et de déplacemens! Mistress Agnès doit passer à faire et à défaire les malles de la famille tout le temps qu'elle ne donne pas à la tâche conjugale et à l'œuvre importante de la perpétuation de la race des Sterne. Nous ne les suivrons pas dans leurs diverses garnisons de Dublin à Exeter, d'Exeter à Dublin, puis à Wicklow, non plus que dans la petite expédition du Vigo. Un pareil travail serait presque aussi fatigant pour nous que ce vagabondage obligé le fut pour les deux époux, et nous n'avons pas comme eux, pour nous l'imposer, l'obligation du devoir.

Tous ces détails de garnison et de vie militaire sont aujourd'hui pour nous sans intérêt, et cependant il en faut tenir grand compte, car ils ont exercé une influence considérable sur le développement du génie de Sterne. Ses yeux se sont ouverts sur des scènes de caserne, et les premiers récits qui ont frappé ses oreilles, ce sont des histoires de régiment, des aventures d'officiers à demi-solde, des facéties de vétérans. Voilà les élémens qui furent offerts par la fatalité de la fortune à sa jeune curiosité, et tous les lecteurs de *Tristram Shandy* savent si son génie en a su bien profiter. Les meilleures pages de son roman, ses plus ingénieux épisodes, ses plus sympathiques personnages sont dus à ces souvenirs et à ces émotions de l'enfance. C'est dans cette vie de régiment, près de son père et de ses compagnons d'armes, qu'il a pu connaître et

surprendre ces végétations singulières et touchantes d'honneur et d'humanité que le métier militaire fait plus que tout autre germer dans les cœurs bien nés. Cet oncle Tobie, si bon, si inoffensif, si innocent, c'est le lieutenant Sterne lui-même, que vous auriez pu impunément tromper dix fois de suite, au dire de son fils, si neuf n'avaient pas suffi à votre dessein. Ce caporal Trim, qui a trouvé ses invalides auprès de son vieux capitaine, exista en réalité; il se nommait James Butler; il était, comme Trim, d'origine irlandaise, et plus d'une fois il avait porté dans ses bras le petit Laurey. Ce lieutenant Lefebvre à l'agonie si touchante, Sterne en avait entendu raconter l'histoire à son père. Ce fameux bonnet espagnol, ce *montero cap* que Trim conserve avec tant de soin comme une de ses plus précieuses richesses, vient en droite ligne de l'expédition du Vigo. L'histoire du frère de Trim, détenu en Espagne dans les cachots de l'inquisition, a aussi son origine dans quelqu'une de ces expéditions auxquelles l'ambition d'Élisabeth Farnèse obligea l'Angleterre. Puis, comme les parens les plus prudens sont enclins à oublier souvent combien l'intelligence de certains enfans est précoce, et comme les serviteurs dans le laisser-aller de leur conversation populaire ne font pas toujours attention à qui les écoute, les oreilles du jeune Laurence avaient retenu plus d'une scabreuse histoire de garnison racontée aux heures où sa présence était mise en oubli ou n'était pas soupçonnée. L'histoire de la béguine des Flandres et bien d'autres de l'espèce la plus équivoque n'ont sans doute pas d'autre origine que quelques-unes de ces conversations de caserne écoutées avec une indiscrète avidité par un enfant à l'esprit trop éveillé. De cette éducation d'enfance, il resta chez Sterne une extrême sympathie pour le caractère moral du soldat, qui subsista jusqu'à la fin de ses jours et qui trouva pour s'exprimer la délicatesse la plus ingénieuse et la plus pathétique sensibilité. Cet amour se fait jour jusque dans le *Voyage sentimental*, dont deux des plus jolis épisodes sont à coup sûr l'anecdote de ce chevalier de Saint-Louis qui vend des petits pâtés pour vivre à la porte du château de Versailles et celle de l'épée du marquis d'E. On a accusé Laurence d'avoir été envers sa mère un fils ingrat, et tout à l'heure nous verrons ce qu'il faut penser de cette accusation; mais ce qu'on peut affirmer en toute assurance, c'est qu'il fut singulièrement fidèle au souvenir de son père, car le *Tristram Shandy* n'est en un sens qu'un monument élevé à la mémoire du lieutenant Roger, et certes jamais la tendresse filiale ne trouva une expression plus touchante et plus respectueuse.

Le lieutenant Roger Sterne eut une fin triste et singulière, tout à fait *shandéenne* et qui ressemble à un des caprices de l'imagination

de son fils. Il était, ainsi que nous l'avons dit, d'humeur douce et inoffensive; toutefois il était soldat, et il avait en conséquence ses susceptibilités et ses éclats de colère. Pendant le siége de Gibraltar, en 1727, il se prend un jour de querelle avec un certain capitaine Philips à propos d'une oie. Cette oie est un des beaux exemples qu'on puisse citer des particularités grotesques qui ont été l'origine première d'un nombre infini de disputes. De combien de duels, et des plus acharnés, s'il vous plaît, cette oie, sous une forme ou sous une autre, n'a-t-elle pas été le prétexte! On ne sait pas au juste comment ce fatal volatile détermina le duel, qui, s'il en faut croire la légende, fut excentrique jusqu'au bout. La rencontre des deux adversaires eut lieu, dit-on, dans une chambre, et le capitaine Philips poussa le lieutenant Sterne avec tant de vigueur que la pointe de son épée, dont il le perça de part en part, vint s'enfoncer dans le mur. Ainsi fixé à la manière des papillons dans un carton d'entomologiste, le lieutenant Sterne conserva assez de force et de présence d'esprit pour prier poliment son adversaire d'essuyer soigneusement le plâtre qui s'était attaché à l'extrémité de son épée avant de la lui retirer du corps. Le lieutenant survécut cependant à cette perforation, mais avec une constitution altérée, et ce ne fut qu'en 1731 qu'il rendit le dernier soupir à Port-Antonio, dans la Jamaïque, où son régiment fut envoyé après le siége de Gibraltar.

Pendant ce temps, le petit Laurence Sterne avait grandi, sans autre aventure qu'un accident qui faillit priver le XVIIIe siècle d'une de ses plus vives figures. Pendant que son père tenait garnison à Wicklow, en Irlande, il visitait fréquemment le presbytère d'un certain M. Fetherston, parent de sa mère et vicaire d'Anamoë. Un jour l'enfant, jouant près d'un moulin, tomba dans le canal au moment même où la roue était en mouvement, laquelle roue, au lieu de l'écraser ou de l'envoyer faire une promenade dans les airs, se contenta de le pousser affectueusement par-dessus l'écluse. Grâce à ce salut miraculeux, M. Laurence fut pendant quelques jours un personnage, et tous les paysans des environs vinrent voir par curiosité le bambin qu'avait épargné ce moulin, qu'on montre encore, paraît-il, à Anamoë.

Avant de partir pour le siége de Gibraltar, en 1727, son père l'avait placé à l'école d'Halifax, dans le Yorkshire, école dont son oncle Richard Sterne était un des gouverneurs. Ce qu'était à cette époque le jeune écolier, nous pouvons nous le figurer aisément par les portraits de l'homme fait qui nous restent de lui et qui nous représentent une physionomie si conforme au caractère de son génie, car les traits de Sterne changèrent peu, et il semble avoir conservé toute sa vie le visage de son enfance. Cette physionomie est

un des plus gracieux caprices qui nous soient connus de cette artiste inépuisable en inspirations, la nature. Qui donc n'a présente au souvenir la mine espiègle de Sterne avec ses grands yeux éveillés, ses traits irréguliers et mobiles admirablement disposés pour la mimique, son nez railleur, ses lèvres faites pour le sourire et la moue, — l'ensemble le plus gentiment grimacier qui se puisse concevoir? Il est à peu près inutile de demander si un pareil enfant présenta le type accompli de l'écolier appliqué et laborieux, de ce qu'on appelle au collége le bon sujet. La régularité pesante du travail convenait peu à un esprit composé d'élémens aussi subtils et mercuriels que le sien; cependant il n'était point un paresseux, il lisait beaucoup, mais il n'aimait à travailler que lorsqu'il lui plaisait, et, dit la légende universitaire, une fois tous les quinze jours. Une anecdote qu'il nous a lui-même conservée sur ces années de collége mérite d'être mentionnée comme la preuve qu'en dépit de son peu d'application, des yeux clairvoyans pouvaient apercevoir en lui dès cette époque les talens de l'homme futur. Un jour qu'on avait reblanchi à la chaux les murs de la salle d'étude, le jeune Laurence s'avisa de grimper à une des échelles oubliées par les ouvriers et d'inscrire son nom en grandes capitales sur cette surface remise à neuf. Irrité de ce méfait, un des *ushers*, ce que nous appellerions un des maîtres d'étude, se mit en devoir de faire subir au coupable la peine du fouet; mais le directeur de l'école, au grand étonnement de tous, blâma ce traitement et déclara que ce nom de Laurence Sterne resterait sur la muraille pour rappeler qu'un futur homme de génie avait été élevé dans le collége. Le nouvel historien de Sterne fait remarquer assez justement qu'il est douteux que le professeur au nom inconnu qui augurait si bien de l'avenir de Laurence ait vécu assez pour voir se réaliser son pronostic, car ce n'est qu'aux approches de la cinquantaine qu'il plut au capricieux Yorick de déchirer sa robe de prêtre et de montrer qu'elle recouvrait un des arlequins les plus lestes, les plus ingénieux, les plus fertiles en ressources qui aient jamais effleuré les épaules de l'humanité de leur batte légère, et par-dessous leur masque noir fait la grimace à l'hypocrisie et à la sottise.

Son père mourut pendant qu'il était encore à Halifax, laissant sa famille sans ressources; mais son avenir ne souffrit en rien de cet événement. Son riche cousin, Richard Sterne, qui s'était si généreusement conduit envers l'enseigne, déclara qu'il servirait de père à l'enfant, et tint parole. Un de ses oncles, Jacques Sterne, archidiacre d'York, whig aussi âpre que son grand-père l'archevêque avait été tory ardent, ecclésiastique aux allures violentes et aux poursuites mondaines, *pluraliste* célèbre, qui s'entendait comme pas un à pra-

tiquer le cumul, se chargea aussi de pousser sa fortune. Enfin Cambridge ne pouvait refuser au descendant de l'archevêque qui avait été maître du collége de Jésus une partie de la rente dont l'aïeul de Sterne avait doté l'université pour l'éducation des écoliers pauvres. La vie de l'université fut à peu de chose près la répétition de celle du collége : beaucoup de lectures, un travail peu régulier, et quelque dissipation. C'est là qu'il forma une intimité qui a tenu dans sa vie une grande place, et qui a exercé peut-être sur sa destinée une influence fatale, avec un de ses camarades d'université qui se nommait Hall Stevenson, celui-là même que l'on voit, sous le nom d'Eugenius, traverser le *Tristram Shandy* comme conseiller du vicaire Yorick. Un autre de ses camarades était le poète Gray, l'auteur si fameux autrefois de l'élégie *le Cimetière de village*, petit chef-d'œuvre qui lui conserve encore l'ombre d'un nom, ombre rêveuse et mélancolique comme son talent même; mais Gray, qui était tout à fait pauvre et d'humeur studieuse, se mêlait peu à ces gais compagnons, et le nom de Laurence s'était si complétement effacé de sa mémoire, que lorsque, bien des années après, ce nom fut devenu célèbre, il ne se rappelait pas l'avoir jamais connu. Pauvre Gray! puisque je rencontre ici ton doux souvenir, je ne puis m'empêcher de me détourner un instant de mon sujet, et de m'autoriser de la méthode *shandyenne* des digressions pour te saluer en passant. L'oncle Toby, qui pour prix de sa bravoure avait recueilli une retraite obscure et une blessure à l'aine, ne prêche pas plus éloquemment la vanité de la gloire militaire que toi la vanité de la gloire littéraire. Que reste-t-il de toi, si studieux, si érudit, si curieux de toute bonne et originale littérature? Longtemps avant que nos critiques et chercheurs modernes eussent cru découvrir les beautés des poèmes barbares, tu étais un connaisseur en littérature scandinave et en littérature galloise, et ta muse à l'éducation classique, pieusement fidèle à son origine septentrionale, aimait à mêler à sa couronne de fleurs latines les glaïeuls et les nénufars du Nord. Tu avais cependant demandé bien peu à la postérité, et tu avais fait ton bagage bien mince : cinq ou six petits poèmes, parmi lesquels étaient deux chefs-d'œuvre! mais cette modestie même n'a pu te sauver de l'oubli. Un instant tu fus célèbre, et tes mânes durent tressaillir d'orgueil le jour où un grand enchanteur qui savait à peine le nom de Spenser, Chateaubriand, te fit une si large place dans l'histoire de la littérature de ton pays. Et aujourd'hui voilà qu'on pourrait presque t'appliquer les fameux vers de ton élégie sur les Miltons inconnus et les Cromwells sans gloire qui dorment dans la paix du néant! Combien ton sort est fréquent! Les souvenirs évoquent les souvenirs, et ton nom prononcé rappelle à la mémoire celui d'un de tes frères en rêverie, ton contemporain et ton compa-

triote, le poète Collins, auteur comme toi d'un chef-d'œuvre, une *ode au soir*, où toute la musique du crépuscule a été exprimée. Qui donc connaît aujourd'hui l'*ode au soir* de Collins? Aussi peu de personnes qu'il y en aura dans quelque cent ans qui connaîtront l'oncle Toby et le caporal Trim eux-mêmes!

Quam multa in sylvis autumni frigore primo
Lapsa cadunt folia...

Nous venons de voir Laurence généreusement adopté par sa famille, et ici nous poserons la question si controversée : Sterne fut-il un fils ingrat? car la véritable réponse se trouve, croyons-nous, dans cette adoption. Un fait seul est certain, c'est qu'à partir de la mort du lieutenant Roger mistress Sterne se trouve complétement séparée de son fils et qu'on n'en entend plus parler. Tout ce qu'on sait d'elle, c'est qu'elle tenait une petite école en Irlande. Plus de vingt ans après l'ordination de Sterne et à la veille de sa grande célébrité, en 1758, on la voit reparaître un instant, dans des circonstances fort malheureuses, pour implorer le secours de son fils, qui lui est très affectueusement accordé; puis, après cette rapide apparition, elle rentre de nouveau dans la nuit. Que s'était-il passé pendant ces vingt années entre la mère et le fils? Nous ne le savons pas, et en l'absence de documens il est absolument impossible de dire quelle a été la conduite de Sterne. Nous ferons remarquer que l'obscurité qui recouvre ces relations entre la mère et le fils s'étend à tous les autres épisodes de la vie de Sterne pendant ces vingt années. Chose curieuse, à l'exception de quatre lettres écrites à l'époque qui précéda immédiatement son mariage et adressées à cette miss Élisabeth Lumley qui devait devenir sa femme, la correspondance de Sterne depuis sa jeunesse jusqu'à sa célébrité a été perdue tout entière. Si nous possédions cette correspondance, nous pourrions nous prononcer en connaissance de cause, car nous y lirions la justification ou la condamnation de Sterne; mais en l'absence de tout document comment oser soutenir une accusation aussi cruelle, qui ne repose sur aucun autre témoignage que celui d'Horace Walpole, bel esprit peu porté à l'indulgence, et qui aurait pu garder pour lui-même une bonne partie du reproche de sécheresse qu'il adressait à Sterne? L'accusation de Walpole repose sur un fait malheureusement vrai, mais qu'il est facile d'expliquer. « Je tiens d'une autorité irrécusable, dit-il, que sa mère, qui avait ouvert une école, s'étant endettée par suite des extravagances d'une de ses filles, aurait pourri en prison, si les parens des écoliers n'avaient ouvert une souscription en sa faveur. Son fils était trop sentimental pour avoir aucune sensibilité. Un âne mort était pour lui plus

important qu'une mère vivante. » L'épigramme finale est jolie, mais porte à faux, car il est douteux que lorsque Sterne écrivit l'épisode de l'âne mort, sa mère vécût encore. Quant au fait de la souscription, il n'a rien de déshonorant pour Sterne, car il est antérieur à sa célébrité d'écrivain, et ce n'est qu'à la suite du succès obtenu par *Tristram Shandy* que sa vie cessa d'être aussi étroite qu'elle l'avait été jusqu'alors. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pu à lui tout seul, chargé pour son propre compte des soins d'une famille, suffire à solder la dette dont parle Walpole. Ce qui serait tout à fait coupable, c'est qu'il n'eût pas fait tout ce qu'il pouvait en pareille circonstance, et cela est peu probable, car, quelque temps après, nous voyons la mère venir dans le Yorkshire pour consulter son fils, qui écrit cette phrase, extraite par M. Fitzgerald d'une des lettres par lui retrouvées : « J'espère que l'affaire de ma pauvre mère est cette fois finie à notre satisfaction, et, j'en ai la confiance, à la sienne propre. » Reste le fait de la longue séparation de la mère et du fils, mais l'adoption du jeune Laurence par les Sterne suffit pour l'expliquer, et l'on n'a qu'à regarder ce qui se passe dans les familles bourgeoises en pareil cas pour tout comprendre. Il est évident que la veuve de l'enseigne Roger ne fut jamais qu'une étrangère pour les Sterne. Son fils faisait partie de leur famille, non pas elle; en se chargeant de son éducation et de sa carrière, ils le séparaient d'elle et disaient ostensiblement : L'enfant est à nous, non à vous. Ainsi qu'il arrive en de telles circonstances, la pauvre veuve rendit, comme un dépôt qui ne lui appartenait pas, l'enfant à la famille de son père, et il est même permis de croire qu'elle le fit avec joie, heureuse dans son malheur de cette séparation qui préservait son fils de l'indigence; puis elle s'éloigna de cette famille, qui l'aurait toujours vue avec froideur, et elle se retira en Irlande, là où elle avait encore conservé quelques-uns des siens. L'orgueil des Sterne d'une part, le bon cœur et le bon sens de la mère de l'autre, opérèrent sans doute cette séparation, dans laquelle Laurence ne fut pour rien à l'origine. L'éloignement et le temps firent le reste! Telle est probablement la vérité sur cette disparition de mistress Sterne, et M. Fitzgerald, dans son ingénieux plaidoyer en faveur de Laurence, n'a pas assez aperçu que la justification de son auteur favori est dans cette adoption qui ne laissait libres de suivre leur cours normal ni les sentimens de la mère, ni les sentimens du fils.

Sterne se trouvait tout naturellement désigné pour l'église; sa pauvreté ne lui laissait guère le choix d'une autre carrière, et c'était en outre dans l'église qu'il avait ses appuis les plus solides. En conséquence, à sa sortie de l'université, il fut ordonné prêtre (août 1738), et aussitôt après, par les soins de son oncle l'âpre ar-

chidiacre whig, muni du vicariat de Sutton et du titre de prébendier d'York. Trois ans plus tard, en 1741, il s'attachait au pied le boulet qu'il devait traîner toute sa vie, c'est-à-dire sa femme, l'insignifiante et quelque peu maussade Élisabeth Lumley. Ce mariage était pourtant du genre de ceux qui sont dits d'inclination, et Laurence l'avait désiré avec autant de constance et d'ardeur que lui en permettait sa capricieuse nature. C'est dans la société de ses riches cousins du Yorkshire qu'il avait rencontré cette Élisabeth Lumley, fille d'un *clergyman*, personne assez médiocre et d'esprit et de visage, s'il faut en croire les témoignages de M. Fitzgerald et de Nathaniel Hawthorne, qui, en fouillant la boutique d'un bouquiniste, avait rencontré un portrait de mistress Sterne frappant de vulgarité; mais elle était jeune alors, et elle avait cette gentillesse du diable que la nature, comme une tendre mère, accorde dans leur printemps à presque tous ses enfans, afin qu'il n'en soit aucun qui reste sans attraits sur les cœurs. C'est par cette gentillesse qu'elle plut à Sterne, qui de sa vie ne semble avoir compris la vraie beauté et se laissa toujours prendre aux visages *intéressans*. En outre elle avait une jolie voix et passait pour bonne musicienne; or Sterne adorait la musique et jouait lui-même du violoncelle. Bref, pour une cause ou pour une autre, Sterne s'en éprit, et cette passion dura plusieurs années. Nous avons quelques-unes de ses lettres d'amour; ce sont de jolies lettres, fort bien écrites, toutes dans le ton de cette sentimentalité qui commençait à être dans l'air à cette époque et que lui-même devait tant contribuer à mettre à la mode, parsemées de quelques exagérations puériles qui font sourire. On a là sous une forme tout à fait gentille l'éternelle histoire des illusions de l'amour. Sterne, le capricieux Sterne, se promet une éternité de bonheur avec cette inoffensive et banale personne! Vous plairait-il d'entendre Sterne se duper lui-même? Alors dans tout l'éclat de la jeunesse, il possède une sincérité de tendresse qui est destinée à passer bien vite, car si sa femme n'eut jamais que la beauté du diable, on peut dire que lui n'eut jamais que la candeur du diable, une candeur qui fut tout à fait comme ce genre de beauté, un simple déjeuner de soleil. Regardons-le pendant que la rosée de la jeunesse n'est pas encore desséchée.

« Oui, je me déroberai au monde, et pas une langue babillarde ne dira où je suis, et Écho même ne chuchotera pas le nom de ma retraite. Laisse ton imagination se peindre cette retraite comme un petit cottage doré du soleil, sur le flanc d'une colline romantique. — Et penses-tu que je laisserai derrière moi l'amour et l'amitié? Non; ils seront mes compagnons dans la solitude, s'asseyant quand je m'assiérai, se levant quand je me lèverai, sous la forme de mon aimable Lumley. Nous serons aussi heureux

et aussi innocens que nos premiers parens dans le paradis avant que l'archi-démon pénétrât dans cette scène indescriptible. Dans notre solitude, les plus tendres affections auront de l'espace pour s'épanouir, s'étendre, et produire ces fruits que l'envie, l'ambition et la malice ont toujours tués en germe. Que les tempêtes et les ouragans du monde déchaînent leur rage à distance, cette désolation est par-delà notre horizon de paix. Ma Lumley a vu un polyanthus fleurir en décembre : c'est qu'un mur ami l'avait protégé contre le froid piquant. Aucune influence planétaire ne viendra nous atteindre, excepté celle qui gouverne et chérit les plus douces fleurs. Dieu nous protége! Combien cette perspective est délicieuse en pensée! Nous bâtirons et nous planterons comme nous l'entendrons; nous ne torturerons pas la simplicité par l'art : la nature nous enseignera à vivre, elle sera l'alchimiste qui mêlera pour nous toutes les bonnes choses de la vie en un même breuvage salubre. La sombre famille du souci et de la méfiance sera bannie de notre habitation par ta tendre et tutélaire divinité, et nous chanterons en chœur nos chants de gratitude, et nous nous réjouirons jusqu'à la fin de notre pèlerinage. »

Mais, pendant qu'il baptise de noms romantiques fort baroques les retraites où il va causer avec sa bien-aimée et qu'il se livre à tous les enfantillages de l'amour (1), miss Lumley doit quitter le Yorkshire pour le comté de Stafford, résidence de sa famille. Ce sont alors des plaintes, des lamentations, des désespoirs à demi touchans, à demi risibles, où, sous l'amant sincère, le futur comédien de sentiment apparaît le plus naïvement du monde.

« La bonne miss S... (une amie commune des deux amans dont le nom est resté inconnu), avec les appréhensions du meilleur des cœurs, pensant que j'étais malade, insista pour que j'allasse la trouver. Comment se fait-il, ma chère Lumley, que je n'aie jamais pu voir le visage de cette mutuelle amie sans me sentir déchiré? Elle me fit rester une heure avec elle, et dans ce court espace de temps j'éclatai en larmes une douzaine de fois successivement et avec de tels transports de passion qu'elle fut obligée de quitter l'appartement et de s'en aller *sympathiser avec moi dans sa chambre de toilette* (c'est-à-dire de s'en aller pleurer pour son compte et à part). J'ai pleuré pour vous, me dit-elle sur le ton de la plus douce pitié, car je connais depuis longtemps le cœur de la pauvre Lumley, et il est aussi tendre que le vôtre, et son chagrin est aussi cuisant, sa constance aussi grande, *ses vertus aussi héroïques*. Le ciel ne vous a pas rapprochés l'un

(1) La nature de Sterne est fort compliquée. Il est à la fois très sec et d'une sensibilité très fine. Il avait une mémoire vraiment charmante qui retenait avec une délicatesse extrême les plus petits riens de son existence. Ainsi cet homme, qui aima si peu sa femme, avait, comme un vrai poète qu'il était, conservé les souvenirs des petites circonstances qui avaient accompagné son amour, et quelque vingt ans après, il se rappela le nom d'*Estella* qu'il avait donné à ce cottage où il faisait la cour à miss Lumley, et le plaça dans *Tristram Shandy*, dont un personnage s'appelle *le curé d'Estella.*

de l'autre pour être malheureux. Je ne pus lui répondre que par un regard de sympathie reconnaissante et un profond soupir, et je retournai à votre logement, que j'ai loué jusqu'à votre retour, pour me résigner à mon malheur. Fanny m'avait préparé à souper, — elle est tout attention pour moi, — mais je me mis à table avec des larmes, une sauce bien amère, ma Lumley; c'est pourtant la seule dont je pusse assaisonner mon repas, car au moment où elle commença à servir ma petite table, mon cœur m'abandonna. Une assiette solitaire, un seul couteau, une seule fourchette, un seul verre! je donnai mille regards pensifs et pénétrans à cette chaise que tu as si souvent honorée de tes charmes dans ces repas tranquilles et *sentimentaux,* puis je posai ma fourchette et mon couteau, et je pris mon mouchoir, et j'en couvris mon visage, et je pleurai comme un enfant. C'est ce que je fais à ce moment même, ma Lumley, car, en prenant la plume, mon pouls bat plus vite, ma figure pâle brille de fièvre, et les larmes tombent sur le papier pendant que je trace le nom de Lumley. »

Nous venons de voir une des averses de sensibilité de ce cœur aux ondées rapides et fréquentes qui fut un avril perpétuel; voici maintenant une de ses matinées de soleil. C'est une invitation au retour dans le ton du meilleur Sterne. Le style un peu vieillot en est encore charmant :

« Les villes populeuses et les sociétés affairées peuvent plaire à ceux qui sont gais et insoucians, mais la solitude est la meilleure nourrice de la sagesse. Il me semble que je vois en ce moment ma contemplative jeune amie occupée dans son jardin à épier les approches graduelles du printemps. Le perce-neige et la primevère, ces premiers et bienvenus visiteurs, jaillissent sous tes pieds. Flore et Pomone te considèrent déjà comme leur suivante, et dans peu de temps te chargeront de leurs plus doux fruits. La race emplumée t'appartient tout entière, et avec elle une musique qui ne doit rien à l'art commencera bientôt à saluer joyeusement tes promenades du matin et du soir. Cependant, aussi doux que tout cela puisse être, reviens, reviens, les oiseaux du Yorkshire accorderont aussi bien leurs instrumens et chanteront aussi mélodieusement que ceux du Staffordshire. Adieu, ma bien-aimée, trop à toi pour mon repos. »

Miss Lumley revint, mais dans un état de santé qui fit craindre un instant à Laurence qu'elle ne lui fût enlevée pour toujours. Dans la courte esquisse qu'il traça de sa vie pour l'instruction de sa fille Lydia quelques jours avant sa mort, il nous a conservé sur cette maladie une touchante anecdote. « Un soir que j'étais assis près de son lit, le cœur presque brisé de la voir si malade, elle me dit : Mon cher Laurey, je ne serai jamais à vous, car je crois en vérité que je n'ai pas longtemps à vivre! Mais je vous ai laissé jusqu'à un shilling de ma fortune. Puis elle me montra son testament. » Miss Lumley ne mourut pas, et cette petite fortune dont elle voulait faire Sterne héritier servit vingt ans plus tard à payer

en grande partie les dettes laissées par lui. Outre cette fortune, elle apportait encore à Sterne le bénéfice du vicariat de Stillington, qu'un ami de sa famille lui avait promis comme cadeau de noces, en sorte que ce mariage d'inclination fut en même temps pour l'heureux Yorick une excellente affaire pratique.

Ce que fut ce mariage, une pièce écrite vingt-six ans plus tard vous le dira, si vous la lisez avec soin. C'est une lettre en latin macaronique adressée à son ami Stevenson en 1767, par conséquent un peu moins d'un an avant sa mort (1). La pièce est amusante, mais il y a là une légèreté qui fait mal. On y reconnaît par trop celui à propos de qui l'évêque Warburton, qui l'aimait pourtant beaucoup, écrivait un jour : « Je crains bien qu'il ne soit un incorrigible polisson. » Fi, monsieur Yorick! Une pareille lettre serait coupable pour tout homme; mais, de la part d'un ecclésiastique, marié, père de famille, qui a déjà senti sur lui s'appesantir la main de la mort et qui touche à l'éternité, elle est presque criminelle.

En dépit des ingénieux plaidoyers de M. Fitzgerald, on peut dire sans crainte d'altérer la vérité que Sterne fut un mari détestable.

(1) Nous croyons devoir donner ici le texte de cette pièce même; une traduction éteindrait l'étincelle de réelle drôlerie qui l'anime. En outre, en nous bornant au texte, nous obtenons le double avantage de ne pas priver d'une pièce des plus amusantes ceux de nos lecteurs qui ont le droit de comprendre, et d'éviter une légère occasion de scandale à ceux qui ont au contraire le devoir de ne pas comprendre.

« Literas vestras lepidissimas, mi consobrine, consobrinis meis omnibus carior, accepi die Veneris; sed posta non rediebat versus Aquilonem eo die, aliter scripsissem prout desiderabas. Nescio quid est materia cum me, sed sum fatigatus et ægrotus de meâ uxore plus quam unquam — et sum possessus cum diabolo qui pellet me in urbem — et tu es possessus cum eodem malo spiritu qui te tenet in deserto esse tentatum ancillis tuis, et perturbatum uxore tuâ — crede mihi, mi Antoni, quod isthæc non est via ad salutem sive hodiernam, sive eternam; num tu incipis cogitare de pecuniâ, quæ, ut ait sanctus Paulus, est radix omnium malorum, et non sàtis dicis in corde tuo, ego Antonius de Castello Infirmo, sum jam quadraginta et plus annos natus, et explevi octavum meum lustrum, et tempus est me curare, et meipsum Antonium facere hominem felicem et liberum, et mihimet ipsi benefacere, ut exhortatur Salomon, qui dicit quòd nihil est melius in hâc vitâ quàm quòd homo vivat festivè et quòd edat et bibat, et bono fruatur quia hoc est sua portio et dos in hoc mundo. — Nunc te scire vellemus, quòd non debeo esse reprehendi pro festinando eundo ad Londinum, quia Deus est téstis, quòd non propero præ gloria, et pro me ostendere; nam diabolus iste qui me intravit, non est diabolus vanus, ut consobrinus suus Lucifer — sed est diabolus amabundus, qui non vult sinere me esse solum; nam cùm non cumbenbo cum uxore meâ, sum mentulatior quàm par est — et sum mortaliter in amore — et sum fatuus; ergo tu me, mi care Antoni, excusabis, quoniam tu fuisti in amore, et per mare et per terras ivisti et festinâsti sicut diabolus, eodem te propellente diabolo. Habeo multa ad te scribere — sed scribo hanc epistolam in domo coffeatariâ et plenâ sociorum strepitosorum, qui non permittent me cogitare unam cogitationem. — Saluta amicum Panty meum, cujus literis respondebo — saluta amicos in domo Gisbrosensi, et oro, credas me vinculo consobrinitatis et amoris ad te, mi Antoni, devinctissimum. »

Cependant la calomnie ne s'est pas contentée de la prise énorme que lui donnait la conduite de Sterne, et elle a trouvé moyen d'exagérer encore ses torts. Il ne lui a pas suffi qu'il ait été infidèle à tort et à travers, elle a encore voulu qu'il ait laissé sa femme et sa fille dans le dénûment pendant qu'il courait les aventures en France et en Italie, ou qu'il faisait la roue dans les salons de Londres. Rien n'est moins vrai. Si mistress Sterne n'eut jamais une grande part du cœur de son mari, elle eut toujours en revanche une très grande part de sa bourse, et si on examinait de près les comptes du ménage, en tenant compte de la différence de valeur de l'argent entre cette époque et la nôtre, on trouverait peut-être qu'elle ne vécut pas non plus avec une grande économie. Cette calomnie était réfutée presque dès le lendemain de la mort de Sterne par la publication que sa veuve et sa fille, un peu à court d'argent, firent de sa correspondance en 1775, et cependant telle est la force du mensonge une fois répandu, que ladite calomnie dure comme si l'on n'avait pas les lettres adressées à sa famille et surtout celles adressées aux banquiers Foley et Panchaud. Ces lettres se rapportent exclusivement, il est vrai, aux dernières années de la vie de Sterne; mais on peut en induire sans aucune témérité que sa conduite envers sa femme, au moins en ce qui touchait aux soins matériels, fut en tout temps irréprochable. Cette correspondance commence à l'époque où Sterne fut appelé en France pour la première fois par les soins de sa santé. Obligé d'y séjourner plus longtemps qu'il ne pensait, il écrit à sa fille et à sa femme de venir le rejoindre. Il n'est pas de précautions qu'il ne leur recommande tendrement de prendre; il n'est pas de petit objet d'utilité domestique dont il ne les invite soigneusement à se munir. « J'espère que cette terrible chaleur sera tombée au moment où vous vous mettrez en route. Toutefois je vous prie de prendre bien garde de vous échauffer le sang en voyageant; marchez tout doucement lorsque vous trouverez que la chaleur est trop forte... Je suis impatient de vous voir toutes les deux après une si longue séparation, ma chère femme et mon cher enfant; écrivez-moi une ligne tout directement afin que je puisse faire ce que vous me recommanderez, et que je vous tienne des logemens prêts. » — « J'espère que vous êtes convaincue de la nécessité d'emporter avec vous 300 livres, surtout si vous considérez que Lydia doit avoir deux légers *négligés*, que vous aurez besoin d'une robe ou deux; quant aux toiles peintes, achetez-les en ville, parce qu'elles sont beaucoup plus admirées lorsqu'elles sont anglaises que lorsqu'elles sont françaises. Mistress H... m'écrit pour me dire que vous vous trompez, si vous croyez acheter la soie meilleur marché à Toulouse qu'à Paris... Dans ce pays, sachez-le, il ne faut pas faire d'économie sur la garde-robe

(il a la vue perçante et nous juge bien), et si vous dînez d'un oignon et que vous demeuriez dans un grenier au septième étage, il n'en doit rien paraître à vos vêtemens, car c'est d'après eux que vous êtes bien ou mal vu. » Les recommandations recommencent avec chaque lettre nouvelle; ce n'est point là le fait d'un bien méchant homme, on en conviendra. Les époux se fixent à Toulouse, puis à Montpellier, et nous voyons Sterne prendre tous les soins imaginables pour que son ménage ne manque de rien pendant deux longues années. Enfin il dut quitter sa femme et sa fille pour le voyage en Italie en 1764, et il les laissa dans le midi de la France, où elles séjournèrent jusqu'à la fin de 1767; pendant cette longue absence, il ne cessa un seul instant de veiller sur elles. Chacune de ses lettres est un bon pour 20 livres, pour 50 livres, pour 100 livres; l'une d'elles contient ce détail curieux : « Mistress Sterne ne compte pas dépenser plus de 5,000 livres françaises par an; mais entre nous 20 livres sterling de plus ou de moins ne font pas une différence. » On conviendra qu'une femme à qui son mari permettait de dépasser pour ses dépenses annuelles et celles de sa fille la somme énorme pour l'époque de 5,000 francs n'a jamais pu se plaindre qu'il la laissât mourir de faim.

N'a-t-on pas dit aussi qu'il était mauvais père, et cela tout simplement parce qu'on avait appris qu'il employait sa petite Lydia à recopier les pages de la seconde partie du *Tristram Shandy?* Là-dessus violens murmures de tous les pharisiens d'Angleterre. Comprend-on un père assez dépourvu de sens moral pour insulter à ce point à la pudeur de sa fille! Faire copier à un enfant les pages du livre le plus immoral qu'on ait écrit! — Eh bien! à considérer la chose froidement, ce crime n'est pas même une faute. *Tristram Shandy* est rempli d'indécences, cela est certain; mais ces indécences sont enveloppées et entortillées de telle sorte que c'est à peine si les yeux de l'homme le plus expérimenté peuvent les surprendre : miss Lydia pouvait donc en copier les pages sans que son innocence en souffrît plus que si elle avait copié son *prayer book*. Il est vrai de dire que c'est une de ces choses qu'on ne fait pas, même quand on est sûr, comme dans le cas présent, qu'elles ne peuvent avoir aucun résultat mauvais. C'est pour soi qu'on ne les fait pas, pour éviter d'insulter, non pas à une pudeur qui ne court aucun risque, mais à sa propre pudeur. Or peu d'hommes sont capables de cet excès de délicatesse morale, et Sterne en était moins capable que tout autre, car il n'eut jamais aucune candeur ni aucun sens de cette bienséance qu'on peut appeler la politesse du parfait honnête homme envers son âme. Croirait-on par exemple que dans les lettres à sa Lydia, devenue une grande jeune fille, il pousse l'oubli de toute conve-

nance jusqu'à l'entretenir avec une complaisance extrême des charmes d'âme et de visage de la fameuse Elisa Draper? Mais, cette réserve faite, il faut reconnaître que Sterne se montre dans ses lettres un très tendre père. Il aime sa Lydia, comme sa nature le rendait capable de l'aimer, c'est-à-dire avec trop d'indulgence et de familiarité. Ce n'est pas là, on s'en doute bien, l'amour paternel des âmes nobles et fortes, ce n'est qu'un grand enfant qui en aime un autre plus petit; mais pouvait-on demander davantage à ce cœur étourdi? Il y a un vrai plaisir à rendre cette justice au pauvre Laurence; on a tant de raisons d'être sévère pour lui!

Mais le mariage a d'autres devoirs que ceux qui regardent les soins matériels du ménage, et ces autres devoirs, Sterne les éluda toujours ou les viola ouvertement. Nous ne savons pas quelle fut sa conduite pendant les vingt premières années de son mariage; mais au moment où les ténèbres se dissipent, à l'époque de la publication de *Tristram Shandy*, nous trouvons Sterne en coquetterie réglée avec une jeune dame d'origine française, appartenant à une famille huguenote dont les biens avaient été confisqués pour cause de religion. Cette jeune dame, qui habitait York avec sa mère, se nommait miss Catherine Béranger de Fourmantelle. M. Fitzgerald prétend que ces relations se bornèrent à une passion platonique du genre enjoué, à ce qu'on appelle aujourd'hui en Angleterre une *flirtation*. Sterne, dit-il, fut fidèle dans cette affaire à son tempérament de *sentimentaliste*, à cette constitution de dilettante de l'amour qui lui faisait écrire : « Il faut que j'aie toujours quelque Dulcinée en tête. » Je ne demande pas mieux que de le croire; je me permettrai seulement de faire remarquer que cette passion platonique a un singulier ton et parle un singulier langage. Ce n'est pas parce qu'il tutoie la *chère, chère Kitty*, comme il appelle miss Catherine; une des manies de Sterne était invariablement de tutoyer les objets de ses passions : il tutoie Elisa Draper, il tutoie même lady Percy, grande dame pour laquelle il eut un de ces caprices de tête qui le prenaient si souvent, et à qui il écrit la plus insensée et la plus rusée des lettres, lettre qui commence par ces mots incroyables : « Chère belle dame, quel torchon tu as fait de mon âme! » Mais que penser d'une passion platonique qui s'exprime dans des termes pareils à ceux-ci : « Si ce billet vous trouve encore au lit, vous êtes une petite paresseuse, *une petite coquine de dormeuse* (1)? » — « Qu'est-ce que la douceur du miel comparée

(1) J'ai traduit poliment. Le texte porte *a lazy, sleepy little slut*. *Slut* a une vilaine signification, et si en français c'est un terme d'amitié que d'appeler un enfant petit gamin ou petit polisson, ce serait une insulte que d'appeler ainsi un jeune homme de vingt ans. Ce sera bien pis si, au lieu d'être adressée à un jeune homme, une telle expres-

à toi, qui es plus douce que toutes les fleurs d'où il se tire? » — « Je vous aime à la folie, Kitty, et je vous aimerai pour l'éternité. » Qu'est-ce qu'une passion platonique qui s'exprime par les cadeaux les plus bizarrement choisis, pots de miel, vin de Calcavalla, etc., cadeaux qui sont suivis d'invitations pressantes d'inventer quelque excuse plausible de rester chez elle tel ou tel jour dans la soirée? Voici qui est plus significatif encore. Sterne écrivait le *Tristram Shandy* pendant qu'il était amoureux de miss Kitty, et c'est à elle qu'il fait allusion dans le dix-huitième chapitre de son second livre et dans d'autres encore sous le nom de Jenny. J'ouvre ce dix-huitième chapitre, et j'y trouve ce détail, qui indique des relations d'une nature si étroite que j'avais toujours cru qu'il était une manière de compliment payé par le sentimental Sterne, dans un jour de regain de tendresse conjugale, à l'économie bien entendue de sa femme. « Il ne s'est pas écoulé plus d'une semaine jusqu'à ce jour où j'écris le présent livre pour l'édification de la postérité, — jour qui est le 9 mars 1759, depuis que ma *chère, chère* Jenny, observant que je prenais un air quelque peu grave pendant qu'elle marchandait une étoffe de soie de 25 shillings l'aune, dit au marchand qu'elle était fâchée de lui avoir donné tant de tracas, et immédiatement quitta la place et s'acheta une étoffe de 10 pence l'aune. » M. Fitzgerald, qui cite le même passage, en tire la conclusion qu'il témoigne de relations *graves* et paternelles d'un côté et presque respectueuses de l'autre, tant il y a de manières différentes de lire une même chose! Ces relations en effet ont, en un sens, un caractère grave, car elles font dire à Sterne mille incongruités; elles vont jusqu'à lui faire espérer la mort de sa femme. « Je n'ai qu'un obstacle à mon bonheur, et celui-là, vous le connaissez aussi bien que moi... Dieu ouvrira une porte qui nous permettra un jour d'être beaucoup plus près l'un de l'autre. » En tout cas, cette *gravité* n'était ni pédantesque ni morose, et s'accommodait assez bien du badinage, ainsi qu'en témoigne le petit billet suivant :

« Ma chère Kitty, je vous ai envoyé un pot de confitures et un pot de miel; aucun des deux n'est de moitié aussi doux que vous-même. Cependant n'en tirez pas vanité, et ne vous avisez pas, sur ce caractère de douceur que je vous assigne, de devenir aigre, car si cela vous arrive, je vous enverrai un pot de cornichons pour vous adoucir (par voie de contraste) et vous rappeler à vous-même. Mais quels que soient les changemens que vous subissiez, croyez que je suis inaltérablement à vous, et pour parler

sion est adressée à une jeune femme; alors elle ne peut être qu'une de ces deux choses, ou la plus méprisante des insultes, ou le témoignage de relations du genre le moins sévère. Il est vrai que Sterne appliquait ce mot même à sa fille. « Lydia, écrit-il, est la plus accomplie petite *coquine* qui se puisse voir. »

comme votre devise, ma chère Kitty, un ami qui ne changera *pas que en* mourant (*sic*) (1). »

Ce serment d'amour éternel, nous l'avons déjà vu faire à miss Lumley; il était au nombre des manies de Sterne. Toutes les fois qu'il était amoureux, ce devait être pour l'éternité.

J'ai dit il y a un instant que nous ne savions presque rien de la vie de Sterne pendant les vingt premières années de son mariage. Hélas! nous voudrions en savoir moins encore. Pour un esprit aussi éveillé que le sien, la vie sédentaire dans une paroisse de campagne, en compagnie d'une femme tant soit peu maussade, devait être un pénible supplice; aussi le voyons-nous s'échapper le plus souvent qu'il peut, à York, à Scarborough, la ville d'eaux alors à la mode, où il aimait à se promener en voiture sur la plage, en ayant soin qu'une des roues baignât dans la mer, à Crazy-Castle, le bien nommé, *Castellum infirmorum*, comme traduit ingénieusement Sterne dans l'épître macaronique que nous avons citée, un vrai logis de fous et de *toqués*. Le propriétaire de ce château était ce Hall Stevenson, camarade de Sterne à l'université de Cambridge, qui sous le nom d'Eugenius donne de si bons conseils à Yorick dans le *Tristram Shandy*. C'était un gentilhomme d'humeur excentrique, convulsivement gai, brusquement mélancolique, si amusant que mistress Sterne, qui ne le voyait jamais sans un froncement de sourcils, ne pouvait s'empêcher de l'aimer, si morose qu'il en oubliait parfois les devoirs de la plus simple politesse, et qu'il s'enfermait des matinées entières dans sa chambre pendant que son château était plein de ses amis. Il prétendait qu'il était malade lorsque le vent soufflait de l'est, et tous les matins il consultait sa girouette pour savoir s'il aurait le droit de se bien porter ce jour-là. Une fois que le vent soufflait très fortement de cet est maudit, Sterne chargea un polisson des environs de fixer la girouette pendant la nuit dans la direction opposée; le lendemain, Stevenson se portait à merveille et se montrait le plus gai des compagnons, bénissant le vent du sud ou du nord qui lui faisait cette belle humeur. Dans ce château se trouvait une bibliothèque riche en livres de ces vieilles et excentriques littératures anglaise et française, et Sterne aimait à y passer de longues heures, amassant sans le savoir de nombreux matériaux pour son *Tristram Shandy* à la si amusante érudition. Malheureusement tous les plaisirs de Crazy-Castle n'étaient pas aussi innocens. Hall Stevenson était l'auteur d'un volume de poésies licencieuses qu'il semble avoir imitées de nos vieux poètes, intitulé *Crazy tales* (*Contes du château de Crazy* ou *contes fous*; ce titre

(1) Ce salut final est en français dans l'original.

contient une manière de calembour), et ses mœurs, dit-on, valaient ses écrits. Il passait pour avoir fait partie d'une sorte de société d'excentriques connue sous le nom de l'*ordre des douze moines de Medmenham*; ce qui est certain, c'est qu'il avait établi dans son château une succursale de cet ordre bizarre, qui s'était intitulée la société des *démoniaques*, et dont les membres, tous hommes d'esprit et, à part leurs excentricités, tous hommes de bonne compagnie, célébraient des festins aux appellations saugrenues et s'affublaient de sobriquets facétieux. Ainsi Hall Stevenson, supérieur de l'ordre, se nommait le *cousin Antoine*; Sterne était connu sous le nom de l'*Oiseau noir* (*Blackbird*); un certain révérend Lascelles sous celui de *Panty*, diminutif de Pantagruel, etc. Un homme d'esprit était peut-être à sa place dans de telles réunions, mais à coup sûr un ecclésiastique n'y était pas à la sienne, et Sterne eut toute sa vie le tort irréparable et qui pèse sur son aimable mémoire d'oublier qu'il était ecclésiastique avant d'être homme d'esprit.

C'est sans doute à Crazy-Castle, près de son ami Hall Stevenson, qu'il apprit les principes sur lesquels repose ce genre de plaisanterie équivoque et obscure qui éclata dans le *Tristram Shandy* avec une effronterie spirituelle dont le monde des lettres n'avait pas eu d'exemple jusqu'alors. Arrêtons-nous un instant devant cette forme de plaisanterie; elle est curieuse à définir et à décrire. Nous avons prononcé tout à l'heure le mot de principes, et en effet le badinage de Sterne pourrait s'enseigner comme une science ou comme un art, en un nombre déterminé de leçons, et il est facile d'en établir la théorie mécanique. On a parlé beaucoup de l'*humour* de Sterne, et le caractère de ses écrits a même contribué à fixer parmi nous le sens qu'on doit attacher à ce mot. Sterne en effet mérite le nom d'humoriste pour sa sensibilité, qui est très vraie, très fine, très riche en beaux caprices, mais non pour son esprit, qui est plus ingénieux que naïf, et plus artificiel que spontané. Qui dit *humour* dit esprit de tempérament, — traduction exacte de ce mot, si controversé et souvent appliqué à tort et à travers, — par conséquent spontanéité, candeur, naïveté, bonhomie, *génialité*. Or Sterne ne possède au plus petit degré aucune de ces qualités. Il aimait à se recommander de Rabelais et de Cervantes, qu'il avait pris pour patrons, mais qu'il est loin de la courageuse franchise du premier et du rire loyal du second! Avec les hommes qui possèdent le véritable *humour* ou la véritable force comique, nous savons toujours exactement pourquoi nous rions; avec Sterne, nous ne le savons jamais avec précision, et nous rions plutôt de ce que nous devinons que de ce qu'il nous raconte et nous fait voir. Le rire chez lui ne sort pas des choses qui le font naître en apparence; il sort de la confusion dans laquelle notre

esprit se trouve jeté par l'abondance de non-sens drolatiques qui tombe sur lui comme une averse, et il arrive lentement, sollicité par une sorte de titillation à la fois amusante et insupportable. Sterne peut parler très longtemps avant que nous soupçonnions que nous avons une raison de rire, et lorsqu'à la fin nous nous décidons à éclater, nous serions souvent fort embarrassés de l'expliquer autrement, sinon que l'auteur paraît prendre tant de plaisir aux choses qu'il débite, qu'il nous a communiqué la contagion de cette gaîté qui le possède. Cependant, lorsqu'on examine attentivement cette magie drolatique, on trouve qu'elle repose sur deux procédés qui la réduisent à un simple escamotage. Le premier, qui est très connu, consiste à accoler deux histoires de sens différens de manière que l'une des deux apparaisse ou disparaisse sous l'autre selon la lumière sous laquelle vous regarderez la narration. C'est comme un récit qui changerait de sens selon la manière dont vous tiendriez le livre. Vous le posez à plat, et vous y lisez une certaine histoire fort jolie d'ordinaire, et qui se suffit parfaitement à elle-même; mais, si vous levez la page, vous en apercevez une seconde qui surgit mystérieusement derrière les caractères d'imprimerie, qui prennent alors la transparence d'un rideau de fine gaze. Ce procédé, qui constitue un badinage parfaitement innocent ou un acte parfaitement coupable, est bien connu des honorables industriels qui font servir les arts du dessin à des fins que la loi ne voit pas d'un bon œil. Le second procédé sur lequel repose le mécanisme de la plaisanterie de Sterne est d'une application plus délicate et demande un esprit plus délié : il consiste à imprimer à l'esprit du lecteur par une secousse légère une direction telle qu'il soit amené à regarder forcément d'un certain côté et à s'arrêter sur un ordre de pensées qui n'est pas l'ordre de pensées que vous déroulez devant lui. Ainsi vous lui parlez du soleil et de la lune, et pendant tout le temps qu'il vous écoutera il pensera forcément au royaume du Congo. Sterne renouvelle auprès de chacun de ses lecteurs, avec une adresse sans égale, la plaisanterie qu'il se permit à l'égard de son ami Hall Stevenson : il change la girouette de leur esprit et les fait regarder du côté sud tandis que le vent souffle du nord.

Pendant mes dernières lectures de Sterne, je ne pouvais m'empêcher de trouver que parmi les jugemens si sévères que Thackeray avait portés sur l'ingénieux Yorick, il en était un qui était la vérité même, au moins quant à ce qui concerne son mode de plaisanterie, et correspondait exactement aux deux sentimens qu'il fait naître à la fois. « Voyez-vous là-bas ce grand garçon maigre, poitrinaire? Quel polisson dissolu! mais quel génie il a! Donnez-lui solidement le fouet, et puis donnez-lui une médaille d'or, il mérite l'un et

l'autre. » Tel est à peu près le sens de ce jugement, que nous citons de mémoire; c'est celui d'un maître. On injurierait volontiers Sterne au moment même où on ne peut s'empêcher d'admirer l'art extraordinaire avec lequel sont filées ses histoires et ses dissertations scabreuses. A chaque instant, on le surprend disant ou insinuant de telles choses qu'on a envie de lui appliquer certaine plaisante aventure du *Voyage sentimental* et de lui crier comme les spectateurs du parterre de l'Opéra-Comique : « Haut les mains, monsieur l'abbé ! » Mais quelle finesse incomparable ! Jamais Mignon n'exécuta sa danse des œufs avec une adresse pareille à celle de Sterne exécutant ses cabrioles au milieu de toute sorte de sujets défendus. Un rideau qu'un vent léger ouvre et referme, une libellule rasant la surface de l'eau, un écureuil parcourant une forêt sur les cimes qu'il effleure à peine de ses bonds, un chat se promenant sans rien casser au milieu d'un encombrement de porcelaines, fournissent des comparaisons à peine suffisantes pour rendre l'incroyable légèreté du talent de Sterne. Vous rappelez-vous le conte de Slawkenbergius, l'histoire de la béguine des Flandres, le conciliabule de Phutatorius, Gastripheres et compagnie, l'anecdote de la fille de chambre aux *égaremens de l'esprit et du cœur* dans le *Voyage sentimental*, et tant d'autres épisodes qu'on pourrait appeler les chefs-d'œuvre de l'équivoque? Sterne est roi dans cet art du double-entendu et du sous-entendu. Les dons de Dieu sont là, employés, il est vrai, à une tâche que le diable n'aurait garde de désavouer, mais ils sont bien là.

Ce mérite reconnu, nous nous permettrons de dire, en dépit de M. Fitzgerald, que cette forme de plaisanterie accuse chez celui qui l'employa une dépravation réelle. Il n'y a pas de génie qui tienne, on ne badine pas ainsi. Le cynisme au moins a la franchise du courage; mais la plaisanterie de Sterne est comme honteuse d'elle-même et recule devant les conséquences du but qu'elle poursuit : il y entre de l'hypocrisie autant que de la malice. On peut dire qu'une certaine pusillanimité malfaisante est l'âme d'un pareil badinage, car ce qu'il veut, c'est vous scandaliser sans vous donner le droit de vous plaindre. Il nous semble aussi à certains momens porter je ne sais quel caractère sinistre qui nous rappelle les joueurs d'orgue de l'attentat Fualdès; on croit entendre sous cette musique fantasque les cris d'une victime qu'on égorge, et en effet il y a une victime égorgée, la décence.

Ceux qui accusent Sterne à outrance et ceux qui l'excusent tout à fait se trompent également. Les juges trop sévères, comme Thackeray, oublient que celui qu'ils condamnent fut, non un homme, mais un enfant, et les juges trop indulgens oublient que cet enfant n'eut jamais les attributs de l'enfance, l'innocence et la candeur. Il y a

en anglais une expression intraduisible qui seule peut bien peindre Sterne : *knowing? It is a knowing imp*; c'est un petit nain qui en sait trop long. Il se flattait le jour où, pour justifier ses écrits du reproche d'indécence, il montrait un enfant nu qui se roulait sur un tapis en disant : « Voici l'image de mon livre. » Son génie ne fut jamais un enfant nu; un enfant en chemise, à la bonne heure!

C'est en l'année 1760 que Tristram Shandy vint au monde, ou, pour parler plus exactement, c'est en cette année que mistress Shandy, prise des douleurs de l'enfantement, se mit au lit en attendant que le fidèle Obadiah eût amené l'accoucheur Slop, car il ne parut d'abord que deux petits volumes, et à la fin du deuxième Tristram n'était pas encore né. Les autres volumes se succédèrent par couples, d'année en année, jusqu'à la mort de l'auteur, qui laissa ce livre à l'état de fragment, aussi bien que le *Voyage sentimental*, dont la première partie seule a été achevée. Nous ne savons rien des raisons qui poussèrent Sterne à sortir d'un repos qu'il avait gardé jusqu'à l'âge de cinquante ans. Jamais on n'avait aperçu en lui aucune vanité d'auteur, ni aucune démangeaison d'écrire; seulement, aux approches de *Tristram*, il s'était révélé subitement comme écrivain satirique, non pas, il est vrai, à l'Angleterre et au monde, mais à son comté, par un pamphlet assez vif dirigé contre un certain docteur Topham à propos d'une querelle de sacristie. Peut-être éprouva-t-il tout simplement le besoin de verser sur le papier les impressions de ses lectures, les rêveries de ses solitudes, les observations morales de tout genre qu'un esprit aussi bien doué n'avait pas manqué d'amasser pendant ces vingt longues années. Le *Tristram Shandy* en effet porte bien ce caractère de fouillis qui résulte d'un encombrement de richesses diverses, et on peut vraiment dire qu'il ressemble à une chambre mal faite et dans laquelle on ne peut mettre de l'ordre à cause du grand nombre d'objets qui s'y sont accumulés. Peut-être cependant la vraie raison qui le porta à écrire n'a-t-elle jamais été dite ni même aperçue de personne. Il est très probable qu'au moment où il entreprit *Tristram Shandy*, la célébrité lui était devenue nécessaire, et qu'il sentait le besoin d'avoir des ailes pour échapper à son comté d'York et s'envoler dans le vaste monde. Si personne ne soupçonnait encore que Sterne contenait un écrivain, chacun savait depuis longtemps qu'il contenait un bel esprit, et un bel esprit des plus railleurs, des plus mordans et des plus imprudens. Il est évident que pendant ces vingt années Sterne avait travaillé, sans trop en avoir conscience, à s'assembler une armée considérable d'ennemis par ses malices et ses bons mots, et qu'un matin en se réveillant il se vit cerné et traqué par leurs bandes furieuses. On n'a peut-être jamais

assez remarqué l'importance du célèbre avertissement d'Eugenius à Yorick, qui se trouve justement au début du *Tristram Shandy*, et qui trahit une préoccupation singulièrement vive. Un auteur américain a fait un joli conte sur un homme qui monte en ballon pour échapper à ses créanciers : *Tristram Shandy* fut le ballon dans lequel Sterne monta pour échapper aux docteurs Topham et aux docteurs Burton, aux Phutatorius et aux Slop de tout genre qu'il ne pouvait manquer d'avoir soulevés contre lui.

S'il en fut ainsi, on peut dire que Sterne triompha; il triompha, non sans beaucoup de horions et sans présenter quelque peu le spectacle du docteur Slop au début du *Tristram*. Le public rit et battit des mains, malgré les froncemens de sourcil du sévère Johnson, malgré les critiques acerbes du doux Goldsmith, malgré les pamphlets de *Grub street* et les invectives assez bien justifiées des fanatiques. Le succès fut immense, et en dépit des critiques l'Angleterre, par ses acclamations réitérées, s'obstina à reconnaître dans Sterne l'un de ses plus vrais enfans. Son jugement fut celui de ce vieux lord Bathurst qui quelques années plus tard chatouilla si agréablement la vanité de Sterne, et Londres lui dit comme l'ancien ami des beaux esprits du temps de la reine Anne : « C'est moi dont vos Pope et vos Swift ont tant parlé en vers et en prose. J'ai vécu toute ma vie avec des génies de cet ordre, mais je leur ai survécu, et, désespérant de rencontrer jamais leurs pareils, j'avais réglé mes comptes et fermé mes livres déjà depuis quelque temps; mais vous avez allumé en moi le désir de les rouvrir une fois encore avant de mourir; venez dîner avec moi. »

Sterne se rendit à l'invitation de Londres; il y fut le lion du monde fashionable, et son succès ne se ralentit pas un instant jusqu'à sa mort. David Garrick, le grand comédien, se fit son introducteur dans la société, lui ouvrit la porte de ces plaisirs qui lui étaient si chers, et le protégea contre ses ennemis. On ne peut rencontrer le nom de Garrick sans dire l'estime singulière qu'inspire cet homme remarquable, qui doit avoir été aussi éminent par le caractère que par les talens, pour avoir occupé dans une société comme la société anglaise du XVIIIe siècle une place aussi haute. Il vécut familièrement avec tout ce que l'Angleterre comptait de personnes nobles ou illustres, renommées par la vertu et le talent, et jamais il ne se trouva inférieur à ses amitiés. Le fait d'avoir été l'ami non-seulement de je ne sais combien de lords et de membres de l'église, mais d'hommes de caractères aussi divers que Fielding, Hogarth, Samuel Johnson, Goldsmith, Joshua Reynolds, Sterne, Warburton, témoigne hautement qu'il y avait en lui un homme moral plus grand encore que le comédien. Ses relations avec Sterne,

qu'il aimait beaucoup, révèlent un caractère à la fois ferme et bon. Après la publication de la première partie du *Tristram*, les ennemis d'Yorick firent courir le bruit qu'il se proposait, dans la seconde, de ridiculiser le docteur Warburton, qui venait justement d'être promu au siége épiscopal de Glocester. Le caractère altier de l'évêque était bien connu, et Sterne, craignant que cette rumeur calomnieuse ne le rendît son ennemi, pria Garrick de la démentir auprès de lui. Garrick se chargea avec empressement de la commission et gagna à Yorick l'amitié de l'évêque, qui, à partir de cette époque, n'épargna ni les marques de faveur à son concitoyen dans la république des lettres, ni les remontrances doucement paternelles à son inférieur ecclésiastique. Nous possédons deux des lettres de Warburton à Sterne; elles sont très belles, très dignes, et l'une d'elles contient en termes d'une grande élévation la confirmation du jugement que nous portions tout à l'heure sur le caractère de Garrick. Lorsqu'il dut partir pour la France, Sterne, après avoir établi son budget, eut envie d'emporter avec lui vingt livres de plus, et pria Garrick de les lui prêter. Trois ans après, il était toujours en France, et les vingt livres n'étaient pas encore rendues à Garrick, qui s'apprêtait à venir à son tour visiter notre pays. Pressé d'argent, il écrivit à un ami commun de les faire réclamer, mais avec quels ménagemens! « Je vous en prie, recommandez-lui bien d'éviter d'être dur avec Sterne. » Un bon sens mâle se mêlait à cette bonté, et un jour que Sterne, oubliant le péché dont il se rendait si souvent coupable, disait étourdiment, en parlant d'un homme accusé de se mal conduire envers sa femme, qu'on devrait le pendre à la porte de sa maison, Garrick, le regardant sévèrement, lui imposa silence par ces quelques mots: « Sterne, vous vivez en garni (*Sterne, you live in lodgings*). »

Cette réplique de Garrick nous fournit l'occasion de placer ici une petite remarque qui plaide en faveur du caractère de Sterne. Oublieux comme il l'était et de ses devoirs d'homme et de ses devoirs d'ecclésiastique, il ne portait dans son inconduite aucun endurcissement de cœur. Il était singulièrement sensible au reproche, et une riposte qui portait coup réduisait immédiatement au silence cet homme de tant d'esprit. Un jour dans un salon il se vantait trop bruyamment d'une malice peu convenable commise à l'égard d'une pauvre vieille femme du peuple qui, trouvant sans doute que son vicaire prêchait bien et prenant plaisir à l'entendre, s'était approchée plusieurs fois de lui à l'issue du service divin pour lui demander dans laquelle de ses deux paroisses il prêcherait son prochain sermon. A la fin, dit Sterne impatienté, je préparai un sermon tout exprès pour ma vieille femme sur ce texte : « J'acquiescerai

à la demande de cette pauvre veuve, de peur que par ses perpétuelles visites elle ne finisse par m'importuner. — Mais comment donc, Sterne! dit un des assistans, vous avez oublié le membre de phrase qui avait la meilleure application : Je ferai cela, quoique je ne craigne pas Dieu et que je n'aie pas égard à l'homme. » Sterne ne répondit pas et resta silencieux tout le reste de la soirée. Quelques semaines avant sa mort, il dînait chez les époux James, ses amis et ceux d'Élisa Draper. Une vieille dame lui reprocha sévèrement la licence coupable de ses écrits; il écouta les reproches tête basse, et la douleur qu'il en ressentit contribua, dit-on, à hâter sa mort.

A partir de la publication de *Tristram Shandy*, la vie de Londres devint indispensable à Sterne. Aussi le voyons-nous retourner le plus souvent qu'il peut dans la capitale, et nous l'y rencontrons dans toute sorte de lieux où un ecclésiastique ne devrait pas se trouver, au théâtre de son ami Garrick, aux soirées du Ranelagh. Les invitations à dîner pleuvent sur lui. « L'homme Sterne, m'a-t-on dit, a pour quinze jours d'invitations d'avance, » écrit Samuel Johnson. « On vous retient à dîner une quinzaine d'avance dans les maisons où il dîne, » écrit de son côté son ancien condisciple Gray. Il obtient de Hogarth un frontispice pour la seconde édition de *Tristram Shandy*, Joshua Reynolds fait son portrait, ce portrait parlant que nous connaissons. On baptise une nouvelle salade du nom de *shandy salad*, et aux *steeple-chases* on remarque que quelques-uns des chevaux sont appelés *Tristram Shandy;* mais le plus singulier succès du livre, c'est qu'il valut à l'auteur un troisième bénéfice ecclésiastique. O justice distributive! voilà un livre qui méritait à l'auteur la plus forte des pensions dont pût disposer la couronne en même temps que la privation de ses bénéfices ecclésiastiques. Il avait déjà deux paroisses qu'il desservait avec un zèle religieux médiocre; que fait-on? On lui en donne une troisième, celle de Coxwould, qu'il fera administrer par un suppléant et dans laquelle il ne résidera pas six mois pendant tout le reste de sa vie.

Nous connaissons déjà la plupart des caractères du livre qui valut à Sterne une telle ovation; cependant il nous reste à expliquer le plus important, celui qui vraiment lui a donné de survivre aux caprices de la mode, qui lui maintient et lui maintiendra la durée. *Tristram Shandy* contient toute une philosophie, une philosophie dont la théorie inflexible du libre arbitre s'accommode assez mal, mais que l'expérience pratique de la vie reconnaît comme trop fondée. Cette philosophie peut se résumer dans cette courte formule : l'infiniment petit gouverne le monde. Il y a bien des années, dans un *essai* que nous avions placé sous le patronage de Sterne, devinant sans doute que ses destinées seraient semblables aux histoires interrompues

du caporal Trim et de l'oncle Toby, — car il devait être le premier d'une longue série et il n'a pas eu de suite (1), — nous avions déjà mis en lumière l'originalité de la philosophie *shandyenne*. « Sterne, disions-nous après quelques critiques assez vives, a un mérite qui rachète amplement ses défauts; on peut dire qu'il a découvert d'instinct une branche très importante des sciences morales, encore peu cultivée, mais qui le deviendra toujours davantage à mesure que la société deviendra plus raffinée et plus compliquée, l'entomologie morale. Nul mieux que Sterne n'a vu l'invisible et saisi l'insaisissable, nul n'a mieux compris les mobiles bizarres et occultes des actions humaines et les mystérieux secrets du cœur humain. » M. Shandy est fataliste à la manière de Pascal, lorsqu'il dit : Si le nez de Cléopâtre eût été plus long, l'histoire du monde eût été changée. Le fond de sa doctrine n'est donc pas absolument nouveau; mais ce qui est nouveau et original, ce sont les applications qu'il en fait et la manière dont il l'expose. Nous teignons tous de nos couleurs les doctrines que nous adoptons, et ainsi fait M. Shandy de cette vieille doctrine du scepticisme fataliste à laquelle il communique l'excentricité de son caractère. Nous n'avons pas affaire ici à un grand esprit simple et noble comme Pascal, mais à un *squire* campagnard à demi dégrossi par une culture qui est d'un autre siècle, et dont les opinions, bizarrement contournées et déformées par une expérience étroite, ont acquis dans sa solitude rustique une tournure paradoxale. Avec lui, la théorie des grands effets produits par les petites causes prend un air de science occulte et devient une sorte d'astrologie judiciaire qui place les influences bonnes ou mauvaises de nos destinées non dans les astres, mais dans des circonstances en apparence fortuites qui sont déterminées par des mobiles qu'il est presque impossible d'apercevoir, ou qui se rattachent à des lois secrètes que la nature nous dérobera toujours. Par exemple, c'est une fatalité de premier ordre que de naître avec un nez camus. Faites tout ce que vous voudrez : si vous naissez avec un nez camus ou écrasé, vous ne serez jamais un homme remarquable. Consultons l'histoire, et nous verrons que tous les grands hommes ont eu le nez aquilin. Pourquoi cette injustice de la nature? Nous ne le saurons jamais; tout ce que nous pouvons faire, c'est de prendre nos précautions pour conjurer cette fatalité lorsqu'elle n'est pas absolue. Voici un enfant qui est formé avec un nez droit; l'accoucheur, par maladresse ou ignorance, le lui écrase à sa venue au monde : il fait à cet enfant un tort

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet 1859, *les Petits secrets du cœur, une Conversion excentrique*.

irréparable, car il crée une fatalité qui n'existait pas pour lui. Autre exemple, pris non plus dans la nature, mais dans les circonstances qui dépendent de notre volonté. On ne saurait être assez prudent, assez attentif, dans le choix des noms de baptême, car les noms ont une influence favorable, funeste ou neutre. Vous vous appelez César ou Pompée : ce nom va soutenir votre fortune; vous vous appelez Jacques ou Thomas : il ne vous arrivera pas d'accident, mais vous n'irez jamais loin; vous vous appelez Nicodème ou Tristram, et vous voilà désignés pour l'insignifiance ou le malheur. La tante Dinah avait épousé son cocher. — C'est la faute de son nom, ce n'est pas la sienne, disait M. Shandy; comment avec un pareil nom ne lui serait-il pas arrivé quelque énorme accident? Voilà qui est bien bizarre! dites-vous; prenez garde que dans tout cela il n'y a de bizarre que la forme. Regardez bien autour de vous, et vous trouverez que les opinions de M. Shandy sont fondées sur l'observation la plus fine du cœur humain et la plus judicieuse du train du monde. L'ordre moral connaît, aussi bien que la nature, cette tyrannie des circonstances parasites et cette force d'attraction et d'agrégation des molécules infinitésimales que décrivent les physiologistes.

Voici qui est plus profond encore. Si nous sommes étonnés des excentricités du hasard, c'est faute d'être assez savans dans la vraie constitution de la nature humaine. La raison et la liberté sont les reines du monde, disent les philosophes. Oui, en apparence; mais en réalité? L'âme humaine a une belle façade, bien ordonnée, il en faut convenir : ses actions sont déterminées par des causes avouables, les institutions qui les condamnent ou les sanctionnent sont l'œuvre de la raison même; mais franchissez ce vestibule, que l'homme ne dépasse presque jamais, — car il ne connaît pas son propre logis, — et vous trouverez que cette raison si fière, qui prétend ne relever que d'elle-même, a été mise en mouvement par l'imagination, qui traîtreusement, pour justifier ses caprices ou ses passions, a fait choix d'un certain nombre de circonstances acceptables et déterminé judicieusement l'heure de son action. Marchez toujours, et par derrière l'imagination vous découvrirez tout au fond de vous-même une faculté qui n'a pas encore de nom. Faut-il l'appeler folie, ou faut-il croire que c'est l'âme de l'enfance qui s'est réfugiée dans cette retraite inaccessible, lorsqu'elle a été refoulée par les années, et qui continue à jouer avec les hochets du premier âge? Cette faculté, Sterne l'appelle *dada* ou *hobby-horse*. Nous avons tous notre *dada*, et si nous pouvions voir clair dans le fond de nous-mêmes, nous serions étonnés de découvrir que l'enfance a persisté sous l'âge mûr ou la vieillesse. N'est-ce pas un véritable enfant que l'oncle Toby avec ses forteresses en miniature,

garnies de canons coupés dans de vieilles bottes à genouillères, ses travaux de siége et ses simulacres d'attaque et de défense? Il ne diffère pas d'un enfant même par les jouets. Et ce caporal Trim qui partage les innocentes folies de son maître avec plus de candeur et de sérieux que Sancho ne partagea jamais celles de don Quichotte, n'est-il pas aussi un vieil enfant? Ainsi le pouvoir de notre raison et de notre liberté n'est qu'un pouvoir *officiel;* les titres sont à elle, mais la réalité du pouvoir appartient à cette faculté enfantine du *hobby-horse* ou du *dada*, et il en est du gouvernement de notre âme comme du gouvernement de ces ménages où le père, roi apparent, est gouverné par la mère, qui à son tour est gouvernée par l'enfant. Le *dada* est le mobile déterminant de nos actions, et la lubie est reine du monde.

Au point de vue de l'art, le *Tristram Shandy* offre de grands défauts, dont les deux principaux sont une intermittence d'inspiration sans égale et ce que j'appellerai, faute d'un autre mot, une sorte de *lazzaronisme* qui est le plus déplaisant du monde. On dit que la pantomime irlandaise est la plus vive après la pantomime napolitaine, et que rien ne rappelle le *lazzarone* comme le mendiant des rues de Dublin ou de Cork. Or on sait que Sterne avait par sa mère du sang irlandais dans les veines, et on ne le saurait pas qu'on devinerait à sa gesticulation effrénée qu'il est de race mêlée. Il n'a rien, à aucun degré, de cette grave tenue anglaise qui repousse la pantomime; il n'a rien non plus de cette forte jovialité anglaise qui distingue le talent de Fielding par exemple, de ce rire semblable à celui d'un homme robuste, qui soulève le ventre en laissant les membres immobiles, de cette gaîté qui se sauve par sa masse de ses propres exagérations et trouve dans sa pesanteur son centre de gravité et son aplomb. Sterne manque entièrement de ce lest, et la trop grande facilité qu'il éprouve à se mouvoir lui fait multiplier à l'excès les gambades et les gestes. Un lazzarone ne se livre pas à une plus vive pantomime pour obtenir une aumône que Sterne pour gagner l'affection de son lecteur, affection qu'il lui paie, dès qu'il l'a conquise, par une grimace irrévérencieuse que ne désavouerait pas le plus endurci des polissons parisiens. L'autre défaut, l'intermittence d'inspiration, est encore plus accusé et fait de la lecture de ces pages amusantes un travail des plus pénibles. L'esprit de Sterne disparaît tout à coup et sombre comme un homme qui se noie ou comme un mur qui s'écroule. Une sortie éloquente est subitement écrasée par une avalanche de non-sens, et ses plus beaux épisodes sont trop souvent comme des oasis entourées d'un désert de chapitres stériles; mais au milieu de ces sables mêmes il se rencontre des richesses enfouies et recouvertes, il y a des pages où

Sterne a du génie pendant dix lignes, pendant cinq lignes, pendant une seule ligne, et où il est médiocre, même nul, tout le reste du temps.

Il est vrai que cette intermittence d'inspiration trouve une excuse dans la nature même des dons de Sterne. Sterne n'a pas, à proprement parler, d'imagination ni de puissance de réflexion; il n'invente pas, il se souvient. Lisez avec attention le *Tristram Shandy*, et vous vous convaincrez que toutes les fois que Sterne est médiocre, c'est qu'il essaie de raconter autre chose que ce qu'il a vu ou senti. Si nous connaissions jour par jour sa vie, nous trouverions non-seulement que tous ses originaux ont été peints d'après nature, mais que toutes ses pages excellentes ont été d'abord écrites pour ainsi dire dans la réalité extérieure. Chose curieuse à dire, le grand mérite de ce talent si artificiel dans ses digressions, si tourmenté, si compliqué, si peu naïf dans son allure générale, c'est la vérité. Ses petits tableaux sont fidèles à la réalité jusqu'au scrupule et ont le même genre de poétique exactitude que nous rencontrons dans les tableaux hollandais. Comme chez les Hollandais, nous admirons l'art avec lequel l'auteur sait peindre également toutes les parties de ses tableaux et l'équilibre qu'il sait garder entre la partie purement matérielle de ses petits drames, c'est-à-dire la scène, les décors, les accessoires, et la partie vivante, c'est-à-dire les personnages. Une tasse, un tapis, une cage, un pot de fleurs, Sterne n'oublie rien, pas plus que Miéris, Metzu, Terburg ou Van Ostade; tous ces petits objets se détachent sur sa toile avec un relief étonnant. Je le demande, aujourd'hui que les peintures hollandaises sont si fort à la mode, et que les Hobbema se paient des sommes si énormes, à quel prix ne monteraient pas les petits tableaux de Sterne, si par un coup de baguette magique on pouvait transformer ces pages écrites en toiles peintes!

Nous avons été sévère pour les défauts de Sterne, mais il est juste de dire que ces défauts tenaient surtout à une cause qui tendait à disparaître avec les années. Sterne, comme nous l'avons vu, avait commencé à écrire très tard; on a beau avoir de l'esprit, le métier d'écrivain demande un long apprentissage, et Sterne n'en avait jamais fait. N'oublions pas aussi que sept rapides années composent toute la carrière littéraire de Sterne, une des plus courtes que l'on connaisse. Qu'aurait-il fait s'il avait vécu? Quoique ce soit un âge bien avancé que cinquante ans pour jeter sa gourme d'écrivain, Sterne l'avait jetée pourtant dans les premières parties du *Tristram*, car déjà dans les dernières le progrès est très sensible, et dans le *Voyage sentimental*, qui fut écrit durant les mois qui précédèrent la mort de l'auteur, la transformation est complète.

Avec le *Voyage sentimental*, nous avons à faire à un véritable chef-d'œuvre. Je viens de le relire deux fois de suite, c'est dans son genre la perfection même. Le livre n'a pas la portée du *Tristram Shandy* peut-être, quoique sous son apparente futilité il cache une réelle profondeur; mais la composition et la forme en sont autrement irréprochables, et la donnée première, quoique moins forte que celle de son aîné, est plus originale en ce sens qu'elle sort plus directement de la nature de l'auteur. Le *Voyage sentimental*, c'est du plus pur Sterne, du Sterne filtré, clarifié, réduit à l'état d'essence. Le *Tristram Shandy* a une tradition, il se rattache en partie à toute une vieille littérature oubliée. Le Burton de l'*Anatomie de la mélancolie*, sir Thomas Browne, Rabelais, Beroalde de Verville, et je ne sais combien de vieux médecins et de vieux théologiens y ont collaboré avec Sterne; mais le *Voyage sentimental* se rapporte directement à Sterne et n'appartient qu'à lui seul. L'idée de ce livre est une de ces trouvailles heureuses qui classent immédiatement un auteur parmi les hommes originaux. Non, s'est dit Sterne, je ne voyagerai pas comme ces singuliers touristes qui, avant de s'embarquer, semblent déposer leur cœur dans leur maison, arrêter jusqu'à leur retour la circulation de leur sang, pour qui le voyage équivaut à une suspension des fonctions de la vie, et que les pays étrangers voient transformés en automates contemplatifs. Non, pendant que le bateau, la diligence ou la chaise de poste m'emporteront, mon pouls continuera de battre, mon cœur malade de soupirer et de désirer, mon âme de rêver. Vous savez s'il a gentiment tenu sa résolution, vous tous qui avez lu le *Voyage sentimental*. Il n'y a dans toute la littérature de voyages qu'un autre livre qui soit sorti d'une idée aussi originale; j'ai nommé les *Reisebilder* d'Henri Heine.

Je ne connais pas de livre qui porte plus vivement l'empreinte du XVIIIe siècle que le *Voyage sentimental*, et qui fasse revivre à ce point devant nous la France de l'ancien régime. Nos propres compatriotes, romanciers et faiseurs de mémoires de l'époque eux-mêmes, nous en disent moins long. Toute la France coquette, frivole, élégante de Louis XV passe sous nos yeux dans ces esquisses légères. Vous vous rappelez — car comment les oublier quand on les a vues une fois? — toute cette succession de vives et aimables petites figures : le moine franciscain de Calais, la belle dame de *la désobligeante*, le valet Lafleur, la fille de chambre des *égaremens de l'esprit et du cœur*, Marie de Moulins, le chevalier de Saint-Louis marchand de petits pâtés, le mendiant si poli qui salue toutes les dames qu'il rencontre, la gantière qui indique à Yorick le chemin de l'Opéra-Comique, le postillon, le coiffeur parisien, et, pour clore noblement

la liste, le marquis d'E..., qui, avant de se résoudre à réparer sa fortune par le négoce, dépose son épée au parlement de Rennes? Comme tout ce petit monde nous transporte loin du docteur Slop et de M. Shandy, et comme la réalité de ce brumeux Yorkshire paraît brutale à côté de la réalité de ce XVIIIe siècle français! Je parlais tout à l'heure des talens d'artiste de Sterne; ils sont bien plus étendus et bien plus flexibles qu'on ne le dit communément. Tandis que dans le *Tristram Shandy* il rivalise avec l'art hollandais pour la précision et le fini des peintures, dans le *Voyage sentimental* il rivalise avec l'art français du XVIIIe siècle. Les porcelaines de vieux Sèvres n'ont pas une pâte plus légère et plus tendre que la matière de ses récits, les pastels de Latour plus de délicatesse que ses portraits, les peintures de Watteau une couleur plus fantasque, et les peintures de Chardin une plus aimable vérité que ses petits tableaux. Mais si vous voulez mieux comprendre combien le talent de Sterne comme peintre est étendu, relisez, dans la dernière partie de *Tristram Shandy*, le récit du voyage dans le midi de la France, et dans ce voyage l'épisode des jeunes paysannes languedociennes qui dansent au son du tambourin d'un petit paysan boiteux. Personnes, paysage, tout est nouveau pour l'imagination de l'auteur; mais sa vive sensibilité aspire à l'instant même l'âme de cette scène, lui révèle le caractère des pays du midi, et il trace sans effort une description qui, épurée d'une ou deux petites taches, égalerait une idylle antique. Lorsqu'il en vient à citer ce passage, Thackeray, qui a été pour Sterne un juge si dur, ne peut s'empêcher de saluer un maître dans l'art de peindre et de sentir.

Un maître dans l'art de sentir! On a contesté la sensibilité de Sterne; elle est pourtant très réelle : seulement elle demande à être bien définie et expliquée. Quand on dit que Sterne est sensible, cela ne veut pas dire qu'il éprouve des émotions profondes, sérieuses et durables; cela veut dire qu'il possède des sens très fins, susceptibles de prendre la fleur et le parfum de toutes les émotions qu'il rencontre sur sa route. Cette sensibilité est mobile, passagère et oublieuse : elle change d'objet à chaque instant et n'est émue qu'un instant; mais pendant cette minute elle a été aussi sincère que si son émotion avait duré des années. Son défaut, ce n'est pas le manque de sincérité, c'est plutôt une sorte de sécheresse qui se traduit par un facile oubli; il se passe dans le tempérament de Sterne quelque chose de comparable à ces phénomènes des journées d'été sèches et chaudes chargées d'une électricité qui n'aboutit pas à l'orage, et qu'on appelle éclairs de chaleur. Ceux qui ont nié cette sensibilité s'appuyaient d'ordinaire sur la prétendue misère dans laquelle Sterne aurait laissé sa femme et sa fille;

mais comme nous savons maintenant que cette misère est une fable, nous ne trouvons plus rien de blâmable dans les larmes qu'il a versées sur l'âne de Nampont, et nous ne voyons rien de mal à ce qu'il ait fait manger des macarons à l'âne de Lyon, les seuls probablement que le pauvre baudet ait mangés dans toute son existence. Cet acte nous semble même tout à fait conforme à cette loi de la bienveillance qui nous ordonne de choisir nos dons de manière à offrir toujours à une personne la chose qu'elle peut se procurer le moins facilement. En bonne conscience, puisque Sterne voulait donner un plaisir à cet âne, il ne devait pas lui offrir une botte de foin ou de chardons, aliment qu'il pouvait se procurer sans lui, et ceux que ces fameux macarons ont scandalisés si fort ont tout simplement prouvé qu'ils connaissaient moins bien les lois de la politesse que le curé Yorick.

Quant au jugement qu'il a montré dans le *Voyage sentimental*, il est des plus perçans. Il a très bien vu et compris notre caractère national. Rappelez-vous ses anecdotes de salon, de théâtre, rappelez-vous surtout le fameux passage sur les trois âges de la coquette française, et placez hardiment les meilleurs de ces épisodes à côté des *Lettres persanes;* ils peuvent tenir leur place à côté de ce dangereux voisinage, et certes c'est le plus grand éloge que nous puissions en faire.

En même temps que Sterne publiait les deuxième et troisième parties du *Tristram Shandy*, il publiait la collection des sermons qu'il avait prononcés pendant les vingt années de son ministère, pensant avec raison que le succès du premier de ces livres rejaillirait sur le second. Voilà un singulier passeport pour un volume de sermons que ce livre qui contient la célèbre malédiction d'Ernulphus, la non moins célèbre déclaration des docteurs français sur un cas difficile de baptême et le conciliabule des théologiens anglicans! Il est vrai que par compensation Trim y lit un sermon sur la conscience, et que Sterne y figure assez honorablement sous le pseudonyme du vicaire Yorick. L'idée d'avoir accolé ensemble ses sermons et son *Tristram* peint Sterne au naturel; cet acte d'étourderie est le symbole de toute sa vie.

Nous avons lu la plus grande partie de ces sermons, qui sont au nombre de quarante-cinq. Ils méritaient la publication, car ils ont un vrai mérite littéraire. Une de leurs qualités est d'être extrêmement courts, une autre est d'être parfaitement clairs et de porter en général sur des questions de morale accessibles à toutes les intelligences; mais ces qualités ne les sauvent pas d'une certaine froideur qui provient de l'absence du zèle chrétien. N'y cherchez pas un atome d'onction religieuse, un souffle d'enthousiasme mys-

tique, un élan de foi profonde. M. Fitzgerald les a fort bien nommés des *sermons dramatiques;* ce sont en effet des exercices littéraires et philosophiques qui sentent leur futur romancier. D'ordinaire, Sterne évite de prendre des textes trop abstraits et trop purement moraux, il préfère choisir une anecdote, un personnage dans l'un ou l'autre des deux Testamens. Il ne pénètre pas d'emblée dans les questions morales, il y pénètre à la suite des caractères qu'il choisit pour guides, et il ne voit d'elles que les parties qui se rattachent à ces caractères. Ainsi dans l'histoire de Joseph il sera frappé par ce fait qu'après la mort de Jacob ses fils, depuis longtemps pardonnés par Joseph, eurent peur cependant qu'il ne voulût se venger d'eux; alors il se mettra à réfléchir sur la difficulté que l'offenseur en général éprouve à croire au pardon et sur les raisons qui le portent à ce doute, et il écrira un sermon qui est la paraphrase de ce proverbe italien : *chi offende non perdona.* Une autre fois il se prend à réfléchir que le patriarche Jacob a été sans contredit l'homme le plus malheureux de la terre, et il en fait un exemple d'édification pour les chrétiens qui se plaignent trop légèrement des maux de la vie, mais cela à la dernière extrémité, et lorsqu'il a considéré tout à loisir la beauté dramatique de cette histoire. C'est ainsi encore qu'ayant pris pour sujet l'histoire du lévite d'Éphraïm, il s'oubliera tout à fait à expliquer et à justifier la conduite du lévite. Ce sermon, un des plus étranges qu'on ait jamais prêchés dans une église chrétienne, est, comme on le voit, d'un caractère tout à fait *shandyen.* Si l'on me demandait de nommer le plus remarquable de ces sermons, où le plaisir littéraire et la curiosité psychologique trouvent mieux leur compte que la ferveur religieuse, j'indiquerais celui qu'il prêcha sur le caractère de Shimei, cet insulteur hébraïque que la Bible nous montre poursuivant le roi David en lui jetant de la poussière dans un de ses jours de détresse et accourant un des premiers à sa rencontre dès qu'Absalon est vaincu. A propos de ce caractère, qu'il connaissait si bien, Sterne s'élève à une véritable éloquence : « Il n'y a pas de caractère qui ait sur les affaires du monde une aussi détestable influence que celui de Shimei,... et aussi longtemps que des âmes indignes seront aussi des âmes ambitieuses, c'est un caractère dont nous ne manquerons jamais. Oh! il infeste la cour, les camps, le cabinet, il infeste l'église : allez où vous voudrez, dans chaque quartier, dans chaque profession, vous trouverez un Shimei suivant les roues du favori de la fortune à travers la boue épaisse et l'argile fangeuse. » Ce sont quelques pages très belles, et qui valent la peine d'être lues.

Quandon examine attentivement le caractère de Sterne, on com-

prend avec quelle facilité la calomnie a trouvé prise sur lui. Ses qualités sont d'un ordre tout différent de ses défauts. Ses défauts, pleins d'expression et de vivacité, sont tout en dehors et se résument sous ce nom générique : étourderie; ses qualités au contraire sont réservées, presque modestes, sans bruit ni fracas. En outre sa nature était composée d'une foule de petits contrastes, trop subtils pour être saisis par la plupart des hommes, qui, n'ayant ni le temps ni la volonté de regarder un caractère à la loupe avant de le juger, absolvent ou condamnent en bloc sur ce qui est le plus apparent. Après tout ce que nous avons dit de la conduite et des mœurs de Sterne, de la tournure de son esprit et du caractère de ses écrits, vous ne feriez aucune difficulté, n'est-il pas vrai? de conclure qu'il fut ce qu'on appelle un mauvais ecclésiastique. Eh bien! prenez garde; je n'oserais dire que votre conclusion serait le contraire de la vérité, mais elle irait certainement au-delà de la vérité. Le mauvais prêtre par excellence, ce n'est pas le cynique, c'est l'hypocrite, et il n'entra jamais une parcelle d'hypocrisie dans la nature de Sterne. M. Fitzgerald nous rapporte un fait qui est tout à son honneur. Tandis que d'autres ministres de l'église établie, Horne Tooke par exemple, cherchaient à cacher leur profession lorsqu'ils étaient à l'étranger, ce Sterne, qui avait des allures si légères, qui s'oubliait si volontiers à causer avec les gantières et les filles de chambre, se présenta toujours en France et en Italie dans son costume rigide de *gentleman* ecclésiastique. Il est très difficile de dire quelle était la mesure de la foi de Sterne, mais rien n'autorise à le taxer d'incrédulité, car la liberté extrême de son esprit, qui seule pourrait justifier cette accusation, s'est toujours arrêtée devant les croyances qu'il était chargé de représenter. Je n'ai trouvé dans ses écrits aucune trace réelle d'incrédulité si ce n'est, dans les dernières parties du *Tristram Shandy*, un mot fort singulier sur la durée probable du christianisme qui arrête court le lecteur; mais après examen il se trouve que ce mot exprime la plus honorable des appréhensions, car il identifie la ruine de l'âme humaine avec la ruine du christianisme. Même dans ses badinages les plus mondains, comme dans sa conversation avec la belle coquette qui approche de l'âge du déisme, sa frivolité ne lui fait pas perdre une certaine réserve essentielle, et il sait sauvegarder habilement les droits de la religion révélée et son caractère ecclésiastique par une flatterie galante. Les sentimens religieux ne sont pas absens du *Tristram Shandy*, et dans ses lettres ils se font jour plus d'une fois. A la vérité, il n'a pas épargné les ridicules ecclésiastiques plus que les autres, et même, ainsi qu'il était assez naturel à un homme qui les avait vus de très près, il les a flagellés avec une

prédilection toute particulière; mais c'est là un fait d'irrévérence et non pas d'incrédulité. Je crois que ce qu'on peut dire de plus vrai sur ce chapitre des croyances de Sterne, c'est qu'il n'aimait ni les théologiens, comme le prouve le *Tristram Shandy*, ni la théologie, comme le prouvent ses *Sermons*. Aller plus loin serait imprudent et injuste, car il est irréprochablement orthodoxe dans les parties de la doctrine chrétienne qu'il expose, et s'il était hérétique ou incrédule dans celles qu'il n'expose pas, nous n'en savons rien, puisqu'il ne l'a jamais dit.

Reste le chapitre des mœurs; eh bien! ici encore on peut plaider les circonstances atténuantes, et M. Fitzgerald s'est acquitté de cette tâche délicate avec une habile insistance. D'abord Sterne exerçait une profession pour laquelle la nature ne l'avait pas fait, ensuite il n'était ni meilleur ni pire que la foule des ministres anglicans de cette époque, qui est une phase de tiédeur religieuse et de relâchement moral dans l'église établie. Ministres joueurs, ministres duellistes, ministres mondains et coureurs d'aventures abondaient alors. C'était le temps où un ancien corsaire montait sur le trône épiscopal, où un Horne Tooke se faisait publiquement l'apologiste de Wilkes, où un docteur Dodd expiait sur la potence ses criminelles folies (1). Ces excuses sont excellentes, cependant elles ne sont pas sans réplique. Sans doute Sterne portait un habit gênant pour son caractère, mais combien d'autres sont dans le même cas qui n'obtiendraient pas de nous la même indulgence! C'est l'esprit de Sterne qui plaide auprès de nous en sa faveur; mais essayez un instant de l'en dépouiller, et cherchez s'il sera encore intéressant. Quant à l'excuse tirée des mœurs du clergé du temps, M. Fitzgerald s'est chargé de l'atténuer lui-même en faisant remarquer que c'était cependant parmi ce clergé que Goldsmith avait trouvé le prototype du vicaire de Wakefield, et ce n'est pas sur une exception isolée qu'il a pu peindre un pareil caractère. Le mal fait toujours du bruit et le bien en fait rarement, c'est pourquoi on a pu compter les ministres joueurs ou duellistes de l'époque, tandis que l'obscurité a recouvert les existences honorables et décentes de ceux qui observèrent fidèlement les mœurs de leur profession. Pour ne citer qu'un exemple, n'est-ce pas dans ces mêmes années où Sterne menait à grandes guides la vie mondaine qu'un jeune ministre qui se pré-

(1) Ce qu'il y a de plus admirable chez les hypocrites, ce n'est pas leur dissimulation, c'est leur effronterie; ce n'est pas leur habileté à cacher leurs vices, c'est leur audace à condamner ceux d'autrui. Les ovations faites à *Tristram Shandy* furent, comme on le pense bien, mêlées de nombreuses récriminations, et un de ceux qui se scandalisèrent le plus fut précisément ce docteur Dodd, qui écrivit contre Sterne une épître en vers pleine de l'indignation la plus sévère.

sente avec le nom modeste de Gilbert White devant une postérité aussi restreinte que fut limité pendant sa vie le cercle de ses connaissances s'établissait obscurément dans une paroisse du Hampshire pour n'en plus sortir jamais, et y assemblait brin à brin, pendant trente ans, les matériaux de sa jolie petite *Histoire naturelle de Selborne?*

Sterne avait toujours été de constitution phthisique; lorsqu'il était jeune encore, un vaisseau s'était rompu dans sa poitrine, et sa santé, qui depuis avait toujours été compromise, se trouva tout à fait chancelante après qu'il eut écrit les premières parties du *Tristram Shandy*. Deux ans plus tard, le mal avait fait de tels progrès qu'il fallut aviser. Il se décida à partir pour ce voyage de France qui nous a valu le *Voyage sentimental*, et à dater de ce moment (1762) jusqu'à sa mort (1768) sa vie ne fut plus qu'un va et vient perpétuel. Il était parti pour chercher la santé; c'est la mort qu'il rencontra sous la forme du plaisir. Les aventures du *Voyage sentimental*, à supposer qu'il n'y en ait que la moitié de vraies, nous renseignent sur la manière singulière dont il se soignait. La vie de Londres recommence à Paris, et pendant tout un hiver il fut un des *lions* de notre société élégante. Les dîners, les fêtes, les spectacles, ne lui laissèrent pas une minute pour accomplir les prescriptions de la faculté. Chez le baron d'Holbach, il fit la connaissance de Diderot, qui, tout entier à l'anglomanie du moment, lui remit une liste, fort curieuse dans sa confusion, de livres anglais qu'il le chargea de lui procurer : « toutes les œuvres de Pope, les œuvres dramatiques de Cibber et la vie de Cibber, Chaucer, les sermons de Tillotson et toutes les œuvres de Locke. » Un singulier mélange, et qui prouve que l'anglomanie de Diderot était aussi ardente que peu éclairée : Chaucer en particulier y fait une étrange figure entre Cibber et Tillotson; c'est à peu près comme si un Anglais, voulant s'instruire dans la littérature française, vous demandait de lui procurer le théâtre de Néricault Destouches, le *roman de la Rose* et les sermons de Massillon. Une autre de ses connaissances parisiennes fut Crébillon fils, avec lequel il fit une convention des plus curieuses, qui ne fut pas tenue, — incident heureux pour la réputation de Sterne, malheureux pour le divertissement de la postérité. Crébillon devait lui écrire une lettre de critique sur les incongruités de son *Tristram Shandy*, et Sterne devait riposter par une récrimination contre la licence des romans de Crébillon. Enfin il se décida à partir pour le midi de la France, où il appela sa femme et sa fille. Le ménage s'établit d'abord à Toulouse, puis à Montpellier. En 1765, Sterne retourna en Angleterre, et de là fit route pour l'Italie, laissant sa famille dans le midi

de la France, où elle séjourna jusqu'aux approches de sa mort, en 1767 (1).

Au commencement de 1767, Sterne revint à Londres. Pendant qu'il était en Italie, la fortune lui apportait des Indes la dernière aventure amoureuse de sa vie sous la forme d'une jeune dame poitrinaire, la fameuse Elisa, femme de M. Draper, conseiller de Bombay, deux fois célébrée, et par Yorick et par notre insupportable Raynal. Elle était née dans les Indes de parens anglais, et elle tenait de sa naissance cette faiblesse de complexion qui distingue les enfans de sang européen condamnés à grandir sous ce climat meurtrier. Son mari, craignant pour sa santé, l'avait envoyée en Angleterre; elle avait alors vingt-cinq ans. Sterne la rencontra chez des amis communs, les époux James, et comme à ce moment il avait du loisir, ayant achevé et livré à l'impression la neuvième partie de son *Tristram*, et que de plus la dame possédait ce genre de beauté intéressante qui le captiva toute sa vie, il se décida à en devenir amoureux. Je dis qu'il se décida, parce qu'en effet cet amour ne

(1) Sterne a consigné les aventures les plus intéressantes de ce séjour de trois années en France dans le *Voyage sentimental*. Ces *mémoires* ont une tournure trop romanesque pour qu'on leur accorde aucune authenticité autobiographique; ce sont des histoires arrangées, mais la plupart ont un fondement vrai. M. Fitzgerald, dans plusieurs chapitres de son livre, nous donne des renseignemens curieux sur quelques-uns des acteurs de ce joli livre. Mlle Jeanneton par exemple, la fille de l'aubergiste Varennes, de Montreuil, dont Sterne orthographie le nom *Janatone*, selon la prononciation anglaise, était encore fort jolie dix-huit ans après sa conversation avec Sterne, et de la langue la mieux pendue, au dire de mistress Thrale, l'amie de Johnson. Lafleur, le fameux Lafleur, a existé en réalité; c'était un assez mauvais garnement dont les talens étaient des plus singuliers (il battait du tambour et jouait du violon); il avait été présenté à Sterne par ledit Varennes, l'aubergiste de Montreuil. Quelque vingt ans après la mort d'Yorick, ce Lafleur vint à Londres, se présenta à plusieurs des amis de son maître et leur raconta une foule de particularités plus ou moins fondées. M. Fitzgerald croit que ce revenant ne fut qu'un faux Démétrius du véritable Lafleur; cependant quelques-uns des détails qu'il donna s'accordent bien avec le caractère d'Yorick. Selon ce Lafleur, faux ou vrai, le sansonnet du *Voyage sentimental* aurait existé, et Sterne lui en aurait fait présent. « Seulement, disait-il, je ne l'ai jamais entendu parler; peut-être avait-il perdu la voix. » M. Dessein a été un personnage. Propriétaire de l'hôtel d'Angleterre à Calais, il a vu passer plusieurs générations de voyageurs illustres, et il avait fait une grande fortune à laquelle n'avait pas peu contribué la renommée que lui avaient value les premières scènes du *Voyage sentimental*. Lui-même se vantait de cette bonne fortune avec une effronterie sans égale. Un voyageur lui demandait un jour s'il avait connu Yorick. « Ah! oui, votre compatriote, M. Sterne, un grand, un très grand homme; il me fait passer avec lui à la postérité. Il a gagné beaucoup d'argent avec son *Voyage sentimental;* mais moi, par le moyen de ce livre, j'en ai gagné plus que lui avec tous ses ouvrages réunis. Ah! ah! — Prenant alors une des attitudes de Tristram, il plaça son index contre son cœur, disant : *qu'en pensez-vous?* puis disparut d'un air de mystère. » Mais il ne s'était pas contenté de profiter de la célébrité que lui avait donnée Sterne, il exploitait son nom sans pudeur. Quarante ans après le *Voyage sentimental*, on montrait encore la chambre d'Yorick; or l'hôtel avait été brûlé et reconstruit deux ans après sa mort.

vint que par degrés et qu'il ne ressentit d'abord qu'une pure sympathie compatissante pour son état maladif. Cette sympathie, avivée peut-être par un certain retour sur son propre état, — il se mourait lui-même de la même maladie qu'Élisa, la phthisie, — se changea bientôt en un sentiment plus tendre. Élisa partagea-t-elle ce sentiment et le paya-t-elle de retour? Je le crois, et elle y eut d'autant moins de peine que cette fois ce fut bien purement et simplement de la part de Sterne une passion platonique. Lisez attentivement les lettres si connues d'Yorick à Élisa, sans vous laisser éblouir par leur allure légèrement désordonnée, par leur sentimentalité qui ne hait pas l'emphase, et vous n'y trouverez pas une étincelle de passion. En revanche, vous y trouverez le témoignage d'une véritable affection. Le cœur est touché, cela est incontestable; mais ce cœur est un cœur paternel, protecteur, qui, dans ses plus chaudes effusions, est impuissant à trouver d'autres accens que ceux de l'amitié. Prises comme expression d'un amour passionné, ces lettres sont ridicules, fausses et presque froides; prises comme expression de cette sympathie affectueuse qui touche à l'amour, elles sont très vraies et très sincères. Cette affection fut réciproque, nous le croyons; Élisa fut flattée d'être l'objet de l'attention d'un homme aussi célèbre, et de son côté Sterne, qui touchait à sa cinquante-septième année, fut heureux de réveiller un écho dans un cœur jeune; mais il est évident que tous les gages de cet amour se bornèrent à ce fameux portrait d'Élisa en simple mousseline que Sterne avait préféré aux autres portraits en costumes plus riches. Un fait à noter, c'est que cette affection éveillait chez Sterne la jalousie et la rancune. Le bruit de cette aventure s'étant répandu, quelques personnes amies d'Élisa essayèrent de la mettre en garde contre le sentimental Yorick; Sterne ne put leur pardonner cette démarche assez naturelle, et les poursuit dans ses lettres de ses invectives les plus acerbes. On le voit aussi très inquiet à propos d'un jeune officier qui, lors de son retour aux Indes, devait faire la traversée avec elle, et il n'augure rien de bon de la présence de « cet amoureux fils de Mars. » Ces détails cependant n'altèrent en rien le caractère principal de cette passion, qui est celui d'une vivacité affectueuse, désintéressée de toute autre ambition que celle de la pure amitié.

Ce fut le dernier éclair de la vie d'Yorick. Élisa, rappelée par son mari, dut bientôt partir pour les Indes, et presque aussitôt après son départ la maladie d'Yorick fit des progrès inquiétans. Alors il tomba dans un abattement moral qui alla toujours croissant, et il fit sur sa vie passée les plus tristes retours. Sa dernière lettre, écrite à mistress James, est un long sanglot qui attendrit comme l'adieu suprême d'un enfant.

« Votre pauvre ami est à peine capable d'écrire, la pleurésie l'a conduit aux portes de la mort cette semaine, j'ai été saigné trois fois jeudi, et vendredi on m'a appliqué les vésicatoires. Le médecin dit que je suis mieux; Dieu le sait! pour moi je me sens bien plus mal, et si je me rétablis, il me faudra bien longtemps pour regagner mes forces. J'ai eu besoin de reposer ma tête une douzaine de fois avant d'arriver à moitié de cette lettre. M. James a été assez bon pour venir me voir hier. J'ai senti à sa vue des émotions que je ne puis décrire, et il me fit grand plaisir en me parlant beaucoup de vous. Chère mistress James, priez-le de venir demain ou le jour suivant, car peut-être je n'ai pas beaucoup de jours ni d'heures à vivre. J'ai besoin de lui demander une grâce si je me trouve plus mal,—ce que je demande de vous si je sors vainqueur de cette lutte, — ma tête s'en va, c'est un mauvais présage. — Ne pleurez pas, ma chère dame, vos larmes sont trop précieuses pour les répandre sur moi; mettez-les en bouteille et puissiez-vous ne jamais la déboucher! La plus chère, la plus tendre, la plus généreuse des femmes, puissent la santé, le bonheur et la joie vous accompagner toujours! Si je meurs, gardez mon souvenir et oubliez les folies que vous avez si souvent condamnées et dans lesquelles mon cœur, et non ma tête, m'a jeté. Si mon enfant, ma Lydia, avait besoin d'une mère, puis-je espérer, — si elle reste orpheline, — que vous la prendrez sur votre sein? Vous êtes la seule femme au monde sur laquelle je puisse compter pour une aussi bienfaisante action. Je lui ai écrit il y a une quinzaine, je lui ai dit ce qu'elle trouvera en vous, j'en ai confiance. M. James sera un père pour elle; il la protégera contre toute insulte, car il porte une épée avec laquelle il a servi son pays et qu'il saurait tirer du fourreau pour la défense de l'innocence. Recommandez-moi à lui comme je vous recommande maintenant à l'être qui tient sous sa garde la bonne et sensible partie de l'humanité. »

Sa fin fut étrange et terrible, et fait un contraste singulier avec sa vie. On dirait un cinquième acte de mélodrame servant de conclusion à une gaie mascarade. Par une fatalité des plus bizarres, Yorick se trouvait seul au moment où la mort le surprit. Il avait renvoyé à Coxwould sa femme et sa fille, attendant, disait-il, qu'il fût rétabli pour aller les rejoindre. Deux jours après avoir écrit la lettre qu'on vient de lire, il se plaignit d'avoir froid aux pieds, et une garde-malade était en train de les frictionner lorsqu'un laquais entra pour chercher de ses nouvelles de la part de plusieurs de ses amis qui dînaient dans une maison voisine. Il arriva juste à temps pour voir Yorick étendre convulsivement le bras, l'entendre dire d'une voix faible : *elle est arrivée*, et le dépouiller sans craindre de résistance des boutons d'or de ses manchettes. Ayant ainsi accompli son message, il alla rapporter à ses maîtres ce qu'il avait vu. « Nous pouvons presque entendre d'ici le panégyrique d'après le repas, dit M. Fitzgerald. Garrick et Hume doivent avoir raconté ses escapades parisiennes et avoir déploré avec le chagrin d'hommes qui sortent de table que le pire ennemi d'Yorick fut lui-même. M. James doit avoir dit quelque chose en faveur de son bon cœur.

Puis le bordeaux passa à la ronde, et lord March recommença sans doute à chanter les louanges de la Rena et de Zamperini. » Deux seuls amis, son libraire Becket et probablement le commodore James, l'accompagnèrent à sa dernière demeure, dans un cimetière nouvellement ouvert près de Tyburn. C'est là que ses restes furent déposés, mais pour peu de temps. A cette époque, les vols de cadavres étaient fréquens, et deux jours après l'enterrement le corps d'Yorick, enlevé par des larrons sinistres, était envoyé à Cambridge, vendu au professeur d'anatomie du collége de la Trinité et reconnu lorsque la dissection était presque complète. Ainsi, pendant que ses amis et sa famille le croyaient dormant à Londres, Yorick, voyageant après sa mort, rentrait par une porte bien étrange dans cette université d'où il était sorti près de trente ans auparavant. La destinée couronnait par une fantaisie macabre cette existence pleine de gais caprices et de lumineuses folies. Une fois encore la théorie de M. Shandy sur les noms et surnoms se vérifiait. Pourquoi Sterne était-il allé choisir ce surnom d'Yorick, le bouffon du roi de Danemark, dont les fossoyeurs font rouler le crâne avec leur bêche et sur lequel philosophise le mélancolique Hamlet?

Et l'autre partie de lui-même, a-t-elle rencontré des aventures aussi étranges? Il serait curieux de savoir ce qu'est devenue l'âme d'Yorick, et quelle réception a été faite à ce singulier ministre de Dieu dans le royaume de l'éternité. Trop léger et trop inoffensif pour être condamné, trop profane pour être excusé, que peuvent avoir décidé à son égard les ministres de la justice divine? Voilà une âme faite pour embarrasser la jurisprudence céleste! Mais sans doute l'ange qui effaça d'une de ses larmes le juron de l'oncle Tobie l'a couvert de sa protection et l'a conduit dans quelque place réservée où sont réunis les gens d'esprit de sa profession qui, comme lui, trouvèrent leur habit un fardeau trop pesant. C'est en telle compagnie que l'imagination aime à supposer qu'il habite pour l'éternité, s'entretenant avec le chanoine Francesco Berni, qui lui récite quelques-unes de ses histoires salées recouvertes de son beau langage florentin, écoutant Paul de Gondi lui raconter les deux ou trois duels inutiles entrepris pour se délivrer de sa soutane, dissertant avec le curé Rabelais, son maître, qui lui parle de théologie mieux que Phutatorius, de médecine mieux que le docteur Slop, d'invention fantasque mieux qu'il n'en pourrait parler lui-même, et apprenant enfin du doyen de saint Patrick, qui lui refait sous une forme plus éloquente et plus mâle le discours d'Eugénius, que le malheur de sa vie a été de ne pas connaître assez profondément la nature des Yahos.

ÉMILE MONTÉGUT.

LE

CERVEAU ET LA PENSÉE

I.

DONNÉES PHYSIOLOGIQUES.

—

POIDS ET FORMES DU CERVEAU. — TRAVAUX DE MM. FLOURENS, LÉLUT, LEURET, GRATIOLET, ETC.

Il faut être juste envers tout le monde, même envers le docteur Gall. Quelque discrédit qu'il ait encouru par ses présomptueuses hypothèses, il n'en est pas moins, au dire des savans les plus compétens, l'un des fondateurs de l'anatomie du cerveau. Si chimérique même qu'ait paru la phrénologie, et quoiqu'il s'y soit mêlé beaucoup de charlatanisme, c'est elle cependant qui a été le point de départ et qui a donné le signal des belles études expérimentales de notre temps sur les rapports du cerveau et de la pensée. Sans doute Haller, Sœmmering, et avant eux Willis, avaient abordé ces difficiles problèmes; mais Gall, par ses sérieuses découvertes aussi bien que par son aventureux système, leur a donné un puissant élan, et depuis cette époque un très grand nombre de recherches importantes ont été faites dans cette voie. Tout en désirant de meilleurs résultats encore, on doit reconnaître que ces recherches sont toutes nouvelles, et que, tels qu'ils sont, les résultats déjà obtenus ont un véritable intérêt. Peut-être aussi, comme le pensent quelques-uns, est-il dans la nature des choses que les études des anatomistes rencontrent toujours en ces matières une

ou plusieurs inconnues, et cela même serait déjà un fait important à constater. Quoi qu'il en soit, rien n'est plus intéressant pour la philosophie que de rechercher où la science a pu arriver dans cette voie si nouvelle, si obscure, si délicate. On lui a si souvent reproché de se renfermer en elle-même, de ne point prendre part aux travaux qui se font à côté d'elle et qui touchent de si près à ses études, qu'on voudra bien lui permettre, malgré son incompétence anatomique, de recueillir dans les écrits des maîtres les plus autorisés tout ce qui peut l'intéresser, et intéresser les esprits cultivés dans ce genre de recherches.

Les physiologistes positifs ont l'habitude de reprocher aux philosophes de ne pas aborder ces questions avec assez d'impartialité : ils leur reprochent de partir de certaines idées préconçues, de certaines hypothèses métaphysiques, et, au nom de ces hypothèses, d'opposer une sorte de fin de non-recevoir à toutes les recherches expérimentales sur les conditions physiologiques de la pensée. On leur reproche d'être toujours disposés à altérer les faits, à les plier à leurs désirs ou à leurs craintes, de taire ceux-ci, d'exagérer ceux-là, afin que leur dogme favori, à savoir l'existence de l'âme, sorte triomphant de l'épreuve que lui font subir l'anatomie et la physiologie. Je n'examine pas si ces reproches sont fondés; mais, en supposant qu'ils le fussent, on pourrait facilement renvoyer l'objection à ceux qui la font, car il leur arrive souvent à eux-mêmes, en vertu d'un préjugé contraire, de tomber dans l'erreur inverse : ils sont autant prévenus contre l'existence de l'âme que les autres en faveur de cette existence; ils arrangent aussi les choses pour les accommoder à leur hypothèse favorite, et si quelqu'un fait par hasard allusion à quelque être métaphysique distinct des organes, ils l'arrêtent aussitôt en lui disant que cela n'est pas scientifique. Mais quoi! s'il y a une âme, rien n'est plus scientifique que de dire qu'il y en a une; rien n'est moins scientifique que de dire qu'il n'y en a pas. Je veux bien que dans l'examen des faits on ne suppose rien d'avance; mais la condition doit être égale de part et d'autre. Celui qui ne croit qu'à la matière ne doit pas s'attribuer à lui-même le monopole de la vérité scientifique et renvoyer au pays des chimères celui qui croit à l'esprit. On peut nous demander de suspendre notre jugement; mais cette suspension ne doit être un avantage pour personne, et l'on ne doit point profiter d'un armistice pour prendre pied dans un pays disputé.

Telles sont les règles de bonne méthode et de sérieuse impartialité qui nous guideront dans ces recherches sur *le cerveau et la pensée*, où nous essaierons de faire connaître les travaux les plus récens et les plus autorisés qui traitent de ce grand sujet. Je n'ai

pas besoin de dire que dans cet ordre d'études un des premiers noms qui se présentent est celui de M. Flourens. Il est précisément un de ceux que les fausses doctrines de Gall ont sollicités à rechercher la vérité par des méthodes plus scientifiques; il est l'un des premiers qui aient appliqué à cette question difficile la méthode expérimentale. Je n'ai pas à décider si les ingénieuses expériences qu'il a instituées sont aussi décisives qu'il le dit, et je laisse volontiers les savans se prononcer sur ce point; mais on ne peut contester qu'il ne soit entré dans la vraie voie, et même qu'il n'ait établi certains faits importans avec beaucoup de solidité; en un mot, il est impossible de traiter du cerveau et de la pensée sans tenir compte de ses recherches. Les livres dans lesquels il les a résumées et popularisées sont d'une lecture instructive et attachante : on y trouvera, sous une forme agréable, toutes les principales données de la question (1).

Un autre savant, le docteur Lélut, de l'Institut, s'est aussi fait une place dans la science par ses belles études sur la physiologie de la pensée, et il a publié récemment un intéressant ouvrage sur ce sujet, suivi de quelques mémoires spéciaux pleins de faits curieux. L'ouvrage de la *Physiologie de la pensée* est écrit dans un très bon esprit, dans cet esprit de circonspection et de doute que l'on peut appeler l'esprit socratique. Peut-être même cet esprit y est-il un peu trop accusé, peut-être est-il bien près de dégénérer en scepticisme. Le traité du docteur Lélut, tout excellent qu'il est, a l'inconvénient de décourager le lecteur, de provoquer chez lui une disposition au doute qui, poussée trop loin, serait fâcheuse. Nous n'en considérons pas moins le livre de M. Lélut, surtout les mémoires qui y sont joints, comme une des sources les plus précieuses à consulter pour les philosophes physiologistes et les physiologistes philosophes.

Mais l'ouvrage le plus riche et le plus complet sur la matière qui nous occupe est le grand ouvrage de MM. Leuret et Gratiolet, intitulé : *Anatomie comparée du système nerveux chez les animaux et chez l'homme dans ses rapports avec le développement de l'intelligence*. Le premier volume, qui traite des animaux, est de M. Leuret; le second volume, consacré à l'homme, est de Gratiolet : l'un et l'autre esprits éminens, originaux, versés dans la connaissance des faits, et sans préjugés systématiques. Le second volume surtout intéressera les philosophes par des analyses psychologiques

(1) Outre son livre classique, *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux*, M. Flourens a publié sous forme populaire plusieurs ouvrages qui se rapportent à notre sujet : *De la Vie et de l'Intelligence; De l'Instinct et de l'Intelligence des animaux; De la Phrénologie et études vraies sur le cerveau.*

fines et neuves sur les sens, l'imagination, les rêves, les hallucinations. Ce n'est pas d'ailleurs le seul travail de Gratiolet que nous ayons consulté. Outre ses deux belles leçons aux conférences de la Sorbonne, l'une sur le rôle de l'homme dans la création, l'autre sur la physionomie, il faut lire l'intéressante discussion qui a eu lieu en 1862 à la Société d'anthropologie entre lui et M. Broca, précisément sur les fonctions du cerveau (1). Celui-ci, esprit net, rigoureux, sans déclamation, mais un peu systématique, incline à exagérer les rapports physiologiques du cerveau et de la pensée. Gratiolet au contraire, non moins positif, non moins versé dans la connaissance des faits, ayant même apporté à la science des observations nouvelles, est le premier à voir les lacunes de ces faits et les mystères qu'ils laissent subsister. Spiritualiste convaincu, il n'hésitait pas à faire la part de l'âme dans le problème de la pensée, et ne craignait pas de se laisser traiter de métaphysicien. Esprit sévère et élevé, inventif et penseur, Gratiolet à ces qualités éminentes en joignait une autre qui ne les déparait pas, l'éloquence. Tel était l'homme distingué qu'une mort subite et lamentable vient récemment d'enlever à la science anatomique et à la haute philosophie naturelle.

Dans un tout autre esprit, un savant éminent de l'Allemagne, M. Ch. Vogt, professeur à Genève, a publié des *Leçons sur l'homme, sa place dans la création*, dont il vient de paraître une traduction française par M. Moulinié. Ce livre est certainement d'une science profonde; mais il est trop passionné. L'auteur paraît être plus préoccupé d'être désagréable à l'église que de résoudre un problème spéculatif. Il tombe lui-même sous les objections qu'il fait à ses adversaires, et on sent qu'il est sous le joug d'une idée préconçue, ce qui affaiblit beaucoup l'autorité de ses paroles. La science ne doit pas être sans doute la servante de la théologie; mais elle n'en doit pas être l'ennemie : son rôle est de ne pas s'en occuper. L'hostilité la compromet autant que la servitude. Néanmoins le livre de M. Vogt mérite l'examen, et il serait à désirer, pour l'instruction du public, qu'un naturaliste autorisé voulût bien en faire une appréciation impartiale.

Nous ne devons pas oublier toute une classe d'ouvrages qui doivent être lus et étudiés par tous ceux qu'attire le grand problème des rapports du cerveau et de la pensée. Ce sont les ouvrages relatifs à la folie. Il serait trop long de les énumérer tous. Outre les grands et classiques traités de Pinel, d'Esquirol, de Georget, je signalerai surtout, parmi les publications qui touchent de plus près

(1) Voir *Bulletin de la Société d'anthropologie*, t. I et II.

à la psychologie, le *Traitement moral de la folie*, par M. Leuret, ouvrage très contesté par les praticiens, mais qui indique un esprit vigoureux, décidé, plein d'originalité et de nerf; *les Hallucinations*, par M. Brière de Boismont, mine inépuisable de faits curieux, œuvre d'une psychologie ingénieuse, mais qui laisse quelquefois désirer une critique historique plus sévère; la *Folie lucide* du docteur Trélat, l'un des livres qui, sans aucune théorie, donne le plus à réfléchir par la triste singularité des faits qui y sont révélés; la *Psychologie morbide* de M. Moreau de Tours, essai paradoxal et piquant, qui excite la pensée en l'irritant, et qui n'est d'ailleurs que l'exagération de la thèse spirituelle soutenue par le docteur Lélut dans ses deux ouvrages du *Démon de Socrate* et de *l'Amulette de Pascal*. Enfin je citerai encore la *Phrénologie spiritualiste* du docteur Castle, tentative curieuse où la phrénologie essaie de se régénérer par la psychologie.

Tandis que certains physiologistes portaient leurs études jusque sur les confins de la philosophie, il est juste de dire que les philosophes de leur côté essayaient une marche en sens inverse. Déjà notre maître si regretté, M. Adolphe Garnier, dans son livre si ingénieux et si exact sur *la Psychologie et la Phrénologie comparées*, avait ouvert cette voie. De jeunes philosophes se sont mis sur ses traces : un surtout s'est signalé dans cette direction, M. Albert Lemoine. Son livre sur *le Sommeil*, un autre sur *l'Aliéné*, un troisième sur *l'Ame et le Corps*, témoignent d'un esprit très sagace, très philosophique, qui, sans faux positivisme, est cependant très attentif à la recherche des faits, et qui en même temps, sans déclamation spiritualiste, est très ferme sur les principes. Enfin, puisque nous parlons ici de l'alliance de la physiologie et de la psychologie, signalons une société scientifique établie depuis une vingtaine d'années, et qui a précisément pour but d'accomplir et de consolider cette alliance : je veux parler de la *Société médico-psychologique*. Cette société publie des annales trimestrielles, où se trouvent de nombreux mémoires dignes du plus haut intérêt.

Nous n'avons voulu mentionner ici que les ouvrages et les écrivains qui se sont placés au double point de vue de la physiologie et de la psychologie, et qui n'ont point séparé l'étude des organes de celle de la pensée. S'il ne s'agissait en effet que de physiologie pure, nous aurions dû avant tout autre rappeler le nom de M. Claude Bernard et son livre sur *le Système nerveux*. Ce grand physiologiste, qui représente aujourd'hui avec tant d'éclat la science française, ce noble esprit, qui unit avec tant d'aisance le bon sens et la profondeur, est désormais le maître et le guide de tous ceux qui veulent pénétrer dans les replis de ce labyrinthe obscur que l'on ap-

pelle le système nerveux; mais ce sont là de trop grandes profondeurs pour notre ignorance. D'ailleurs M. Claude Bernard ne s'est point occupé particulièrement de la question qui nous intéresse : pour dire la vérité, il ne la croit pas mûre pour la science. Il aime à dire que ce sera la question du vingtième siècle, et peut-être, dans son for intérieur, ce fin penseur la renvoie-t-il encore plus loin. Néanmoins les philosophes ont précisément la faiblesse d'aimer les questions qui sont encore à l'état de nébuleuses; ils aiment ces problèmes où il y a du pour et du contre, comme donnant plus à faire à l'activité propre de l'esprit; je soupçonne même qu'on les contrarierait, si des démonstrations irrésistibles les privaient du plaisir de la controverse et de la dispute. Quoi qu'il en soit, allons au fait, et cherchons à résumer dans une première étude, je ne dirai pas notre science, mais notre ignorance sur le siége et les conditions organiques de l'intelligence humaine.

I.

On sait l'admiration qu'inspirait à Voltaire le troisième chant du poëme de Lucrèce. C'est dans ce chant que le grand poète expose les rapports de l'âme et du corps, la dépendance où l'une est de l'autre, l'influence de l'âge, des maladies, de toutes les causes extérieures sur les progrès, les changemens, les défaillances de la pensée. « Dans l'enfance, dit-il, le corps est faible et délicat; il est habité par une pensée également faible. L'âge, en fortifiant les membres, mûrit l'intelligence et augmente la vigueur de l'âme. Ensuite, quand l'effort puissant des années a courbé le corps, émoussé les organes, épuisé les forces, le jugement chancelle, et l'esprit s'embarrasse comme la langue. Enfin tout s'éteint, tout disparaît à la fois. N'est-il pas naturel que l'âme se décompose alors, et se dissipe comme une fumée dans les airs, puisque nous la voyons comme le corps naître, s'accroître et succomber à la fatigue des ans? » Ces beaux vers d'un accent si grand et si triste résument toute la science des rapports du physique et du moral, et Cabanis, dans son célèbre ouvrage, n'a fait autre chose que développer, en multipliant les faits, les argumens de Lucrèce. Il n'entre pas dans notre pensée d'embrasser ce problème dans son inextricable complexité. L'influence de l'âge, des tempéramens, des climats, de la maladie ou de la santé, les affections mentales, le sommeil et ses annexes, telles sont les vastes questions où se rencontrent le médecin et le philosophe, où l'on cherche à surprendre l'influence réciproque du physique sur le moral, du moral sur le physique; mais comme toutes les actions physiolo-

giques et nerveuses viennent se concentrer dans le cerveau, que le cerveau paraît être l'organe propre et immédiat de l'âme, c'est en définitive en lui que s'opère l'union des deux substances, et si l'on peut surprendre quelque chose de cette mystérieuse union, c'est lui qu'il faut étudier en premier lieu.

Ici quelques explications très élémentaires sur l'appareil encéphalique sont nécessaires pour introduire le lecteur dans la discussion qui va suivre. On appelle encéphale toute la portion du centre nerveux contenue dans la cavité du crâne. C'est, nous disent les anatomistes, une substance molle, grisâtre, blanchâtre, irrégulièrement aplatie dans une partie de son étendue, dont l'extrémité postérieure est plus grosse que l'extrémité antérieure. On divise généralement l'encéphale en trois parties : la moelle allongée, le cervelet et le cerveau. La moelle allongée est cette partie de l'encéphale qui lie le cerveau et le cervelet à la moelle épinière; elle est analogue à celle-ci par la couleur, blanche à l'extérieur et grise à l'intérieur, ce qui est le contraire du cerveau. Elle comprend elle-même plusieurs organes distincts, dont la description serait trop compliquée, et dont il suffira de connaître les noms. Ce sont le bulbe, la protubérance annulaire, les pédoncules cérébraux et cérébelleux, les tubercules quadrijumeaux et la valvule de Vieussens. Quelques-uns bornent la moelle allongée au bulbe tout seul, c'est-à-dire au prolongement de la moelle épinière, et rattachent les autres parties au cerveau. Le cervelet est cette portion de l'encéphale située à la partie inférieure et postérieure du crâne, au-dessous du cerveau et en arrière de la moelle allongée. Il a la forme d'un ellipsoïde aplati de haut en bas, arrondi dans les contours, et plus mince sur les bords que dans le milieu. Reste enfin le cerveau, expression dont on se sert souvent assez improprement pour désigner l'encéphale tout entier. Dans le sens propre, il désigne cette portion de l'encéphale qui remplit la plus grande partie de la cavité crânienne, et qui est distincte du cervelet, de la moelle allongée et de leurs annexes; il est le renflement le plus considérable formé par l'axe médullo-encéphalique : sa forme est celle d'un ovoïde irrégulier, plus renflé vers le milieu de sa longueur, et il se compose de deux moitiés désignées sous le nom d'hémisphères, réunies entre elles par un noyau central que l'on appelle le corps calleux. Ces hémisphères sont fictivement divisés dans le sens de la longueur en trois parties que l'on appelle lobes antérieurs, moyens et postérieurs du cerveau. Il nous reste à dire que la substance du cerveau est de deux couleurs, l'une grise et l'autre blanche. La partie grise enveloppe la partie blanche, et forme comme l'écorce du cerveau; de là le nom de substance grise ou substance corticale. La

substance blanche est interne, et ne peut être découverte que par la dissection. Nous nous bornerons à ces indications, nous réservant d'ajouter chemin faisant les explications nécessaires. Disons seulement que ces premiers détails ne donnent que l'idée la plus grossière de l'extrême complexité de l'organisation cérébrale : l'encéphale est un des organes les plus compliqués du corps humain, et la dissection en est très longue et très difficile (1).

Que le cerveau soit l'organe de la pensée et de l'intelligence, c'est ce qui paraît suffisamment attesté par le fait que nous sentons notre pensée dans la tête, que la contention du travail intellectuel nous y cause de la douleur, que toute affection cérébrale empêche ou altère les fonctions intellectuelles. Cette vérité fondamentale a d'ailleurs été mise hors de doute par les expériences si connues de M. Flourens. Que l'on enlève à un animal, une poule ou un pigeon par exemple, les deux hémisphères cérébraux, l'animal ne meurt pas pour cela : toutes les fonctions de la vie organique continuent à s'exercer; mais il perd tous ses sens, il ne voit plus, il n'entend plus; il perd tous ses instincts, il ne sait plus ni se défendre, ni s'abriter, ni fuir, ni manger, et s'il continue de vivre, c'est à la condition que l'on introduise mécaniquement de la nourriture dans son bec. Enfin il perd toute intelligence, toute perception, toute volition, toute action spontanée.

Si le cerveau est l'organe de la pensée et des fonctions intellectuelles, il semble naturel que l'on puisse mesurer l'intelligence des différentes espèces animales en comparant leur cerveau, et les faits donnent jusqu'à un certain point raison à cette conjecture. En effet, dans les animaux inférieurs, tels que les zoophytes, qui sont privés de cerveau et qui, selon toute apparence, n'ont pas même de système nerveux, nous ne remarquons, suivant Gall, aucun instinct, aucune aptitude industrielle, à peine quelques penchans analogues à ceux des plantes. Avec les ganglions et le système nerveux ganglionnaire commence la sensibilité, liée aux phénomènes du mouvement : c'est ce qu'on remarque chez les mollusques, réduits à une sorte de vie végétative. A mesure que le système nerveux se perfectionne (c'est toujours Gall qui parle) et que paraît un petit cerveau au-dessus de l'œsophage, paraissent aussi quelques instincts, quelques aptitudes innées. Que le cerveau se perfectionne davantage, ainsi que les organes des sens, et vous rencontrerez les mer-

(1) Notre ami et médecin M. le docteur Millard, dont la science est aussi sûre que la main, a bien voulu faire devant nous une dissection, et, comme on dit, une *démonstration* du cerveau : c'est une opération des plus délicates, et j'ajoute un spectacle des plus intéressans. Pour la description anatomique du cerveau, consulter, outre le livre de Gratiolet, la *Névrologie* de Hirschfeld avec les planches de Leveillé.

veilleux instincts des abeilles et des fourmis. De degré en degré vous arrivez aux poissons, aux amphibies, dans lesquels le cerveau (c'est-à-dire les deux hémisphères) est déjà visible, et présente à un degré rudimentaire la forme qu'il conservera dans toute la série des vertébrés. Peu à peu le cerveau augmente de dimensions et se perfectionne quant à la structure à mesure que l'on passe des poissons aux oiseaux, des oiseaux aux mammifères, et que dans cette dernière classe on remonte la série des espèces dans l'ordre de leurs facultés intellectuelles.

Cette gradation corrélative ne peut sans doute pas être niée lorsqu'on se borne à des faits très généraux; mais on est très embarrassé pour déterminer la circonstance précise qui assure la supériorité d'un cerveau sur un autre, de l'intelligence d'une espèce sur l'intelligence d'une autre espèce. On est d'abord conduit à penser que cette circonstance est le volume ou plutôt la masse des cerveaux (1), car c'est une loi assez générale de la physiologie que la force des organes est proportionnelle à leur masse, et ainsi, par exemple, les plus gros muscles sont les plus forts. On a donc pensé à peser les cerveaux aux différens degrés de la série animale, et à comparer cette échelle de poids avec l'échelle d'intelligence des différentes espèces. Or cette comparaison ne donne pas des résultats très satisfaisans, car s'il est un grand nombre d'animaux où la loi paraît se vérifier, il est des exceptions capitales et inexplicables. Le chien par exemple, nous dit Leuret, n'a pas plus de cervelle que le mouton, et il en a moins que le bœuf. Le cerveau de l'éléphant (2) pèse trois fois plus que le cerveau humain. La baleine et plusieurs autres cétacés ont également un cerveau supérieur à celui de l'homme. Gall, très opposé à la méthode des pesées, considérait ces exceptions comme tout à fait décisives contre l'hypothèse qui mesure la pensée par la masse cérébrale.

Mais ici une question très délicate se présente. Lorsque l'on pèse des cerveaux pour y chercher une indication sur l'intelligence respective des animaux, doit-on se contenter du poids absolu des cerveaux comparés? Ne faudrait-il pas tenir compte, dans cette comparaison, de la taille et de la grandeur des animaux? Par exemple, est-il bien étonnant que l'éléphant, qui est un animal bien plus

(1) Les physiologistes emploient indifféremment les expressions de *volume* ou de *masse*, quoiqu'elles ne soient pas synonymes, l'une étant relative aux dimensions et l'autre à la quantité de matière; mais en général les organes de même espèce contiennent d'autant plus de matière qu'ils sont plus gros : le volume étant ainsi proportionnel à la masse, on peut prendre l'un pour l'autre sans inconvénient.

(2) Il s'agit des hémisphères cérébraux, ce qui est très important à signaler.

considérable que l'homme, ait un cerveau beaucoup plus gros? Ce n'est donc pas le poids absolu du cerveau qu'il faut considérer, mais le poids relatif à la masse du corps. D'après cette nouvelle mesure, on dira que l'animal qui a le plus de cerveau comparativement à la masse de son corps aura le plus d'intelligence. Cette méthode, employée, je crois, pour la première fois par Haller, a été un moment très à la mode; Andrieux y fait allusion dans un de ses jolis contes. « Le cerveau d'un âne, dit-il, ne fait que la 250e partie de son corps, tandis que celui de la souris des champs en fait la 31e : aussi une souris a-t-elle une petite mine assez spirituelle. »

Quelque rationnelle que paraisse cette méthode, elle me semble soulever quelques objections. Je comprends que l'on compare un organe au reste du corps lorsque les fonctions de cet organe ont précisément rapport au corps tout entier; par exemple, le système musculaire ayant pour fonction de mouvoir le corps, si l'on veut en mesurer la force, il faut évidemment comparer le poids des muscles au poids du corps, car c'est dans cette relation même que consiste leur fonction. Mais quelle relation y a-t-il entre la taille corporelle et l'intelligence? Deux animaux ayant, par hypothèse, une même masse de cerveau, pourquoi cette masse serait-elle plus propre aux fonctions intellectuelles parce que l'animal serait plus petit? En quoi cette différence de taille, qui n'a rien à voir avec le cerveau, pourrait-elle augmenter ou diminuer les fonctions de celui-ci? S'il en était ainsi, un individu dont l'embonpoint varierait (le poids du cerveau restant le même) serait donc plus ou moins intelligent selon qu'il serait plus ou moins gros, et l'on deviendrait plus spirituel à mesure que l'on maigrirait davantage.

A la vérité, on donne de cette théorie du poids relatif une raison qui n'est pas méprisable : c'est que l'encéphale en général, même les hémisphères cérébraux en particulier, ne sont pas seulement des organes d'intelligence, et qu'ils sont aussi en rapport avec les sensations, avec les mouvemens. Il suit de là qu'entre deux cerveaux égaux, celui qui habitera le plus grand corps, ayant plus à faire pour le mouvoir, aura moins de loisir en quelque sorte pour les fonctions intellectuelles, ou bien, si l'on admet quelque localisation de fonctions, une plus grande partie de la masse étant employée au gouvernement de la vie matérielle, il en reste moins pour l'intelligence. Je comprends et j'apprécie la valeur de cette considération; mais on voit aussi combien elle jette d'obscurité et d'incertitude sur tout le débat, car tant qu'on n'aura pas spécifié quelle est la partie du cerveau qui exerce les fonctions motrices et sensitives, on ne peut pas s'assurer que cette partie soit plus ou moins grande dans

telle ou telle espèce, la taille n'étant elle-même qu'une indication très insuffisante : de ce qu'un animal est plus gros, il ne s'ensuit pas que son cerveau contienne plus de force motrice qu'un plus petit, ni plus de finesse sensorielle. Par conséquent, devant deux cerveaux égaux, n'ayant aucune mesure qui nous permette de défalquer la portion affectée aux sensations et aux mouvemens, nous n'avons que très peu de moyens d'apprécier ce qui reste pour l'exercice de l'intelligence.

Quoi qu'il en soit, la méthode du poids relatif, comme celle du poids absolu, donne également des résultats très équivoques, et même les faits exceptionnels et contraires sont encore plus nombreux que pour le poids absolu, car d'après cette mesure l'homme serait inférieur à plusieurs espèces de singes (le saïmiri, le saï, le ouistiti), et surtout à beaucoup d'oiseaux, et en particulier au moineau, à la mésange, au serin (1). Le chien serait inférieur à la chauve-souris, et le cheval au lapin (2).

Une autre méthode consiste à comparer le poids du cerveau, non plus au corps tout entier, mais au reste de l'encéphale, par exemple au cervelet ou à la moelle allongée; mêmes incertitudes, mêmes contradictions que pour les cas précédens. L'homme, selon cette méthode, serait à peine supérieur au canard, à la corneille, au sanglier, au cheval et au chien. Il serait à côté du bœuf et au-dessous du sapajou.

Enfin on propose de peser non-seulement le cerveau, mais le système nerveux tout entier, la moelle, les nerfs sensoriels, les nerfs moteurs et les nerfs sensitifs; mais qui pourrait faire un pareil travail? Les nerfs n'ayant pas tous la même dignité, il faudrait, dit Gratiolet, « déterminer le poids relatif de chacun d'eux. » Ne voit-on pas dans quel abîme on s'engage, et la méthode des pesées n'est-elle pas convaincue par là même d'impuissance et de grossièreté? Gratiolet, qui a si profondément étudié toutes ces questions, n'hésitait pas à la condamner très énergiquement. « J'ai regret de dire, s'écriait-il, que Cuvier, qui un des premiers a pesé comparativement l'encéphale des animaux, a donné un mauvais exemple à cet égard. Cet exemple a malheureusement été suivi par Leuret lui-même. *Tout ce travail qui n'est point aisé serait à recommencer.* Il faudrait, après avoir pris mesure de la quantité totale de l'encéphale, déterminer pour quelle part le cervelet, les tubercules quadrijumeaux, les hémisphères, les lobes olfactifs, seraient dans cette somme. Mais quoi! tous les cervelets, tous les hémisphères ne

(1) Cuvier, *Anatomie comparée,* t. II, p. 149.
(2) Leuret, p. 576.

sont pas semblables. Il faudrait encore tenir compte dans chaque organe de la proportion de ses parties composantes. Je ne connais point de sujet plus compliqué, de question plus difficile. »

Le poids du cerveau, soit absolu, soit relatif, étant un symptôme si difficile à déterminer et d'une signification si douteuse, on a proposé un autre critérium pour mesurer l'intelligence par son appareil organique. On a dit qu'il fallait moins considérer le poids que la forme et le type. Gratiolet insistait beaucoup sur cette considération; mais ce nouveau critérium présente lui-même de nombreuses difficultés. Si la forme est ce qu'il y a de plus essentiel dans le cerveau, il sera permis, à défaut d'autres moyens, de prendre le cerveau humain comme le type le plus parfait, puisque c'est l'homme qui est l'animal le plus intelligent. Gratiolet adoptait ce principe, et pour lui l'unité de mesure en quelque sorte était le cerveau d'un homme adulte de la race caucasique. On est par là conduit à supposer que les animaux seront plus intelligens à mesure que leur cerveau ressemblera plus au cerveau humain; mais cette règle est loin d'être sans exception.

S'il en était ainsi en effet, l'embranchement des vertébrés, qui conserve jusque dans ses derniers représentans un même type de cerveau, devrait être absolument supérieur en intelligence à tous les autres embranchemens où le cerveau, quand il existe, appartient à un type tout différent de celui du cerveau humain. Ce n'est pourtant point ce qui a lieu. « Dans l'ordre intellectuel, dit Leuret, passer des insectes aux poissons, ce n'est pas monter, c'est descendre; dans l'ordre organique, c'est suivre le perfectionnement du système nerveux. En effet tout ce que nous savons des mœurs, des habitudes, des instincts propres aux poissons, nous oblige à regarder ces animaux comme généralement inférieurs aux insectes, et à les placer fort au-dessous des fourmis et des abeilles, tandis que leur système nerveux, comme celui de tous les vertébrés, offre de nombreux caractères qui le rapprochent du système nerveux de l'homme. » De cette considération, Leuret conclut, à l'inverse de Gratiolet, « qu'il ne faut pas attribuer à la forme de la substance encéphalique une très grande importance (1). » Sans sortir de l'ordre des mammifères, il est très difficile d'attribuer une valeur absolue à la forme cérébrale, car s'il est vrai que le singe a un type de cerveau tout à fait semblable à celui de l'homme, en revanche, nous dit Lyell, « l'intelligence extraordinaire du chien et de l'éléphant, quoique le type de leur cerveau s'éloigne tant de celui de l'homme, cette intelligence est là pour nous convaincre que nous sommes

(1) Leuret, *Anatomie comparée*, t. Ier, ch. III, p. 136 et p. 221.

bien loin de comprendre la nature réelle des relations qui existent entre l'intelligence et la structure du cerveau (1). »

M. Lélut combat également la doctrine qui fait de la forme cérébrale la mesure et le signe de l'intelligence. Il rapporte cette parole du vieil anatomiste Vésale, « que ce n'est point le crâne qui suit la forme du cerveau, mais le cerveau qui suit la forme du crâne, » et, résumant les travaux de MM. Lafargue (2) et Bouvier (3), il établit que le crâne lui-même reçoit la forme qu'exigeaient le genre de vie de l'animal, et par suite le genre de ses mouvemens. « Le cerveau et le crâne sont étroits et pointus quand l'animal fouisseur doit se servir de son front et de son museau pour creuser la terre, larges au contraire quand il lui faut pour se nourrir, pour voir et pour entendre, une large bouche, de vastes yeux, de vastes oreilles, entraînant le reste du crâne dans le sens bilatéral; développés en arrière, hérissés de crêtes osseuses, lorsque les exigences de l'équilibre ou celles du mouvement nécessitent elles-mêmes une telle forme (4). »

Il faut remarquer d'ailleurs qu'il est difficile de comprendre *à priori*, comme le dit avec justesse M. Lélut, quelle relation il peut y avoir entre une forme quelconque du cerveau et la puissance intellectuelle. Dans les fonctions mécaniques, la forme a une signification évidente, et on comprend très bien par exemple que les dents, selon leur structure, sont propres à broyer ou à couper; on comprend l'importance de la forme pour « le tube digestif, les leviers osseux ou musculaires des membres, les parties articulaires du coude ou du genou. » Mais quel rapport imaginer entre la forme ronde, carrée, ovale ou pointue du cerveau et la mémoire, l'imagination, le jugement, la raison?

Une dernière difficulté contre l'hypothèse d'une corrélation déterminée entre la forme et les fonctions du cerveau se tirera du fait même qui paraît le plus favorable à cette hypothèse, — la similitude du cerveau chez le singe et chez l'homme. On trouve en effet que l'animal qui a le plus d'intelligence, à savoir le singe, est précisément celui qui se rapproche le plus de l'homme par la forme du cerveau. Rien de mieux; mais après avoir expliqué la similitude, il faut expliquer les différences. Ici certains anatomistes se sont crus obligés, pour sauver la dignité et la supériorité de l'espèce humaine, de trouver dans le cerveau de l'homme des caractères particuliers et

(1) Lyell, *de l'Ancienneté de l'homme*, ch. XXIV, tr. franc., p. 532.

(2) *Appréciation de la doctrine phrénologique. — Archives de médecine*, 1838.

(3) *Mémoire sur la forme du crâne dans son rapport avec le développement de l'intelligence. — Bulletin de l'Académie de médecine*, 9 avril 1839.

(4) Lélut, *Physiologie de la pensée*, t. Ier, ch. X, p. 328, et t. II, *Mémoire sur les rapports du cerveau et de la pensée.*

significatifs qui manqueraient au cerveau du singe. Le système de M. Darwin est venu ajouter une excitation étrange à ces sortes de recherches, car cette hypothèse n'irait à rien moins, quoique l'auteur ne s'explique pas sur ce point, qu'à faire de l'homme, comme on l'a dit, un singe perfectionné. Cette conséquence, que M. Darwin avait tue et écartée par discrétion et par prudence, a été depuis ouvertement professée. M. Lyell n'en est pas trop effrayé, et M. Ch. Vogt en est ravi. Les *Leçons sur l'homme* sont un plaidoyer passionné en faveur de la parenté de l'homme et du singe. On comprend que tout le monde n'ait pas été également satisfait de cette belle généalogie. De là, je le répète, de grands efforts pour distinguer anatomiquement le singe de l'homme. Deux anatomistes célèbres se sont distingués dans cette recherche, Owen en Angleterre, Gratiolet parmi nous; mais le premier va beaucoup plus loin que le second, et admet des caractères distinctifs que celui-ci n'a pas reconnus. Owen a trouvé un grand adversaire en Angleterre dans M. Huxley, et Gratiolet est fort combattu dans le livre de M. Vogt.

Je ne puis entrer dans le détail de ces discussions, qui sont du ressort exclusif des anatomistes. Je dirai volontiers que l'impression qui m'en est restée est plutôt favorable à ceux qui assimilent le cerveau du singe au cerveau de l'homme qu'à ceux qui veulent y voir deux types absolument différens (1); mais maintenant la difficulté reste aussi grande qu'auparavant. Comment deux cerveaux aussi semblables correspondent-ils à des facultés intellectuelles si inégales? On invoque le volume et le poids. Le cerveau du singe est en effet moins gros que celui de l'homme; mais on a vu que ce caractère était insuffisant, puisque le cerveau de l'éléphant est de beaucoup plus gros et plus lourd que celui de l'homme. Il y a plus, si l'on prend le poids relatif, il est des singes, par exemple les ouistitis, qui sont mieux partagés que nous. Qui ne voit les faux-fuyans perpétuels que l'on emploie dans cette question? Si le poids fait défaut, on invoque la forme; si la forme fait défaut, on invoque le poids : tantôt on parle du poids absolu, tantôt du poids relatif. Faut-il chercher la solution dans une résultante du poids et de la forme? Cela est possible; mais qui l'a démontré?

On a essayé de résoudre la difficulté par un autre moyen. C'est en comparant le singe aux races inférieures de l'humanité, en

(1) Cependant un caractère vraiment distinctif paraît subsister. Il a été signalé par Gratiolet : il consiste en ce que, chez les singes, le lobe moyen du cerveau paraît et s'achève avant le lobe frontal, tandis que chez l'homme les circonvolutions frontales apparaissent les premières, et celles du lobe moyen ne se dessinent qu'en dernier lieu. Gratiolet se servait de cet argument contre la doctrine de M. Darwin.

montrant que l'intelligence va en se dégradant toujours dans les diverses races humaines, et qu'aux plus bas degrés elle est à peine supérieure à celle du singe ou de quelque autre animal. Je ne voudrais pas être obligé d'aborder incidemment une question des plus difficiles et des plus complexes, celle des différences de l'homme et de l'animal. Cette question mérite d'être examinée en elle-même et non comme un épisode. Deux mots seulement pour répondre à l'objection précédente. En admettant (ce qui du reste ne peut être contesté) que certaines races ont moins d'aptitude que d'autres à la civilisation, et restent dans un état très inférieur, on ne peut nier que dans ces races elles-mêmes tel ou tel individu ne soit capable de s'élever au niveau moyen des autres races, et quelquefois même à un rang très distingué. C'est ce qui est prouvé pour la race nègre; c'est ce qui serait prouvé sans doute aussi pour d'autres races, si elles étaient depuis plus longtemps en contact avec la nôtre, et si les blancs s'occupaient de les améliorer, au lieu de les corrompre et de les exterminer. M. de Quatrefages, dans ses travaux sur l'unité de l'espèce humaine, a montré que l'on avait beaucoup exagéré la stupidité des races australiennes. Nous lisions dernièrement dans la *Revue* même le récit d'un courageux voyageur américain qui a passé deux ans dans le commerce intime des Esquimaux, partageant leurs mœurs, leur vie, leur langue. Un tel fait n'indique-t-il pas qu'il y a entre les degrés les plus distans de l'espèce humaine un lien fraternel? car qui eût pu supporter une pareille existence avec une famille de singes? Nous voyons d'ailleurs dans cette histoire, par l'exemple du bon Ebierbing et de sa femme Tookoolito, surtout de celle-ci, que ces humbles créatures ont une certaine aptitude à la civilisation qui ne demanderait qu'à être cultivée (1).

D'ailleurs, pour pouvoir nier d'une manière absolue l'aptitude de telle ou telle race à la civilisation, il faudrait faire des expériences qui n'ont pas été convenablement faites, parce qu'elles sont très difficiles. Il faudrait, par exemple, choisir chez ces races sauvages et infirmes un enfant à la mamelle, et, le transportant en Europe, l'instruire à la manière des nôtres et voir s'il pourrait s'élever au niveau de nos propres enfans. Je n'hésite pas à penser que dans ces conditions un enfant de n'importe quelle race (à moins qu'il n'appartînt à une variété maladive (2), ce dont il faudrait tenir compte), ne fût susceptible d'un développement intellectuel peu différent de celui des autres races (3); mais, sans faire de telles hypothèses, on

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai.

(2) Voyez, sur les variétés maladives, le livre curieux et original du docteur Morel sur les *Dégénérescences dans l'espèce humaine*, Paris, 1857, avec atlas.

(3) J'ajoute que, pour que l'expérience fût complète, il faudrait un couple et poursuivre les mêmes études sur plusieurs générations en évitant tout croisement.

peut déjà conclure des faits mêmes que nous connaissons que dans toute race il peut y avoir tel individu capable de s'élever au niveau moyen de l'espèce humaine. Toute race contient donc en puissance ce niveau moyen. Or c'est là, ce me semble, un caractère distinctif qui sépare l'espèce humaine de toute autre, car jamais, dans aucune famille de singes, on ne trouvera d'individu s'élevant au-dessus d'une imitation grossière et mécanique des actes humains.

Je reviens maintenant à ma première question : le singe étant si inférieur à l'homme par l'intelligence, comment lui est-il si semblable par l'organisation? M. Vogt s'étonne que certains naturalistes, ne considérant que les différences corporelles, trouvent à peine de quoi faire du genre humain une famille distincte, tandis qu'à considérer les différences morales et intellectuelles ils en feraient volontiers un règne à part; mais c'est précisément cette antinomie qui doit étonner et faire réfléchir tous ceux qui n'ont pas de parti-pris, et n'ont pas pour leur propre système cette foi aveugle qu'ils reprochent aux autres. M. Ch. Vogt nous dit avec ce ton de mépris bien peu digne d'un savant : « La gent philosophe, qui n'a vu de singes que dans les ménageries et les jardins zoologiques, monte sur ses grands chevaux, et en appelle à l'esprit, à l'âme, à la conscience et à la raison! » Sans monter sur nos grands chevaux, nous dirons à M. Vogt : La race nègre a donné un correspondant à l'Institut; connaissez-vous beaucoup de singes dont on puisse en dire autant?

Je suis d'avis que l'on ne doit pas mêler les questions morales et sociales aux questions zoologiques; je voudrais cependant que l'histoire naturelle ne montrât pas une trop grande indifférence, et que par sa prétendue impartialité elle ne blessât pas trop l'humanité. Je n'aime pas entendre un naturaliste dire : « Il nous sera fort égal que le démocrate des états du sud trouve dans les résultats de nos recherches la confirmation ou la condamnation de ses prétentions.» Après tout, pour être savant, on n'en est pas moins homme. Ne parlez pas de l'esclavage, si vous voulez, c'est votre droit; mais, si vous en parlez, ne venez pas dire qu'il vous est égal qu'on se serve de vos argumens en faveur de l'iniquité! J'ajouterai que sans vouloir mêler la morale à la science, ni juger la valeur d'une dissection anatomique par ses conséquences sociales et religieuses, il est permis cependant, en présence de certains zoologistes si pressés de rabaisser l'homme au singe et de se servir, pour le succès de leur thèse, de l'exemple du nègre, que cette thèse intéresse particulièrement, il est permis, dis-je, de demander d'où vient cette répulsion universelle que l'humanité civilisée éprouve aujourd'hui contre l'esclavage. Cette répulsion elle-même n'est-elle pas un fait? Notre race commence à reconnaître des sœurs dans les races inférieures; la conscience humaine franchit la question zoologique et la tranche

instinctivement : voilà le grand spectacle que présente l'humanité dans le monde entier. Expliquez-nous cela. C'est là du sentiment, répondra-t-on; mais, encore une fois, ce sentiment est un fait qui doit avoir sa raison d'être dans l'identité de nature des êtres qui l'éprouvent. Pourquoi ne puis-je supporter l'idée de l'esclavage du noir, lorsque je vois sans aucun scrupule l'esclavage du bœuf ou de l'âne? Peu m'importe la question d'origine : je ne cherche pas si un seul couple a donné naissance à l'espèce tout entière; ce qui m'importe, c'est qu'il y a un lien commun entre toutes les branches de l'humanité, et un intervalle immense entre les derniers des hommes et les premiers des singes, intervalle qui ne s'explique pas suffisamment par la différence de leur organisation encéphalique.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la forme du cerveau en général. Il y aurait maintenant à examiner quelles sont les conditions particulières de structure indiquées comme caractéristiques du développement intellectuel. Trop de détails sur ce sujet ne conviendraient pas à cette étude, plus philosophique après tout qu'anatomique; mais nous ne devons pas omettre deux des conditions les plus importantes qui ont été signalées : le développement du cerveau d'avant en arrière, — la présence, l'absence, le plus ou moins de complication des circonvolutions cérébrales. Commençons par ce dernier caractère, qui est le plus important et le plus controversé.

Tout le monde a pu observer sur la cervelle de certains animaux des plis variés et irréguliers, semblables à ceux que fait une étoffe que l'on presse doucement avec la main. Ces plis donnent naissance à des saillies et à des creux que l'on a comparés à des collines et à des vallées. Les collines ou saillies s'appellent circonvolutions; les vallées ou creux s'appellent anfractuosités. Les phrénologistes ont rendu célèbres les circonvolutions du cerveau, manifestées, selon eux, par les bosses du crâne, en localisant dans chacune d'elles des facultés différentes. En laissant de côté ici la question des localisations, disons seulement que ces circonvolutions paraissent liées au développement de l'intelligence. Un naturaliste distingué, Desmoulins, a essayé d'établir cette loi : que l'étendue et la force de l'intelligence sont en raison du nombre des circonvolutions; quelques-uns ajoutent : et de la profondeur des anfractuosités. M. Flourens paraît donner raison à cette opinion. Les rongeurs, nous dit-il, sont les moins intelligens des mammifères : point de circonvolutions. Les ruminans, plus intelligens que les rongeurs, ont des circonvolutions. Les pachydermes, plus intelligens que les ruminans, en ont davantage, et ainsi de suite de plus en plus chez les carnassiers, les singes, les orangs, enfin chez l'homme, le plus riche de tous les animaux en circonvolutions cérébrales.

La doctrine de Desmoulins n'est pas nouvelle. Déjà, dans l'antiquité, Érasistrate l'avait défendue, et il expliquait la supériorité intellectuelle de l'homme par le nombre de ses circonvolutions. Galien lui répondait : « Je ne partage pas votre avis, car d'après cette règle les ânes, étant des animaux brutes et stupides, devraient avoir un cerveau tout à fait uni, tandis qu'ils ont beaucoup de circonvolutions. » Leuret de son côté, tout en reconnaissant la valeur du critérium proposé par Desmoulins, montre qu'il n'est pas rigoureusement significatif. Il conteste en particulier cette proposition de M. Flourens, que les ruminans ont moins de circonvolutions que les carnassiers. Au contraire l'avantage est tout entier du côté des premiers; or on ne conteste pas qu'ils ne soient très inférieurs aux autres en intelligence. « Pour la forme générale, pour le nombre et l'étendue des sous-divisions, pour l'arrangement des circonvolutions, le mouton approche de l'éléphant beaucoup plus près que le chien. Les éléphans et les singes ont par leur nature des facultés qui les élèvent au-dessus de la plupart des mammifères. Admettons qu'ils tiennent cette supériorité des circonvolutions supplémentaires dont leur cerveau s'est enrichi; mais les chevaux et les chiens, privés des circonvolutions dont il s'agit, montent par l'éducation au-dessus du singe et de l'éléphant : où faudra-t-il placer leurs facultés nouvelles (1)? » Un dernier fait remarquable, attesté et par Leuret et par Gratiolet, c'est que pour l'étendue et le nombre des circonvolutions l'éléphant est au-dessus de l'homme. Enfin la loi de Desmoulins doit être soumise, suivant M. Baillarger, à un nouvel examen. C'est ce qu'il a fait lui-même dans un savant mémoire (2) où il établit, contre l'opinion reçue, que le degré du développement de l'intelligence, loin d'être en raison directe de l'étendue relative de la surface du cerveau, semble bien plutôt en raison inverse (3).

L'autre condition, à laquelle on attache avec raison une grande importance comme caractéristique de l'intelligence chez les animaux, c'est le développement du cerveau d'avant en arrière. Plus

(1) Leuret, p. 577.

(2) *De l'Étendue et de la Surface du Cerveau dans son rapport avec le développement de l'intelligence. — Bulletin de l'Académie de médecine*, 1845. — *Annales médico-psychologiques*, t. VI.

(3) Il y a, dit M. Baillarger, à tenir compte de cette loi, « que les volumes des corps semblables sont entre eux comme les cubes de leurs diamètres, tandis que leurs surfaces sont entre elles comme les carrés de ces diamètres. » En d'autres termes, dans le grossissement des corps, la surface croît dans un moindre rapport que le volume. Si les dimensions d'un corps passent de 2 mètres à 3 mètres, la surface passe de 4 mètres carrés à 9 mètres carrés, le volume de 8 mètres cubes à 27 mètres cubes. Il suit de là évidemment que le cerveau de l'homme a une surface proportionnelle beaucoup moins grande que celle des mammifères inférieurs.

le cerveau cache les autres parties de l'encéphale, plus l'animal est intelligent. — Chez les rongeurs, dit M. Flourens, les hémisphères ne recouvrent même pas les tubercules quadrijumeaux; dans les ruminans, ils les recouvrent; dans les pachydermes, ils atteignent le cervelet; dans les orangs, ils recouvrent le cervelet; dans l'homme, ils le dépassent. Or nous savons par Frédéric Cuvier que l'ordre d'intelligence chez les mammifères est précisément celui que nous venons d'indiquer : à savoir les rongeurs, les ruminans, les pachydermes, les carnassiers, les singes et l'homme. M. Leuret reconnaît aussi qu'il y a là un fait qui mérite d'être pris en grande considération, et il est très vrai que tous les animaux dont le cervelet est recouvert par le cerveau sont des animaux intelligens, et que beaucoup d'autres, où il est découvert, sont plus ou moins stupides. Cependant il ne faudrait pas voir là, suivant lui, l'expression d'une loi, car, d'après ce nouveau critérium, le renard et le chien seraient placés au même rang que le mouton, et fort en arrière du phoque et de la loutre; le singe d'ailleurs serait aussi bien partagé que l'homme et même quelquefois l'emporterait sur lui. Ce n'est donc pas encore là un fait auquel on puisse attribuer une valeur décisive et absolue.

II.

Si maintenant, au lieu de suivre la série animale en général, nous nous renfermons dans l'espèce humaine, nous trouverons encore, comme tout à l'heure, un certain nombre de faits qui accusent une corrélation incontestable entre le cerveau et la pensée, mais aussi beaucoup de faits contradictoires et embarrassans.

D'abord, il est un point sur lequel on s'accorde, c'est que sans cerveau il n'y a pas de pensée : c'est ce que prouve suffisamment l'exemple des monstres acéphales. En second lieu, ce qui n'est pas davantage contestable, c'est qu'au-dessous d'une certaine limite de volume cérébral la pensée est également comme si elle n'était pas. Suivant M. Lélut, cette limite, au point de vue du développement du crâne pris dans sa grande circonférence horizontale, est de 16 à 17 pouces, et au point de vue de la pesanteur du cerveau d'environ 1,000 grammes. Au-dessous de ce poids, un cerveau humain est fatalement condamné à l'idiotisme et à l'imbécillité.

Il n'est pas tout à fait aussi bien établi que le poids et la consistance du cerveau augmentent et décroissent avec l'âge. Voici comment Gall nous décrit cette évolution. Dans l'enfant nouveau-né, le cerveau ne manifeste aucune fibrille nerveuse : c'est une sorte de

pulpe, de gélatine molle, noyée dans les vaisseaux sanguins. Puis les fibres commencent à se montrer d'abord dans les parties postérieures et moyennes, ensuite dans les parties antérieures. Au bout de quelques mois au contraire, les parties antérieures et supérieures se développent avec plus d'énergie que les autres parties, et alors commencent pour l'enfant l'attention, la réflexion, le langage, en un mot les facultés vraiment rationnelles. Le cerveau va toujours croissant et se développant jusqu'à ce qu'il ait atteint sa perfection, ce qui a lieu entre trente et quarante ans. Alors il y a un point d'arrêt pendant lequel il semble que le cerveau reste stationnaire, puis il commence à décroître; il s'amaigrit, se rapetisse, s'amollit; les circonvolutions se rapprochent et s'effacent. Affaissé enfin, le cerveau revient en quelque sorte à l'état d'où il est parti.

Je n'oserais pas contester ce tableau si saisissant et si spécieux, et qui paraît vrai dans sa généralité; mais d'une part Gall voyait tout avec son imagination, et d'un autre côté, quand on a quelque expérience de ces questions, on sait qu'il est bien rare que les faits s'y présentent avec cette parfaite simplicité. Ainsi, pour nous en tenir à la question de poids, nous trouvons de singuliers dissentimens entre les observateurs. Il s'agit de fixer le moment où le cerveau atteint son poids maximum. Suivant Sœmmering, ce serait à l'âge de trois ans, ce qui est vraiment inadmissible. Suivant Wenzel, ce serait entre 6 et 7 ans, suivant Tiedemann entre 7 et 8, etc. On peut choisir. Enfin, d'après Sims, le poids du cerveau irait croissant jusqu'à l'âge de 20 ans, diminuerait de 20 à 30, reprendrait son élan de 30 à 50, et décroîtrait à partir de cet âge. Cette loi extraordinaire, qui suppose une diminution cérébrale de 20 à 30 ans, doit être l'effet d'une illusion de l'opérateur ou s'expliquer par quelque circonstance particulière (1). Gratiolet cependant incline de son côté à penser « que le cerveau croît toujours, au moins dans les races caucasiques, depuis la première enfance jusqu'à la décrépitude. » Il n'y aurait point par conséquent de décroissance. On voit par tous ces faits que l'on ne sait pas encore très bien, quoi qu'en dise le docteur Gall, le rapport du développement du cerveau avec le développement de l'âge.

On a ensuite comparé le poids du cerveau dans les deux sexes, et l'on a cru trouver que les femmes ont en général la cervelle plus légère que les hommes, ce qui s'explique, disent les peu galans physiologistes, par l'infériorité de leur culture intellectuelle. Il est

(1) MM. Broca et Gratiolet sont d'accord pour supposer que le fait peut s'expliquer par l'existence des hydrocéphales, très nombreux dans le bas âge, et dont un grand nombre meurent avant vingt ans. Ce seraient eux qui augmenteraient ainsi la moyenne de la première période.

fâcheux que les femmes ne pèsent pas à leur tour des cerveaux; peut-être verrions-nous alors les rôles renversés. Au reste l'opinion qui attribue à l'homme plus de cerveau qu'à la femme est très ancienne, et on la trouve, dit-on, dans Aristote; mais tous les physiologistes n'ont pas été de cet avis. Meckel prétend que, relativement aux nerfs et au corps entier, c'est chez la femme que l'on trouve le cerveau le plus volumineux. M. Cruveilhier soutient, de son côté, que le cerveau est indépendant du sexe. M. Parchappe au contraire affirme « que l'encéphale de la femme est plus petit que celui de l'homme, sans être sensiblement plus grand par rapport à la masse du corps : il ne compense donc pas son infériorité absolue par une supériorité relative. » Enfin Gratiolet n'a pas une opinion particulière sur ce sujet; seulement il hésite à se prononcer sur la question d'inégalité intellectuelle, et pour lui la diversité des fonctions n'entraîne pas nécessairement l'idée d'une infériorité absolue.

Vient ensuite la comparaison des différentes races humaines. Ici il n'est plus guère possible de peser directement des cerveaux, car on n'a pas facilement à sa disposition un cerveau de Chinois, de nègre ou de Hottentot; mais à défaut de cerveaux on a des crânes, et au lieu de peser les uns, on prend la mesure des autres (1). Seulement c'est là une méthode bien inférieure à la précédente pour l'exactitude et la précision, plus loin encore du résultat qu'on veut obtenir. Gratiolet juge cette méthode avec une extrême sévérité. « D'autres, disait-il, emplissent des crânes de millet desséché qu'ils pèsent ensuite, et, comparant les poids obtenus, ils s'imaginent avoir découvert la mesure de la capacité intellectuelle des différentes races. Pauvres gens qui, s'ils le pouvaient, pèseraient dans leurs balances Paris et Londres, Vienne et Constantinople, Pétersbourg et Berlin, et d'une égalité de poids, si elle existait, concluraient à la similitude des langues, des caractères, des industries! »

Cette méthode si défectueuse paraît cependant avoir fourni quelques résultats importans, et M. le docteur Broca affirme que le degré de capacité des crânes correspond au degré d'intelligence des différentes races. Ainsi tous les auteurs ont trouvé la tête plus grosse chez les caucasiques que chez les Mongols, chez les Mongols que chez les nègres, chez les nègres d'Afrique que chez ceux d'Océanie.

(1) On a trois méthodes pour mesurer la capacité des crânes : la première consiste à les remplir de grains de millet, et à peser la masse de grains que chacun peut contenir; la seconde consiste à introduire de l'eau dans le crâne soigneusement bouché, et à peser également l'eau. Ces deux méthodes sont très inexactes. La troisième, qui est la méthode Morton, d'après le nom du naturaliste américain qui s'en est servi le premier, consiste à remplir le crâne de petit plomb de chasse à grains parfaitement égaux; on vide ensuite le plomb dans un cylindre gradué qui donne la mesure cherchée. Suivant M. Broca, ce procédé est d'une exactitude très suffisante.

Les nègres d'Afrique occupent la moyenne entre les Européens et les Australiens. Or n'est-ce pas là précisément la gradation du développement intellectuel dans les différentes races? La race blanche ou caucasique est supérieure à la race mongole; au moins elle le croit, et elle est en train de le lui prouver. La race mongolique est supérieure à la race noire, et dans celle-ci l'intelligence du nègre d'Amérique ou d'Afrique est encore supérieure à celle des Australiens. Outre ces faits généraux, M. Broca en cite deux autres qu'il emprunte aux recherches personnelles de Gratiolet. Celui-ci a découvert que les sutures du crâne (1) ne se soudent que très tard dans les races supérieures, ce qui permet au crâne de grandir, et à l'encéphale de s'accroître avec lui. Chez les races inférieures au contraire, la soudure des os du crâne n'en permet pas l'expansion, et le cerveau, enfermé comme une ville dans ses murailles, ne peut pas s'agrandir. Un second fait non moins curieux, c'est que dans les races inférieures les sutures antérieures du crâne se ferment avant les postérieures, d'où il suit que le développement des lobes antérieurs du cerveau s'arrête plus tôt, fait très favorable à l'hypothèse qui place l'intelligence dans la partie frontale du cerveau; mais ceci touche à la question des localisations, que nous ne voulons pas entamer dans cette étude.

Gratiolet accepte tous les faits signalés par M. Broca, mais il les interprète différemment. Le développement du cerveau est un phénomène tout dynamique et le signe d'une vitalité plus grande : une petite tête dont le cerveau s'accroît encore est dans une condition meilleure pour l'éducation de l'intelligence qu'une tête plus grande dont le développement est arrêté. En définitive, Gratiolet résume sa pensée en ces termes significatifs : « Au-dessus du poids nous mettons la forme, au-dessus de la forme nous mettons l'énergie vitale, la puissance intrinsèque du cerveau. » M. Lélut exprime la même idée en disant que ce qui importe dans le cerveau, c'est moins la quantité que la qualité.

D'après cette manière de voir, on doit préjuger que Gratiolet était très opposé à la méthode qui tendrait à mesurer l'intelligence des hommes, et surtout des hommes supérieurs, par le poids de leur cerveau. « Quel dommage, dit-il ironiquement, que la méthode des pesées soit si incertaine! Nous aurions des intelligences de 1,000 grammes, de 1,500 grammes, de 1,800 grammes! Mais ce n'est pas tout à fait aussi simple. » C'est ici surtout que le débat entre les deux contradicteurs devient très pressant. Quelques faits

(1) Le crâne est composé de trois pièces distinctes; les lignes qui les unissent sont appelées *sutures*. A un certain âge, ces pièces se soudent et n'en forment plus qu'une : c'est ce phénomène qui a lieu plus ou moins tard, selon les races et les individus.

très saillans paraissent, à vrai dire, autoriser l'hypothèse que Gratiolet condamne si sévèrement. On nous raconte que lorsqu'on ouvrit le crâne de Pascal, on y découvrit (ce sont les expressions mêmes des médecins) « une abondance de cervelle extraordinaire. » Malheureusement on ne pensa pas à la peser. Le premier cerveau illustre qui ait été pesé est celui de Cromwell, que l'on nous donne comme étant de 2,231 grammes, celui de Byron serait de 2,238 grammes; mais ces deux chiffres dépassent tellement la moyenne, qui varie entre 1,300 ou 1,400 grammes (1), que M. Lélut n'hésite pas à les déclarer apocryphes. « Ce sont là, dit-il, des cerveaux fantastiques. » En réduisant le second, avec M. Wagner, à 1,807 grammes, on a encore un poids « très supérieur à la moyenne, à savoir d'au moins 400 grammes. » Le cerveau de Cuvier était également très considérable, car on le donne comme de 1,829 grammes (2). Tels sont les faits favorables à l'hypothèse qui mesure la pensée au poids. Voici les faits contraires.

M. Wagner, célèbre anatomiste de Gœttingue, a recueilli dans un travail fort curieux toutes les pesées de cerveaux positives que la science peut fournir à l'heure qu'il est, et il a ainsi rassemblé 964 pesées parfaitement authentiques (3). Or, sur ce tableau, où figurent un certain nombre d'hommes supérieurs ou très distingués, Cuvier et Byron sont seuls au premier rang. Gauss, l'illustre géomètre, n'est que le 33e, Dupuytren le 52e, Hermann le philologue le 92e, Haussmann le minéralogiste le 158e. D'autres sont placés plus haut; mais il se trouve que Lejeune-Dirichlet, l'élève de Gauss, et qui n'est pas son égal pour le génie, est précisément avant lui. Enfin Fuchs le chimiste est le 32e. Il semble résulter de ces rapprochemens que la supériorité de l'esprit n'assure pas le premier rang dans l'ordre des poids cérébraux.

M. Broca discute ces différens faits avec beaucoup de sagacité et d'adresse, et il essaie de leur faire perdre une partie de leur valeur. Il fait remarquer que sur les huit hommes supérieurs de M. Wagner, il y en a cinq dont il a lui-même pesé les cerveaux, et qui étaient ses collègues à l'université de Gœttingue. « Or, nous dit M. Broca, les hommes de génie sont rares partout; il n'est pas probable qu'il en soit mort cinq en cinq ans, rien qu'à l'université de Gœttingue. » La possession d'une chaire universitaire ne prouve pas nécessairement le génie. On peut déployer de l'intelligence d'une autre manière que dans les sciences. Les hommes qui ne

(1) 1328 selon M. Parchappe, 1424 selon Huschke.

(2) M. Lélut croit qu'il a été mal pesé. Voyez *Physiologie de la pensée*, t. I, note.

(3) Ce tableau à la vérité contient un très grand nombre de cerveaux malades, dont, défalcation faite, il reste seulement, suivant M. Broca, 347 cas normaux.

sont pas arrivés à la célébrité ne sont pas toujours pour cela inférieurs à d'autres. D'après ces principes, M. Broca dit qu'il ne faudrait faire entrer en ligne de compte que les génies créateurs et originaux. Or, sur la liste de M. Wagner, il ne reconnaît ce caractère qu'à M. Gauss, géomètre vraiment hors ligne; mais le cerveau de Gauss était encore de 12 pour 100 supérieur à la moyenne, et d'ailleurs il est mort à soixante-dix-huit ans, c'est-à-dire à l'âge où le cerveau décroît.

A ces objections on a répondu que si le cerveau de Gauss dépasse quelque peu la moyenne, il n'en est pas moins toutefois inférieur de 400 grammes au cerveau de Cuvier. Que signifie alors l'énormité de cervelle de celui-ci? On peut donc être un génie créateur de premier ordre sans avoir besoin de tant de cerveau. L'argument est certainement très fort, et M. Broca ne l'a pas affaibli. Ce n'est pas d'ailleurs le seul fait significatif de la liste de M. Wagner. Haussmann, placé le 119e sur cette liste, et dont le cerveau était au-dessous de la moyenne, n'était pas un homme vulgaire : c'était un minéralogiste très distingué, occupant un rang élevé dans la science. Il y a encore un nom illustre auquel on ne peut refuser le génie, c'est Dupuytren; or il n'est que le 52e, et son cerveau est inférieur de 450 grammes à celui de Cuvier. A ces exemples on peut ajouter, avec M. Lélut, celui de Raphaël, celui de Voltaire, dont la petite tête est assez connue, celui de Napoléon, dont le crâne mesurait une circonférence à peine au-dessus de la moyenne. Gratiolet cite encore le cerveau de Schiller, dont les dimensions, mesurées par Carus, ne dépassent pas les conditions ordinaires. Enfin il cite le crâne de Descartes, qui est assez petit, mais dont l'authenticité n'est peut-être pas suffisamment établie (1).

Un seul fait ressort de ces débats, c'est que l'on est loin d'être arrivé à des conclusions précises en cette matière. Sans doute le poids exceptionnel du cerveau de Byron et de celui de Cuvier donne à réfléchir; mais les exceptions sont trop importantes pour que l'on puisse trouver dans la mesure du crâne les élémens d'une loi positive.

Une expérience en sens inverse de celles qui viennent d'être résumées a été faite sur le cerveau et sur le crâne des idiots. C'est au docteur Lélut que l'on doit les recherches les plus précises et

(1) Ce crâne, qui est au Muséum, a été donné à la France par Berzélius, qui l'avait acheté à une vente publique. Religieusement conservé en Suède dans une famille de cartésiens, il est couvert d'inscriptions qui attestent son origine. Cependant l'auteur d'études scandinaves bien connues des lecteurs de la *Revue*, mon collègue et ami M. Geffroy, m'assure que l'on montre encore à l'heure qu'il est à Stockholm le crâne de Descartes.

les plus instructives sur ce point. Le détail de ces recherches ne peut trouver place ici : donnons-en seulement les conclusions. La première est celle-ci : en tenant compte de la taille, qui est beaucoup moindre chez les idiots, le développement cérébral moyen est au moins aussi considérable chez ces derniers que chez les autres hommes. A ceux qui prétendent que l'intelligence réside surtout dans la partie antérieure du cerveau, M. Lélut répond que la partie la plus développée du cerveau chez les idiots ou imbéciles est la partie frontale; la partie occipitale est au contraire la plus rétrécie. Enfin, si l'on considère la forme du crâne, et par conséquent du cerveau, comme plus significative que le poids, il nous apprend que les idiots ont au moins autant que les autres hommes cette forme de tête allongée qui, depuis Vésale, est généralement attribuée à une plus forte intelligence. Ces trois propositions sont au nombre des plus importantes que la science positive ait établies en cette question, et il ne paraît pas qu'elles aient été depuis ni contestées, ni ébranlées. Elles nous montrent de quelle circonspection on doit user lorsqu'on prétend évaluer dans des balances grossières et avec des poids matériels cette chose impalpable, légère et ailée que l'on nomme intelligence!

En recueillant ainsi toutes les contradictions de la science sur le poids et la forme du cerveau dans leurs rapports avec l'intelligence, aurions-nous la prétention d'établir que la pensée n'a nul rapport avec l'organisation matérielle, qu'elle vit libre et indépendante sans avoir besoin d'organes pour s'exercer et se développer? Non certes; mais après tout il faut prendre les choses telles qu'elles sont, et, comme on dit, ne pas en mettre plus qu'il n'y en a. Les relations générales entre l'entendement et le cerveau sont incontestables; mais toutes les fois que l'on veut préciser, mettre le doigt sur la circonstance décisive, on rencontre des pierres d'achoppement qu'on ne peut écarter. S'il en est ainsi, il serait sage et à propos de ne pas tant triompher, comme le font les matérialistes : non-seulement les raisons psychologiques et morales les condamnent irrévocablement, mais, même en physiologie, leur doctrine n'est qu'une hypothèse, qui laisse échapper un grand nombre de faits. Tous les bons observateurs sont d'accord pour reconnaître que, parmi les conditions physiologiques, il y en a qui nous échappent, et qu'il reste toujours dans ce problème une ou plusieurs inconnues. Pourquoi l'une de ces inconnues ne serait-elle pas l'âme elle-même? L'un des savans les plus hardiment engagés dans les voies nouvelles, M. Lyell, n'hésite pas cependant à écrire : « Nous ne devons pas considérer comme admis que chaque amélioration des facultés de l'âme dépende d'un perfectionnement de la structure

du corps, car pourquoi l'âme, c'est-à-dire l'ensemble des plus hautes facultés morales et intellectuelles, n'aurait-elle pas la première place au lieu de la seconde dans le plan d'un développement progressif (1)? »

Dans le plus beau peut-être de ses dialogues, Platon, après avoir mis dans la bouche de Socrate une admirable démonstration de l'âme et de la vie future, fait parler un adversaire qui demande à Socrate si l'âme ne serait pas semblable à l'harmonie d'une lyre, plus belle, plus grande, plus divine que la lyre elle-même, et qui cependant n'est rien en dehors de la lyre, se brise et s'évanouit avec elle. Ainsi pensent ceux pour qui l'âme n'est que la résultante des actions cérébrales; mais qui ne voit qu'une lyre ne tire pas d'elle-même et par sa propre vertu les accens qui nous enchantent, — et que tout instrument suppose un musicien? Pour nous, l'âme est ce musicien, et le cerveau est l'instrument qu'elle fait vibrer. Je sais que Broussais s'est beaucoup moqué de cette hypothèse d'un petit musicien caché au fond d'un cerveau; mais n'est-il pas plus étrange et plus plaisant de supposer un instrument qui tout seul et spontanément exécuterait, bien plus, composerait des symphonies magnifiques? Sans prendre à la lettre cette hypothèse, qui n'est après tout qu'une comparaison, nous pouvons nous en servir comme d'un moyen commode de représenter les phénomènes observés.

Et d'abord nous voyons parfaitement bien que, quel que soit le génie d'un musicien, s'il n'a aucun instrument à sa disposition, pas même la voix humaine, il ne pourra nous donner aucun témoignage de son génie; ce génie même n'aurait jamais pu naître ou se développer. Nous voyons par là comment une âme qui se trouverait liée au corps d'un monstre acéphale ne pourrait par aucun moyen manifester ses puissances innées, ni même en avoir conscience : cette âme serait donc comme si elle n'était pas. Nous voyons de plus qu'un excellent musicien qui aurait un trop mauvais instrument à sa disposition ne pourrait donner qu'une idée très imparfaite de son talent. Il n'est pas moins clair que deux musiciens qui, à mérite égal, auraient à se faire entendre sur deux instrumens inégaux paraîtraient être l'un à l'autre dans le rapport de leurs instrumens. Ainsi deux âmes qui auraient intrinsèquement et en puissance la même aptitude à penser seront cependant diversifiées par la différence du cerveau. Enfin un excellent musicien ayant un excellent instrument atteindra au plus haut degré de l'exécution musicale. En un mot, s'il n'y avait pas d'autres faits que ceux que

(1) Lyell, *Ancienneté de l'homme*, ch. XXIV, trad. franç., p. 523.

nous venons de signaler, on pourrait conclure d'une manière à peu près sûre de l'instrument au musicien, comme du cerveau à la pensée, mesurer le génie musical par la valeur de l'instrument, comme les matérialistes mesurent le génie intellectuel par le poids, la forme, la qualité des fibres du cerveau.

Mais il y a d'autres faits que les précédens. Nous voyons par exemple un musicien médiocre ne produire qu'un effet médiocre avec un excellent instrument, et au contraire un excellent musicien produire un admirable effet avec un instrument médiocre. Ici le génie ne se mesure plus à l'instrument matériel. Nous voyons les lésions de l'instrument compensées par le génie de l'exécutant, tel instrument malade et blessé devenir encore une source de merveilleuse émotion entre les mains d'un artiste ému et sublime. Nous voyons un Paganini obtenir sur la corde unique d'un violon des effets qu'un artiste vulgaire chercherait en vain sur un instrument complet, fût-il l'œuvre du plus habile des luthiers; nous voyons Duprez sans voix effacer par l'âme tous ses successeurs. Dans tous ces faits, il est constant que le génie ne se mesure pas, comme tout à l'heure, par la valeur et l'intégrité de l'instrument dont il se sert. Le génie sera la quantité inconnue qui troublera tous les calculs. Il en est ainsi pour l'âme et le cerveau : celui-ci pourra être dans un grand nombre de cas, et à juger les choses très grossièrement, la mesure et l'expression de celle-là; mais il arrivera aussi que les rapports seront renversés et qu'on ne trouvera pas dans l'instrument une mesure exacte pour apprécier la valeur de l'artiste intérieur qui lui est uni. De là les irrégularités, les exceptions que les physiologistes rencontrent toutes les fois qu'ils veulent soumettre à des lois rigoureuses les rapports du cerveau et de la pensée. La force intérieure, secrète, première, leur échappe, et ils n'atteignent que des symboles grossiers et imparfaits.

Nous n'avons pas au reste terminé l'enquête que nous nous étions proposé d'instruire sur la nature des relations que l'on a pu surprendre entre le cerveau et la pensée : il se présente encore des côtés assez importans de la question à interroger. La question de la folie, celle des localisations cérébrales appellent notre examen. Ce sera l'objet d'une prochaine étude.

PAUL JANET, de l'Institut.

LA

CAMPAGNE DE GEORGIE

ET

LA FIN DE LA GUERRE AMÉRICAINE [1]

Le trait caractéristique du plan d'opérations arrêté par les généraux unionistes pour la campagne de 1864 aux États-Unis fut la concentration de deux vastes armées fédérales qui devaient toutes les deux prendre l'offensive. L'une, sous le commandement immédiat du lieutenant-général Grant, fut assemblée sur le Rapidan, en Virginie : elle devait s'emparer de Richmond. L'autre, prenant le nom de « grande division du Mississipi, » se concentra sur les rives du Cumberland et du Tennessee : elle faisait face au sud, c'est-à-dire à la Georgie. Le commandement supérieur de cette armée, qui avait été placée antérieurement sous les ordres des généraux Thomas, Scofield et Mac-Pherson, fut confié au général Sherman.

La position géographique de la Georgie, le rôle important que joua cet état lors du mouvement séparatiste, son système développé de chemins de fer, ses richesses ainsi que le chiffre de sa population noire, tout indiquait comme essentiellement utile un mouvement dans cette direction. Les forces disponibles pour tenter cet essai étaient suffisantes, et une seule

(1) La campagne du général Sherman en Georgie n'a pas été seulement un des épisodes les plus remarquables de la guerre américaine, elle a eu sur la marche des événemens militaires dans cette dernière période une action décisive. A ce titre, un récit de cette campagne mérite encore de fixer l'attention, même après le dénoûment de la guerre, surtout lorsqu'il émane d'un officier d'état-major du général Grant, qui était sur le théâtre des opérations qu'il raconte, et qui a même été blessé dans les derniers combats livrés devant Petersburg.

question était de nature à faire hésiter le général en chef : c'était la *question de l'estomac,* pour employer une expression proverbiale facile à comprendre en tout pays, — en d'autres termes les moyens d'assurer, pendant la longue marche qu'il fallait prévoir, l'approvisionnement de l'armée.

Quelques-unes des théories les plus connues sur l'art de la guerre ne trouvent point à s'appliquer en Amérique, où la population est comparativement si éparpillée. L'état de Georgie, sur une surface de cinquante-huit mille milles carrés, compte seulement un million d'habitans, c'est-à-dire environ dix-sept mille âmes par mille carré. Il n'y a donc pas grand'chose à obtenir des habitans dans une pareille contrée, surtout pour une armée qui poursuit l'ennemi en retraite. Le manque de routes contribue encore à retarder notablement la marche. Une journée de pluie détrempe ce sol vierge, qui se change en une surface mouvante et transforme de modestes ruisseaux en larges et profondes rivières. La partie nord de la Georgie est aussi montagneuse que boisée, mais on ne rencontre que des cours d'eau insignifians avant d'atteindre la région cotonnière et les plaines qui entourent Atlanta.

Comme les noirs forment environ une moitié de la population de la Georgie, la campagne projetée ne pouvait manquer d'intéresser considérablement les Georgiens, attachés à la cause du sud. En effet, depuis le commencement de la guerre, le prix des esclaves avait singulièrement haussé, et un enfant de l'un ou de l'autre sexe de sept à huit ans se vendait de 3 à 400 dollars. Cependant aucun effort sérieux ne fut tenté par les confédérés pour s'opposer à la marche de Sherman.

En jetant un coup d'œil sur le vaste théâtre de la guerre, il est impossible de ne point être frappé de l'importance de la longue ligne qui s'étend des rives du Cumberland près de Nashville jusqu'à l'Atlantique. Percer cette ligne, comme s'était proposé de le faire Sherman, c'était séparer la confédération en deux, c'était la tenir par les vivres. Les points stratégiques de cette ligne sont évidemment Nashville, Chatanooga, Atlanta, Augusta et Charleston, échelonnés sur une étendue de six cents milles. Dans la précédente campagne, conduite par le général Rosecrans, les forces fédérales, partant de Nashville, avaient pu atteindre Chatanooga et s'assurer cette importante place. Chatanooga est située sur la rive gauche du Tennessee, environ à égale distance (cent cinquante milles) de Nashville et d'Atlanta.

Ce que voulait d'abord Sherman, c'était s'emparer d'Atlanta, place importante autant par sa position centrale que par les nombreux réseaux de chemins de fer qui y aboutissent. Grâce à la formidable puissance maritime des États-Unis et à la présence d'une grande flotte autour de Charleston, il n'eût point été difficile d'établir une base d'action sur les côtes et d'envahir la ligne ennemie par deux points opposés, de manière à menacer ensemble Charleston et Savannah dès le début; mais une expédition dirigée des côtes dans l'intérieur eût nécessité l'emploi d'une puissante ar-

mée de terre, dont la concentration, dans les circonstances où se faisait la guerre, eût été impossible. Peu de personnes s'imaginèrent que Sherman, un général comparativement obscur et négligé à dessein pendant la première année de la guerre, adopterait un système exempt des fautes radicales qui avaient jusque-là eu de si fâcheux résultats, qu'il s'emparerait presque sans effort d'Atlanta, se rendrait maître, grâce à une marche hardie, de Savannah, de Chatanooga, de bien d'autres places, et qu'il irait même jusqu'à inquiéter le général Lee dans ses retranchemens devant Petersburg. Ainsi il arriva que la campagne de Georgie, qui était seulement destinée à seconder celle de Virginie, devint de fait la principale.

Conformément aux ordres du général Grant, le commandant en chef Sherman, laissant d'abord de côté Chatanooga, mit son armée en mouvement le 5 mai 1864, date fixée aussi pour la marche en avant de l'armée du Potomac. Ses forces se montaient environ à 100,000 hommes avec deux cent cinquante pièces de canon. L'artillerie, qui toujours est une espèce d'obstacle, principalement sur de mauvaises routes comme celles que Sherman avait devant lui, était donc représentée en proportion assez modérée. L'ennemi, sous le général Johnstone, était au reste inférieur de moitié sous ce rapport, mais il avait l'avantage en cavalerie, et, comme l'armée unioniste devait s'approvisionner par le chemin de fer, que l'on réparait à mesure qu'elle s'avançait, cette supériorité en cavalerie était d'un immense avantage, ainsi que l'on peut facilement le comprendre. Rien n'est aussi aisé que de détruire un chemin de fer sur les derrières d'une armée. Ajoutons que les deux généraux opposés connaissaient d'une manière parfaitement exacte leurs forces respectives.

L'armée confédérée était campée dans le voisinage de Dalton, environ à quarante milles de Chatanooga, et occupait une très bonne position garnie de montagnes, de rochers, entourée de marais et protégée par des fortifications. Pour surmonter de pareilles difficultés, il fallait dès le début, et c'est ce que remarqua Sherman, recourir à un expédient stratégique. Pendant que le gros de son armée opérait devant Dalton, deux corps, sous les ordres du général Mac-Pherson, exécutèrent une manœuvre tournante à quelque dix milles sur les derrières de l'ennemi, menaçant de la sorte sa ligne de communication. Le général confédéré se trouva donc obligé de se replier sur Resaca, position également très forte. De nouvelles manœuvres, non moins habiles que les premières, vinrent encore cependant le contraindre à continuer son mouvement de retraite. Le 16e corps fut envoyé sur les derrières de l'ennemi par la gauche, pendant qu'une colonne de cavalerie s'ouvrait un passage sur ses derrières par la droite et menaçait plusieurs petites places d'armes situées dans l'intérieur. Une attaque partielle, mais vigoureuse, dirigée par le général Hooker, assurait au même moment à l'armée fédérale l'occupation d'un groupe considérable de montagnes. Dans ces circonstances, le général Johnstone fit ce qu'il y avait de

plus prudent pour lui : à la faveur de l'obscurité, il se retira, pendant la nuit du 15 mai, jusqu'à Kingston, située à soixante milles d'Atlanta. L'armée confédérée se trouvait alors aussi près d'Atlanta que de la position qu'elle occupait primitivement à Dalton, et à l'approche des fédéraux Johnstone fut obligé de traverser la rivière d'Etowah, brûlant les ponts derrière lui (20 mai 1864).

Sur les bords de cette rivière, le général Sherman fit une halte de deux jours pour renouveler ses provisions et ses munitions. Les fortes positions gardées par l'ennemi sur la rive opposée, et qui portaient le nom de « défilé d'Altoona, » nécessitaient un mouvement de flanc qui devait écarter l'armée du chemin de fer, et qui rendait doublement indispensable l'accumulation des matériaux de guerre. En moins de quarante-huit heures, les wagons furent chargés des provisions nécessaires pour vingt jours. Il faut convenir que le département de la guerre de Washington déploya en cette circonstance une énergie inaccoutumée et facilita autant qu'il était en son pouvoir le succès de la campagne de Georgie. D'immenses approvisionnemens avaient été accumulés à Nashville, de là transportés à Chatanooga, et grâce au mode d'opérer de Sherman, les puissantes locomotives, traînant à leur suite d'innombrables wagons chargés de provisions, pouvaient suivre l'armée pas à pas. Les pontons, qui faisaient partie du train d'équipage, facilitaient considérablement le passage des petites rivières traversant la ligne d'opération.

Le 23 mai, les troupes, formées en trois colonnes, furent mises en mouvement, appuyant sur la droite, dans la direction de Dalton. Le général Mac-Pherson, formant l'aile droite, tenait l'avant-garde ; le général Thomas avait le centre, et le général Scofield l'aile gauche. Après trois jours de marche à travers un pays montagneux et boisé, les colonnes rencontrèrent l'ennemi à un point appelé « New Hope Church » (Église de la Nouvelle-Espérance), où bifurquent les routes conduisant à Altoona et à Dalton. Le général Johnstone avait réussi à s'emparer de ce point stratégique avant l'arrivée des unionistes. Un essai fut tenté par le général Hooker (25 mai) pour enlever cette position ; il échoua, et l'attaque du général Howard, deux jours plus tard, n'eut pas plus de succès. A la suite de ces infructueux essais, le général Sherman exécuta avec lenteur, mais fermeté, et durant plusieurs semaines, une manœuvre des plus importantes. Il s'agissait de changer graduellement de direction sur la gauche, de manière à tourner le flanc droit de l'ennemi, et d'atteindre le chemin de fer en-deçà d'Altoona. Cette manœuvre, vigoureusement soutenue par la cavalerie sous les ordres du général Stoneman, fut exécutée avec un plein succès vers le 1er juin.

Cet important défilé d'Altoona fut bientôt converti par Sherman en « base secondaire » ou « place d'armes avancée, » et l'armée continua prudemment sa marche dans la direction des monts Kenesaw et de Marietta,

ville située à vingt-cinq milles d'Atlanta. Ces monts marquaient le point le plus élevé de la ligne d'opérations, qui allait des bords du Tennessee aux côtes de l'Océan. La Montagne-des-Pins (*Pine-Mountain*), la Montagne-Kenesaw et la Montagne-Perdue (*Lost-Mountain*), forment, disait le général Sherman dans son rapport sur cette opération, un triangle, — *Pine-Mountain* représentant le sommet, *Kenesaw* et *Lost-Mountain* la base, — qui domine la ville de Marietta et le chemin de fer en-deçà du Chattahochee. La position était puissamment fortifiée, car les lignes ennemies s'étendaient du chemin de fer jusqu'au *Lost-Mountain*.

Après plusieurs engagemens, les troupes unionistes se rendirent maîtresses de deux sommets et obligèrent l'ennemi de concentrer ses lignes vers *Kenesaw-Mountain*. Sherman résolut d'enlever d'assaut cette dernière position (27 juin), espérant percer le centre et la droite ennemis et les isoler de leur ligne de retraite. Cette tentative n'eut point de succès, et coûta 3,000 hommes à l'armée. Enfin un autre essai tenté pour tourner l'aile gauche de l'ennemi réussit complétement, le général Johnstone ayant abandonné sa forte position et traversé le Chattahochee, la plus large rivière qui se trouvât sur la ligne. De cette rivière aux retranchemens d'Atlanta, les forces unionistes ne rencontraient plus d'obstacle naturel, et grâce à la rapidité de ses mouvemens, Sherman put jeter deux corps d'armée rapidement au-delà et sur la rive opposée. Le général Johnstone avait compris, on n'en saurait douter, la grande importance de cette ligne de défense; en effet, il avait préparé une « tête de pont » pour se garder contre une attaque de front; mais ses forces étaient trop réduites pour lui permettre d'envoyer sans imprudence des détachemens s'opposer aux manœuvres de flanc.

Le général Sherman, maître des deux rives du Chattahochee, accorda quelques jours de repos à son armée. Presque en même temps le général Johnstone était relevé de son commandement (17 juillet) et remplacé par le général Hood. Le nouveau commandant confédéré ne fut pas long à prendre l'offensive. Ralliant ses troupes à une heure avancée dans l'après-midi du 20 juillet, il attaqua avec furie le centre fédéral, mais il fut repoussé avec une perte de 5,000 hommes. Deux jours plus tard, une autre attaque fut également repoussée. Les pertes de l'armée unioniste dans cette affaire se montaient environ à 4,000 hommes, celles de l'ennemi à peu près au double. Ce fut le dernier grand effort que tenta le général Hood.

Surveillant l'armée rebelle pendant plusieurs jours dans ses fortes positions retranchées, le général Sherman résolut de capturer Atlanta en opérant contre les lignes de communication de l'ennemi, c'est-à-dire le chemin de fer d'Atlanta et de West-Point conduisant vers l'ouest à Macon, et le chemin de fer d'Atlanta et de Macon se dirigeant plus avant vers le sud. Un corps, le 20e, sous le général Slocum, reçut ordre de reculer et de garder la tête de pont sur le Chattahochee, pendant que le reste de l'ar-

mée, divisé en trois colonnes sous le commandement des généraux Thomas, Scofield et Howard, se retirait doucement vers l'ouest, faisant une conversion à gauche en approchant des lignes de chemin de fer en-deçà d'Atlanta. Cette grande manœuvre commença le 29 juillet.

Le général Hood, qui prévoyait évidemment quelque tentative sur ses lignes de communication et qui avait avec deux corps occupé Jonesboro (à vingt milles d'Atlanta, sur la ligne d'Atlanta et de Macon), attaqua brusquement la colonne unioniste de droite; mais le général Howard repoussa l'attaque, et à l'approche des deux autres colonnes, les rebelles se retirèrent vers le sud (1er septembre). En même temps on entendit dans la direction d'Atlanta le bruit d'explosions qui annonçaient l'évacuation de cette ville. Le général Slocum, qui du Chattahochee suivait la marche des événemens, fit avancer sa colonne et prit possession de la ville abandonnée (2 septembre). Une bonne occasion de détruire l'armée divisée de Hood était ainsi perdue; mais le véritable but de la campagne était atteint, et cela avec un très faible sacrifice. Il n'est certainement pas facile de comprendre pourquoi le général Hood replia ses forces sur Jonesboro, s'il n'avait point l'intention d'y livrer une bataille, et pourquoi il n'essaya point de défendre jusqu'à la dernière extrémité, avec le restant de son armée, les lignes fortifiées qui entouraient Atlanta.

Le succès de cette campagne de quatre mois du général Sherman à travers une ligne d'opération de cent cinquante milles est dû, comme l'on peut aisément s'en convaincre, à ses habiles manœuvres. Cet emploi de la stratégie était chose presque inconnue dans les opérations des armées américaines. L'effet moral de ces succès fut considérable sur les populations du sud, qui avaient été incessamment amusées par la prédiction de l'imminente ruine de Sherman. Le général victorieux ordonna aux habitans d'Atlanta d'abandonner la ville, dont il s'appliqua aussitôt à faire une véritable place d'armes et un vaste entrepôt. Les locomotives, traînant à leur suite des centaines de wagons, furent promptes à transporter dans ce nouveau centre d'opérations d'immenses quantités d'approvisionnemens. Il est bon de remarquer en passant que les armées américaines ont acquis une habileté surprenante en ce qui concerne la destruction et la réparation des chemins de fer, talent qui n'est surpassé que par celui qu'elles montrent aussi dans le percement des tranchées. L'armée du Potomac a mérité même à ce titre d'être comparée à une « seconde nature. » Il n'est pas rare de voir des soldats se creuser instinctivement des trous en terre pour s'y abriter, et cela au plus fort du combat, sans ordre aucun.

Pendant que le général unioniste était activement occupé à rassembler ses provisions et ses munitions dans Atlanta, Hood se préparait à opérer sur ses derrières, et là commence le second acte du grand drame militaire de la Georgie. Ce qui est curieux dans cette nouvelle série d'opérations, c'est que les deux armées dirigèrent leurs premiers mouvemens vers des

points diamétralement opposés, Hood poussant au nord, vers Chatanooga, Sherman s'avançant davantage vers le sud. Si le général Sherman, indifférent quant aux projets de son adversaire sur ses lignes de communication, était décidé à poursuivre ses succès, il devait naturellement se diriger soit vers l'est, sur le chemin de fer d'Atlanta à Charleston, soit directement vers le sud, en suivant la ligne de Macon à Savannah. Chacune de ces routes l'eût rapproché de la mer, de manière à le mettre en communication avec la flotte qui maintenait le blocus de Charleston. Un mouvement sur Macon et Savannah, ou sur Augusta et Charleston, exigeait également une marche de trois cents milles. La route par Augusta se recommandait toutefois comme atteignant plus directement les communications avec Richmond. Quant au général Hood, son but, ainsi qu'il fut démontré plus tard, était la prise de Nashville, projet qui nécessitait également une marche de trois cents milles. Les conditions entre les deux généraux étaient donc égales relativement à la distance à parcourir; mais sous d'autres rapports elles différaient complétement, ainsi qu'on le verra par la suite.

Le général Hood, avec une armée d'environ 45,000 hommes d'infanterie, commença d'opérer sur les flancs de Sherman vers le 20 septembre, repassa le Chattahochee, brûlant les ponts derrière lui, puis, tournant sur la droite, marcha vers le chemin de fer, qu'il détruisit à mesure qu'il s'avançait vers le nord. Pendant ce temps, la cavalerie rebelle de Forrest traversait le Tennessee en-deçà de Chatanooga, dans l'intention de démolir la branche du chemin de fer joignant Nashville à Alabama, ainsi que la ligne directe entre Nashville et Chatanooga. Les lignes de communication des forces unionistes furent ainsi sérieusement menacées, quoiqu'un danger imminent fût évité, grâce à la circonspection et au talent militaire du commandant fédéral, qui avait établi sur le parcours du chemin de fer plusieurs points d'appui et y avait amassé de nombreux matériaux de guerre.

La place d'armes la plus proche d'Atlanta était le défilé d'Altoona, que le général Hood tenta d'emporter durant sa marche (5 octobre); mais, quoiqu'il n'y eût dans cette place qu'une faible garnison de 2,000 hommes sous le général Corse, les attaques de l'ennemi furent repoussées. Laissant Altoona par derrière, Hood tenta d'occuper Resaca. Cette fois encore il échoua. Pendant ce temps, Sherman, ayant réparé le chemin de fer et construit de nouveaux ponts, mit en mouvement le gros de son armée, laissant un seul corps à Atlanta, et bientôt il attaquait les derrières de son adversaire. Dans ces circonstances, le général Hood fut obligé d'abandonner le chemin de fer et de changer de direction sur la gauche. Il s'avança donc vers le nord, cherchant évidemment à s'approcher des rives du Tennessee et à opérer sa jonction avec le général Forrest, qui était à cette époque tenu en échec par la cavalerie unioniste, sous les ordres du général Rousseau.

Empêchant Hood de se rapprocher du chemin de fer ainsi que d'Atlanta, Sherman expédia un corps, sous le commandement du général Thomas, vers Nashville, avec ordre d'y concentrer toutes les troupes disponibles, pendant que, revenant sur ses pas avec le reste de son armée, il entreprenait une marche rapide vers Atlanta, détruisant le chemin de fer derrière lui. Le général Hood n'était point préparé à ce soudain changement de front. Ayant fait reposer ses hommes et réduit Atlanta en cendres, Sherman dirigea ses colonnes vers le sud. Les bagages superflus ainsi qu'une partie de l'artillerie avaient été envoyés à Chatanooga et à Nashville.

L'armée, se séparant de sa base et de ses lignes de communication, fut alors divisée en deux ailes : la droite sous les ordres du général Howard, la gauche commandée par le général Slocum. Cette première division était composée des 15e et 17e corps d'armée, sous les généraux Osterhaus et Blair, la seconde des 14e et 20e corps, commandés par les généraux Davis et Williams. Chaque corps était en moyenne de 14,000 à 16,000 hommes; on avait donc un ensemble de 58,000 hommes. Chaque corps avait également de douze à dix-huit pièces de 12. Le total de l'artillerie, formant cinquante-huit pièces, représentait une pièce par 1,000 hommes. La cavalerie, sous le général Kilpatrick, comptait 5,000 hommes avec huit pièces de canon; 2,000 wagons, attelés de 6 mulets chacun, complétaient le train; 200 ambulances étaient chargées du transport des malades et des blessés, ainsi que des approvisionnemens médicaux.

L'objet principal de cette expédition était naturellement de gagner le plus de terrain possible et d'atteindre les côtes au plus tôt, et si l'on prend en considération le manque de bonnes routes, une marche rapide, ainsi qu'on l'entend en Europe, n'était point toujours chose aisée à exécuter. Presque chaque division s'avançait par des chemins différens, formant quelquefois un front qui atteignait cinquante milles de large, ce qui forçait les troupes de traverser forêts et marais, les obligeant à construire des centaines de ces chemins appelés en Amérique *corduroy roads* et formés de troncs d'arbres disposés les uns à côté des autres, comme les planches du rude parquet des écuries. C'est seulement au milieu de la vase et des marais que l'homme apprécie cette grande abondance de forêts qui caractérise le territoire américain. Les soldats fédéraux, spécialement ceux de l'ouest, montrent au reste une grande habileté dans la construction de ces routes. Cet immense front marchant donnait de remarquables facilités pour fourrager. Un ordre spécial, où se montrait toute la prévoyance de Sherman, expliqua la manière dont l'armée devait fourrager et subvenir à ses besoins.

L'armée quitta Atlanta le 16 novembre, emportant dix jours de rations. L'aile gauche suivait le chemin de fer d'Augusta, qui était détruit à mesure que les troupes s'avançaient; l'aile droite suivait la ligne de Macon, semblant menacer cette place, l'un des principaux dépôts de l'armée re-

belle, de même que Miledgville, la capitale de la Georgie. Ce ne fut qu'à quatre-vingts milles d'Atlanta et à quelques milles de Macon que la cavalerie, précédant l'aile droite, rencontra la cavalerie ennemie, soutenue par quelques régimens de milice; mais l'ennemi fut aisément défait, avec l'assistance de la brigade Walcott, du 15e corps d'armée. Cette escarmouche, ainsi qu'une autre de même nature près de la rivière Ogeechee, fut la seule résistance que rencontra l'armée unioniste jusqu'à son arrivée aux défenses extérieures de Savannah.

Macon, que l'ennemi, tremblant pour sa sécurité, avait mis en état de défense, fut dédaigné par Sherman, qui, pour déguiser davantage son projet d'atteindre Savannah, chargea la cavalerie de faire une démonstration contre Augusta. En même temps les colonnes furent rassemblées, et le gros de l'armée descendit rapidement l'étroite péninsule formée par les rivières Savannah et Ogeechee. Aux approches de Savannah, une colonne fut envoyée pour détruire le chemin de fer qui se dirigeait sur Charleston, pendant que l'autre colonne s'avançait contre le fort Mac-Allister, commandant l'Ogeechee, le seul obstacle qui empêchât de communiquer avec l'escadre de l'amiral Dahlgreen.

Les forces réunies dans Savannah, et s'élevant au chiffre de douze mille hommes environ, étaient placées sous le commandement du général Hardee. Suffisantes pour repousser toute attaque contre les défenses de la place, elles étaient trop considérables pour pouvoir y subsister. Sherman prit ses dispositions pour aplanir l'obstacle qui s'élevait entre lui et l'escadre, et l'empêchait de serrer la main à l'amiral Dahlgreen. Le 15 décembre, le général Hood avait perdu une bataille devant Nashville; mais le général Hardee préféra ne pas courir les chances d'un combat hors de Savannah. La division Hezen, ayant traversé la rivière, attaqua le fort avec fureur; Hardee, jugeant inutile de prolonger la résistance, abandonna bientôt Savannah à sa destinée, et Sherman put saluer la mer avec un enthousiasme que l'on comprendra sans peine. Les confédérés laissaient dans Savannah bon nombre de canons et, ce qui était plus précieux, de grandes quantités de coton. Il serait impossible de donner quelque idée de la joie produite dans le nord par le succès de cette expédition, qui ne contribua pas médiocrement à décourager les populations du sud.

La marche de Sherman était maintenant toute tracée. Il se dirigeait vers l'est, vers Charleston et Wilmington, pour arriver plus tard sur Richmond. La destruction de quelques lignes de chemins de fer dans l'intérieur de la Caroline du sud suffit pour livrer à Sherman Charleston, le berceau de la rébellion. La défaite du général Hood par le général Thomas permit en même temps à ce dernier de détacher un corps (sous Scofield), qui fut promptement expédié sur les côtes de la Caroline du nord, pour opérer avec le corps d'armée du général Terry. Avant que le général Scofield fût arrivé au rendez-vous, le général Terry s'était emparé, avec l'aide de la

flotte, du fort Fisher, ouvrant de la sorte le chemin de Wilmington. Cette ville, située à deux cents milles de Richmond, partagea bientôt le sort de Savannah et de Charleston. Les généraux Scofield et Terry avaient dès ce moment à leur disposition le chemin de fer de Weldon, si nécessaire à l'armée de Lee. De son côté, Sherman pénétrait à Colombia (17 février 1865), c'est-à-dire au cœur de la Caroline du sud, que Beauregard évacuait en toute hâte, se retirant vers Charlotte, dans la direction du nord. Le général Sherman ne crut pas devoir le poursuivre, et se détermina à marcher en droite ligne dans la direction de l'est, de manière à effectuer aussi promptement que possible sa jonction avec les colonnes de Scofield et de Terry. Ce nouveau plan de campagne l'obligeait à se diriger vers Fayetteville, place située sur la rive gauche de la rivière Cape-Fear. A Fayetteville, il devait trouver une rivière navigable qui le mettrait en communication avec Wilmington, petite ville transformée en place d'armes pour notre armée. C'est de Wilmington que s'avançait vers Sherman le général Terry. Le général Scofield avait mis, lui aussi, son armée en mouvement; il quittait Newborn et se dirigeait davantage vers l'est, opérant sur une ligne directe contre Richmond.

Vers le 11 mars, Sherman paraissait devant Fayetteville après une marche de cent cinquante milles. A son approche, les confédérés, sous les ordres du général Hardee, se hâtèrent d'abandonner cette importante place avec tout son matériel de guerre. Ce point stratégique étant gagné, le général Sherman se trouvait à une distance de deux cents milles de l'armée du général Grant, et sur le point d'effectuer sa jonction avec les deux autres colonnes opérant sur les côtés de cette armée. Il avait en face de lui le général confédéré Johnstone, dont les troupes étaient disséminées sur une trop vaste étendue de terrain pour qu'on pût attendre d'elles une résistance sérieuse. Le général Johnstone commit cependant la faute d'essayer des manœuvres inutiles contre la puissante armée de Sherman, au lieu de se retirer rapidement et d'attaquer une des deux autres colonnes qui s'avançaient et qu'il lui eût été facile d'anéantir, leur force étant de beaucoup inférieure.

Après s'être reposé deux jours à Fayetteville et avoir établi des communications avec les deux autres généraux unionistes, Sherman se remit en marche, divisant son armée en deux colonnes et la dirigeant sur Goldsboro, point important sur le chemin de fer de Weldon et Richmond, et situé à environ soixante milles de Fayetteville. Pendant ce temps, le général Scofield s'approchait aussi de Goldsboro, et le général Terry suivait la même direction presque parallèlement à l'armée de Sherman. A un endroit nommé Aversboro, Sherman eut à repousser une tentative de résistance du général Hardee, qui, après avoir évacué Fayetteville, s'était retiré sur la rive gauche de la rivière Cape-Fear. Il continua sa marche, à laquelle l'ennemi ne s'opposa plus que faiblement, et ne négligea point toutefois de masquer

ses mouvemens par des démonstrations de son aile gauche et de sa cavalerie contre Raleigh, la capitale de la Caroline du nord, située environ à soixante milles de Goldsboro.

Sur ces entrefaites, le général Johnstone, ayant rassemblé ses forces disséminées, se détermina à tomber sur l'aile gauche de l'armée envahissante, commandée par le général Slocum, et l'attaqua soudainement à Dentonville (18 mars); mais le général unioniste, quoique ayant affaire à des forces de beaucoup supérieures aux siennes, repoussa l'attaque ce premier jour, donnant de cette manière à l'aile droite, commandée par le général Howard, le temps de faire volte-face et d'accourir sur le théâtre de l'action. L'ennemi, voyant la concentration des forces unionistes, ne s'aventura pas à renouveler l'attaque le jour suivant. Scofield avait d'ailleurs pris possession de Goldsboro, et Johnstone était menacé sur ses derrières. Il dut se retirer sur Raleigh, et Sherman négligea de l'y attaquer pour marcher sans retard sur Goldsboro (21 mars), place qu'il avait désignée comme le centre de ses opérations futures.

Notre armée, qui de Savannah avait exécuté une marche de plus de quatre cents milles, put se reposer à Goldsboro et attendre l'arrivée de divers effets de campement. La grande division du Mississipi n'était plus alors qu'à cent quarante milles environ des armées retranchées de Grant et de Lee. Chacun comprenait qu'on touchait à l'heure décisive, et malgré la distance qui séparait encore Sherman de Richmond, son action se faisait déjà sentir à la capitale rebelle, dont les approvisionnemens devenaient de jour en jour plus rares. Le papier-monnaie confédéré était descendu au taux le plus bas. D'un autre côté, les désertions dans l'armée rebelle prenaient des proportions de plus en plus alarmantes pour les gens du sud. Depuis un mois, chaque jour qui s'écoulait envoyait dans nos lignes des douzaines de déserteurs à l'uniforme gris marron. Les Caroliniens du nord semblaient plus particulièrement pressés de rejoindre les lignes unionistes. Sous de pareils auspices, la victoire ne semblait guère devoir favoriser Lee devant Petersburg, et encore plus faibles étaient les chances de succès de Johnstone contre Sherman.

Pourquoi Lee n'avait-il pas essayé en temps utile de se retirer de ses retranchemens et de rejoindre Johnstone de manière à pouvoir écraser Sherman, ou pourquoi Johnstone n'avait-il pas reçu l'ordre de joindre l'armée de Lee et de tenter de concert une attaque contre Grant? Les imprudences commises par les confédérés à cette heure décisive sont vraiment inexplicables. Réduit par ces imprudences mêmes à tenter un tour de force, le général Lee attaqua de nuit (25 mars) la droite de nos lignes. Le fort Steadman et plusieurs redoutes gardées par le 9e corps d'armée furent enlevés assez rapidement; mais il ne fut certes pas aussi aisé pour l'ennemi de conserver les points ainsi gagnés, et avant le lever de l'aurore il fut contraint de se retirer, laissant entre nos mains 1,200 prisonniers. C'était

au tour de Grant de prendre l'offensive avec ses forces prépondérantes, et pour agir il n'attendait plus que l'arrivée du gros de la cavalerie sous les ordres du général Sheridan, qui avait précédemment gardé la vallée de la Shenandoah, par laquelle les confédérés avaient fréquemment menacé de se porter sur Washington. Il était nécessaire sous plus d'un rapport d'appeler Sheridan et sa cavalerie à Petersburg. L'armée du Potomac, habituée à faire la guerre dans des retranchemens, avait besoin d'un auxiliaire propre à un nouveau système d'opérations. La cavalerie de Sheridan avait d'ailleurs pour elle le prestige de nombreuses victoires, et son commandant lui-même possédait un heureux coup d'œil, une entière confiance en lui-même et une grande énergie. En un mot, Sheridan avait toutes les qualités requises pour faire réussir le mouvement projeté. Je dois noter à ce propos un fait caractéristique : c'est que la cavalerie et l'infanterie vivaient en état de divorce sous le drapeau unioniste avant que Sheridan prît le commandement de la première des deux armes, et sût rapprocher cavaliers et fantassins dans un noble sentiment de fraternité militaire.

A peine Sheridan se présentait-il à City-Point, sur la rive droite du James-River (28 mars), qu'il recevait du général Grant l'ordre d'atteindre par un circuit l'extrême gauche de l'ennemi sur le chemin de fer du Southside, c'est-à-dire la ligne conduisant à Danville et la seule communication que possédât Lee avec le sud. Après plusieurs combats, Sheridan, assisté par le 5e corps, parvint (1er avril) à déloger l'ennemi de ses fortes positions près de Burkoville, appelées *Five-Forks*. La jonction entre les armées de Johnstone et de Lee était dès lors rendue impossible. Le gros de notre armée, auquel avait été joint le 24e corps, sous le général Ord, transféré de la rive nord de la rivière James, attaqua et força les lignes ennemies. Le résultat de ces succès fut l'évacuation de Petersburg et de Richmond (3 avril).

Lee devait être naturellement embarrassé sur le choix de sa ligne de retraite. S'il ne cédait pas encore, c'était moins pour tenter de nouveau la fortune avec ses forces réduites et démoralisées que pour obtenir de meilleures conditions dans le cas d'une reddition déjà prévue. Cette situation se dessina mieux encore après l'affaire du 6 avril, lorsque Sheridan, ayant attaqué une des colonnes qui battaient en retraite, captura six généraux et fit près de 6,000 prisonniers. Les quarante-huit heures qui suivirent amenèrent la reddition de l'armée rebelle. Une capitulation fut signée le 9 avril entre les généraux Lee et Grant. Quant au général Jonhstone, il n'avait d'autre alternative que de suivre l'exemple de Lee et de se rendre à Sherman. C'est ce qu'il fit. Déjà plusieurs corps de l'armée confédérée s'étaient débandés. La guerre avait cessé de fait, sans que le général Sherman se rendît bien compte encore de la gravité des coups que ses manœuvres habiles et hardies avaient portés à la confédération.

Un des traits curieux des manœuvres qu'on vient de raconter, c'est la part qu'eut dans les principaux succès de Sherman la destruction des chemins de fer. Avec quelle rapidité tombèrent, par suite de la suppression des voies rapides, les villes fortifiées du sud! Après s'être défendu contre un bombardement de trois ans, opéré par une formidable escadre de navires cuirassés, Charleston succomba pour avoir perdu quelques milles de chemins de fer! Quelle singulière race de soldats que ces destructeurs de *rail-ways* conduits à la victoire par Sherman! et quel curieux exemple d'audace américaine!

La guerre est donc terminée maintenant. Qui ne se réjouira des succès de la grande et libérale république américaine? Et qui pourra hésiter, en lisant le récit des dernières opérations militaires, à reconnaître l'influence qu'ont exercée sur la marche des événemens les efforts si heureusement combinés de Grant et de Sherman? Grant au reste avait de bonne heure compris ce que valait Sherman. C'est en partie à lui que ce dernier, méconnu, regardé comme un excentrique alors que commandait Mac-Clellan, est redevable de son élévation graduelle. Après la campagne d'Atlanta, c'est encore le général Grant qui, dans une lettre écrite à ce sujet, présentait Sherman comme n'ayant que très peu d'égaux et pas de supérieur dans l'histoire militaire. Ce langage dans son exagération même prouve le noble désintéressement du général Grant. Il montre aussi ce que valent les hommes auxquels a été réservé l'honneur de terminer la guerre américaine.

ÉMERIC SZABAD,

Officier d'état-major du général Grant.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1865.

La matière des finances publiques n'encourage point les fantaisies enchanteresses de l'esprit d'utopie. Nous le savons, et pourtant il est un rêve que nous ne pouvons nous empêcher d'évoquer de temps en temps avec complaisance à propos des finances françaises. Nous rêvons qu'un beau jour un ministre hardi autant que sage, tout en conservant le système de comptabilité récemment introduit, — le budget ordinaire, le budget spécial, le budget extraordinaire, dûment balancés par un budget rectificatif, — se présente en fin de compte à la chambre avec un excédant des recettes sur les dépenses égal, pour prendre un chiffre qui ne soit point une hypothèse excessive et arbitraire, aux 126 millions qui, après l'annulation des rentes rachetées, vont former la dotation normale et nominale de l'amortissement. Se figure-t-on un budget combiné de telle sorte qu'il pût ménager à la chambre et au pays une ressource disponible de 126 millions? Nous supposons que le ministre des finances de nos rêves, en apportant ce résultat, l'exposerait comme le point de départ d'un système rationnel et régulier destiné à se reproduire et à se renouveler d'année en année. Il dirait au pays : « Maintenant que nous avons un excédant qui, à proprement parler, n'exprime que l'équilibre normal, puisqu'il représente seulement la dotation légale de l'amortissement, il importe de partir du bon pied, et de ne plus retomber dans la confusion des dépenses déréglées, des arriérés, des déficits, des expédiens empiriques et des emprunts francs ou déguisés. La dépense devra désormais se contenir dans les bornes de la recette. Nous devons nous interdire tout engagement financier encouru à l'aventure ; au lieu d'escompter l'avenir comme des besoigneux et de nous soumettre aux difficultés et aux dégoûts d'une gêne incessante, nous emploierons les ressources du présent et les ressources vraisemblablement croissantes de l'avenir comme des riches qui disposent avec assurance et

profit d'un bien certain et possédé d'avance. Nous ne méconnaîtrons plus désormais les bonnes règles, et, dans une société sensible à l'honneur et à la gloire, nous formons le dessein de maintenir dans sa puissante et féconde intégrité le point d'honneur financier. » Pour mettre en vigueur ce système, le ministre proposerait l'emploi de son excédant. « Que faut-il faire, dirait-il, de ces 126 millions? En stricte justice, ils appartiennent à l'amortissement; mais l'amortissement est tombé depuis dix-sept ans en désuétude, les amortisseurs rigoristes ne sont plus à la mode. La mode est souvent injuste et insensée, mais il est quelquefois dangereux de lui rompre trop brusquement en visière. Aujourd'hui elle encourage les excitateurs des travaux publics. Le plus prudent serait de faire de notre surplus un usage éclectique. Partageons-le en trois lots : consacrons-en un tiers à racheter de la rente, un tiers au ministère des travaux publics, un tiers au dégrèvement des impôts de consommation, et prenons la résolution d'appliquer désormais l'accroissement et les reliquats disponibles de nos recettes suivant la méthode qui concourt le plus efficacement au développement de la richesse générale et du revenu public. »

Continuons notre songe, et représentons-nous l'effet qu'un exposé financier annonçant non-seulement un excédant disponible, mais le dessein de revenir à l'amortissement de la dette et de n'entreprendre des dépenses extraordinaires que dans la mesure des excédans disponibles, produirait sur le marché financier et sur l'ensemble des intérêts économiques du pays. A un état d'anxiété sourde, de malaise ou de marasme succéderait dans le public financier un vif sentiment de soulagement, de satisfaction, de sécurité. On serait débarrassé de ce souci vexant qui fait que l'on est toujours à se demander s'il est bien sûr que les ressources précaires sur la foi desquelles on a engagé des dépenses extraordinaires seront réalisées, si l'on est bien sûr que les annulations de crédit sur lesquelles on compte se produiront, si l'on est bien sûr que le Mexique nous paiera, s'il n'y aura pas un découvert, s'il ne faudra pas augmenter la dette flottante, s'il ne sera pas nécessaire d'emprunter encore : doutes funestes au crédit public, car ils le font souffrir d'un mal futur, d'un mal hypothétique, d'un mal redouté, comme si c'était un mal certain et présent. Le budget strict et régulier dont nous parlons remplacerait par une féconde confiance une inquiétude maladive. On verrait clair alors devant soi, on ne craindrait plus l'enflure périlleuse de la dette flottante, on ne serait plus sous la fascination désagréable du spectre d'un prochain emprunt. Le crédit public se relèverait avec vigueur, la rente de l'état monterait vivement, les capitaux engagés dans tous les placemens acquerraient une plus-value générale; la richesse du pays reprendrait une activité et une efficacité plus grandes par le sentiment même qu'elle aurait de son augmentation intrinsèque, et l'esprit d'entreprise, l'industrie privée, dans leur élan naturel, mèneraient à fin des œuvres plus pressantes, plus nombreuses et plus sû-

rement reproductrices que celles que nos ministres des travaux publics ont l'ambition passionnée d'accomplir eux-mêmes.

Faut-il que nous renoncions à notre hypothèse comme à une chimère trop éloignée de la région du réel et du possible? En vérité, c'est bien plutôt quand nous regardons la réalité que nous croyons rêver. Quoi! on se résigne à subir tant d'ennuis financiers, on s'expose à des périls que des accidens pourraient rendre très graves, on consent à voir les intérêts économiques de la France souffrir d'une inquiète langueur qui paralyse à un certain degré l'activité de nos richesses, et cela pour une disproportion, très médiocre après tout, qu'on laisse subsister d'année en année entre le revenu et la dépense! Il s'agit tout au plus d'une somme de 200 millions suivant les uns, d'une somme inférieure suivant d'autres, c'est-à-dire, dans un budget de plus de 2 milliards, d'une misère, que l'on engage en dépenses au-dessus du revenu réel et certain, que l'on couvre avec des recettes accidentelles, incertaines, précaires, et au pis aller avec la dette flottante. On est cependant en présence d'un revenu annuel qui suit une progression constante d'accroissement; si l'on avait la moindre patience, si pour engager certaines dépenses qui ne forment que la vingtième partie du budget, qui n'ont point un caractère de nécessité inexorable, on voulait bien, au lieu d'hypothéquer d'avance l'augmentation très prochaine du revenu, attendre pendant très peu de temps que cette augmentation fût réalisée, on se mettrait d'aplomb dans cette situation régulière et solide où les dépenses seraient toujours couvertes par des recettes certaines, situation dans laquelle on verrait tout de suite se produire des excédans considérables de ressources dont on pourrait bientôt faire profiter soit les créanciers de l'état par des rachats de rentes, soit les contribuables par des réductions de taxes, soit les travaux publics par des allocations positives. Le problème du rétablissement de l'équilibre financier et de l'affermissement de la confiance nécessaire à l'activité et à la prospérité des affaires se réduit donc à demander un peu de patience, une patience très courte, aux promoteurs ou aux ordonnateurs de certaines dépenses. Il suffirait, pour se mettre à flot, de prendre la résolution de dépenser pour une seule année une centaine de millions de moins, la valeur de la moitié d'un budget extraordinaire ajouté à un budget rectificatif; il suffirait, en termes de diète médicale, de sauter un repas. Que cela ne soit pas possible, voilà ce qui nous surpasse, et le fait devant lequel nous croyons véritablement rêver.

Il est étrange qu'on ne veuille pas comprendre l'influence heureuse et on pourrait dire magique qu'un bon budget, un budget où la dépense serait couverte par une recette régulière et certaine, exercerait, non-seulement sur la sécurité politique, mais sur la prospérité des intérêts économiques du pays. Nous avons entendu depuis quelques années avancer mille absurdités sur les moyens d'animer les affaires industrielles : les uns atten-

dent ce miracle de la baisse artificielle de l'intérêt, les autres de la création ou de l'action dirigeante de certaines sociétés de crédit. Ceux-ci veulent des travaux publics toujours, des travaux publics partout; ces braves gens, relevant leur langage industriel de je ne sais quel baragouin militaire, demandent la grande campagne de la paix, et réclament, pour organiser les glorieuses batailles de l'industrie, le grand emprunt, le milliard de la paix. Certes il y a un moyen plus court, plus facile, un moyen infaillible de donner aux capitaux le stimulant que l'on cherche. Il ne s'agit pas d'emprunter un milliard, il s'agit pour une année de dépenser cent millions de moins; il s'agit d'attendre un an pour que l'augmentation naturelle de la recette fournisse une ressource certaine, assurée d'avance, à la dépense minime qu'on aura eu le courage et le bon sens d'ajourner. Un budget fondé sur cette simple règle de prudence et se présentant comme l'inauguration d'un système auquel le point d'honneur financier de la France serait attaché répandrait partout l'aise et la confiance; il ferait monter de 10 pour 100 les fonds publics, et, par une large élasticité rendue au capital national, il accomplirait avec simplicité un prodige que l'on attendrait vainement de l'action des institutions de crédit ou des systèmes insensés qui pensent rendre la paix féconde en l'obérant de dettes. Au lieu d'escompter l'avenir à un an ou à deux ans d'échéance au profit du présent, il faudrait au contraire mettre le présent en état de faire à l'avenir une petite avance. On n'escompte jamais impunément des ressources futures, quelque assurées qu'elles soient. L'opinion publique fait exactement la contre-partie de l'opération d'un gouvernement qui se plaît à hypothéquer l'avenir. Vous croyez vous enrichir dans le présent en anticipant sur vos ressources prochaines! Puéril et vain calcul : au même instant, cette force positive d'opinion qui constitue le crédit vous reprend au centuple ce que vous croyez avoir acquis. Elle déprécie votre valeur dans la proportion où vous vous confiez aux incertitudes et à l'inconnu de l'avenir, et, cette dépréciation atteignant par contagion toutes les branches de la richesse publique, il se trouve que, pour avoir emprunté une minime ressource aux chances futures, vous vous êtes fait et vous faites aux intérêts économiques du pays un mal profond et retentissant.

La solution de nos difficultés financières, c'est l'histoire de l'œuf de Christophe Colomb. Il n'y a là aucun mystère, aucun sortilége; il suffira, pour faire tenir le budget en équilibre, de prendre pour une année le parti de dépenser 100 millions de moins, d'attendre un an que la recette ait rejoint et dépassé la dépense. Il n'y a pas d'autre solution, et tous les retards que l'on mettra à y recourir seront funestes et aggraveront gratuitement les difficultés que l'on a créées. On nous fait espérer que nous arriverons à cette solution, c'est-à-dire à un excédant régulier des recettes sur les dépenses, dans trois années. L'honorable M. Vuitry, dont le talent distingué serait si bien fait pour exposer les mesures de progrès économique que

rendrait possibles un budget correctement et solidement aligné, vient d'assigner, dans la discussion générale des budgets, ce terme à nos espérances. Il faisait remarquer que depuis 1862 le budget ordinaire fournit des excédans de recette qui vont couvrir une portion toujours croissante des dépenses du budget extraordinaire. Ces excédans étaient de 66 millions en 1862; ils sont en 1865 de 138 millions, c'est-à-dire un peu supérieurs aux ressources de l'amortissement. Si, a-t-il dit, on suit pendant trois ans encore une progression semblable, l'excédant du budget ordinaire porté au budget extraordinaire s'élèvera à 200 millions. Alors, en admettant que les dépenses n'augmentent point, on aura un excédant de recettes d'une cinquantaine de millions que l'on pourra employer soit à développer les travaux publics, soit à réduire certains impôts, soit à amortir la dette. Il faut donc encore trois ans, selon le ministre qui assurément, avec M. Fould, a le plus à cœur l'alignement du budget, il faut trois ans pour que nous arrivions à un excédant. Ce n'est pas tout, il faut surtout que pendant la même période les dépenses n'augmentent pas. Il faudrait aussi, suivant nous, que l'on conservât la disponibilité des augmentations du revenu ordinaire. Or voici que par le nouveau projet de loi des travaux publics non-seulement on aliène des forêts de l'état, mais on engage pendant une série d'années les augmentations du revenu. Devant une telle perspective, la promesse de M. Vuitry devient irréalisable, et son renvoi à trois ans prend le caractère d'un ajournement indéfini. A nos yeux, la déclaration de M. Vuitry, émise dans la pensée de rassurer les esprits, quand on songe aux conditions dont elle est accompagnée, ne peut au contraire que les frapper de découragement. Nous ne savons pas de témoignage qui démontre avec plus de force qu'il est nécessaire de recourir au seul remède efficace, c'est-à-dire à une réduction radicale et prompte des dépenses.

C'est à cette conclusion énergique et sage qu'aboutit la discussion magnifique soutenue par M. Thiers. Jamais la lucidité merveilleuse qui illumine l'éloquence de cet homme d'état n'a rendu au pays un plus grand service. Sans doute les regrettables tendances de la politique financière avaient été plus d'une fois signalées. Nos lecteurs n'ont point oublié les travaux approfondis publiés dans la *Revue* sur cette question par M. Casimir Perier, les études très précises et très substantielles sur les budgets comparés de la France et de l'Angleterre que M. Victor Bonnet reproduit aujourd'hui dans un intéressant volume, *le Crédit et les Finances;* mais les vives et claires démonstrations de M. Thiers ont imprimé pour ainsi dire en traits ineffaçables sur la conscience publique les faits qui constituent notre situation financière. Nous avons un revenu ordinaire, en impôts perçus, qui varie entre 1,900 et 1,930 millions, et nous faisons depuis quatre ans une dépense qui varie entre 2 milliards 200 et 2 milliards 300 millions. Nous décomposons nos dépenses en trois budgets, le budget ordinaire, le budget extraordinaire, le budget rectificatif. Ce sont ces deux derniers

budgets qui représentent à peu près la différence entre nos recettes régulières et certaines et nos dépenses effectives. Or il y a dans le budget rectificatif des dépenses qui pourraient et devraient être prévues dans le budget ordinaire; il y a aussi dans le budget extraordinaire des dépenses qui ont un caractère de constance et de suite : à des dépenses de cette nature, qui pourraient être prévues ou qui ont un caractère incontestable de durée, il devrait être pourvu, comme aux dépenses du budget ordinaire, par des ressources régulières, certaines, constantes. L'imprudence que M. Thiers reproche à notre politique financière, c'est que cette politique, pour couvrir ces dépenses, détourne d'abord de leur emploi naturel la totalité des ressources de l'amortissement et n'applique à solder le surplus que des ressources accidentelles, précaires et douteuses. Agir ainsi, c'est à la fois, par la suspension devenue permanente de l'amortissement, traiter injustement les créanciers de l'état et causer un dommage plus grave encore au crédit public. C'est en outre s'exposer à des déficits qui iront d'abord peser sur la dette flottante et ensuite sur le grand-livre. On peut présenter des chiffres légèrement différens et discuter sur des détails, mais voilà bien les traits généraux et incontestables de notre situation financière. Nous ne voyons pas pourquoi M. Thiers se plaint du système de comptabilité introduit par M. Fould; ce système nous paraît essentiellement propre à bien montrer au public où sont les abus et les dangers, et à faire sentir à une chambre éclairée le point et le moment où sa responsabilité s'engage. Il groupe en masses, et conformément à leurs divisions naturelles, les élémens des budgets, et il laisse voir avec une pleine clarté les fautes commises soit dans l'exagération des dépenses, soit dans l'affectation des ressources. Il nous a toujours semblé qu'en adoptant ce système M. Fould avait voulu mettre nettement la chambre en présence de sa responsabilité. Pour que ce résultat fût atteint, il suffisait qu'un esprit attentif, ingénieux, pénétrant, voulût bien étudier et analyser le budget à la clarté de cette méthode. C'est ce que M. Thiers vient de faire avec une souveraine puissance d'élucidation. Ses derniers discours marqueront comme un événement dans notre histoire financière. Nous sommes convaincus que les démonstrations qu'ils ont apportées donneront à l'avenir, au ministre des finances d'abord, à la chambre ensuite, une grande force pour résister à des entraînemens dangereux qui, après l'expérience de ces quatre dernières années, deviendraient absolument inexcusables.

Ce grand débat financier est aussi pour la France un grand enseignement politique. Tous les esprits éclairés savent que la plénitude des prérogatives dont les assemblées représentatives doivent jouir n'est point la conception arbitraire d'une théorie, qu'elle est au contraire le résultat qu'une longue série de fautes, de luttes, d'événemens, a fait sortir de l'expérience des peuples modernes. Il est possible cependant que les générations contemporaines aient besoin de nouvelles leçons pour acquérir cette convic-

tion; il est possible qu'elles aient besoin d'apprendre expérimentalement l'utilité et la nécessité des garanties représentatives. Nos difficultés financières actuelles rouvrent les horizons de cette éducation politique; elles montrent combien il serait nécessaire que les prérogatives du corps législatif fussent ou étendues ou exercées avec une vigilance plus jalouse. Nos difficultés financières proviennent de deux causes, d'une impulsion trop vive et trop mal concertée donnée aux travaux publics et de l'expédition du Mexique. Une certaine école semble avoir persuadé au pouvoir que la paix a ses victoires comme la guerre, et que ces victoires se remportent dans les campagnes de travaux publics. Quant à l'idée de fonder au Mexique un empire latin sous le gouvernement d'un archiduc autrichien, nous ne voyons ni le parti ni l'école qui peut l'avoir inspirée. Voilà les deux causes qui, agissant ensemble, nous font une situation financière si tendue. Autrefois c'était des chambres que venait l'excitation aux travaux publics : le gouvernement avait grand'peine de ce côté à se défendre contre l'entraînement des députés; aujourd'hui c'est le gouvernement qui est le promoteur des grands travaux, et nous n'avons plus pour le retenir qu'à compter sur l'intelligence financière et la fermeté de la chambre. Non content de partager déjà avec le Mexique notre budget extraordinaire, le ministère des travaux publics demande 350 millions par un projet spécial qui absorbera, outre les forêts vendues, les accroissemens de revenu de plusieurs années. Quant au Mexique, sauf un petit nombre d'esprits dont les prévisions étaient taxées de malveillance, qui eût prévu, lors des modestes débuts de l'entreprise, ce qu'il nous a déjà coûté et ce qu'il nous coûtera encore? L'affaire du Mexique commença l'année même où M. Fould nous apporta ses projets de réforme financière, au moment où s'achevait l'opération de l'unification de la dette, au lendemain du jour où les rentiers, confians dans la promesse d'économies qui devaient augmenter le taux de capitalisation du 3 pour 100, venaient de faire au trésor un cadeau gratuit de 150 millions. Qui eût pu croire, au moment où ce don héroïque était sollicité pour soustraire l'état et le crédit public à la nécessité d'un emprunt, que le double ou le triple de cette somme devait être dévoré en si peu de temps par l'entreprise du Mexique? S'il eût été donné à une chambre représentative qui aurait voté l'unification de la dette et la soulte de se prononcer d'avance en pleine connaissance des choses, en pleine liberté, sur une entreprise politique telle que l'expédition mexicaine, il n'est pas douteux que cette chambre eût aperçu ce qu'il y avait de contradictoire entre la politique financière qu'on venait d'inaugurer et la politique extérieure dans laquelle on allait s'aventurer, et qu'ayant le choix, elle eût préféré l'intérêt de la bonne économie des finances aux chances d'une guerre lointaine; mais ce n'est plus du passé qu'il est question aujourd'hui : c'est à l'avenir qu'il faut songer.

La discussion des budgets a donc été cette année une préparation toute

naturelle à la discussion de la question du Mexique. M. Jules Favre est entré dans le fond du débat avec sa vigueur et son éloquence accoutumées. M. Rouher, suivant son habitude aussi, a fait bonne contenance; mais il ne pouvait résulter de cette controverse instructive pour le pays aucune conclusion immédiate et décisive. Il n'y a que deux choses possibles : ou bien le gouvernement est résolu à pousser l'expérience jusqu'au bout, ou il se réserve de profiter des circonstances pour combiner avec les États-Unis quelque plan qui lui permette de se dégager honorablement de cette regrettable entreprise. C'est cette seconde solution que nous avons recommandée depuis le rétablissement de la paix aux États-Unis; si le gouvernement était enclin à l'adopter, il mettrait dès à présent avec autant de résolution que d'activité sa diplomatie à la besogne, et nous comprenons qu'il se garderait de faire part au public de son dessein et de ses démarches. Que si au contraire on s'obstine à vouloir fonder un empire soi-disant latin à côté de la grande république anglo-saxonne, on se précipite les yeux fermés dans l'inconnu, et le moindre des périls auxquels on s'expose est de charger nos finances pendant une période indéfinie. Dans cette hypothèse en effet, il n'est plus permis de compter sur le prompt rappel de notre armée expéditionnaire, il n'est plus permis non plus d'espérer que le gouvernement impérial du Mexique pourra demander au crédit des ressources qui lui sont indispensables, à moins que la France ne consente à garantir franchement sa solvabilité. Des deux façons on ne peut qu'entrevoir des sacrifices obligés pour nos finances. Qui serait en état aujourd'hui de fixer l'époque où l'empereur Maximilien pourra se passer de nos soldats et de notre argent? Nous avons entendu dire que notre corps expéditionnaire devra rester au Mexique cinq ans encore. Si une telle assertion sortait d'une bouche officielle, elle ferait bondir le corps législatif et désespérerait l'opinion. Qu'on y songe pourtant : l'empereur Maximilien ne pourra se passer de la protection de nos troupes tant qu'il n'aura pas constitué une armée mexicaine disciplinée, sûre, et qui soit capable de faire respecter son autorité dans toute l'étendue de cette contrée immense. Est-ce trop ou plutôt est-ce assez de cinq ans pour changer complétement les mœurs politiques d'un peuple, pour lui former une armée solide et fidèle? Soyons raisonnables et justes : si nous abandonnons Maximilien avant que la rénovation du Mexique soit accomplie, ne faisons-nous pas de lui un Iturbide, un Santa-Anna, laissé à la merci de la première conspiration militaire venue? On ne saurait trop insister sur toutes les issues probables de la question mexicaine, car enfin il serait indigne de nous de nous livrer au hasard en nous fiant à l'imprévu: il faut prendre un parti, quel qu'il soit; il faut bien que la France sache où elle va et ce qu'elle fait.

Le voyage de l'empereur en Algérie, brillamment conduit, s'est heureusement terminé. Le retour du chef de l'état à Paris a été précédé de l'ac-

ceptation des démissions du prince Napoléon et d'une mesure aimable envers la presse, à laquelle l'impératrice a eu la gracieuse coquetterie d'attacher son nom. Les peines administratives appliquées aux journaux ont été levées. Espérons que cette amnistie est le prélude d'une politique plus libérale, et que le jour n'est point éloigné où la presse, recouvrant ses droits, recevra un traitement plus digne de l'esprit français que celui auquel on l'a soumise depuis treize ans. L'excursion de l'empereur a eu ce premier et heureux résultat de ranimer les espérances de nos colons algériens. Nous allons voir sous peu les fruits politiques du voyage de l'empereur. L'Algérie a coûté cher sans doute à nos finances, elle nous a coûté si cher qu'elle a guéri la France de l'envie de se faire une autre Algérie à deux mille lieues de ses rivages; mais depuis longtemps la France a pris son parti de garder cette colonie, qui est si voisine d'elle, qui lui fait vis-à-vis sur l'autre bord de la Méditerranée, et à laquelle nous lient de si beaux souvenirs militaires. L'Algérie, c'est la jeunesse de l'armée française contemporaine, et il n'est pas de sacrifices que nous ne nous imposions volontiers pour porter au degré de prospérité dont elle est capable cette France d'Afrique. Aussi attendons-nous avec confiance l'exposé des projets que l'empereur doit avoir préparés. Déjà avec le voyage impérial a coïncidé la création d'une société destinée à entretenir un courant de capitaux entre la métropole et la colonie; l'état, nous ne savons pourquoi, demande à cette compagnie un prêt de 100 millions qu'il lui remboursera en cinquante annuités. Voilà encore un de ces emprunts indirects que le gouvernement préfère, sans qu'on en voie la raison, aux emprunts directs. La discussion nous éclairera sans doute sur le mérite d'une combinaison qui ne se liait pas nécessairement avec une compagnie créée pour commanditer la production algérienne.

Un autre souverain s'est mis récemment en voyage : nous voulons parler de l'empereur d'Autriche et de son excursion en Hongrie. Nous n'avons point à regretter la bonne opinion que nous avions eue des résultats probables de ce voyage. Il paraît que les Hongrois et l'empereur d'Autriche se félicitent mutuellement de cette cordiale et bruyante rencontre. Le « eljen, » le hourrah de l'enthousiasme hongrois, accueille l'empereur, qui entend sans s'effaroucher le rhythme guerrier de la marche de Rakokczy. L'empereur s'est entretenu avec les premiers citoyens du pays, réunis en députation; on a remarqué, entre autres, sa conversation avec M. Deak, l'homme en qui se personnifie la tradition des droits politiques de la Hongrie. On parle d'amnistie, de réconciliation, de l'intention manifestée par l'empereur de se faire couronner roi de Hongrie. La cérémonie du couronnement est précédée de l'acceptation de la loi fondamentale du pays, du diplôme : ainsi le veut la tradition hongroise. Parler de couronnement, c'est annoncer quelque chose qui ressemble à l'acceptation du diplôme, au pacte, renouvelé à chaque sacre, qui faisait de la vieille royauté hon-

groise une royauté consentie, une monarchie limitée. Si l'accord peut se conclure, les meilleurs patriotes de Hongrie n'hésiteront point à accepter des amendemens aux dispositions de leurs vieilles lois, qui ne sont plus compatibles avec l'époque actuelle. Ce qui est évident d'après les correspondances de Pesth, c'est que des deux parts on veut le rapprochement, on est pénétré de l'esprit de conciliation et l'on croit toucher à une ère nouvelle. Il y a bien un doute qui çà et là surnage, la crainte qu'au sein du cabinet une influence trop germanique, et que les Hongrois regardent comme leur étant hostile, ne réussisse à neutraliser les bonnes dispositions de l'empereur. Nous espérons, quant à nous, que c'est cette influence qui sera paralysée. Si la réconciliation s'opère, l'empereur d'Autriche y gagnera sans doute beaucoup : il aura fait là une campagne plus utile aux intérêts de sa puissance que celle des duchés, il aura noué au cœur même d'un des plus valeureux de ses peuples une alliance intime qui vaut mieux que toutes les compensations que l'Autriche pourrait solliciter ou espérer de la Prusse; mais la Hongrie aurait à tirer, elle aussi, grand profit de cet heureux changement. En s'unissant à l'empereur, la Hongrie prendra certainement une large part dans le gouvernement constitutionnel de l'empire. La Hongrie, les événemens de l'histoire et la géographie l'ont ainsi voulu, ne peut entrer en relations avec l'Europe qu'à travers le système autrichien; en acceptant cet intermédiaire, la Hongrie le pénètre, s'en empare, et peut donner la main à l'Europe libérale. C'est donc une belle occasion qui s'offre à elle aujourd'hui, et personne ne la blâmera, si elle ne la laisse point échapper.

En Prusse, M. de Bismark est toujours en scène. Cet homme d'état intéresse les spectateurs étrangers par la singularité de ses mouvemens. On est frappé de la vivacité et du contraste de ses actes. A de certaines heures, il a l'aspect d'un homme d'état tout à fait moderne; en d'autres momens, il a l'air d'un ministre gothique, et on lui décernerait volontiers, en guise de couronne, une perruque à marteaux. Après telle action de lui qu'on est forcé de blâmer absolument, vient de sa part telle démarche que l'on approuverait de bon cœur. Nous n'avons plus à parler de sa politique à propos du Slesvig-Holstein; nous la laissons apprécier par les grands politiques qui ont déployé tant d'habileté et de finesse pour laisser écraser le pauvre Danemark, et qui doivent être aujourd'hui très fiers en effet d'avoir si bien travaillé pour le roi de Prusse. M. de Bismark vient de compliquer d'une algarade personnelle le lent et incompréhensible imbroglio qu'il joue avec la seconde chambre prussienne. La chambre a rejeté son projet d'emprunt pour les dépenses de la campagne des duchés et n'a point approuvé ses plans maritimes. On sait que depuis 1848 l'idée d'avoir une flotte fédérale est le jouet favori du libéralisme allemand. M. de Bismark montre le jouet et promet Kiel, pensant devenir populaire; à d'autres! on ne veut pas une marine de sa façon, et la chambre, sur la propo-

sition d'une commission spéciale, vote un tout autre système que le ministre refuse à son tour. Altercation, gros mots. M. de Bismark a en face de lui un brave homme, un honnête professeur de médecine, M. Wirchow, président de la commission. M. de Bismark le compare à l'homme qui donna le premier coup de marteau sur le navire démoli avant d'être achevé que le parlement de Francfort avait commencé à construire pour doter l'Allemagne d'une marine fédérale. M. Wirchow tient la comparaison pour offensante et y répond par un démenti. Voilà M. de Bismark enchanté; il se souvient qu'il est major de milice en même temps que ministre; l'honneur militaire lui prescrit d'obtenir une réparation par les armes; il propose à M. Wirchow un duel. La chambre interdit à l'honorable député de répondre à la provocation ministérielle, et M. de Bismark se venge en mettant aux trousses de M. Wirchow des agens de police en permanence qui suivent l'honnête docteur jusqu'à la porte de l'hôpital où il va faire sa clinique. Tout cela devient incompréhensible à force de puérilité, d'absurdité, de mauvais goût. Un homme d'état qui a les yeux sur l'Europe et que l'Europe regarde peut-il compromettre ainsi de gaîté de cœur son caractère dans de pareilles misères? On hausse les épaules. Changeons de spectacle, et nous verrons M. de Bismark agir en homme politique éclairé et distingué : c'est lorsqu'il a la pensée de négocier un traité de commerce entre le Zollverein et l'Italie, et que, se sentant arrêté par les fins de non-recevoir formalistes des petits gouvernemens allemands, qui ne veulent point reconnaître le roi d'Italie, il combat dans une circulaire remarquable une prétention ridicule et contraire aux intérêts ainsi qu'au bon sens des peuples allemands.

Il faut louer le gouvernement italien de n'avoir fait aucune concession aux offensantes pointilleries des princes légitimistes d'Allemagne. Le souverain de l'Italie ne peut dissimuler dans le protocole d'un traité le titre qui lui a été décerné par la nation, et sous lequel la nation a voulu elle-même placer ses actes publics. On concevrait que l'Italie eût quelques condescendances en matière de formes dans une négociation semblable à celle qu'elle poursuit avec le saint-père, dans laquelle de grands avantages moraux peuvent être obtenus au prix de quelques ménagemens pour des scrupules respectables; mais l'Italie ne doit que le dédain à de petits princes qui affectent de ne point la reconnaître, et qui se piquent d'être plus orthodoxes en fait de légitimité que le chef de leur propre ligue commerciale, que le roi de Prusse en personne.

Aux États-Unis, la pacification est définitivement achevée. La capitulation de Kirby Smith a rétabli l'autorité fédérale dans les états situés à l'ouest du Mississipi qui s'étaient unis à la rébellion séparatiste. La république a maintenant deux grandes affaires intérieures : le jugement de Jefferson Davis et des autres principaux rebelles, et la réorganisation sociale et politique des états reconquis à l'Union. Les procès politiques qui

vont commencer sont la triste suite de la guerre civile. Il faudra déplorer les arrêts prononcés contre les accusés, si par leur sévérité ils viennent à ressembler à des représailles inspirées par une passion de vengeance : l'intérêt politique de ces procès résidera surtout dans la fixation judiciaire des devoirs de fidélité qui lient les citoyens envers l'Union à l'encontre de ce droit de séparation dont la revendication a failli dissoudre la grande république. Dans cette épreuve judiciaire, ce qui doit être frappé de mort, c'est non des hommes, mais la doctrine des *state rights* poussée jusqu'au droit d'insurrection, doctrine destructive de la nationalité américaine. Quant à la réorganisation politique et sociale, à la reconstruction, comme on dit aux États-Unis, c'est une œuvre bien difficile, et qui ne sera pas promptement achevée. La tendance et le désir manifeste de M. Johnson seraient d'organiser dans les états confédérés les élémens tels quels de gouvernement qui peuvent y subsister encore. Ainsi dans la Virginie, dans la Caroline du nord, il provoque l'élection de conventions qui auront à se prononcer sur les nouvelles constitutions à donner à ces états. Les difficultés de cette tâche se révèlent tout de suite. M. Johnson n'a appelé que la population blanche à choisir les membres de ces conventions. C'était peut-être la façon d'agir la plus conservatrice; mais l'exclusion des noirs dans ces élections a excité les protestations violentes de l'ancien parti abolitioniste et de son orateur le plus populaire, M. Wendell Philips. Les dispositions témoignées par les électeurs de la Virginie et de la Caroline ne sont point encourageantes; on assure que les électeurs virginiens repoussent de la candidature les citoyens qui, durant la guerre, étaient restés fidèles à l'Union, et ne portent leurs voix que sur des séparatistes. Il y aura bien des chocs, bien des tiraillemens, et on ne peut guère espérer d'arriver à la reconstruction des états qu'après de nombreux et lents tâtonnemens. Quelques hommes distingués, le général Sherman entre autres, comme il vient de le déclarer dans un intéressant exposé qu'il a fait de ses dernières opérations devant la commission d'enquête de la guerre, avaient cru tout d'abord que la reconstruction aurait pu se faire, en même temps que les capitulations militaires, dans un sincère élan de réconciliation cordiale. Le général Sherman assure que les généraux confédérés avec lesquels il a été en contact paraissaient avoir pris leur parti de la défaite de leur cause, et se montraient disposés à une réconciliation semblable; mais ces beaux mouvemens, en admettant qu'ils puissent avoir des effets durables, ne sont possibles qu'à un moment : une fois l'occasion passée, avec la force d'impulsion qui lui était propre, elle ne se représente plus. Et ici l'occasion s'est évanouie devant cet attentat de Booth, qui a réveillé toutes les passions et toutes les haines, et qui a été si funeste au sud.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

—

TROIS FEMMES DE LA RÉVOLUTION (1).

Trois publications nouvelles, — les livres de M. de Lescure sur la princesse de Lamballe, de M. Chéron de Villiers sur Charlotte Corday, et d'un biographe anonyme sur la marquise de Montagu, — ont rappelé l'attention sur trois femmes qui donnèrent à l'une des plus tragiques époques de notre histoire les plus nobles exemples de force morale. Embellies par le double charme de la grâce et de la bonté, elles paraissaient réservées à la vie la plus tranquille, la plus heureuse, quand, précipitées au milieu de terribles catastrophes, elles passèrent en un jour de la timidité de l'enfant au stoïcisme du héros. L'une, victime volontaire, qui s'offre en holocauste pour apaiser le courroux du ciel, subit avec une angélique douceur le martyre du dévouement et de l'amitié; l'autre sacrifie sa vie dans l'espoir d'arracher la France à une tyrannie sanguinaire; la troisième doit son illustration récente à des épreuves quelquefois aussi cruelles que la mort même, à l'exil et à la pauvreté. Dans chacune de ces destinées, on retrouve les contrastes qui marquèrent alors l'histoire de la société française tout entière, d'abord des songes enchanteurs, puis un affreux réveil. Qu'on remonte aux jours qui précédèrent ce terrible moment du réveil. Dans la bourgeoisie aussi bien que dans la noblesse, en France comme à Paris, et à Paris comme à la cour, on n'avait à la bouche que les mots de justice et d'honneur, de tolérance et de liberté. C'était un vrai délire de bienveillance et d'espoir. « Comme l'astrologue de la fable, on tombait dans un puits en regardant les astres (2). » La princesse de Lamballe à Trianon, Charlotte Corday dans l'Abbaye-aux-Dames de Caen, Mme de Montagu à l'hôtel de Noailles, partageaient les mêmes illusions sur l'avenir de l'humanité. Le temps semblait venu où disparaîtraient tous les préjugés, toutes les hontes et toutes les misères. Mme de Lamballe était grande-maîtresse d'une loge maçonnique dont Marie-Antoinette disait : « Dieu y est dans toutes les bouches; on y fait beaucoup de charités. On élève les enfans des membres pauvres ou décédés, on marie leurs filles. Il n'y a pas de mal à tout cela... Je crois, après tout, qu'on pourrait faire du bien sans tant de cérémonies; mais il faut laisser à chacun sa manière : pourvu qu'on fasse le bien, qu'importe (3)? » La bienfaisance, la sensibilité, étaient alors à la

(1) *La Princesse de Lamballe*, par M. de Lescure; — *Marie-Anne-Charlotte de Corday d'Armont*, par M. Chéron de Villiers; — *Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu.*

(2) *Vie de la princesse de Poix*, 1 volume tiré à peu d'exemplaires, par la vicomtesse de Noailles, née en 1791, morte en 1851.

(3) Lettre de Marie-Antoinette à sa sœur Marie-Christine, 26 février 1781.

mode. Charlotte Corday, unissant dans une même admiration les œuvres de Plutarque et de Jean-Jacques Rousseau, rêvait « une république aux vertus austères, aux dévouemens sublimes, aux actions généreuses. » Quant à Mme de Montagu, petite-fille du maréchal de Noailles et fille du duc d'Ayen, elle vivait au milieu de cette brillante société où « le goût ancien était l'interprète élégant des idées nouvelles. » Deux de ses beaux-frères appartenaient à cette pléiade de paladins philosophes qui avaient été en Amérique les chevaliers de la démocratie. C'étaient le vicomte de Noailles et le marquis de Lafayette. « Ceux qui ont vécu dans ce temps, a dit Mme de Staël, ne sauraient s'empêcher d'avouer qu'on n'a jamais vu tant de vie ni d'esprit nulle part. » Sans rien perdre de sa grâce, la conversation française s'enrichissait de débats sérieux sur les sujets les plus élevés. Les contrastes les plus piquans se manifestaient en toute chose, comme le remarque si bien le comte de Ségur dans ses mémoires; on parlait d'indépendance dans les camps, de démocratie chez les nobles, de philosophie dans les bals, de morale dans les boudoirs. La jeune noblesse française n'avait jamais eu plus d'entrain, plus d'éclat; elle passait tour à tour du prestige des mœurs féodales aux douceurs de l'égalité plébéienne; elle se passionnait pour les mœurs nouvelles, les clubs, les courses de chevaux, les ballons, le magnétisme : elle n'était pas éloignée de l'espoir que la baguette de Mesmer deviendrait le remède universel qui guérirait tous les maux de l'humanité. Sans doute, dans cette aristocratie qui envisageait l'avenir d'un œil si joyeux, si confiant, il y avait bien des inconséquences, bien des puérilités; mais en revanche quelle foi dans le progrès, quel respect pour la toute-puissance de la philosophie, quel culte pour les œuvres des princes de la pensée! Les cahiers de la noblesse, rédigés dans les bailliages à la veille des états-généraux, demandaient des droits civils et politiques plus étendus que ceux que la révolution nous a laissés. Les jeunes seigneurs de la cour étaient les premiers à fronder le vieil orgueil féodal. La royauté elle-même prenait l'horreur de l'étiquette, et Marie-Antoinette jouait *le Barbier de Séville*.

Parmi les femmes de cette cour si brillante, il n'y en avait peut-être pas de plus sympathique et de plus digne de respect que la princesse de Lamballe. Née à Turin, le 8 septembre 1749, Marie-Thérèse-Louise de Savoie-Carignan avait épousé, à l'âge de dix-sept ans, un jeune homme qui n'en avait que dix-neuf, le duc de Lamballe, fils du vertueux duc de Penthièvre et dernier rejeton de la descendance illégitime de Louis XIV. Veuve au bout de quelques mois de mariage, elle consacra sa vie à entourer de soins son beau-père. Belle, riche, honorée, portant à la fois les deux noms les plus illustres du monde, celui de Savoie et celui de Bourbon, il lui aurait été facile de contracter un second mariage dans les plus brillantes conditions. Elle préféra rester fidèle à un souvenir, et pleura un mari indigne d'elle, comme s'il avait été le meilleur des époux. Pieuse de cette piété douce qui est pour le cœur d'une femme une poésie et une sauvegarde, elle chercha la consolation dans une existence recueillie, dans

un continuel sacrifice de soi-même. M. de Lescure trace un touchant tableau de cette période de la vie de la princesse, et l'on comprend facilement la sympathie qu'elle devait inspirer à la reine. Aux yeux de Marie-Antoinette, dont l'imagination allemande était aussi tendre que rêveuse, la mélancolie de la jeune veuve était un grand charme. Par une sorte d'intuition, elle devina tout ce qu'il y avait de dévouement dans le cœur de Mme de Lamballe et la nomma surintendante de sa maison.

L'horizon cependant n'avait pas tardé à s'assombrir. Mme de Lamballe, qui, à l'époque de la grande faveur des Polignac, s'était tenue à l'écart et ne quittait plus guère les châteaux du duc de Penthièvre, reparut auprès de la reine dès que la reine fut en danger. Elle était à Eu lorsqu'elle apprit ce qui s'était passé à Versailles le 5 octobre 1790. « Il faut que je parte sur-le-champ, » s'écria-t-elle. Le lendemain même, elle arrivait à Paris et s'enfermait avec la famille royale dans le palais des Tuileries, devenu une prison. Au moment de la fuite à Varennes, elle se rendit en Angleterre. Marie-Antoinette voulut l'empêcher de remettre le pied sur le sol de France; mais elle n'obéit pas. En vain la reine lui écrivait-elle le 22 août 1791 : « Je suis heureuse, ma chère Lamballe, de vous savoir en sûreté dans l'état affreux de nos affaires; ne revenez point. Je sais bien que votre cœur est fidèle, et je ne veux pas que vous reveniez; je vous porte à tous malheur... N'ajoutez pas à mes inquiétudes personnelles l'inquiétude pour ce que j'aime. » Et, au milieu de ses douleurs, la reine se souvenait des beaux jours passés. « L'heureux temps, mon cher cœur, écrivait-elle encore, que celui où nous lisions, où nous causions, où nous nous promenions ensemble, sans cri de populace!.. Non, encore une fois, ne revenez pas. Ne vous jetez pas dans la gueule du tigre! » La princesse de Lamballe n'écouta que son cœur. Elle fit son testament, et revint auprès de son amie en novembre 1791. Dès lors elle était à ce poste de dévouement et de danger qu'elle ne devait quitter que pour mourir. C'est ainsi que cette femme si faible, si délicate, qui redoutait le parfum d'un bouquet de violettes, et dont Mme de Genlis tournait en ridicule les défaillances et les évanouissemens, s'enhardissait par le péril et montrait plus d'intelligence, plus de véritable énergie que toute cette noblesse qui, sous prétexte de défendre le roi, l'abandonnait. Sans doute, quand on songe à l'horrible fin réservée à ceux qui restèrent, on n'a pas le courage de blâmer ceux qui partirent. Il faut d'ailleurs le reconnaître, un grand nombre d'émigrés, en quittant la France, croyaient faire acte de dévouement à la cause royale. La biographie de Mme de Montagu fournit à cet égard d'intéressans détails. Elle représente très bien les controverses brûlantes que la question de l'émigration suscitait au sein de la noblesse. Tandis que les uns, comme M. de Montagu, soutenaient avec raison que la fuite était la plus grande faute que pussent commettre les amis du roi, d'autres, comme son père, M. de Beaune, répondaient avec une non moindre énergie que Louis XVI n'était plus libre, que les princes

ses frères savaient mieux que personne ce qui convenait à son service, que dans de pareils temps la patrie était là où est l'honneur. La royauté, qui à bout de ressources devait placer son dernier espoir dans l'émigration, en avait d'abord compris tout le danger. La reine souffrait plus que personne de la légèreté de cette noblesse imprévoyante qui émigrait par mode, et comme pour une partie de plaisir. Les fugitifs se faisaient au début les illusions les plus étranges; M. de Metternich a raconté qu'il leur entendait dire à tous : « Il y en a pour quinze jours. » Pendant ce temps, la reine écrivait : « Les frères du roi sont entourés d'ambitieux et de brouillons qui ne peuvent que nous perdre après s'être perdus eux-mêmes, car ils ne veulent pas écouter ceux qui ont notre confiance sous prétexte qu'ils n'ont pas la leur, et les émigrans armés sont ce qu'il y a de plus triste en ce moment. »

Autant l'infortunée reine était affligée de la conduite des émigrés, autant elle était reconnaissante de l'abnégation héroïque de Mme de Lamballe. « Quel bonheur que d'être aimée pour soi-même! lui écrivait-elle dans un élan de gratitude. Votre attachement avec celui de quelques amis fait ma force. Non, ne le croyez pas, je ne manquerai pas de courage. Mon cœur est à vous jusqu'à mon dernier souffle de vie. » Plus le dénoûment approche, plus ces deux femmes, exaltées par les épreuves et sanctifiées par l'adversité, montrent d'élévation de sentimens et de fermeté de caractère. Marie-Antoinette écrit au comte de Mercy-Argenteau : « Jamais je ne consentirai à rien d'indigne de moi. C'est dans le malheur qu'on sent davantage ce qu'on est. » La princesse de Lamballe dit à Mme de La Rochejaquelein : « Plus le danger augmente, plus je me sens de force. Je suis prête à mourir. Je ne crains rien. » Le 20 juin, quand la foule envahit les Tuileries, quand la reine veut se précipiter au-devant des piques en s'écriant : « Ma place est auprès du roi, » une voix lui dit avec douceur : « Votre place est auprès de vos enfans. » Cette voix, c'est celle de Mme de Lamballe. Cette fidèle servante de l'infortune s'associe à toutes les angoisses de l'agonie de la royauté. Elle suit la famille royale au Temple. Elle ne la quitte que pour être jetée dans la prison de la Force, où l'attendent les bourreaux. Ils lui ordonnent de jurer la liberté, l'égalité, la haine du roi, de la reine et de la royauté. « Je jurerai facilement les deux premiers sermens, dit-elle; je ne puis jurer le dernier, il n'est pas dans mon cœur. » Un assistant lui dit tout bas : « Jurez donc! Si vous ne jurez pas, vous êtes morte. » Elle ne répond rien, lève ses deux mains à la hauteur de ses yeux, et fait un pas vers le guichet. Une voix crie : « Qu'on élargisse madame! » Cette phrase est le signal de la mort.

La princesse de Lamballe et Charlotte Corday se ressemblent par l'esprit de sacrifice et d'abnégation. Toutes deux se sont dévouées, l'une à la reine, l'autre à la patrie. Si Mme de Lamballe est venue volontairement se jeter dans le gouffre qui devait la dévorer, Charlotte Corday, parée comme Judith « de la merveilleuse beauté dont le Seigneur lui avait fait présent, »

a sacrifié sans regret cette beauté, cette jeunesse et cette espérance. Sans doute elle s'est trompée, car l'homicide n'est pas permis, même contre les plus féroces contempteurs de l'humanité. On a eu raison de le dire : « Personne n'a le droit de se mettre seul, soit comme vengeur de la liberté, soit comme redresseur du destin, à la place de tout un peuple, presque à la place de l'histoire. Un coup de poignard est une usurpation. » Le meurtre de Marat, ce meurtre que Charlotte Corday dans sa prison avait appelé « la préparation de la paix, » n'eut d'autre résultat que de faire redoubler les cruautés des terroristes ; mais si la froide raison condamne Charlotte, assurément le cœur l'absout. Elle trouvait dans la Bible et plus encore dans les souvenirs de l'antiquité païenne, dont elle s'était nourrie, une justification si éclatante, elle écouta si religieusement le cri de sa conscience, elle fut si simple, si modeste, si courageuse devant la mort, que l'on comprend l'enthousiasme d'Adam Lux la glorifiant en face même des bourreaux et payant de sa tête l'audacieux héroïsme de ce tribut d'admiration.

Dans un ouvrage qui a près de cinq cents pages, M. Chéron de Villiers, complétant les informations déjà données dans la *Revue* (1) par M. Casimir Perier, vient de retracer les moindres détails de la vie et de la mort de cette femme extraordinaire. Ce livre est une biographie qui n'a peut-être qu'un défaut, c'est d'être trop circonstanciée, trop complète. Cependant, s'il est vrai de dire qu'un pareil système de récit est à l'histoire ce que la photographie est à la grande peinture, on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il attache le lecteur par un incontestable prestige de vie et de réalité. Quoi de plus curieux que d'étudier tout ce qui montre comment la résolution de l'héroïne se grava dans le fond de son cœur, tout ce qui fait comprendre par quelle succession d'idées et de sentimens cette jeune fille qui n'était jamais venue à Paris, qui vivait ignorée dans le recueillement d'une modeste retraite, sans autre société que celle d'une parente sexagénaire, fit preuve comme par miracle d'une si intrépide énergie?

Marie-Anne-Charlotte de Corday d'Armont était née le 27 juillet 1768 à Saint-Saturnin des Ligneries, près d'Argentan. Sa famille appartenait à la plus ancienne noblesse normande et tirait son nom de la terre de Corday, située dans la commune de Boussay, non loin de Saint-Saturnin des Ligneries. Autrefois riche et puissante, elle était déchue de sa splendeur ; au moment de la naissance de Charlotte, ses parens occupaient une maisonnette couverte en chaume, comme les petites fermes normandes, avec une cour, quelques arbres, un puits, et pour clôture un mur couvert de lierre. Son père était si pauvre qu'il dut consentir à se séparer de plusieurs de ses enfans pour les confier à des parens généreux qui voulurent bien se charger gratuitement de leur éducation. Charlotte est envoyée à Vicques auprès de son oncle, l'abbé de Corday, curé de ce village. Elle passe plusieurs années dans le presbytère, qui existe encore sur le bord du chemin de Jort à Mor-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril 1862.

teaux. Elle apprend à lire dans un vieil exemplaire des œuvres du grand Corneille. Son quadrisaïeul avait épousé une nièce de l'auteur de *Cinna*. Les premières impressions que reçut le cœur de Charlotte furent celles de la religion et de l'héroïsme. Elle ne devait jamais les oublier. Elle avait quatorze ans quand elle perdit sa mère. Elle fut alors gratuitement accueillie à l'Abbaye-aux-Dames de Caen par l'abbesse, Mme de Belzunce. Le neveu de l'abbesse, M. de Belzunce, major en second du régiment de Bourbon-Infanterie, s'éprit de Charlotte et voulut demander sa main; mais au moment où la jeune fille touchait au bonheur, M. de Belzunce, à la suite d'une collision entre son régiment et des bandes révolutionnaires, tombait sous les coups d'assassins. Sa tête était portée au bout d'une pique, son cœur arraché de la poitrine et brûlé sur des charbons ardens. Après avoir perdu son fiancé, la malheureuse jeune fille ne tarda pas à perdre son asile. Les couvens ayant été supprimés, elle dut quitter cette Abbaye-aux-Dames qui avait abrité sa douleur. C'est alors qu'elle arriva à l'improviste chez une vieille parente, Mme de Bretteville, qui habitait à Caen une ancienne et sombre maison, d'une architecture à demi gothique, qu'on appelait le Grand-Manoir. M. Chéron de Villiers peint très bien l'étonnement de cette dame, qui, suivant ses propres expressions, ne connaissait « ni d'Ève ni d'Adam » la nouvelle venue. Elle ne lui en accorda pas moins l'hospitalité, et Charlotte ne devait quitter le Grand-Manoir que pour aller frapper Marat.

Quel temps que celui où une pareille jeune fille saisissait un poignard, et quelle tempête d'indignation dut agiter ce tendre cœur! Charlotte, qui avait rêvé une république idéale, qui en 1791 refusait de boire à la santé du roi en disant : « Je le crois vertueux, mais un roi faible ne peut être bon, il ne peut empêcher les malheurs de son peuple, » Charlotte fut accablée de la douleur la plus profonde en apprenant le supplice de l'infortuné monarque. M. Chéron de Villiers a publié pour la première fois une lettre qu'elle écrivit le 28 janvier 1793 à une de ses amies, Mlle Rose Fougeras du Fayot. « Vous savez l'affreuse nouvelle, ma bonne Rose; votre cœur, comme mon cœur, a tressailli d'indignation. Voilà donc notre pauvre France livrée aux misérables qui nous ont déjà fait tant de mal! Dieu sait où cela s'arrêtera... Tout ce qu'on peut rêver d'affreux se trouve dans l'avenir que nous préparent de tels événemens... J'en suis presque réduite à envier le sort de ceux de nos parens qui ont quitté le sol de la patrie, tant je désespère pour nous de voir revenir cette tranquillité que j'avais espérée il n'y a pas encore longtemps. Tous ces hommes qui devaient nous donner la liberté l'ont assassinée; ce ne sont que des bourreaux. Pleurons sur le sort de notre pauvre France. » Charlotte avait-elle déjà la pensée de sa résolution terrible? Peut-être, car elle ajoutait dans la même lettre : « Tous mes amis sont persécutés. Ma tante est l'objet de toute sorte de tracasseries depuis qu'on a su qu'elle avait donné asile à Delphin quand il a passé en Angleterre. J'en ferais autant que lui, si je le pouvais; mais *Dieu nous retient ici pour d'autres destinées.* »

Depuis ce moment jusqu'à l'heure suprême, on remarque dans le cœur de la jeune fille une gradation de douleur et de colère. Déjà l'idée du sacrifice a germé dans son âme. « On ne meurt qu'une fois, a-t-elle dit, et ce qui me rassure contre les horreurs de notre situation, c'est que personne ne perdra en me perdant. » Lorsque les girondins viennent chercher à Caen un refuge, elle croit voir en eux les sauveurs de la patrie. Elle n'a pas, comme on l'a dit à tort, d'amour pour Barbaroux, mais elle s'exalte à cette parole ardente et colorée. L'idée que pour terminer la guerre civile il suffirait de la main d'une femme s'empare de son imagination, de son cœur. Personnifiant dans un seul homme toutes les hontes, tous les crimes : « Non! s'écrie-t-elle, il ne sera pas dit qu'un Marat a régné sur la France. » Au moment où elle va se mettre en route pour Paris, elle écrit à son père qu'elle se rend en Angleterre. « Je vous dois obéissance, mon cher papa; cependant je pars sans votre permission, je pars sans vous voir, parce que j'en aurais trop de douleur. Je vais en Angleterre, parce que je ne crois pas qu'on puisse vivre en France heureux et tranquille de bien longtemps. En partant, je mets cette lettre à la poste pour vous, et quand vous la recevrez, je ne serai plus en ce pays. Le ciel nous refuse le bonheur de vivre ensemble, comme il nous en a refusé d'autres. Il sera peut-être plus clément pour notre patrie. »

La patrie! c'est désormais sa seule pensée. Elle ne doute pas un seul instant de la légitimité de l'acte qu'elle est sur le point d'accomplir. « Si je suis coupable, écrit-elle avant de frapper Marat, Alcide l'était-il donc lorsqu'il détruisit les monstres? mais en rencontra-t-il de si odieux? » A cette âme intrépide rien ne paraît plus naturel que le dévouement qui va jusqu'à la mort. Le sacrifice de sa vie lui semble une chose toute simple. Elle s'étonne sincèrement de l'admiration qu'elle inspire. Elle a la conviction qu'en poignardant Marat elle a rempli un devoir sacré. Il se fait aussitôt en elle une sorte d'apaisement. Jamais il n'y a eu sur son visage plus de calme, plus de sérénité. Conduite à la prison de l'Abbaye, dans la chambre précédemment occupée par Mme Roland, — Mme Roland qui, dans ses mémoires, l'appelle une héroïne digne d'un meilleur siècle, — elle montre tant de résignation, tant de simplicité, tant de douceur que ses geôliers eux-mêmes en sont émus. « Je suis on ne peut mieux dans ma prison, écrit-elle le lendemain de la mort de Marat (1); les concierges sont les meilleures gens du monde... Je jouis délicieusement de la paix, ajoute-t-elle, il n'est point de dévouement dont on ne retire plus de jouissance qu'il n'en coûte à s'y décider (2). » Elle renonce à la vie sans un regret, sans un murmure. Elle ne veut pas être pleurée. Elle ne demande qu'un prompt oubli. A ses yeux, « l'affliction de ses amis déshonorerait sa mémoire. »

Autant elle a été calme dans sa prison, autant elle se montre noble et

(1) Lettre à Barbaroux, 14 juillet 1793.
(2) Seconde lettre à Barbaroux, 16 juillet 1793.

fière devant ses juges. « J'étais républicaine bien avant la révolution, leur dit-elle, et je n'ai jamais manqué d'énergie. — Qu'entendez-vous par énergie? — La résolution que prennent ceux qui mettent l'intérêt particulier de côté et savent se sacrifier pour la patrie. » Elle n'a qu'une crainte, c'est que son défenseur Chauveau-Lagarde n'essaie de plaider la folie : elle ne veut pas être justifiée; elle accepte devant les hommes et devant Dieu la responsabilité de son action. Elle vient d'être condamnée à mort; elle se tourne du côté de Chauveau-Lagarde. « Je vous remercie bien, lui dit-elle, du courage avec lequel vous m'avez défendue d'une manière digne de vous et de moi. Ces messieurs me confisquent mon bien, mais je veux vous donner un plus grand témoignage de ma reconnaissance, je vous prie de payer pour moi ce que je dois à la prison, et je compte sur votre générosité. » Portant la chemise rouge des assassins, elle gravit d'un pas ferme les degrés de la charrette fatale. « Vous trouvez que c'est bien long, n'est-ce pas? lui dit Sanson, l'exécuteur des hautes-œuvres. — Bah! lui répond-elle. Nous sommes toujours sûrs d'arriver. » A l'heure où le soleil se couche derrière les arbres des Champs-Élysées, la charrette arrive sur la place de la Révolution. Sanson veut se placer devant Charlotte pour l'empêcher de voir la guillotine; mais elle se penche et lui dit : « J'ai bien le droit d'être curieuse, je n'en ai jamais vu. » Au moment où elle monte sur l'échafaud, plus calme, plus impassible que jamais, on entend des voix qui murmurent : « Quel dommage! si jeune et si belle! » Elle salue la foule avec un doux sourire, et de son propre mouvement place la tête sur la bascule. « Elle nous tue, dit Vergniaud, déjà emprisonné; mais elle nous apprend à mourir. »

S'il ne fut pas donné à la marquise de Montagu, comme à la princesse de Lamballe et à Charlotte Corday, d'offrir sa vie en holocauste, elle tient du moins un noble rang parmi ces femmes du dernier siècle qui ont montré à la France, aussi bien qu'aux nations étrangères, le spectacle d'un courage au niveau des plus grands malheurs. Emportée sur la terre d'exil par le flot révolutionnaire, elle est venue en aide aux misères innombrables de l'émigration, et par son initiative individuelle elle a prouvé que, comme la foi, la charité fait des miracles. Elle a été grande par la résignation, par la bonté, par le cœur. L'histoire de la marquise de Montagu n'était d'abord qu'un recueil de souvenirs de famille qui n'était point destiné au public; mais ce livre, tiré à un nombre très restreint d'exemplaires et réservé pour ainsi dire à un petit cénacle, a paru si touchant aux rares lecteurs qui en avaient eu connaissance, que l'auteur, tout en refusant de dire son nom, a consenti à faire vendre l'ouvrage au profit des pauvres.

La vertu de cette sainte femme ne procède pas de la même source que le courage de Charlotte Corday. M. Chéron de Villiers insiste, je le sais, sur les sentimens religieux de son héroïne, sur l'éducation chrétienne qu'elle reçut de son oncle, l'abbé de Corday, sur la piété qu'elle témoignait à l'Ab-

baye-aux-Dames de Caen, sur sa profonde répulsion pour les ecclésiastiques assermentés, les *intrus*, comme elle les appelle dans ses lettres, sur son indignation contre ces lâches paysans qui la veille allaient à la messe et le lendemain auraient vendu leur curé. Il soutient que si, avant de mourir, elle refusa de se confesser, ce fut, comme Marie-Antoinette, parce que ses principes lui défendaient de recevoir le pardon du Seigneur par l'intermédiaire d'un prêtre assermenté. Quelle que soit l'opinion qu'on se forme à cet égard, il n'en est pas moins vrai que l'action qui a immortalisé Charlotte n'a rien de chrétien, et qu'elle relève directement des souvenirs de l'antiquité païenne, si répandus et si puissans à cette époque. Mme de Montagu au contraire et son aïeule la maréchale de Noailles, sa mère la duchesse d'Ayen, sa sœur la vicomtesse de Noailles, mortes toutes trois à la même heure sur le même échafaud, sont des figures chrétiennes. Elles n'ont pas le stoïcisme impassible de Charlotte Corday, elles s'attendrissent. C'est bien moins la patrie humaine que la patrie céleste qui préoccupe leur cœur. Elles n'ont aucune pensée de colère ou de vengeance; elles s'élèvent par un élan de piété à cette mansuétude suprême, à cette sérénité céleste qui est l'idéal de la vertu chrétienne, et au lieu de songer à frapper leurs ennemis, elles leur pardonnent du fond de l'âme. C'est le sentiment chrétien qui aida Mme de Montagu à supporter l'amertume de l'exil, la vie sans foyer, la misère qui use la santé et les forces. C'est le sentiment chrétien qui lui fit accepter sans murmure contre la Providence une des plus grandes douleurs que l'imagination puisse concevoir.

Pendant que Mme de Montagu était à l'étranger, son aïeule la maréchale de Noailles, sa mère la duchesse d'Ayen, et sa sœur aînée la vicomtesse de Noailles, étaient restées en France. Elles fermèrent les yeux au vieux maréchal, qui mourut à Saint-Germain en août 1793. Malgré l'abnégation admirable avec laquelle il avait provoqué aux états-généraux la renonciation de la noblesse à ses priviléges, le vicomte de Noailles était proscrit. Réfugié à Londres, il y attendait sa femme, tout prêt à s'embarquer avec elle pour les États-Unis. La vicomtesse avait des moyens de fuite assurés; mais elle différa son départ pour assister son aïeul mourant. Ces trois femmes, arrêtées en octobre et d'abord détenues dans leur propre maison, par suite de la loi des suspects, avaient été transférées en avril 1794 à la prison du Luxembourg. Elles y avaient trouvé le maréchal et la maréchale de Mouchy et la veuve de Philippe-Égalité, la vertueuse fille du duc de Penthièvre, gravement malade, couchant sur un grabat, sans pouvoir se procurer un lit de sangle. La vicomtesse de Noailles faisait les lits, lavait la vaisselle. Au dire d'une des compagnes de sa captivité, « elle s'attachait le soir un cordon au bras, et de l'autre côté au lit de sa grand'mère, pour que celle-ci l'éveillât, si elle avait besoin d'elle. Elle relevait aussi sa mère auprès de la duchesse d'Orléans, et chacune à son tour passait la nuit au chevet de l'auguste malade. »

Pendant ce temps, Mme de Montagu, alors en Suisse, était en proie aux

plus sombres pressentimens sur le sort des trois captives. Le 27 juillet 1794, elle écrivait les lignes suivantes : « Éveillée de grand matin dans la vive appréhension d'un malheur dont je ne puis mesurer l'étendue, m'attendant à toute heure à apprendre la mort de ma mère et celle de quelques-uns des êtres qui, avec elle, sont les plus chers à mon cœur, je cherche en vain à remonter mon courage. Je suis sans force et sans vertu pour un tel sacrifice. O mon âme, vous laisserez-vous toujours dominer par les mouvemens d'une nature lâche que la mort effraie, parce qu'elle n'est pas faite, comme vous, pour l'immortalité?... Tu crains, malheureuse fille, de n'avoir plus de mère, cette mère à qui tu aurais souhaité, si tu l'avais osé, une vie éternelle en ce monde si peu digne d'elle?... O mon Dieu, réunissez-moi à elle ou fortifiez-moi! Que jamais je ne quitte cette ombre chérie, et qu'après avoir été si longtemps sanctifiée par sa vie, je sois encore sanctifiée par sa mort, puisque c'est à sa mort qu'il faut me préparer! »

Le lendemain, Mme de Montagu se mettait en route pour le pays de Vaud, où elle allait rejoindre son père, le duc d'Ayen. Tout à coup elle aperçoit un char-à-bancs qui, dans un nuage de poussière, s'avançait avec vitesse. Dans cette voiture était son père. Il avait les traits si altérés qu'elle ne le reconnut qu'à la voix. En proie à une anxiété inexprimable, elle s'élance hors de la voiture et s'adosse contre un arbre, en demandant à Dieu de ne pas l'abandonner. Son père lui dit alors qu'il n'était pas sans inquiétude sur le sort de la maréchale de Noailles, de Mme d'Ayen, et même de la vicomtesse de Noailles. A ces mots, Mme de Montagu comprit toute l'affreuse vérité. « Mon Dieu! s'écria-t-elle, mon Dieu! soumettons-nous. » Puis, comme elle parlait de la piété, du courage de sa mère, elle se rappela une hymne que cette femme admirable avait coutume de dire dans les jours de douleur, et d'une voix étouffée par les sanglots elle récita le *Magnificat*.

Il y a peu de récits aussi pathétiques que celui des derniers instans et du supplice des trois victimes. Quoi de plus touchant que ce billet de la vicomtesse de Noailles à ses trois enfans : « Adieu, Alexis, Alfred, Euphémie!... Souvenez-vous de votre mère, et que son unique vœu a été de vous enfanter pour l'éternité. J'espère vous retrouver dans le sein de Dieu, et je vous donne à tous mes dernières bénédictions. » Ne préférez-vous pas ce langage à celui de Charlotte Corday demandant à ses parens et à ses amis de l'oublier? La même femme d'ailleurs qui a versé des torrens de larmes en pensant à sa famille, à ses enfans, aura l'œil sec quand il faudra gravir les marches de l'échafaud. Quelques heures avant le supplice, Mme d'Ayen engageait sa fille, la vicomtesse de Noailles, à prendre un peu de repos : « A quoi bon, répondit-elle, se reposer à la veille de l'éternité? »

Pendant que les trois femmes étaient encore détenues dans leur propre maison, à l'hôtel de Noailles, d'où elles furent, nous l'avons déjà dit, transférées à la prison du Luxembourg, le père Carrichon, un de ces prêtres courageux qui, sous les vêtemens du siècle, continuaient à remplir leur saint ministère, était venu leur apporter des consolations religieuses. La

vicomtesse de Noailles lui avait alors demandé s'il consentirait à les accompagner jusqu'au pied de la guillotine. Il leur avait promis que, quoi qu'il pût arriver, il se mêlerait, pour les bénir, à la populace qui serait autour de l'échafaud. Il ajouta qu'il porterait ce jour-là un habit bleu foncé avec une carmagnole rouge, et qu'elles le reconnaîtraient à ce signe. Le 22 juillet au matin, le père Carrichon voit entrer chez lui les enfans de Mme de Noailles avec leur précepteur. « C'en est fait, lui dit ce dernier, c'en est fait, mon ami, ces dames sont au tribunal révolutionnaire. Je viens vous sommer de tenir la parole que vous leur avez donnée. » La foule était si compacte que le prêtre crut un instant ne pouvoir rejoindre la charrette; mais, un orage ayant éclaté, la foule se dispersa, et, trempé de sueur et de pluie, il put approcher du tombereau. Les trois victimes le reconnurent sous le déguisement convenu, et au moment où il les bénit, à la lueur des éclairs, au bruit de la foudre, elles baissèrent la tête avec un air de contrition et d'espérance. « Quelqu'un qui serait venu dans ce moment pour délivrer ces dames de la mort, dit le biographe de Mme de Montagu, leur eût peut-être causé moins de joie que ne leur en donnait la vue de ce vieux prêtre qui ne venait que pour les aider à mourir. Elles ne tenaient plus à ce monde que par le désir d'en sortir, comme elles y avaient vécu, humblement et chrétiennement. » La vieille maréchale de Noailles, ayant mis pied à terre, s'assit, à cause de son grand âge, sur un banc de bois, près de la guillotine; puis, après avoir pris un instant de repos, elle en monta les marches. Elle mourut la première; ce fut ensuite le tour de sa fille, puis de sa petite-fille. Trois générations périssaient en un jour. Comme sa mère, la vicomtesse de Noailles exhortait ses compagnons de supplice, et particulièrement un jeune homme qu'elle avait entendu blasphémer. Déjà elle avait le pied sur l'escalier sanglant, quand, se tournant encore une fois du côté de ce jeune homme : « En grâce, lui dit-elle d'une voix suppliante, en grâce, dites pardon! » Ce fut sa dernière parole.

Il serait difficile de peindre la douleur dont de pareilles nouvelles accablèrent l'âme de la marquise de Montagu. L'abbé Edgeworth, le confesseur de Louis XVI, ayant lu une lettre où elle se reprochait l'excès de son affliction comme une défaillance de sa foi, lui adressa par écrit les plus nobles consolations. Il lui rappelait que le Christ lui-même n'avait pas craint de répandre des larmes, qu'il y avait attaché une béatitude spéciale en disant : « Bienheureux ceux qui pleurent! » C'est le langage qui convenait à Mme de Montagu, à cette femme qui aurait pu prononcer les paroles de sa sœur aînée, Mme de Lafayette : « Dieu m'a préservée de la révolte contre lui; mais je n'eusse pas supporté l'apparence d'une consolation humaine. » La biographie de Mme de Montagu ne lui est pas consacrée à elle seule; elle nous fait connaître aussi cette sœur si dévouée et si bonne, Mme de Lafayette, à laquelle les plus grands ennemis politiques de son mari furent toujours forcés d'accorder une respectueuse admiration. Transférée de prison en prison, à l'époque la plus sanglante de la terreur, Mme de Lafayette at-

tendait la mort quand le 9 thermidor vint rouvrir les prisons pour tout le monde, excepté pour elle. Le nom de Lafayette était devenu le plus odieux de tous aux républicains terroristes, qui regardaient comme un traître l'homme qui avait refusé de s'engager avec eux dans la voie du crime. De nouveau transférée en diverses maisons d'arrêt et enfermée avec les montagnards, elle ne fut rendue à la liberté que le 2 février 1795. A peine libre, elle avait recherché, comme une faveur suprême, une autre captivité. Son mari était alors incarcéré, par ordre de l'Autriche, dans la citadelle d'Ollmütz. Elle se rendit à Vienne et n'obtint que très difficilement de l'empereur le droit de s'enfermer dans la même prison que son époux. En apercevant les tours de la forteresse, elle récita le cantique de Tobie : « Seigneur, vous châtiez et vous sauvez; vous conduisez au tombeau et vous en ramenez. Rendez grâces au Seigneur, enfans d'Israël, et louez-le devant les nations. » Depuis dix-huit mois, le général de Lafayette était tenu au secret. Depuis dix-huit mois, il ignorait absolument si sa femme et ses filles existaient encore. Il savait vaguement qu'il y avait eu une terreur, mais il ne connaissait le nom d'aucune des victimes. Qu'on juge de son étonnement, de sa joie, quand, sans préparation aucune, il vit entrer dans sa prison sa femme et ses deux filles. « Je ne sais pas, écrivait Mme de Lafayette la veille de cette réunion tant désirée, je ne sais pas comment on supporte ce que nous allons éprouver. » Cependant la santé de la captive volontaire ne tarda pas à s'altérer de la manière la plus grave. Elle demanda la permission d'aller passer quelques jours à Vienne pour y consulter un médecin. Non-seulement elle essuya un refus, mais on lui déclara que, si elle quittait un instant la prison de son mari, elle n'y rentrerait plus. Son choix ne pouvait être douteux. Elle resta.

Les portes d'Ollmütz ne s'ouvrirent que le 19 septembre 1797, par suite de l'exécution d'une clause spéciale du traité de Campo-Formio. Le 10 octobre, les prisonniers arrivaient à Witmold, où ils retrouvaient Mme de Montagu. Les idées de M. de Lafayette n'avaient en rien changé. Calme, impassible, sans rancune contre les personnes ou les partis, il parlait de la révolution comme il aurait parlé de l'antiquité grecque ou romaine. La terreur à ses yeux n'était qu'un accident, et il pensait que l'histoire des naufrages ne doit pas décourager les bons marins. Cet homme aux convictions inébranlables avait supporté tour à tour avec la même philosophie la richesse et la pauvreté, la faveur et la haine populaire. Enthousiaste incorruptible, comme l'appellent les mémoires du marquis de Bouillé, ayant dans ses idées cette confiance aveugle, irrésistible, que les uns traitent d'entêtement, les autres d'héroïsme, aussi calme en sortant de la citadelle d'Ollmütz qu'en y entrant, aussi courageux devant les jacobins que devant les potentats, homme d'action doctrinaire et révolutionnaire, grand seigneur apportant dans les camps de la démocratie quelque chose de l'orgueil du rang et de la naissance, M. de Lafayette avait vu sans trouble, sans émotion, s'écrouler l'édifice social. Rien n'avait pu le guérir de ses

nobles espérances. En 1791, au moment où Louis XVI venait d'accepter la constitution, il écrivait dans la naïveté de sa joie (et Mme de Montagu, en lisant cette lettre pleine d'illusions si vite dissipées, ne pouvait retenir ses larmes) : « Je jouis en amant de la liberté et de l'égalité du changement qui a mis tous les citoyens au même niveau, et qui ne respecte que les autorités légales. Je ne puis vous dire avec quelle délectation je me courbe devant un maire de village... Je mets autant de plaisir et peut-être d'amour-propre au repos absolu que j'en ai mis depuis quinze ans à l'action qui, toujours dirigée vers le même but et couronnée par le succès, ne me laisse de rôle que celui de laboureur. » Ses méditations dans la citadelle d'Ollmütz n'avaient eu d'autre résultat que de rendre sa foi politique plus profonde encore; il ne regrettait aucun de ses actes, aucune de ses paroles, et le biographe de la marquise de Montagu nous le montre à cette époque tout disposé à « se rembarquer au premier jour, si l'occasion s'en présentait, sur les quatre planches un peu rajustées du radeau de 1791. »

Revenue à Paris en 1800, Mme de Montagu obtint la radiation de nombreux émigrés. « Des émigrés qui ne l'avaient vue et ne la connaissaient que de nom, ou du moins que par ses bonnes œuvres, lui tendaient les bras du fond de l'exil, comme à une personne à qui tout bien était facile. » Son retour au village de Plauzat fut une fête. A partir de ce moment, sa vie ne fut plus qu'un exemple de vertus privées et de dévouement à la famille, à l'amitié et à l'indigence. Elle mourut à l'âge de soixante-douze ans, en 1839.

Le livre consacré à la mémoire de Mme de Montagu offre une de ces lectures qui retrempent et fortifient l'âme. Le sentiment que fait naître cet ouvrage est celui qui doit présider aux jugemens sur la révolution. Il faut en effet qu'aux ardentes controverses dont cette terrible époque a été le prétexte ou la cause succède aujourd'hui une pensée de recueillement et d'apaisement. Au lieu de s'irriter, la postérité s'attendrit. Elle songe moins aux excès qui ont déshonoré la France qu'aux exemples d'héroïsme qui l'ont ennoblie. Concevant une admiration profonde et comme une sorte de gratitude pour les âmes d'élite dont les vertus ont relevé la nature humaine outragée, notre génération comprend la beauté de cette parole évangélique de Mme de Montagu, disant, à la nouvelle des massacres de septembre : « Le courage des victimes m'inspire des sentimens de joie et de reconnaissance qui surpassent l'horreur du forfait. » I. DE SAINT-AMAND.

La Vie des steppes kirghises, descriptions, récits et contes, par Bronislas Zaleski (1).

Nous recommandons à tout le monde, mais plus spécialement à trois classes de personnes, aux artistes, aux curieux de recherches ethnographiques et aux blasés imaginatifs toujours en quête d'émotions nouvelles, le très remarquable album d'eaux-fortes qu'un gentilhomme polonais, déporté pendant neuf années dans les steppes kirghises, a publié, il y a

(1) Album in-4°, Paris, Vasseur, 1865.

quelques mois, sur ces contrées arides et désolées. M. Bronislas Zaleski a accompagné ses eaux-fortes, qui sont au nombre de vingt-deux, d'un texte simple, précis et vigoureux, où il a résumé, sans pédantisme et sans rhétorique, les nombreux détails qu'il a recueillis sur les mœurs et l'histoire des populations kirghises, les nombreuses impressions de toute nature que la vie et le paysage du désert ont laissées en lui pendant ce long séjour. La modestie du narrateur ne nuit en rien à la poésie de son récit, car ces pages sobres abondent en détails pittoresques, en analogies qui font rêver. Que pensez-vous par exemple de cette comparaison entre les steppes et la mer? N'est-ce pas que, pour un étranger qui essaie de s'exprimer dans notre langue au retour d'une captivité de neuf années chez les Kirghises, cela est nettement et expressivement dit? « On compare les steppes à la mer, et non sans raison : c'est la même immensité de l'espace que limite seulement l'horizon. Les ouragans de la steppe ressemblent aux orages sur mer, les mirages y sont pareils à une *fata morgana,* et enfin l'air y est sillonné de bandes d'oiseaux blancs semblables aux oiseaux de mer. Si le steppe rappelle la mer, les Kirghises ont des analogies avec les marins. Comme eux, hâlés par les vents et les rayons du soleil, ils parlent en élevant la voix et crient même très fort, ainsi que des gens qui ont à se parler pendant les orages et les ouragans. En accomplissant leurs voyages sur le dos des chameaux, vraies barques des steppes, ils éprouvent un certain balancement équivalant au roulis; ils se dirigent d'après les étoiles, et, grâce à leur vue très perçante, ils distinguent aisément les objets les plus éloignés, comme s'ils se servaient de lunettes d'approche. Si l'on veut chercher d'autres points de comparaison, on peut en trouver de nouveaux dans la rencontre de deux voyageurs, qui dans la steppe est une vraie fête, célébrée avec une satisfaction pareille à celle que ressentent deux navires quand ils se croisent sur l'océan; ils se sont aperçus de loin, et, tout en se rapprochant l'un de l'autre, ils commencent par s'interroger à l'aide de signaux, afin de savoir s'ils ont devant eux un ami ou un étranger, puis ils s'avancent toujours; ceux-ci replient leurs voiles pour un moment; ceux-là, sans descendre de cheval, de même que deux équipages, s'informent des ports qu'on a quittés, se demandent de quel *aoul* ils viennent, où ils vont, quelle route a été suivie, s'il n'y a pas à craindre de voleurs et de corsaires; puis chacun continue son chemin. » Les traits de ce genre abondent; celui-là suffira pour donner une idée du mérite de ce texte de quelques pages.

Les eaux-fortes reproduisent sous tous ses aspects et dans toute son écrasante tristesse le paysage de ces steppes qu'ont foulées les armées tartares, près desquelles Gengis-Khan établit un jour la capitale provisoire de son mouvant empire, et où campa la horde d'or victorieuse de la Russie. Le paysage, avons-nous dit? mais ne faudrait-il pas chercher dans le vocabulaire de la métaphysique plutôt que dans le vocabulaire de la peinture un nom pour caractériser ce vide profond, cet espace sans limites, ce néant composé de deux infinis, un infini pour ainsi dire mathématique, une surface plate et nue comme une surface géométrique, et un infini lumineux? Il était fort difficile de faire saisir la poésie de ce néant, et cependant M. Zaleski y a réussi. On sent qu'il en est venu à aimer la terre de sa captivité, que la toute-puissante habitude a fini par lui faire décou-

vrir un charme secret dans l'horreur même de cette région inhospitalière. Aussi cette sympathie l'a-t-elle rendu capable de nous communiquer dans ses eaux-fortes le frisson que ce morne infini avait communiqué à sa chair, la torpeur et l'ennui sombre que ces plaines d'une monotonie grandiose avaient imposés à son imagination. *La Kibitka ou tente kirghise,* qui représente un campement tartare au complet, avec sa population d'hommes, d'enfans, de femmes et d'animaux, fait bien saisir entre autres l'horreur propre à ce désert. Quelque nombreuse que soit la famille, quelque nombreux que soient les troupeaux, le caractère du désert n'en est pas changé, et sa solitude triomphe pour ainsi dire de l'impuissance de cette fourmilière vivante à peupler son vide et à troubler son silence imposant. Aussi quelle joie lorsqu'il se rencontre dans cette aridité un détail quelconque qui parle d'ombre et de fraîcheur, lorsqu'une source, un arbre, viennent rappeler l'imagination de cette sensation du vide et de la solitude à des sensations d'un ordre moins puissant, mais plus douces au cœur de l'homme! Telles sont les sensations que procurent les planches qui représentent *l'Arbre vénéré des Kirghises, le lac Djalantach, l'Irghiz* et quelques autres encore. M. Zaleski a mis dans ces planches avec la fraîcheur de l'ombre et des eaux l'espèce de joie qu'il a dû ressentir lorsqu'après des journées de marche il s'est trouvé en présence de ces bienfaisantes divinités du désert, arbres, lacs ou fleuves. L'artiste ici ne fait pour ainsi dire qu'un avec le voyageur; il exprime avec d'autant plus de douceur le sentiment de l'ombre et de la fraîcheur qu'il a plus fortement exprimé tout à l'heure le sentiment de l'espace sans abris et de la lumière sans nuances; mais ces répits durent peu, et l'horreur revient bientôt plus sinistre, plus tyrannique qu'auparavant. Citons, parmi les planches les plus saisissantes, celles qui représentent le *Rocher du moine*, véritable décoration faite pour une scène de roman lugubre dans le goût de Lewis et de Maturin, et les paysages de l'*Oust-Ourt,* la région la plus maudite de cette terre maudite, désert de craie et d'argile, véritable séjour de damnés, où les plus chétives floraisons sont inconnues, et que la vie n'a pas encore visitée, — paysages qui torturent l'imagination comme tout ce qui est inachevé, et donnent l'idée d'une contrée en construction que les divins ouvriers de la nature, appelés à d'autres tâches, auraient abandonnée au milieu de leur travail. Une certaine monotonie naîtrait à la longue de cette persistance dans l'horreur; mais M. Zaleski a su se borner. Il s'est arrêté juste au nombre de planches nécessaires pour nous faire comprendre et épuiser toute la poésie de son sujet sans nous gâter cette poésie par une insistance qui aurait fini par engendrer l'ennui.

ÉMILE MONTÉGUT.

La question des origines du christianisme a donné lieu depuis quelque temps à une multitude de travaux critiques et historiques. Il appartenait en effet à une époque de recherches et d'érudition comme la nôtre de dégager et de mettre en lumière les commencemens d'une doctrine religieuse qui a occupé et occupe encore une si grande place dans le monde. Parmi les critiques, les uns s'attachent particulièrement à la période de préparation, c'est-à-dire au caractère des hommes et des événemens qui ont précédé la venue du Messie; d'autres se prennent à la vie et aux

maximes du Christ lui-même; d'autres enfin, comme M. Stap, l'auteur d'un volume d'essais qui nous paraissent se distinguer à plus d'un titre des récentes études d'histoire religieuse (1), observent de préférence les premiers développemens du christianisme naissant, et s'efforcent, par des procédés et dans un esprit purement scientifiques, d'établir la nature réelle et la véritable portée de ses dogmes et de ses mouvemens primitifs. Le livre de M. Stap, *les Origines du Christianisme,* n'est donc pas une œuvre de polémique : c'est un travail de paix et de recueillement, un examen impartial et tout historique. L'auteur eût pu, comme Montaigne, ouvrir ses études par cette épigraphe : *Ceci est un livre de bonne foi,* car l'amour de la vérité préside manifestement à toutes les recherches de M. Stap. L'ouvrage se divise en six dissertations : la première, relative à l'autorité des traditions et des documens historiques, introduit le lecteur au fin fond de cette antiquité chrétienne où régnaient, en l'absence de tout sens critique, une bonne foi robuste, une crédulité naïve et une puissance d'imagination qui devaient produire des merveilles. Telle était la disposition des esprits, lorsque Eusèbe, au commencement du IV[e] siècle, entreprit le premier de réunir les annales éparses de l'église. Non moins naïf que ses contemporains, le compilateur semble avoir grossi l'histoire officielle et classique de cette période primitive au moyen de mythes, de légendes, d'erreurs fondues pêle-mêle avec la réalité. On n'a pas cependant ici à suivre l'auteur dans ses discussions; il suffira de dire que la seconde étude de son livre, celle qui est consacrée à l'apôtre Paul et aux judéo-chrétiens, est de beaucoup la plus intéressante et la plus originale. Ce mot de judéo-chrétiens attire tout de suite l'attention : selon M. Stap, le christianisme primitif ne fut pour les continuateurs immédiats du maître qu'un judaïsme arrivé à son parfait épanouissement par l'avénement du Messie, une sorte de secte nouvelle au sein de l'ancienne théocratie juive, une réunion de véritables Israélites qui, sans renoncer à la loi mosaïque, s'accordaient à reconnaître que Jésus mis à mort et ressuscité était bien le Christ, celui qui, dans un bref délai, devait revenir prendre possession du trône de David et accomplir toutes les prophéties. Plus tard paraît Paul, l'apôtre des gentils, l'évangélisateur des *incirconcis,* et voilà dès lors deux évangiles, deux églises en présence : d'une part, l'église des apôtres Pierre, Jacques et Jean, demeurés fidèles au christianisme des circoncis; de l'autre, l'église large et hospitalière de Paul, laquelle s'ouvre indistinctement aux fidèles et aux infidèles, aux gentils et aux Juifs. On ne lira pas sans intérêt dans l'ouvrage de M. Stap le récit de ce schisme et de cette lutte; on y verra comment des principes universalistes de Paul, combinés avec les traditions judaïsantes, naquit l'église catholique. Ce chapitre sur Paul est, avec l'étude de l'Évangile de Jean, le morceau le plus important du volume après le chapitre qui concerne Paul. Le fond du livre est donc substantiel; la forme seule est défectueuse : elle n'a pas encore cette netteté, cette souplesse d'allure dont a besoin par-dessus tout le langage de la critique et de la discussion.

JULES GOURDAULT.

(1) *Les Origines du Christianisme,* par M. A. Stap; Librairie internationale.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUANTE-SEPTIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXV[e] ANNÉE.

MAI — JUIN 1865.

Livraison du 1[er] Mai.

Livraison du 15 Mai.

O.K.m

Livraison du 1er Juin.

Livraison du 15 Juin.

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7 rue Saint-Benoît.

